



Flambant neuf

Evanovich, Janet

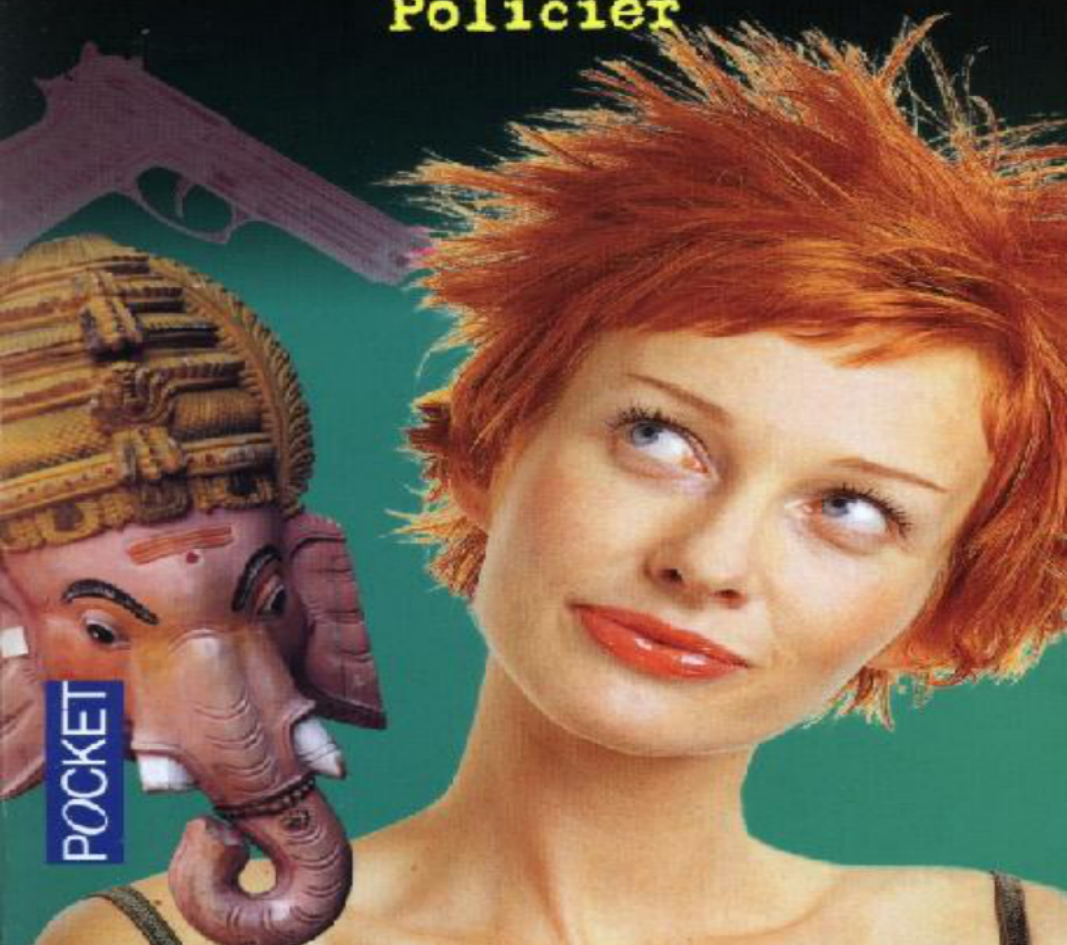
VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Janet Evanovich

Flambant neuf

Policier



JANET EVANOVICH

FLAMBANT NEUF

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Philippe Loubat-Delranc

PAYOT SUSPENSE

POCKET/Policier

REMERCIEMENTS

Ce livre a été génialement édité par SuperJen !

Merci à Denise Margo Moypour pour m'avoir suggéré le titre original de ce livre.

Je m'appelle Stéphanie Plum. J'ai grandi à Trenton, dans le quartier de Chambersbourg où les passe-temps préférés des hommes consistent à s'empiffrer de gâteaux, de tranches de lard et à regarder pousser leurs poignées d'amour. Les orgies pâtisseries et graisseuses, je les ai vues se dérouler sous mes yeux. Les poignées d'amour, elles, apparaissent au bout d'un certain temps. C'est déjà ça.

Le premier mec que j'ai connu intimement, c'est Joe Morelli. Il a mis un terme à ma virginité en me révélant un corps d'une virilité parfaite... doux, musclé et sexy. À l'époque, Joe estimait que s'investir à long terme dans une relation amoureuse durait une vingtaine de minutes. Je n'étais qu'une fille parmi tant d'autres à avoir pu admirer l'une des plus belles parties de son anatomie pendant qu'il remettait son jean avant de s'éloigner vers la porte.

Depuis ce jour-là, Morelli entre dans ma vie et en sort à intervalles irréguliers. En ce moment, il y est de nouveau entré, et il s'est amélioré avec l'âge, fesses comprises.

Tout cela pour dire que la vue d'un cul dénudé, ce n'est pas vraiment de l'inédit pour moi, même si celui que j'étais en train de regarder valait son pesant d'or. Punky Balog avait un derrière comme celui de Winnie l'Ourson... tout gros, tout gras et tout poilu. C'est triste à dire, mais la comparaison s'arrête là car, contrairement à Winnie l'Ourson, Punky Balog n'était ni craquant ni mignon.

Si j'en savais aussi long sur les fesses de Punky, c'est que j'étais assise dans mon nouveau Ford Escape jaune soleil, garé juste en face de sa maison délabrée, et qu'il plaquait son énorme popotin à la Winnie l'Ourson contre la fenêtre de l'étage. Lula, ma coéquipière occasionnelle, me prêtait main-forte, et toutes deux levions les yeux vers ce cul, bouche bée, horrifiées.

Punky remua son postérieur de droite à gauche sur la vitre. Lula et moi retroussâmes nos lèvres à l'unisson en une grimace de dégoût. Beuuuuuuuurk !

— Je crois qu'il sait qu'on est là, dit Lula, et qu'il essaie de nous faire passer un message.

Lula et moi travaillons pour mon cousin Vincent Plum, agent de cautionnement judiciaire. L'agence de Vinnie se trouve dans Hamilton

Avenue, sa grande vitrine donne sur le Bourg. Il n'est pas le meilleur agent de cautionnement du monde. Mais il n'est pas le plus mauvais non plus. À vrai dire, il serait certainement meilleur s'il ne nous avait pas, Lula et moi, dans les pattes. J'arrête des fugitifs pour Vinnie, et je dois plus compter sur ma chance que sur mes compétences. Lula, elle, fait surtout du classement. Elle n'a pas beaucoup de chance ni beaucoup de compétences. Sa principale qualité, c'est sa capacité à supporter Vinnie. Lula est une Noire taille extra-large dans un monde de Blancs taille normale, alors elle a l'habitude de se composer un personnage.

Brusquement Punky se retourna et nous fit bonjour avec sa zigounette.

— Si c'est pas malheureux, soupira Lula. Ils pensent à quoi, les mecs ? Si t'avais un zizi aussi petit que ça, tu l'agiterais en public, toi ?

Punky sautillait sur place à présent, il dansait d'un pied sur l'autre, la quéquette au vent, les roupettes jouant des castagnettes.

— Bordel de Dieu ! s'écria Lula. Il va se sectionner un truc.

— Ce doit être inconfortable.

— Une chance que t'aies oublié les jumelles. J'aurais vraiment pas aimé voir ça en gros plan.

Même de loin, je n'appréciais pas le spectacle.

— Quand je tapinais, dit Lula, pour éviter d'être dégoûtée, je me racontais que le sexe des mecs, c'était un Muppet. Ce Muppet-là, c'est un fourmilier. Tu vois, y a une petite touffe de poils sur la tête, puis le bidule avec lequel il aspire les fourmis... sauf que ce bon vieux Punky, il a intérêt à se rapprocher vachement des fourmis s'il veut avoir la chance d'en aspirer une étant donné que son museau, il est pas très long. Rikiki, le zizi de Punky.

Lula se prostituait dans une vie antérieure. Un soir, alors qu'elle exerçait son métier, elle a vu la mort de près et, du coup, a décidé de tout changer à part sa garde-robe. Même frôler la mort ne pouvait lui faire renoncer au spandex. Elle portait une minijupe moulante rose bonbon et un haut panthère dans lequel ses seins ressemblaient à deux ballons surgonflés. On était début juin, en milieu de matinée, et l'air du New Jersey ne nous brûlait pas encore, du coup, par-dessus son haut panthère, Lula portait un pull angora jaune citron.

— Minute, dit-elle. Je crois bien que son museau s'allonge. Autre duo de beuuuurk.

— Et si je lui tirais dessus ? suggéra Lula.

— Pas de coup de feu !

J'avais découragé Lula de sortir son Glock par réflexe mais, en vérité, je pensais que ce serait une mission d'utilité publique que de tirer à vue sur Punky.

— Jusqu'à quel point tu as envie de l'arrêter, ce type ? demanda Lula.

— Si je ne le ramène pas, on ne me paiera pas. Si on ne me paie pas, je ne pourrai pas payer mon loyer. Si je ne paie pas mon loyer, je me ferai virer de mon appart et je devrai retourner habiter chez mes parents.

— Donc, on a très envie de l'arrêter.

— Très très envie.

— On le recherche pour quoi, au fait ?

— Trafic de voitures.

— Pas pour vol à main armée, c'est déjà ça. J'espère bien que la seule arme qu'il ait, c'est ce qu'il tient dans sa main... au moins, elle me paraît pas très menaçante.

— Je pense que c'est le moment d'y aller.

— Je suis prête pour le rock'n'roll ! À botter les fesses de ce Punky ! À faire mon boulot !

Je mis le contact.

— Je vais te déposer au coin de la rue, dis-je. Tu pourras couper par l'autre côté et entrer par la porte de derrière. N'oublie pas d'ouvrir ton talkie-walkie, que je puisse te prévenir au moment où j'entrerai.

— Reçu cinq sur cinq.

— On ne tire pas, on ne défonce pas de porte et on ne cherche pas à imiter l'inspecteur Harry, O.K. ?

— Compte sur moi.

Trois minutes plus tard, Lula m'avertit qu'elle avait pris position. Je garai l'Escape deux maisons plus loin, revins à pied jusque chez Punky et sonnai à la porte. Personne ne vint m'ouvrir. Je sonnai une deuxième fois, puis je frappai fort avec le poing en hurlant :

— Agent de cautionnement judiciaire, ouvrez !

Des hurlements me parvinrent du jardin de derrière, une porte s'ouvrit avec fracas puis se referma en claquant, d'autres cris assourdis résonnèrent. J'appelai Lula sur le talkie-walkie mais n'obtins pas de réponse. Quelques instants plus tard, la porte de devant de la maison voisine s'ouvrait, et Lula en sortit en trombe.

— Oh, ça va, excuse ! cria-t-elle à la femme derrière elle. Je me suis trompée de porte, ça peut arriver à tout le monde ! On est hyper sous pression quand on fait une arrestation dangereuse comme celle-là.

La femme foudroya Lula du regard, claqua sa porte et tourna les verrous.

— J'ai dû me gourer en comptant les maisons, m'expliqua Lula. Je suis pas passée par la bonne porte, en fait.

— Tu ne devais PAS ouvrir de porte.

— Ouais, je sais, mais j'ai entendu quelqu'un bouger à l'intérieur.

Parce que c'était la maison de la voisine, je suppose, hein ? Bon, quoi de neuf ? Comment ça se fait que tu sois pas encore entrée ?

— Il ne m'a pas ouvert.

Lula recula d'un pas et leva la tête.

— C'est parce qu'il te montre toujours ses fesses.

Je suivis le regard de Lula. Elle disait vrai. Punky avait remis son gros popotin à la fenêtre.

— Hé ! lui cria Lula. Bouge ton cul de là et descends ! On essaie de faire notre boulot de chasseuses de primes !

Un vieux couple sortit de la maison d'en face et s'installa sur la véranda pour nous regarder.

— Vous allez lui tirer dessus ? demanda le vieil homme.

— J'ai presque jamais le droit de tirer sur quelqu'un, lui répondit Lula.

— C'est carrément nul, dit l'homme. Et si vous défonciez la porte ?

Lula le gratifia d'un de ses regards main-sur-la-hanche : « Tu rêves ? »

— Défoncer la porte ? Moi ? J'ai l'air de pouvoir défoncer une porte avec ces chaussures-là ? C'est des Via Spiga. On ne défonce pas les portes en Via Spiga. Elles sont classe, ces godasses. Je les ai payées un max, alors je vais sûrement pas les passer au travers de la porte de merde d'un nullos.

Tous les regards se tournèrent vers moi. Je portais un jean, un tee-shirt sous un blouson en jean noir et des rangers. Des rangers, c'est sûr, ça peut défoncer une porte, mais il faudrait qu'elles soient aux pieds de quelqu'un d'autre que moi car enfoncer les portes, ça fait aussi partie des compétences que je n'ai pas.

— Vous devriez regarder la télé plus souvent, les filles, nous dit le vieux monsieur. Prendre exemple sur les Drôles de Dames. Rien ne les arrêtait, celles-là. Elles fracassaient les portes avec n'importe quelles chaussures, elles.

— De toute façon, vous n'avez pas besoin de casser la porte, intervint sa femme. Punky ne la ferme jamais à clé.

Je tournai la poignée et, effectivement, la porte s'ouvrit toute seule.

— C'est même plus marrant, geignit Lula en regardant à l'intérieur de la maison de Punky.

Là, c'est le moment où, si nous étions les Drôles de Dames, nous plongerions en position accroupie, brandissant notre revolver devant nous en le tenant à deux mains, et où nous coincerions Punky. Ce serait pour une autre fois, parce que, d'une part, j'avais laissé mon revolver à la maison dans la boîte à biscuits sur le comptoir de la cuisine, et que, d'autre part, Lula tomberait par terre si elle s'essayait au numéro de l'accroupissement dans ses Via Spiga.

— Hé, Punky ! criai-je en direction de l'étage. Habillez-vous et descendez. Il faut que je vous parle.

— Pas question.

— Si vous ne venez pas, j'envoie Lula vous chercher. Lula fit les gros yeux en articulant : *Moi ? Pourquoi moi ?*

— Ouais, c'est ça, venez me chercher, dit Punky. J'ai une surprise pour vous.

Lula sortit un Glock de son sac à main et me le tendit.

— Tu ferais mieux de le prendre puisque c'est *toi* qui vas monter la première, tu pourrais en avoir besoin. Tu sais que j'ai horreur des surprises.

— Je ne veux pas de ce revolver. Je n'aime pas les armes à feu.

— Prends-le.

— Je n'en veux pas.

— Prends-le !

Boooooon.

— D'accord, d'accord, donne-moi ce foutu revolver.

Une fois arrivée au sommet de l'escalier, je risquai un coup d'œil dans le couloir, au-delà de l'angle du mur.

— Me voilà, me voilà, tant pis pour celles qui n'ont pas eu le temps de se cacher ! chantonna Punky.

Soudain, il bondit de derrière la porte de la chambre et se campa, bras écartés, à la vue de tous.

— Tan-tan ! entonna-t-il.

Il était nu comme un ver et luisant comme un cochon enduit de graisse. Je déglutis, Lula aussi. Nous reculâmes toutes les deux d'un pas.

— Qu'est-ce que vous vous êtes mis sur tout le corps ? demanda Lula.

— De la vaseline. De la tête aux pieds, et une couche supplémentaire dans les recoins et les petits creux.

Il souriait jusqu'aux oreilles.

— Si vous voulez me coffrer, faudra vous battre avec moi.

— Et si on vous tirait dessus, tout bêtement ? rétorqua Lula.

— Vous ne pouvez pas. Je ne suis pas armé.

— Je t'explique le plan, dis-je à Lula. On le menotte, on lui mets les fers puis on l'enroule dans une couverture pour qu'il ne salisse pas ma voiture.

— Compte pas sur moi pour le toucher. Non seulement c'est un enfoiré d'exhib moche comme un pou, mais en plus c'est une super ardoise en puissance chez le teinturier. Je veux pas saloper mon haut. On n'en trouve plus des comme ça. C'est de la vraie fausse panthère. Dieu sait ce qu'il est capable de faire pour nous filer entre les mains.

Je m'approchai de lui, menottes prêtes à l'emploi.

— Tendez la main.

— Viens la chercher, dit-il en remuant son popotin. Attrape-moi, pupuce.

Lula me lança un regard.

— T'es sûre que tu veux pas que je le flingue ?

J'enlevai mon blouson et attrapai Punky par le poignet, mais je n'avais aucune prise. Après trois tentatives, j'avais de la vaseline jusqu'au coude, et Punky bondissait autour de nous en ânonnant :

— Na na na nère... Embrasse-moi le derrière, personne ne peut m'attraper, normal, banane, je suis Vaseline Man !

— Ce type est carrément dans la zone verte de l'Alcootest, dit Lula. Je crois qu'il doit avoir aussi quelques cases de vides, ce crétin à vaseline.

— Je suis cinglé grave, dit Punky. Si vous ne pouvez pas m'attraper, vous ne pourrez pas m'emmener au poste. Si vous ne pouvez pas m'emmener au poste, je n'irai pas en prison.

— Si je ne vous conduis pas au poste, je ne pourrai pas payer mon loyer et je me ferai jeter de mon appartement, expliquai-je à Punky en bondissant sur lui et en pestant quand il me glissa des mains.

— Là, ça devient gênant, dit Lula. J'arrive pas à croire que tu essaies de choper ce gros ouf.

— C'est mon boulot. Tu pourrais m'aider au moins ! Retire ton fichu haut, si tu ne veux pas le bousiller.

— Ouais, c'est ça, retire le haut, mama, gazouilla Punky. Il me reste encore plein de vaseline pour toi.

Il se retourna, je lui flanquai un bon coup de pied dans la pliure du genou et il s'étala par terre. Je me jetai sur lui en hurlant à Lula de lui passer les menottes. Elle y parvint tant bien que mal, et mon téléphone portable se mit à sonner.

C'était Mamie Mazur.

Lorsque Papi Mazur a ramassé ses plaques et s'en est allé se reposer dans la Suite des Gros Parieurs des Cieux, ma grand-mère est venue habiter chez mes parents.

— Ta mère s'est enfermée dans la salle de bains et elle refuse d'en sortir, me dit Mamie. Ça fait une heure et demie qu'elle y est. C'est sa ménopause. Ta mère a toujours eu la tête sur les épaules jusqu'à ce que la ménopause la frappe de plein fouet.

— Elle est probablement en train de prendre un bain.

— C'est ce que j'ai pensé au début, mais elle n'y reste jamais aussi longtemps. Je viens de monter, j'ai crié et tambouriné à la porte, pas de réponse. Si ça se trouve, elle est morte. Elle a pu faire un malaise et se noyer dans la baignoire.

— Ômondieu !

— Quoi qu'il en soit, j'ai pensé que tu pourrais venir et forcer la

serrure comme la fois où ta sœur ne voulait plus sortir.

À Noël, ma sœur Valérie s'était enfermée dans la salle de bains avec un test de grossesse. Le test n'arrêtait pas de virer positif. À la place de ma sœur, j'aurais préféré passer le restant de mes jours dans la salle de bains.

— Je n'avais pas forcé la serrure. J'avais grimpé sur l'avancée au-dessus du perron de la porte de derrière, et j'étais entrée par la fenêtre.

— Bah, quoi que tu aies fait, tu ferais mieux de venir le refaire. Ton père est parti je ne sais où, et ta sœur est sortie. Je ferais bien sauter la serrure à coups de revolver, mais la dernière fois que je m'y suis risquée, la balle a ricoché sur la poignée de la porte et a dégemmé une lampe.

— Tu es sûre que c'est une urgence ? Je suis un peu occupée, là.

— On ne sait plus ce qui est urgent dans cette baraque.

Mes parents vivent dans une petite maison ayant trois chambres et une salle de bains souffrant d'embouteillages chroniques entre mes parents, ma grand-mère, ma récemment divorcée et très enceinte sœur et ses deux filles. Les urgences tendent à se confondre avec la norme.

— Tiens bon, dis-je à Mamie. Je ne suis pas loin. J'arrive !

Lula baissa le regard sur Punky.

— Et lui, qu'est-ce qu'on en fait ?

— Je n'ai pas le temps de me prendre la tête avec lui. Tu restes ici en baby-sitter, je t'enverrai Vinnie pour le ramassage.

— T'es mal barré, dit Lula à Punky. Je suis sûre que Vinnie aime bien les gros lards badigeonnés de graisse. J'ai entendu dire qu'il avait eu une liaison torride avec un canard. Je te parie qu'il va te trouver à son goût.

Je descendis l'escalier à la hâte et me précipitai dehors en direction de mon Escape. Pendant le trajet jusque chez mes parents, j'appelai Vinnie pour lui annoncer la bonne nouvelle.

— Tu es folle ou quoi ? brailla Vinnie. Ne compte pas sur moi pour conduire au poste un mec à poil enduit de graisse. Je m'occupe des cautions, pas des arrestations. Écoute bien ce que je vais te dire : *les arrestations, c'est ton rayon.*

— Très bien. Dans ce cas, c'est toi qui vas chez mes parents et qui fais sortir ma mère de la salle de bains.

— D'accord, d'accord, je me charge de Punky, mais ça devient vraiment grave si la seule personne normale de la famille, c'est moi.

Je ne trouvais rien à répondre à cela.

Mamie Mazur m'attendait de pied ferme tandis que je me garais le long du trottoir.

— Elle y est toujours, me dit-elle. Elle ne réagit pas.

Je montai l'escalier quatre à quatre et tournai la poignée de la

porte. Verrouillée de l'intérieur. Je frappai. Pas de réponse. J'appelai ma mère en criant. Toujours pas de réponse. Aargh ! Je descendis l'escalier dare-dare et courus chercher la petite échelle au garage. Je la posai sur le perron de la porte de derrière en la calant contre le mur et me hissai sur l'avancée en bardeaux qui permettait d'accéder à la fenêtre de la salle de bains. Je regardai à l'intérieur.

Ma mère était dans son bain, les écouteurs d'un walkman dans les oreilles, ses genoux dépassant de l'eau tels deux doux îlots rosâtres. Je tapotai au carreau, elle ouvrit les yeux et hurla. Elle s'empara d'une serviette et continua de hurler pendant une bonne minute. Puis, elle battit des paupières, ferma la bouche, tendit le doigt vers la porte de la salle de bains et articula : *Viens ici*.

Je déguerpis du toit, descendis par l'échelle, regagnai la maison, penaud, et gravis l'escalier, suivie de Mamie Mazur.

Ma mère m'attendait sur le seuil de la salle de bains, enveloppée dans une serviette.

— Mais qu'est-ce que tu fabriquais ? cria-t-elle. Tu m'as fichu une peur bleue. Merde, alors ! Je ne peux même pas me détendre dans mon bain !

Mamie Mazur et moi restions sans voix, clouées sur place, bouche bée, yeux écarquillés. Ma mère ne dit jamais de gros mots. Ma mère, c'est la voix sensée et apaisante de la famille. Ma mère va à l'église. Ma mère ne dit jamais « merde ».

— C'est le retour d'âge, déclara ma grand-mère.

— Ce n'est PAS le retour d'âge, cria ma mère. Je ne suis PAS ménopausée. Je voulais juste passer une demi-heure seule. Serait-ce trop demander ? Une demi-heure, merde, ce n'est pas le bout du monde !

— Ça fait une heure et demie que tu es là-dedans, lui fit remarquer ma grand-mère. J'ai pensé que tu avais peut-être fait un malaise. Tu ne répondais pas.

— J'écoutais de la musique. Je ne t'ai pas entendue.

— Maintenant, je comprends, dit Mamie. Je devrais peut-être essayer un de ces quatre.

Ma mère s'approcha de moi et inspecta ma chemise.

— Mais qu'est-ce que c'est que ce machin dont tu es couverte ? Tu en as plein les cheveux, sur ta chemise et tu as de grosses taches de graisse sur ton jean. On dirait... de la vaseline.

— J'étais au beau milieu d'une interpellation quand Mamie m'a appelée.

Roulement d'yeux maternels.

— Épargne-moi les détails, soupira-t-elle. Je ne veux pas les connaître. Jamais. Et je te conseille de t'asperger de détachant en arrivant chez toi, si tu veux avoir une chance de faire disparaître tout

ça.

Dix minutes plus tard, je franchissais le seuil de l'agence de Vinnie. Connie Rosolli, secrétaire de direction et chienne de garde, trônait à son bureau, journal en main. Connie a deux ou trois ans de plus que moi, deux ou trois centimètres de moins et me bat de trois tailles en bonnets. Ce jour-là, elle portait un pull à col en V rouge sang qui révélait généreusement sa poitrine. Elle avait assorti ses ongles et ses lèvres à la couleur de son pull.

Deux femmes, toutes deux mates de peau et en tenue traditionnelle indienne, occupaient les chaises devant son bureau. La plus âgée des deux devançait Lula d'une taille. Alors que Lula est compacte comme une Bratwurst, la femme assise face à Connie dégoulinait de bourrelets qui retombaient en cascade entre le chemisier et la jupe de son sari. Ses cheveux noirs striés de gris étaient noués en chignon bas sur sa nuque. La jeune femme, elle, était mince et, à première vue, un peu plus jeune que moi. Entre vingt-cinq et trente ans. Toutes deux étaient perchées sur le bord de leur chaise, mains croisées sur les genoux.

— On a un problème, m'annonça Connie. Il y a un article sur Vinnie dans le journal d'aujourd'hui.

— Un incident avec un autre canard, c'est ça ?

— C'est au sujet de la caution de Samuel Singh. Singh a obtenu un permis de travail de trois mois, et Vinnie a payé sa caution d'obtention de visa assurant que Singh quitterait le territoire à l'expiration de son permis de séjour. C'est un nouveau genre de caution, alors le journal en fait tout un plat.

Connie me le tendit, et je regardai la photo illustrant l'article. Deux hommes minces à la mine chafouine et aux cheveux noirs lissés en arrière, souriants. Singh, originaire d'Inde, avait le teint plus mat que Vinnie et était encore moins bien bâti que lui. L'un comme l'autre donnaient l'impression d'avoir pour habitude de délester les vieilles dames de leurs économies. Les deux Indiennes qui se tenaient derrière eux sur la photo se trouvaient présentement assises en face de Connie.

— Voici Mme Apusenja et sa fille Nonnie, dit Connie. Mme Apusenja louait une chambre à Samuel Singh.

Mme Apusenja et sa fille me fixaient du regard, ne sachant trop que penser ni que dire à propos des grumeaux visqueux qui poissaient mes cheveux et collaient à mes vêtements.

— Voici Stéphanie Plum, poursuivit Connie, une de nos agents. D'ordinaire, elle n'est pas si... collante.

Connie me scruta.

— Mais quel est ce truc dont tu es couverte ? demanda-t-elle.

— De la vaseline. Balog s'en était enduit. J'ai dû lutter corps à corps avec lui pour le dominer.

— Cela me paraît très sexuel tout ça, dit Mme Apusenja. Je suis une femme qui a de la morale. Je ne veux pas être mêlée à ce genre de choses.

Elle se boucha les oreilles.

— Regardez-moi ! s'écria-t-elle. Je suis devenue sourde. Je n'ai pas entendu ces cochonneries.

— Ce ne sont pas des cochonneries ! lui criai-je. J'ai dû arrêter un type qui s'était badigeonné de vaseline...

— Lalalalalalala, chantonnait Mme Apusenja.

Je levai les yeux au ciel, imitée par Connie.

Nonnie obligea sa mère à écarter les mains.

— Écoute ces gens, dit-elle à sa mère. Nous avons besoin de leur aide.

Mme Apusenja cessa de chanter et croisa les bras.

— Mme Apusenja est ici parce que Singh a disparu, expliqua Connie.

— C'est vrai, confirma-t-elle. Nous sommes très inquiètes pour ce jeune homme. Sa conduite était irréprochable.

Je parcourus l'article. La caution de Samuel Singh venait à expiration dans une semaine. Si Vinnie ne pouvait le présenter à cette date, il aurait l'air malin !

— Nous pensons qu'il lui est arrivé quelque chose de grave, dit Nonnie. Il a disparu. Comme ça. Pouf !

La mère le confirma d'un signe de tête.

— Samuel habitait chez nous pendant qu'il travaillait ici. En Inde, ma famille est très proche de la sienne. Les parents de Samuel sont des gens très bien. Pour tout vous dire, Nonnie et lui devaient se marier. Il était prévu qu'elle se rende en Inde avec lui pour rencontrer ses futurs beaux-parents. Nous avons déjà pris son billet d'avion.

— Depuis combien de temps Samuel a-t-il disparu ? demanda Connie.

— Cinq jours, répondit Nonnie. Il est parti travailler, et il n'est jamais revenu. Nous avons appelé son employeur qui nous a dit qu'il ne s'était pas présenté au travail ce jour-là. Nous nous adressons à vous car nous espérons que M. Plum pourra nous aider à le retrouver.

— Avez-vous vérifié s'il manquait des affaires dans la chambre de Samuel ? demandai-je. Des vêtements ? Son passeport ?

— Tout semble être là.

— Avez-vous signalé sa disparition à la police ?

— Non. Vous pensez qu'on le devrait ?

— Non ! s'écria Connie d'une voix qui grimpa un chouïa dans les aigus tandis qu'elle prenait son téléphone portable et appuyait sur la touche de numérotation automatique de Vinnie.

— On a un problème, lui dit-elle. Mme Apusenja est à l'agence.

Samuel Singh a disparu.

À deux heures du matin, par beau temps et bonne synchronisation des feux, il faut vingt minutes pour se rendre du poste de police à l'agence de cautionnement. Aujourd'hui, à deux heures de l'après-midi, sous un ciel couvert, Vinnie a fait le trajet en douze minutes chrono.

Ranger, son tireur d'élite, est entré tout à l'heure de sa démarche nonchalante, vêtu, comme d'habitude, de noir. Ses cheveux brun foncé sont lissés en arrière, ce qui lui dégage le visage, et noués en catogan sur sa nuque. Son blouson ressemble étrangement à du kevlar et je sais par expérience qu'il y dissimule un revolver. Ranger ne sort jamais sans arme. Ranger est toujours dangereux. Son âge se situe quelque part entre vingt-cinq et trente-cinq ans, sa peau est couleur café au lait. On raconte qu'il a fait partie des Forces spéciales avant de signer avec Vinnie comme agent de cautionnement. Il est très musclé et très doué pour tout – je le placerais entre Batman et Rambo.

Il y a quelque temps, Ranger et moi avons passé une nuit ensemble. Du coup, notre collaboration est un peu inconfortable en ce moment. Nous faisons équipe lorsque c'est nécessaire, mais en évitant tout contact ou tout sujet de conversation qui pourrait nous mener à répéter notre nuit câline. Du moins, moi, je l'évite au maximum. Ranger, lui, reste toujours aussi mystérieux, ses pensées sont toujours aussi indéchiffrables, son attitude toujours aussi provocante.

Il m'a regardée de la tête aux pieds avant de s'asseoir.

— Vaseline ? demanda-t-il.

— Je persiste à penser que ça a une connotation sexuelle, tout ça, intervint Mme Apusenja. Personne ne me fera croire le contraire. Je vous dis que c'est une traînée, celle-là.

— Je ne suis PAS une traînée. J'ai dû arrêter un type qui s'était enduit de graisse, et je me suis collé de ce truc visqueux partout.

La porte du fond s'ouvrit à la volée, et Vinnie entra en trombe.

— Dis-moi tout, lança-t-il à Connie.

— Il n'y a pas grand-chose à dire. Tu te souviens de Mme Apusenja et de sa fille Nonnie ? Samuel Singh leur louait une chambre, elles étaient à la séance photo de la semaine dernière ? Ça fait cinq jours qu'elles ne l'ont pas vu.

— Oh, c'est pas vrai ! s'écria Vinnie. Couverture nationale sur ce coup. Plus qu'une semaine, et ce fils de pute prend la tangente. Il aurait mieux fait de venir chez moi me forcer à manger de l'arsenic. Ç'aurait été une mort plus douce.

— On pense que ça cache peut-être quelque chose de louche, dit Nonnie.

Vinnie fit un effort surhumain pour ravalier une grimace. En vain.

— Ouais, c'est ça. Donnez-moi un cours de rattrapage sur ce Singh. Quel était son emploi du temps ?

Vinnie avait pris le dossier, le feuilletait, marmonnant ce qu'il lisait.

— Il est écrit ici qu'il travaille chez TriBro Tech au service du contrôle de la qualité, reprit-il.

— En semaine, Samuel travaillait de 7 h 30 à 17 heures, dit Nonnie. Tous les soirs, il restait à la maison, regardait la télévision ou était à son ordinateur. Même le week-end, il passait la plupart du temps à l'ordinateur.

— Il y a un nom pour ça, dit Mme Apusenja. Oh, ça ne me revient pas.

— Taré de l'informatique, murmura Nonnie d'un air pas très ravi.

— Oui, c'est ça ! Un vrai taré de l'informatique.

— Avait-il des amis, des parents dans les environs ? demanda Vinnie.

— Il lui arrivait de nous parler de collègues de travail, mais il ne sortait pas avec eux.

— Avait-il des ennemis ? Des dettes ?

— Pas que je sache, dit Nonnie en secouant la tête. Il ne nous l'a jamais dit, en tout cas.

— La drogue ? demanda Vinnie.

— Non. Et il ne buvait d'alcool que lors d'occasions particulières.

— Et côté activités non légales ? Était-il en relation avec des gens douteux ?

— Certainement pas.

Ranger, impassible dans son coin, observait ces dames. Nonnie penchait le buste en avant, mal à l'aise dans une telle situation. Mme Apusenja mère pinçait les lèvres, inclinait légèrement la tête, défavorablement impressionnée par ce qu'elle voyait.

— Autre chose ? demanda Vinnie.

Nonnie s'agita sur sa chaise et baissa les yeux sur son sac qu'elle tenait sur les genoux.

— Mon petit chien, finit-elle par dire. Il a disparu lui aussi.

Elle ouvrit son sac et y pécha une photo.

— Il s'appelle Bouh, parce qu'il est très blanc, on dirait un fantôme. Il a disparu en même temps que Samuel. Il était dans le jardin, qui est clôturé, et il s'est volatilisé lui aussi.

Nous regardâmes tous la photo de Nonnie et de Bouh, un hybride cocker spaniel et caniche aux yeux noirs en bouton de bottine fichés dans une gueule blanche tout ébouriffée. Bouh était un cockapoo.

Mon cœur se serra à la vue de ce petit toutou. Ses yeux noirs me firent penser à Rex, mon hamster. Je me souvins des fois où je m'étais fait un sang d'encre pour lui, et j'éprouvai le même tiraillement

d'inquiétude pour Bouh.

— Vous vous entendez bien avec vos voisins ? demanda Vinnie. Vous leur avez demandé s'ils avaient vu le clébard ?

— Personne n'a vu Bouh.

— Nous devons partir, annonça Mme Apusenja en regardant sa montre. Nonnie doit retourner à son travail.

Vinnie les raccompagna et les regarda traverser la rue jusqu'à leur voiture.

— Départ des messagères venues de l'enfer ! dit-il en hochant la tête. Dire que ma journée avait si bien commencé. Tout le monde me disait que je passais très bien sur la photo, me félicitait de faire quelque chose pour les cautions d'obtention de visa. Bon, d'accord, j'ai eu droit à quelques vanes quand j'ai traîné un gros type tout nu et tout couvert de graisse dans le poste de police, mais je peux supporter.

Autres hochements de tête vinniesques.

— Mais ça, reprit-il, ça, je ne peux pas assumer. Il faut que ça se règle. Je n'ai pas les moyens de perdre ce type. Soit nous le retrouvons, mort ou vif, soit nous *nous* retrouvons tous au chômage. Si je ne peux pas faire respecter les clauses de cette Caution Visa, je vais devoir changer de nom, déménager au fin fond de l'Arizona et me recycler dans la vente de voitures d'occasion.

Vinnie se tourna vers Ranger.

— Toi, tu pourras le retrouver, hein ?

La bouche de Ranger frémit aux commissures – équivalent rangérien d'un sourire.

— Je vais considérer que c'est un oui, dit Vinnie.

— J'aurai besoin d'aide, lui dit Ranger. Nous allons devoir déterminer nos honoraires.

— D'accord, d'accord. On verra. Tu n'as qu'à prendre Stéphanie.

Ranger me regarda du coin de l'œil et son sourire s'élargit – c'était celui d'un homme à qui l'on propose inopinément de reprendre une part de gâteau.

— C'est tout ce que nous avons, dit Connie en tendant une liasse de papiers à Ranger. Un double de l'accord de caution, une photo, des renseignements complémentaires. Je vais appeler les hôpitaux et la morgue, et faire une demande de recherche d'antécédents. Je devrais en recevoir une partie dès demain.

Nous sommes à l'ère de l'information à outrance. On s'inscrit à un service, on tape sur quelques touches et, en quelques secondes, les faits se déversent... tous les noms figurant sur l'arbre généalogique, les certificats de travail, l'historique des crédits, la chronologie des diverses adresses personnelles. En y mettant le prix et en cherchant bien, il est même possible de percer le secret médical et celui des infidélités conjugales.

Ranger parcourut le dossier de Singh, puis me regarda.

— Tu es libre ?

Connie s'éventa et Lula se mordit la lèvre inférieure.

Un soupir m'échappa. Cette arrestation allait créer des problèmes. Ma relation avec Joe Morelli, un flic de Trenton, était repartie de plus belle. Joe et moi vivons une longue et étrange liaison, et sommes probablement amoureux l'un de l'autre. Ni lui ni moi ne pensons que le mariage soit la réponse adéquate pour le moment. C'est un des rares points sur lesquels nous soyons d'accord. Morelli n'apprécie pas mon travail, et je n'ai pas une passion débordante pour sa grand-mère. De plus, nous avons un avis conflictuel sur l'acceptabilité de Ranger en tant que partenaire pour moi. Nous trouvons tous les deux qu'il est dangereux et pas tout à fait normal, mais si Joe pense que je devrais rester à distance respectueuse de Ranger, de mon côté, quelques centimètres me suffisent.

— Quel est ton plan ? demandai-je à Ranger.

— Je m'occupe de l'enquête de voisinage. Toi, tu vas interroger l'employeur de Singh, chez TriBro Tech. Il devrait se montrer coopératif. C'est lui qui a financé sa caution.

Je lui fis le salut militaire.

— Reçu cinq sur cinq, dis-je. Et n'oublie pas le chien.

L'ombre du sourire fit de nouveau palpiter la bouche de Ranger.

— Je retournerai les pierres une à une, m'assura-t-il.

— Hé, les chiens sont des êtres vivants eux aussi.

En réalité, je n'en avais rien à cirer de Samuel Singh. Je sais, il y a mieux comme attitude, mais je n'y pouvais rien. Et je me fichais pas mal de Mme Apusenja. Celle-là, c'était une méchante trollesse. Seuls Nonnie et Bouh semblaient avoir besoin d'aide, et le chien appuyait sur le bouton qui, chez moi, provoquait une poussée d'instinct protecteur. Allez savoir ! J'avais surtout vraiment envie de le retrouver, lui.

Ranger fila, puis je rentrai chez moi pour me dégraisser avant d'aller interroger le patron de Singh. J'habite dans un petit immeuble en brique de deux étages où résident des jeunes mariés, des cadavres en puissance... et moi. Côté standing, il y a mieux, mais le loyer est raisonnable et, en plus, je peux me faire livrer des pizzas. Je me garai au parking, montai par l'escalier jusqu'au premier étage et j'eus la surprise de trouver la porte de mon appartement ouverte. Je passai la tête à l'intérieur et criai :

— Il y a quelqu'un ?

— Ouais, moi !

Morelli.

Dans ma chambre.

— Il me manque un jeu de clés, j'ai pensé que je l'avais peut-être oublié ici hier soir.

— Je l'ai enfermé dans la boîte à biscuits par sécurité.

Morelli gagna la cuisine, souleva le couvercle de ladite boîte et récupéra ses clés. Il avait son air de mauvais garçon... mince et athlétique en tee-shirt noir et jean délavé qui lui moulait les fesses, nouvelles baskets, revolver contre la hanche hors de vue sous un blouson léger, cheveux noirs, yeux noirs et l'air de quelqu'un qui voyage souvent en des lieux où les hommes ont le cœur noir.

— Je ne suis pas étonné de voir ton .38 là-dedans, dit-il. Mais *quid* de cette boîte de préservatifs ?

— Ils sont là pour les cas d'urgence. Comme le revolver.

Il empocha ses clés et me jaugea.

— Tu t'es bagarrée au pistolet à graisse avec un mécanicien de chez Midas ?

— Avec Punky Balog. Il a cru qu'en enduisant de vaseline son corps nu il m'empêcherait de l'arrêter.

— Ah ! Vaseline et nudité, c'est ta spécialité. Tu as terminé ta journée ?

— Non. Je suis juste rentrée pour me laver. Tu as lu l'article sur Vinnie et sur les Cautions Visa ?

— Ouais.

— Samuel Singh, le client de Vinnie, a disparu.

Sourire morellien.

— Marrant, commenta-t-il.

Personne n'avait particulièrement envie de voir Vinnie vendre des voitures d'occasion au fin fond de l'Arizona, mais nous étions tous ravis de le voir baliser un peu. Vinnie est assis sur une branche pourrie de mon arbre généalogique. Seuls deux ou trois cafards de la cuisine de ma tante Tootie se trouvent au-dessous de lui. C'est un gros pervers, un gros arnaqueur et un gros parano. Malgré tout cela, ou peut-être grâce à tout cela, on l'aime bien. Il est du New Jersey. Comment ne pas aimer quelqu'un du New Jersey ?

— Dès que je me serai changée, je ressors pour aller discuter avec le patron de Singh, dis-je à Morelli.

— Je suis étonné que Vinnie n'ait pas confié cette affaire à Ranger.

Nos regards se croisèrent un long moment – le temps pour moi de trouver quoi lui répondre en me disant qu'un bobard serait peut-être la meilleure porte de sortie.

— Et merde ! soupira-t-il, les mains sur les hanches et la crispation dans la bouche. Ne me dis pas que tu travailles de nouveau avec Ranger.

Joe et moi étions officiellement séparés lorsque j'ai couché avec Ranger. Quand nous sommes ressortis ensemble, il ne m'a rien demandé et je ne lui ai rien dit. Pourtant, ses soupçons perdurent et notre partenariat professionnel lui reste en travers de la gorge. En outre perdure la très réelle inquiétude que Ranger agisse parfois un petit peu trop en marge de la loi.

— Ça fait partie de mon travail, Joe, lui dis-je.

— Ce type est barje. Il n'a même pas d'adresse. Celle qui figure sur son permis de conduire correspond à un terrain vague. Et je pense qu'il doit lui arriver de tuer des gens.

— Il ne tue que les méchants.

— Voilà qui me rassure énormément.

En fait, je ne suis pas absolument certaine que Ranger tue des gens. En vérité, personne ne sait grand-chose de lui. La seule chose dont je sois sûre, c'est que c'est un chasseur de primes hors pair... et le genre d'amant capable de faire oublier à une femme qu'elle croit dur comme fer en la fidélité.

— Il faut que je prenne une douche, rappelai-je à Morelli.

— Tu veux que je t'aide ?

— Non ! Je dois aller interroger l'employeur de Singh, chez TriBro Tech. C'est à l'autre bout de la Route 1, et je tiens à y arriver avant la fin de la journée de travail.

— Je crois que toute cette vaseline m'excite, *baby*.

Un rien l'excite, ce Morelli !

— Va travailler ! Va arrêter un trafiquant de drogue ou autre !

— Je garderai mes pensées pour moi jusqu'à ce soir. Tu ferais peut-

être mieux de passer à la maison faire une sieste après TriBro.

Sur ce, il partit.

Vingt minutes plus tard, je franchissais la porte de mon immeuble, mes cheveux propres noués en queue de cheval. J'avais opté pour des sandales, une jupe courte noire et un pull blanc à profonde encolure évasée. Bombe lacrymogène dans mon sac, au cas où. Côté décolleté, je ne pourrais jamais rivaliser avec Connie, mais grâce à Victoria's Secret, je tirais le meilleur parti de ce que j'avais.

TriBro se trouve dans une zone industrielle « light », à l'est de Trenton. Je coupai à travers la ville, pris la Route 1 puis la deuxième sortie. La bretelle donnait directement accès dans le complexe. Je trouvai la rue B et me garai au parking de TriBro. L'édifice en face de moi était de plain-pied. Murs en parpaing, façade en brique, enseigne à droite de l'entrée. TriBro Tech.

Son hall d'accueil était archibasique. Moquette industrielle anthracite, mobilier de bureau, néons fluorescents au plafond, grosse plante artificielle près de la porte. Ordre et propreté y régnaient. L'hôtesse se montra d'une affabilité toute professionnelle. Je me présentai et demandai à parler au supérieur de Singh.

Un homme apparut dans l'embrasement de la porte derrière elle.

— Je suis Andrew Cone. Je peux vous aider ?

Entre quarante et cinquante ans, taille moyenne, corpulence fine, cheveux bruns sérieusement clairsemés, yeux marron empreints d'amabilité, élégante chemise bleue, premier bouton déboutonné et manches soigneusement retroussées, pantalon kaki. Il me pria d'entrer dans son bureau décoré avec goût – mug *World's Best Dad*¹ sur le plateau et photos encadrées sur les étagères – et me guida jusqu'au fauteuil face à lui. Je laissai mon regard errer sur les photos : deux garçonnets et une jeune femme blonde à la plage, sur leur trente et un pour une soirée, serrant un petit chien tacheté dans les bras.

— Je recherche Samuel Singh, lui dis-je en lui tendant ma carte professionnelle.

Il me sourit, sourcils légèrement haussés.

— Agent de cautionnement ? Qu'est-ce qu'une belle fille comme vous fait dans un milieu aussi dur que celui-là ?

— Elle paie son loyer. Enfin, elle essaie.

— Et Singh vous a faussé compagnie ?

— Pas tout à fait. Son visa est valable encore une semaine. Ceci est un contrôle de routine.

Cone agita son index à mon intention.

— Ça, c'est de l'intox ! La propriétaire de Singh et sa fille sont passées me voir tout à l'heure. Elles ne l'ont pas vu depuis cinq jours. Et nous non plus. Il ne s'est pas présenté au travail mercredi matin, et nous ne l'avons ni vu ni entendu depuis. J'ai lu l'article dans le journal

d'aujourd'hui. Mauvais timing.

— Vous avez une petite idée de l'endroit où il pourrait être ?

— Non, mais pas dans un coin sympa, je pense. Il n'est pas venu chercher sa paie vendredi. En général, seuls les morts et les expulsés ne viennent pas prendre leur chèque.

— A-t-il un vestiaire ici ? Des amis à qui je pourrais parler ?

— Pas de vestiaire. Je me suis renseigné auprès de nos employés, mais je n'ai pas appris grand-chose. De l'avis général, Singh est plutôt sympathique, mais solitaire.

Je regardai autour de moi. Aucun indice sur l'activité de TriBro.

— Que fait votre entreprise ? En quoi consiste le travail de Singh ?

— Nous fabriquons des pièces détachées très spécifiques pour les machines à sous. Mon père et ses deux frères ont créé la boîte en 1952, maintenant, c'est moi et mes deux frères, Bart et Clyde, qui en sommes les propriétaires. Ma mère avait l'espoir de fonder une famille nombreuse et a pensé qu'il serait plus simple de prénommer ses enfants dans l'ordre alphabétique. J'ai deux sœurs. Diane et Evelyn.

— Vos parents ont déclaré forfait à la cinquième lettre ?

— Ils ont divorcé juste après. Je pense que c'est dû au stress de vivre avec cinq enfants dans une maison qui n'a qu'une seule salle de bains.

Je ne pus m'empêcher de sourire. Andrew Cone m'était sympathique. Je le trouvais aimable et non dénué d'humour.

— Et Singh ?

— Il est technicien et travaille au contrôle de la qualité. Nous l'avons embauché temporairement en remplacement d'une de nos employées en congé maternité.

— Vous pensez que sa disparition pourrait être liée à son travail ?

— Vous me demandez si la mafia l'a liquidé ?

— Disons que ça pourrait être une question subsidiaire.

— C'est vrai que nous sommes un grain de sable dans les rouages de la roulette du casino, mais je ne pense pas que la pègre s'intéresserait à l'apport de Singh à l'univers du jeu.

— Un lien avec le terrorisme ?

Cone sourit en s'enfonçant dans son siège.

— Il y a peu de chance. D'après ce que je sais, Singh est un grand fan de télévision et de malbouffe américaine, et il donnerait sa vie pour protéger le pays qui a pondu l'Egg McMuffin.

— Vous le connaissez personnellement ?

— Comme un patron connaît ses employés, ni plus ni moins. Nous sommes une petite entreprise. Bart, Clyde et moi côtoyons tous ceux qui travaillent pour nous, mais ce n'est pas pour autant que nous les fréquentons en dehors du boulot.

Des voix s'élevèrent et parvinrent jusqu'à nous.

— Mes frères, m’annonça Andrew. Aucun contrôle de niveau sonore.

Une version un peu plus jeune et un peu plus dégarnie d’Andrew passa la tête par l’entrebâillement de la porte.

— On a un problème, claironna-t-il.

Il s’avisa de ma présence.

— À qui ai-je l’honneur ?

Je lui tendis ma carte.

— Agent de cautionnement ?

Un troisième visage apparut dans l’embrasure de la porte : rond, poupin, des yeux vous fixant de derrière des lunettes à monture métallique. Cette tête était rattachée à un corps rondouillard revêtu d’un jean vintage, d’un sweat-shirt Buzz Lightyear délavé à force de lavages et, pour finir, de baskets miteuses.

— Vous êtes chasseuse de primes ? demanda le type au visage de bébé. Vous avez un revolver sur vous ?

— Non.

— Ils en ont toujours au moins un à la télé.

— J’ai laissé le mien à la maison.

— Je parie que vous n’en avez pas besoin, et qu’on ne vous entend pas venir. Vous surgissez derrière quelqu’un, et hop ! vous lui passez les menottes, c’est ça ?

— C’est ça.

— Vous comptez menotter quelqu’un ici ?

— Pas aujourd’hui.

— Mes frères, me dit Andrew avec un geste de la main en direction des deux hommes. Bart et Clyde Cone.

Bart portait une chemise habillée noire, un pantalon noir et des mocassins noirs. Black Bart.

— Si vous venez nous voir au sujet de Samuel Singh, nous ne sommes au courant de rien, me dit-il. Il travaillait pour nous depuis très peu de temps.

— Vous le connaissez personnellement ?

— Non. Je suis navré, mais il faut que je m’entretienne avec mon frère, en privé. Nous avons un problème sur la chaîne de montage.

Clyde se pencha vers moi. Gentiment.

— On a toujours un problème sur la chaîne de montage, dit-il en souriant comme s’il s’en fichait. Entre tous les bidules et les machins.

Il écarquilla les yeux.

— Vous vous êtes déjà servie d’un pistolet paralysant ?

Bart pinça la bouche et lança un regard noir qui échappa à Clyde.

— Je n’avais encore jamais rencontré de vraie chasseuse de primes, dit Clyde dans un souffle qui embua ses lunettes.

J’avais espéré obtenir plus d’infos chez TriBro. Le nom d’un ami ou

d'un ennemi m'aurait bien aidée. La découverte d'un projet de voyage ne m'aurait pas déplu. En l'occurrence, je n'avais obtenu qu'une vague idée de la nature du travail de Singh et une invitation à dîner de Clyde Cone qui, je le suspectais, ne s'intéressait qu'à mon pistolet paralysant.

Je déclinai l'invitation et roulai hors du parking. Ranger s'occupait de l'enquête de voisinage dans le quartier des Apusenja. Je ne voulais pas marcher sur ses plates-bandes, mais je craignais que Bouh ne soit pas sa priorité. L'après-midi touchait à sa fin. Je pouvais couper à travers la ville et faire un rapide petit tour en voiture à la recherche de Bouh, de là, je serais en bonne place pour m'inviter comme pique-assiette chez ma mère.

J'appelai Morelli et lui fis part de mon plan.

— Toi aussi, tu peux te faire inviter, lui dis-je.

— La dernière fois que j'ai dîné chez tes parents, ta sœur a vomi trois fois et ta grand-mère a piqué du nez dans sa purée.

— Et alors ?

— Et alors, ce ne serait pas de refus, mais je dois travailler tard. Vraiment très tard, je te jure.

Nonnie et Mme Apusenja mère habitaient à un peu moins d'un kilomètre de chez mes parents, dans un quartier semblable au Bourg. Les maisons étroites, à un étage, étaient construites sur de petits lopins de terre. Bardeaux de deux tons pour celle des Apusenja : vert bilieux en haut et chocolat en bas. Ford Escort bordeaux de dix ans d'âge garée le long du trottoir. Derrière, un jardinet clôturé. Pas de chien à l'horizon. Je roulai jusque quatre rues plus loin sans voir de toutou. Ni Ranger. Au moment où je tournais dans une rue, mon portable pépia.

— Yo, dit Ranger.

— Yo toi-même. Tu as mis Singh aux fers ?

— Aucune trace de Singh.

— Et Bouh ?

Bref silence.

— Qu'est-ce que tu nous fais avec ce chien ?

— Je ne sais pas. Les petits chiens me font craquer, c'est tout.

— Mauvais signe, *baby*. L'étape suivante, tu vas adopter des chats. Et un beau jour, tu auras des bouffées de chaleur quand tu passeras dans le rayon de nourriture pour bébés au supermarché. Et tu sais ce qui arrivera ensuite...

— Non, quoi ?

— Tu feras des petits trous à coups d'épingle dans les préservatifs de Morelli.

J'aurais aimé que cette prédiction me fasse sourire, mais je craignais qu'elle puisse s'avérer.

— Je suis allée rendre visite à ceux de chez TriBro, dis-je pour

changer de sujet. Je n'ai rien appris de très utile.

Je surpris un reflet familier dans mon rétroviseur. Ranger, dans son pick-up. Comment réussissait-il toujours à me localiser ? Cela aussi faisait partie du mystère.

Ranger me fit un appel de phares pour me signaler sa présence au cas où je ne l'aurais pas vu.

— Allons parler aux Apusenja, dit-il.

Nous fîmes le tour du pâté de maisons pour rejoindre Sully Street, nous nous garâmes derrière la Ford Escort et marchâmes côte à côte jusqu'à la porte.

Mme Apusenja mère vint nous ouvrir, toujours en sari. Ses bourrelets de graisse me firent penser au bibendum Michelin.

— Ah, me dit-elle en dodelinant de la tête. Je vois que vous vous êtes nettoyée. Vous devez être un très lourd fardeau pour votre mère. Je compatis à son malheur de ne pas avoir une fille comme il faut.

Je me rembrunis et m'apprêtai à riposter, mais Ranger se pencha vers moi et posa la main sur mon épaule. Il s'imaginait sans doute que j'allais sortir de mes gonds, peut-être traiter Mme Apusenja de grosse vache. D'ailleurs, il avait raison. Grosse vache, ça me brûlait les lèvres.

— J'ai pensé que ça pourrait nous être utile de voir la chambre de Singh, dit Ranger.

— « Celle-là » va venir avec vous ?

Ranger resserra son étreinte.

— Celle-là s'appelle Stéphanie, dit-il, aimable. Et, oui, elle va venir avec moi.

— J'ose espérer que tout se passera bien, grommela Mme Apusenja. Je compte sur vous pour faire très attention. Je prends le plus grand soin de mon intérieur.

Elle s'effaça et, d'un geste, nous invita à entrer dans une pièce.

— C'est notre grand salon, dit-elle avec fierté. Derrière, c'est la salle à manger, puis la cuisine.

Ranger et moi demeurâmes immobiles, pantois, sous le choc. La maison était pleine à craquer de gros fauteuils bien rembourrés, de tables gigognes, de lampes, de bibelots, de fleurs séchées, de photos fanées, de piles de magazines et de coupes de fruits artificiels. Et d'un grand troupeau d'éléphants. Des éléphants en céramique, des coussins éléphants à motifs alambiqués, des réveils éléphants, des repose-pieds éléphants et des cache-pots éléphants. Éléphants mis à part, il ne se dégageait aucun style ni aucune couleur particulière. C'était un vide-grenier attendant ses premiers clients.

Je coulai un regard en direction de Ranger qui laissait le sien errer dans la pièce, et je le soupçonnai de grimacer mentalement. Il serait facile de ne pas voir un mot laissé dans ce fatras. D'ailleurs, il serait facile de ne pas voir Singh lui-même ! Il pourrait être avachi dans un

de ces fauteuils que personne ne le remarquerait.

Mme Apusenja nous précéda jusqu'à l'étage, puis dans l'étroit couloir jusqu'à une petite chambre. Elle portait des tongs roses qui claquaient contre ses talons et frappaient le sol de sorte que ses pieds retombaient toujours à moitié à côté de la sandale. Elle avait des ongles d'orteil énormes et peints, ce jour-là, d'un violet scintillant et agressif.

— C'est la chambre de Samuel, dit-elle avec un geste vers une porte ouverte. Ça me rend triste de la voir vide. C'était un si gentil garçon. Si poli. Si respectueux.

Elle me décocha un regard en disant cela, me signifiant ainsi qu'elle avait d'ores et déjà compris que je n'avais aucune de ces merveilleuses qualités.

Ranger pénétra dans la chambre. Je lui emboîtai le pas et fus submergée par un sentiment de claustrophobie. Le lit à deux places, fait au carré, était recouvert d'un dessus-de-lit matelassé vert, jaune et violet qui semblait crier beuuuurk. Les murs étaient tapissés de vieux calendriers et de posters punaisés dont les thèmes allaient de Winnie l'Ourson à Bruce Springsteen, en passant par le vaisseau *Enterprise* et Albert Einstein. Il y avait une table de chevet et une chaise bancale coincée entre le lit et le mur.

— Voyez comme elle est jolie, cette chambre, soupira Mme Apusenja. Il en avait de la chance de l'avoir. Nous en louons une autre au rez-de-chaussée, à l'occasion, mais nous avons installé Samuel dans celle-ci parce que je savais qu'il serait un bon parti pour Nonnie.

Ranger fouilla la table de nuit et les tiroirs du bureau.

— Samuel avait-il des raisons d'être mécontent ?

— Non ! Pourquoi l'aurait-il été ? Il était très content. Il avait tout. Nous lui permettions même d'utiliser notre cuisine.

— Avez-vous prévenu sa famille de sa disparition ?

— Oui, bien sûr. J'ai pensé que, peut-être, tout d'un coup, on lui avait demandé de rentrer d'urgence, mais ils n'ont aucune nouvelle de lui.

Ranger continuait sa fouille du bureau. Il ouvrit le tiroir du milieu et en sortit le passeport de Singh.

— New York est son unique destination.

— C'était la première fois qu'il quittait son pays, dit Mme Apusenja. C'était un gentil garçon, pas un de ces voyageurs bons à rien. Il est venu ici pour gagner de l'argent pour sa famille en Inde.

Ranger remit le passeport à sa place et, abandonnant le bureau, enchaîna avec la penderie.

— Qu'est-ce qu'il manque dans la chambre ? demanda-t-il à Mme Apusenja. Qu'est-ce que Singh a emporté ?

— Selon moi, seulement les vêtements qu'il portait, et son sac à dos, bien entendu.

Ranger lui rendit son regard.

— Vous savez ce qu'il transporte dans son sac à dos ?

— Son ordinateur. Il ne s'en séparait jamais. Un portable. Il l'emmenait toujours à son travail. Samuel est très brillant. C'est comme ça qu'il a obtenu son travail. Par l'Internet, il nous l'a dit.

— Vous connaissez son adresse mail ? demandai-je.

— Non. Je n'y comprends rien, moi, à tout ça. Nous ne possédons pas d'ordinateur. Nous n'avons pas l'utilité d'une chose de ce genre.

— Comment Samuel se rendait-il à son travail ? demanda Ranger.

— En voiture.

— On a retrouvé sa voiture ?

— Non. Il est parti le matin, et on ne les a revus ni l'un ni l'autre. C'était une Sentra grise... un vieux modèle.

Ranger fouilla rapidement la salle de bains, puis la chambre de Nonnie, et nous redescendîmes tous, mettant le cap sur la cuisine.

C'est là que Nonnie nous découvrit à son retour.

— Vous avez retrouvé Bouh ? me demanda-t-elle.

— Pas encore, je suis navrée.

— J'ai du mal à me concentrer sur mon travail en le sachant perdu dans la nature, dit Nonnie.

— Nonnie est manucure chez Rubis sur l'Ongle, à la galerie marchande, expliqua sa mère. C'est elle qu'on demande le plus souvent.

— Je ne lésine jamais sur la couche supérieure, expliqua Nonnie. C'est ça le secret d'une manucure de qualité.

Il était six heures passées de quelques minutes lorsque Ranger et moi sortîmes de chez les Apusenja. J'avais encore largement le temps d'aller dîner chez mes parents, mais la perspective de cette soirée éveillait en moi de moins en moins d'enthousiasme. J'avais eu ma dose de cataclysmes pour la journée. En fait, ce dont j'avais envie, c'était d'acheter une pizza à emporter, de rentrer chez moi et de regarder un mauvais film.

Ranger s'avachit contre ma voiture, bras croisés sur ses pectoraux.

— À quoi tu penses ?

— Nonnie n'a rien demandé sur Singh, elle a juste voulu savoir pour Bouh.

— Comme fiancée en détresse, on fait mieux.

— Si nous devons croire tout ce qu'on nous a dit, nous avons un gentil garçon fou d'informatique qui a trouvé un emploi et disparu avec un chien.

— Le chien, ça peut être une coïncidence.

— Je ne crois pas. Mon sixième sens à la Spiderman me dit que ces

deux disparitions sont liées.

Grand sourire de Ranger.

— Ton sixième sens à la Spiderman te dit-il autre chose ?

— Serait-ce un sourire moqueur ?

— C'est le sourire d'un homme qui t'aime, *baby*.

Mon cœur fit quelques bonds d'écureuil et une chaleur m'envahit en des endroits que seul Morelli devrait réchauffer.

— L'amour ? soupirai-je.

— Il en existe de toutes sortes. Le mien n'implique pas la bague au doigt.

— Sympa, mais tu biaises, tu n'as pas répondu à ma question concernant ton sourire.

Il tira ma queue de cheval par jeu.

— Je retournerai chez TriBro demain, dis-je. Je jouerai la chieuse. J'en apprendrai davantage sur ce contrat dégoté sur l'Internet. Je parlerai avec ses collègues de travail. Si c'est autre chose qu'un crime gratuit, je devrais être capable de trouver une piste.

Je renonçai au dîner en famille et rentrai chez moi après avoir fait une halte chez Pino. Je glissai le carton à pizza sur le comptoir de ma cuisine, me déchaussai et sortis une bière du frigo. J'appuyai sur le bouton « lecture » de mon répondeur et écoutai mes messages tout en mangeant.

« Stéphanie ? C'est moi. » (Ma mère.) « Coucou ! Tu es là ? » Clic.

Deuxième message. « Mauvaise nouvelle, je te plante pour le déjeuner de demain. Les enfants sont malades. » C'était Mary Lou, ma meilleure amie. Nous avons grandi ensemble, sommes allées à l'école ensemble et nous sommes mariées à quelques mois d'intervalle. Son couple a tenu, et elle a une ribambelle de gosses. Le mien a survécu une vingtaine de minutes et s'est conclu par un divorce sanglant.

Le troisième message était de Vinnie. « Qu'est-ce que tu fais chez toi à écouter cette machine à la gomme ? Pourquoi n'es-tu pas en train de traquer Singh ? Je suis à l'article de la mort, moi, bordel de Dieu. Fais quelque chose ! »

Puis, ma mère, encore. « Je n'avais rien de spécial à te dire tout à l'heure. Pas la peine de me rappeler. »

Je les effaçai tous, puis laissai tomber un petit bout de pizza dans la cage de Rex. Rex, c'est mon hamster et colocataire. Il vit dans un aquarium en verre dans ma cuisine et dort dans une boîte de soupe à la tomate Campbell. Il sortit en trombe de sa boîte de conserve, fourra la pizza dans ses abajoues et, pffft, repartit aussi sec dans sa boîte. Fin du tête-à-tête.

J'emportai le carton à pizza, la bière et mon sac au salon, me laissai tomber sur le canapé, allumai la télévision et trouvai une rediffusion de *Seinfeld*. Il y a deux mois, je suis entrée dans l'ère

informatique en m'achetant un iBook. Je le laisse sur ma table basse de façon à pouvoir lire mes mails tout en regardant la télévision. Serais-je programmée en mode multitâche ?

J'allumai le iBook et tapai mon mot de passe. Je supprimai tout le pourriel, publicités pour Viagra et autres taux d'emprunt et sites pornographiques. Il ne me resta plus qu'un seul mail. D'Andrew Cone. *Si je peux encore vous être utile, n'hésitez pas à m'appeler.*

La sonnerie stridente du téléphone me réveilla en sursaut à 7 heures.

— Une info vient de tomber sur mon bureau, je pense qu'elle pourrait t'intéresser, me dit Morelli. Je suis au poste, j'ai un ou deux trucs à faire, ensuite j'arrive.

Je m'extirpai du lit et me traînai jusqu'à la salle de bains. Je réussis l'étape douche, puis l'étape coiffage, mais ratai à moitié l'étape maquillage. Je revêtis mon uniforme habituel – tee-shirt et jean –, et me sentis fin prête pour affronter cette nouvelle journée. Je fis du café et m'accordai le luxe d'une Pop Tart à la fraise sans trop de culpabilité car j'avais résisté à la tentation d'une Pop Tart guimauve et chocolat. C'est bien de manger des fruits au petit-déjeuner, non ? J'offris un coin de la Pop Tart à Rex et sirotai mon café.

À l'arrivée de Morelli, je m'en servais une autre tasse. Il me plaqua contre un mur, s'assura de ne plus laisser d'espace entre nous et m'embrassa. Son pager vibra. Joe jura en donnant libre cours à son imagination.

— Des ennuis ? demandai-je.

Il regarda l'écran.

— Les conneries habituelles.

Il recula et sortit de la poche de son blouson une feuille de papier pliée.

— Je savais qu'il y avait un truc pas clair lié à TriBro, alors j'ai fait une recherche pour toi. J'ai trouvé cet article de journal d'il y a deux ans.

Je le lui pris des mains et lus le titre. « Bart Cone accusé du meurtre Paressi. » L'article expliquait que des randonneurs avaient trouvé le corps d'une certaine Lillian Paressi quelques heures après que celle-ci eut été tuée d'une balle dans la tête tirée à bout portant. Ce crime avait eu lieu dans un coin boisé juste au nord du State Park à Washington Crossing. On avait vu Cone quitter la scène de crime et la police affirmait détenir des preuves matérielles suffisantes pour le confondre.

— Que s'est-il passé ? demandai-je à Morelli.

— On l'a relâché. Le témoin qui avait déclaré l'avoir vu s'enfuir de la scène de crime s'est rétracté, et les preuves matérielles n'ont rien

donné. Cone portait un .22 quand la police l'a embarqué pour l'interroger. Paressi a été tuée par une balle de .22, mais l'expertise balistique s'est révélée négative et a exclu le revolver de Cone comme pouvant être l'arme du crime. Paressi avait subi des sévices sexuels après sa mort, mais les traces ADN ne correspondaient pas à celles de Cone. Si ma mémoire est bonne, les types chargés de l'affaire étaient tout de même convaincus que Cone avait tué Paressi, seulement ils n'ont rien trouvé contre lui. Et l'affaire n'a jamais été résolue.

— Avait-il un mobile ?

— Pas de mobile. On n'a jamais pu établir un lien entre Paressi et lui.

— Bart Cone n'est pas vraiment Mister Gentil Tout Plein, mais j'ai du mal à l'imaginer en assassin.

— Les assassins, il y en a de tout acabit, dit Morelli.

Morelli m'accompagna jusqu'à ma voiture et m'embrassa sur le front en me disant de faire attention à moi. Il avait garé son Tas de Ferraille Banalisé à côté de ma Ford : une Crown Vic dont la couleur, sans doute bleu foncé à l'origine, avait pris une teinte qui défiait toute description. La peinture était éraflée sur une partie de l'aile droite, et un bout du pare-chocs arrière manquait à l'appel. Un gyrophare roulait par terre, à l'arrière.

— Joli modèle, dis-je à Joe.

— Ouais, j'ai longtemps hésité entre ça et une Ferrari.

Il s'assit au volant, mit le contact et sortit du parking.

C'était le début de la matinée, mais, déjà, l'air se réchauffait. J'entendais le vrombissement du trafic, tout près, dans Hamilton Avenue. Le ciel était boueux, l'ozone m'irritait la gorge. Au fil de la journée, les voitures, les usines chimiques et les barbecues dans les jardins verseraient leur contribution au brouet qui mijotait au-dessus du New Jersey. À L.A., des mauviettes tirées à quatre épingles évaluent le taux de pollution et réglementent les activités. Dans le New Jersey, on appelle ça « le bon air », tout simplement, et on fait avec. Quand on est né dans le New Jersey, on sait relever les défis. Mafia. Pollution de l'air. Impôts. Obésité. Maladies cardio-vasculaires. Macaronis à tous les repas. Rien ne nous effraie dans le New Jersey.

Premier point sur la liste de mes activités du jour : tourner en voiture dans le quartier des Apusenja en ouvrant l'œil dans l'espoir de tomber sur Bouh et sur Singh. Parfois, on retrouve les personnes disparues étonnamment près de chez elles. Elles s'installent chez des voisins, se cachent dans des garages ou refont leur apparition, raides mortes, dans une benne à ordures.

Au bout d'un quart d'heure de recherches, ni Bouh ni Singh n'avaient montré le bout de leur nez, du coup, je traversai la ville jusqu'à la Route 1, vers chez TriBro.

Je ne me faisais toujours pas une idée très claire de ce que fabriquait cette entreprise. Des pièces détachées pour des machines à sous. Cela désignait quoi ? Des rouages ? Des poignées ? Des sons de cloche et des coups de sifflet pour les ambiances sonores ? Je m'en fichais un peu, d'ailleurs. Le plus important, c'était d'arracher une

piste à quelqu'un.

Black Bart n'avait guère paru impressionné par mon charme ni par mon décolleté. À mon humble avis, il ne serait pas très enclin à m'aider. Clyde, lui, ne demandait que ça, mais ce n'était pas une lumière. Andrew me paraissait encore le meilleur parti à prendre. Je m'engageai sur la bretelle de sortie pour TriBro et appelai Andrew de mon mobile.

— Devinez quoi ? lançai-je. Je suis dans le coin. Auriez-vous encore quelques minutes à me consacrer ?

— Bien entendu.

C'était une bonne réponse, ça. Très positive. Aucun signe d'agacement. Pas de réflexion grivoise. Cent pour cent pro. Des trois frères, Andrew était sans doute le meilleur choix.

Je me garai au parking, pénétrai dans le hall d'accueil et fus aussitôt orientée vers le bureau d'Andrew. La chance continuait de me sourire. Ni Bart ni Clyde ne ralentirent ma progression. Je m'assis dans le fauteuil face à Andrew et le remerciai d'avoir bien voulu me recevoir.

— TriBro a tout intérêt à ce que vous retrouviez Singh, me dit-il. Nous avons cosigné sa Caution Visa. Si Singh disparaît dans la nature, c'est nous qui payons la note.

— Vous avez d'autres employés qui ont des permis de séjour provisoires ?

— Pas en ce moment, mais nous en avons eu dans le passé. Et je dois vous avouer que Singh n'est pas le premier à disparaître.

Je sentis mes sourcils s'arquer d'eux-mêmes.

— Il n'y a rien d'étrange à cela, dit Andrew. En fait, je trouve ça parfaitement compréhensible. Si je me trouvais en pareille situation, je disparaîtrais peut-être, moi aussi. Ces hommes viennent travailler pendant trois mois et sont séduits par le potentiel de réussite à leur portée. Tout est à leur disposition : locations de vidéos, hamburgers, jeans haute couture, voiture neuve, pop-corn au micro-ondes et gaufres surgelées. Je compatis aux raisons de leur fuite, mais, en même temps, TriBro ne peut pas passer son temps à compenser de tels frais de fonctionnement. Si ce genre de choses continuaient, nous devrions cesser de faire appel à des travailleurs ayant obtenu une carte de séjour provisoire, et ce serait dommage, car ce sont d'excellents employés temporaires.

— Singh a bien dû se faire des amis au travail. J'aimerais leur parler.

Andrew Cone laissa planer quelques secondes de silence, soutenant mon regard, gardant ses pensées pour lui, affichant un air circonspect.

— Pourquoi ne travailleriez-vous pas « undercover » ? finit-il par dire. Je peux vous confier le poste de Singh une journée, nous ne

l'avons pas encore remplacé.

— Je ne sais même pas ce que vous faites ici.

— Des petites choses. Des roues dentées et des serrures réalisées sur machine-outil. Le travail de Singh consistait, pour l'essentiel, à faire les dernières vérifications. Chaque pièce détachée que nous fournissons doit être parfaite.

Il tendit le bras vers son téléphone tandis que sa bouche se retroussait en un petit sourire.

— Voyons voir à quel point vous êtes douée pour bluffer.

Dix minutes plus tard, métamorphosée en vraie fausse employée de TriBro Tech, j'emboîtais le pas à Andrew qui me briefait sur son entreprise. Les roues dentées et les serrures qui constituaient le gros de la production étaient fabriquées à des postes de travail situés dans une sorte de vaste entrepôt contigu au hall d'accueil et aux bureaux. Au fond se trouvait une longue pièce où se faisait le travail de contrôle de la qualité. Ses fenêtres donnaient sur l'intérieur. Dans l'entrepôt, aucune fenêtre ne donnait sur l'extérieur. Le service de vérification et du contrôle de la qualité consistait en une série de bureaux cloisonnés dotés de tables encastrées, d'étagères et de classeurs. Sur les tables se trouvait un assortiment de poids, de mesures, d'outils qui me faisaient penser à des instruments de torture et de produits chimiques. Il y avait un employé par table, sept personnes en tout. Une seule table était inoccupée : celle de Singh.

Andrew me présenta à la chef de service, Ann Klimmer, et retourna à son bureau. Ann me guida de table en table en me présentant à la ronde. Les femmes avaient toutes entre trente-cinq et cinquante ans. Il y avait deux hommes, dont un Asiatique. Je me dis que Singh avait sûrement fraternisé avec lui, mais que les femmes sympathiseraient plus vite avec moi.

Après une explication générale des activités du service, Ann me demanda de travailler en binôme avec Jane Locarelli. Jane donnait l'impression de venir de tomber d'une table d'embaumement. Mince comme un fil et pâle comme un linge, elle approchait de la cinquantaine, avait les cheveux filasse et parlait d'une voix monocorde sans vous regarder dans les yeux, bafouillant un peu comme si articuler distinctement aurait exigé d'elle un effort surhumain.

— Je travaille ici depuis trente et un ans, marmonna-t-elle. J'ai commencé pour les Cone pères. Tout de suite après l'école.

Pas étonnant qu'elle ressemble à un cadavre ambulante. Trente et un ans sous des néons fluorescents, à mesurer et à torturer de petites clés en métal. Brrrr.

Jane se hissa sur un tabouret et prit une petite roue dentée dans un monceau de roues dentées.

— Nous pratiquons deux types de tests, m'expliqua-t-elle. Des

contrôles aléatoires des nouveaux produits.

Elle me décocha une grimace d'excuse.

— Je crains que ce soit un peu rasoir, dit-elle en me montrant la roue dentée qu'elle tenait dans sa main.

Elle positionna la roue dans le creux de sa main.

— Nous vérifions des pièces qui nous ont été retournées pour cause de dysfonctionnement. Ça, c'est beaucoup plus intéressant. Malheureusement, aujourd'hui, c'est contrôle qualité nouveau produit.

Jane mesura précisément chaque partie de la roue, puis elle l'examina au microscope pour voir si elle présentait des défauts. Une fois cela fait, elle tendit le bras vers le monceau de roues dentées et prit une autre pièce. Je dus réprimer un gémissement plaintif. Deux pièces de vérifiées. Il n'en restait plus que trois mille.

— J'ai appris que Singh ne s'était pas présenté un beau matin, lançai-je en la jouant « curieuse de base ». Le travail ne lui plaisait pas ?

— Je n'en sais trop rien, répondit Jane, très concentrée sur la nouvelle roue. Il n'était pas très bavard.

Après avoir mesuré la pièce dans tous les sens, elle décida que celle-là aussi était conforme, et elle en prit une troisième.

— Ça vous dit d'essayer ? demanda-t-elle.

— Oui, bien sûr.

Elle me tendit la roue dentée et m'expliqua comment la mesurer.

— Elle me paraît très bien, décrétai-je après m'être pliée à la séance de mesurage.

— Non. Elle est un peu hors norme d'un côté. Vous voyez la petite pointe sur le bord de la dent ?

Jane me prit le bitonniau des mains, lima un côté et reprit les mesures.

— Il vaut peut-être mieux que vous me regardiez faire encore un moment, dit-elle.

Hum, hum.

Je l'observai donc vérifier quatre autres roues dentées au point que mes yeux en devinrent vitreux et qu'un filet de salive suinta entre mes lèvres. À ce stade, je me laissai glisser du tabouret et gagnai le bureau contigu.

Dolly Freedman, elle aussi, vérifiait les nouvelles pièces. Elle buvait une gorgée de café, mesurait, buvait une autre gorgée et effectuait une autre vérification. Elle était tout aussi mince et tout aussi pâle que Jane, mais beaucoup plus animée.

— C'est un boulot de merde, me dit-elle.

Elle regarda autour de nous.

— Personne ne nous voit ?

Puis, elle prit une poignée de roues dentées et les jeta dans le seau

des pièces sans défaut.

— Elles me paraissaient parfaites, celles-là, dit-elle.

Sur ce, elle but une autre gorgée de café.

— Je remplace Samuel Singh, lui expliquai-je. Vous savez ce qui lui est arrivé ? On m'a dit qu'il ne s'était plus présenté au travail du jour au lendemain.

— Ouais, c'est ce qu'on m'a dit à moi aussi. Personne ne le connaissait vraiment. C'était quelqu'un de très renfermé. Il arrivait avec son ordinateur portable et passait toutes ses pauses dessus.

— Il jouait à des jeux informatiques ?

— Non. Il se branchait toujours sur une ligne téléphonique. Il surfait. Envoyait des mails. Très secret là-dessus, il faut avouer. Si on s'approchait de lui, il refermait aussitôt son ordi. Il devait se connecter à des sites pornographiques. C'était bien le genre.

— Un pervers ?

— Un homme. Je garde toujours de quoi me protéger contre cette engeance.

Elle ouvrit le tiroir du haut de son bureau pour me montrer sa bombe lacrymogène.

Je continuai mon petit tour de salle, gardant Edgar, l'Asiatique, pour la bonne bouche. Parmi les femmes, plusieurs estimaient que Singh n'avait pas l'air heureux. Alice Louise pensait qu'il se pouvait que ce soit un homo refoulé. Personne ne trouvait rien à redire à son travail. Personne ne savait qu'il était fiancé. Personne n'avait la moindre idée d'où il habitait ni de ce qu'il faisait pendant son temps libre, hormis surfer sur le Net. Tout le monde avait lu l'article dans le journal et trouvait que Vinnie ressemblait à un furet.

À midi, j'appelai Ranger.

— Yo, dit-il.

— Je viens de pointer.

— Ils sont comment chez TriBro ?

— Pas très bavards, mais je ne fais que commencer.

— Ne les lâche pas, *baby*.

Clic. Il avait raccroché.

Je m'approchai de la table d'Edgar vers le milieu de l'après-midi. Il faisait tomber de l'acide sur une tige en métal filetée aux deux extrémités. Une goutte à la fois. Ploc... attendre... mesurer. Ploc... attendre... mesurer. Ploc... attendre... mesurer. Il devait bien y avoir un millier de tiges qui attendaient de subir cette torture. Il ne se passait rien. Comparé à ce travail, regarder l'herbe pousser devenait passionnant.

— Nous testons un nouvel alliage, m'informa Edgar.

— Ça doit être plus intéressant que de mesurer les roues.

— Seulement les deux premiers millions de tiges. Après, ça devient

de la routine.

— Pourquoi continuez-vous ce travail ?

— Parce que ça rapporte.

— En indemnités journalières ?

— Au casino. En cas de panne, l'un de nous va à Las Vegas comme Rep Tech. Et des pannes, il en arrive tout le temps.

— C'est quoi un Rep Tech ?

— Un représentant technique. Un réparateur, quoi.

— Singh est déjà allé à Vegas ?

— Une fois.

— Et vous ?

— En moyenne, une fois par mois. Les pannes, c'est souvent à cause de problèmes de tension. La tension, c'est ma spécialité.

— Singh a bien aimé Vegas ?

— Pourquoi vous intéressez-vous autant à Singh ?

— Parce que je le remplace.

— Si vous le remplaciez, vous seriez assise à sa table en train de mesurer. Au lieu de ça, vous vous baladez et vous bavardez avec tout le monde. Moi, je pense que vous êtes à la recherche de Singh.

Bravo Edgar !

— D'accord, supposons que ce soit le cas. Vous pourriez me dire où je pourrais le trouver ?

— Non. Mais je pourrais vous dire où commencer à chercher. La veille de sa disparition, à la cantine, il téléphonait à tous les McDonald's en demandant si un certain Howie y travaillait. J'ai trouvé ça un peu bizarre. Il était tout surexcité. C'était la première fois que je le voyais passer un coup de fil.

Je regardai par la fenêtre la vue plongeante dans l'usine, et surpris le regard de Bart Cone au moment où, alors qu'il examinait je ne sais quelle machine en compagnie de trois hommes, il leva la tête et me vit en train de parler à Edgar.

— Il n'a pas l'air ravi, commenta Edgar, portant son attention sur Bart.

— Ça lui arrive d'avoir l'air content ?

— Ouais, je l'ai vu sourire une fois, le jour où il a écrasé un crapaud sur le parking.

Bart fit un geste style « attendez ici » aux autres hommes et traversa l'usine jusqu'au service de contrôle de la qualité. Il ouvrit la porte à la volée et me demanda de le rejoindre. Je pris ma besace. C'était la fin de la journée et il y avait peu de chances que je revienne.

Bart était de nouveau vêtu de noir. Son expression ne me disait rien qui vaille. Je le suivis jusqu'à son bureau qui sentait les copeaux métalliques et où régnait un fouillis monstre de catalogues et de pièces détachées empilés dans des cartons en lambeaux. Sur son imposant

bureau s'entassaient des feuilles volantes, des gobelets à café, d'autres pièces détachées, un téléphone multiligne et une console.

— Qu'est-ce que vous foutez là ? demanda-t-il avec la tête d'un type qui pourrait fort bien avoir assassiné Lillian Paressi. Je croyais avoir été très clair : nous n'avons rien à vous dire sur Singh !

— Votre frère pense différemment. Il m'a proposé de travailler « undercover » pour la journée.

Bart arracha le combiné du téléphone de son socle et cogna sur un bouton de numérotation automatique.

— Quel est le deal avec Mlle Plum ? demanda-t-il. Je l'ai trouvée au contrôle de la qualité.

Son expression s'assombrit au fur et à mesure des explications que lui donnait son frère. Il marmonna une réponse succincte, raccrocha et me foudroya du regard.

— Je me fiche de ce que mon frère vous a dit. Je vais vous donner un bon conseil, et tant pis pour vous si vous ne le suivez pas. Ne vous approchez plus de mon usine.

— O.K., Bart. D'accord.

Et me voilà partie.

Il m'arrive d'être un peu lente à la comprenette, mais je ne suis pas complètement idiote. Je sais reconnaître un mec potentiellement dangereux. Bart Cone faisait partie du lot.

Mon mobile sonna au moment où je sortais du parking.

— Stéphanie ? C'est ta mère.

Comme si je n'avais pas reconnu sa voix.

— J'ai fait un bon poulet rôti ce soir...

Ma sœur, divorcée et enceinte de neuf mois, habitait chez mes parents et était devenue la Méchante Reine Hormonale. Je devrais supporter ses sautes d'humeur si je voulais avoir droit à ma part de poulet. Albert Khloune, son petit ami, patron et père du futur bébé, serait sans doute là lui aussi. C'était un avocat qui se battait pour s'imposer et qui vivait quasiment chez mes parents en essayant de convaincre Valérie de l'épouser. Sans parler des deux filles de Val, des gamines charmantes mais qui s'ajoutaient à la vague ambiance d'asile de fous.

— Bonne purée avec le jus, dit ma mère, percevant mon hésitation, et essayant de m'amadouer.

— Pfff, soupirai-je, c'est que j'ai des trucs à faire...

— Gâteau renversé à l'ananas, ajouta-t-elle, sortant la grosse artillerie. Crème fouettée à volonté.

Là, elle sut que c'était gagné. Moi, refuser un gâteau renversé à l'ananas ? Jamais de la vie !

Je consultai ma montre.

— Je suis à un quart d'heure de la maison. J'arriverai un peu en

retard. Commencez sans moi.

À mon arrivée, tout le monde était déjà à table.

Valérie avait repoussé sa chaise d'une cinquantaine de centimètres afin de loger son ventre en ballon de plage. Il y a deux ou trois semaines, elle avait commencé à s'en servir comme d'un plateau, y posant son assiette en équilibre, coinçant sa serviette dans le col de son corsage et récupérant les débris de nourriture qui tombaient sur ses seins énormes et surgonflés. Elle avait pris trente-cinq kilos et n'était plus que gros lolos, triple menton et bras comme des jambons. De l'inédit pour Valérie, qui, avant son divorce, était la fille modèle ressemblant en tous points à la sereine et mince Vierge Marie, à l'exception de la virginité et de la coupe de cheveux. Sa coiffure tirait vers le style Meg Ryan.

Albert Khloune était assis à côté d'elle, le visage lunaire, la peau laiteuse, le crâne luisant sous ses cheveux blond-roux de plus en plus clairsemés. Il dévorait Valérie des yeux avec une admiration et une affection débridées. Khloune ne faisait jamais dans la dentelle. Il ne savait pas du tout cacher ses sentiments. Ça ne devait pas être génial dans une salle de tribunal, mais, à table, on riait toujours avec lui. Il était étonnamment attachant avec son air à côté de la nappe.

Angie et Mary Alice, que Valérie avait eues de son premier et unique mariage, étaient assises sur le bord de leur chaise, espérant une catastrophe... Mamie Mazur mettant le feu à la nappe, ou Khloune renversant du café brûlant sur ses genoux.

Mamie Mazur buvait avec plaisir son deuxième verre de vin. Ma mère trônait en bout de table, très professionnelle, défiant quiconque de trouver à redire à son poulet. Quant à mon père, il enfournait la nourriture et m'accueillit en bougonnant.

— J'ai lu dans le journal que tous les meilleurs biens immobiliers d'Albany étaient achetés par les extraterrestres, dit Mamie.

— Ils vont sentir passer les impôts, dit Khloune. Ils feraient mieux d'acheter en Floride ou au Texas.

Mon père ne leva même pas la tête, comme à son habitude, mais son regard glissa de Khloune à ma grand-mère. Il marmonna dans sa barbe. Il me sembla saisir au vol un : *c'est pas Dieu possible*.

Mon père travaillait à la poste. Maintenant qu'il est à la retraite, il est chauffeur de taxi occasionnel. Lorsque ma grand-mère est venue s'installer chez mes parents, ma mère a cessé de stocker des paquets de mort-aux-rats dans le garage. Bien sûr, jamais mon père ne serait allé jusqu'à empoisonner réellement ma grand-mère... mais pourquoi tenter le diable ? Autant stocker le raticide chez la cousine Betty.

— Moi, en tout cas, dit Mamie, si j'étais une extraterrestre, je préférerais vivre en Floride. En Floride, il y a Disney World. Qu'est-ce

qu'il y a à Albany ?

Valérie faisait une drôle de tête, comme si elle était à deux doigts de laisser tomber son bébé sur le sol de la salle à manger.

— Donnez-moi un revolver, dit-elle. Si le travail ne commence pas bientôt, je me tue. Et passez-moi la sauce. Passez-la-moi tout de suite !

Ma mère bondit sur ses pieds et lui tendit la saucière.

— Il arrive que les contractions, on les sente à peine, au début, dit-elle. Tu ne crois pas que tu as des contractions sans t'en rendre compte ?

Valérie portait toute son attention sur la sauce. Elle en versa sur tout... sur les légumes, sur la compote de pommes, sur le poulet, sur la vinaigrette et sur ses petits pains ronds.

— J'adore le jus de viande, dit-elle en prenant le reste à la cuillère et en le mangeant comme de la soupe. J'en rêve la nuit !

— C'est un peu chargé en graisses saturées, lui fit remarquer Khloune.

Valérie lui lança un regard en biais.

— Tu ne vas tout de même pas me faire la leçon sur mon alimentation, non ?

Khloune se redressa sur son siège, les yeux écarquillés et affolés comme ceux d'un oiseau.

— Moi ? Non, non, je t'assure, je ne me permettrai pas. J'aime bien les femmes grosses. Pas plus tard que l'autre jour, je me disais que plus les femmes sont rondes, plus elles ont la peau douce. Je n'aime rien tant que de gros oreillers de graisse bien moelleux et bien spongieux.

Il dodelinait de la tête, sa calvitie naissante s'agitant désespérément le long des rues sombres de la panique.

— Regarde-moi, dit-il. Moi aussi, je suis tout gros. Je ressemble au petit bonhomme de Pillsbury². Vas-y, touche mon ventre. Je suis exactement comme lui.

— Ômondieu ! gémit ma sœur. Il me trouve grosse.

Elle ouvrit la bouche tout grand et éclata en sanglots, son assiette glissa sur son ventre et s'écrasa sur le sol.

Khloune se pencha pour la ramasser et, vlan, lâcha un vent.

— C'est pas moi, dit-il.

— Oh, c'est peut-être bien moi, dit Mamie. Des fois, ça m'échappe. C'était moi, cette fois ?

Je ne pus empêcher mon regard de se diriger vers la porte de la cuisine.

— N'y songe même pas, me dit ma mère. Nous devons nous serrer les coudes. Quiconque file en douce par le jardin aura affaire à moi.

Une fois la table débarrassée et la vaisselle faite, je fis mes adieux.

— Il faut que je te parle, me dit ma mère en me suivant jusqu'au

trottoir où nous pourrions être un peu tranquilles.

Le soleil se cachait derrière le toit en amiante des Krienski, signe indubitable que la journée touchait à sa fin. Des gosses couraient en bandes, dépensant le peu d'énergie qu'il leur restait. Des parents et des grands-parents étaient assis sur leur petite véranda. Il n'y avait pas un souffle de vent, l'air était lourd de la promesse de chaleur pour le lendemain. Dans la maison de mes parents, mon père et ma grand-mère étaient assis devant la télévision, l'œil scotché à l'écran. Les montées et les diminutions des rires en conserve d'une sitcom s'échappaient du salon et se mêlaient aux bruits de la rue.

— Je me fais du souci pour ta sœur, me dit ma mère. Que va-t-elle devenir ? Elle va accoucher dans quinze jours, et pas de mari ! Elle devrait épouser Albert. Parle-lui-en.

— Pas question ! À un moment, elle est tout sourires et elle a les larmes aux yeux parce qu'elle m'adore, et, l'instant d'après, elle me fait la tête. Je veux retrouver l'ancienne Valérie. Celle qui a du caractère. De toute façon, je ne suis pas vraiment une référence en matière de mariage. Regarde-moi... je n'arrive même pas à mettre de l'ordre dans ma propre vie !

— Je ne te demande pas grand-chose. Seulement que tu lui parles. Que tu lui fasses prendre conscience qu'elle va avoir un bébé.

— M'man, elle le sait parfaitement. Elle est aussi grosse qu'une Volkswagen. Elle en a déjà eu deux.

— Oui, mais, chaque fois, c'était en Californie. Ce n'est pas pareil. Elle avait un mari à l'époque. Et une maison.

Ah ! Nous y voilà.

— Le problème, c'est la maison, c'est ça ?

— J'ai l'impression d'être la vieille dame qui vit dans une chaussure. Tu connais la comptine ? Elle a tant d'enfants qu'elle ne sait plus où donner de la tête... Une personne de plus dans cette maison, et nous devons nous relayer pour dormir. Ton père envisage de faire installer des W.-C. portables dans le jardin. Et il n'y a pas que la maison. Il y a le Bourg. Ici, les mères célibataires, ça n'existe pas. Chaque fois que je vais à l'épicerie, je tombe sur quelqu'un qui me demande quand Valérie va se marier.

Juste retour des choses. Avant, c'étaient ces gens-là qui voulaient savoir quand, moi, j'allais me marier.

— Elle est dans la cuisine, elle mange le reste du gâteau, dit ma mère. Elle l'aura sans doute nappé de jus de viande. Tu pourrais aller lui parler. Lui dire qu'Albert Khloune est un chic type.

— Valérie n'a pas envie d'entendre ça de ma bouche.

— Que faut-il pour te convaincre ? Un gâteau de Noël allemand ? Sa préparation demande des heures. Ma mère déteste en faire.

— Oui, répondis-je. Un gâteau de Noël allemand... et un gigot

d'agneau. Non négociable.

— Houla ! c'est du sérieux.

Ma mère m'empoigna par le col de ma chemise.

— Je suis au désespoir ! Je suis sur un rebord de fenêtre au quarantième étage et je regarde en bas !

Je m'accordai le temps de lever les yeux au ciel et de soupirer avant de me traîner dans la maison jusqu'à la cuisine. Effectivement, Valérie, assise à la petite table, se goinfrait de gâteau.

— M'man voudrait te parler, dis-je.

— Pas maintenant. Occupée. Je mange pour deux, d'accord ?

Et comme quatre.

— M'man pense que tu devrais épouser Khloune.

D'un coup de fourchette, Valérie trancha un gros morceau de gâteau et le fourra dans sa bouche.

— Khloune m'ennuie. Tu l'épouserais, toi ?

— Moi, non, mais bon, même Morelli, je ne l'épouse pas.

— Je voudrais épouser Ranger. Il est sexy, lui.

Je ne pouvais le nier. Ranger est très sexy.

— Je ne pense pas qu'il soit du genre à se marier, dis-je. Sans compter qu'il y a d'autres détails à prendre en compte. Par exemple, je crois bien que, de temps en temps, ça lui arrive de tuer des gens.

— Ouais, mais pas n'importe qui, hum ?

— Sans doute que non.

— Alors, ça pourrait le faire, dit Valérie en raclant les dernières traînées de crème fouettée. Personne n'est parfait.

— Bon, d'accord. Bien parlé. Je transmets à maman.

— Ne va pas croire que je sois anti-mariage, dit Valérie en lorgnant la graisse du poulet qui restait dans le plat.

Je sortis de la cuisine à reculons et me cognai à ma mère.

— Alors ? demanda-t-elle.

— Valérie va y réfléchir. Mais la bonne nouvelle... c'est qu'elle n'est pas anti-mariage.

Je m'engageai dans le parking de mon immeuble éclairé par les réverbères. Un chien aboya dans le tout proche quartier de maisons individuelles, et j'eus une pensée pour Bouh. Mme Apusenja nous avait dit, à Ranger et à moi, avoir mis chez les commerçants du coin et dans les rues des affichettes sur lesquelles figurait une photo du chien et où elle offrait une petite récompense, mais il n'y avait pas eu preneur.

Demain, je me lancerais à la recherche de Howie. Encore mon sixième sens à la Spidey. J'avais le sentiment que Howie était important. Singh avait essayé de le joindre. Cela devait bien signifier quelque chose, non ?

J'entrai dans mon appartement et saluai Rex. Je vérifiai mes messages. Trois, en tout.

Le premier était de Joe. « Salut, ma jolie. » Rien de plus. Fin du message.

Le deuxième était de Ranger. « Yo. » Ranger faisait passer Joe pour un moulin à paroles.

Le troisième... on avait raccroché.

Je me laissai dériver jusqu'au salon, choir sur mon canapé et j'attrapai la télécommande. Une tache de couleur à l'autre bout de la pièce attira mon attention. Elle provenait d'un vase de roses rouges et d'œilletons blancs posé sur une table basse. Fleurs qui ne se trouvaient pas là le matin même. Une enveloppe blanche était calée contre le vase.

Ma première pensée fut que quelqu'un s'était introduit chez moi. Ranger et Morelli le faisaient régulièrement, mais sans jamais me laisser de fleurs, et j'étais à peu près certaine que celles-ci ne venaient pas d'eux non plus. Je rebroussai rapidement chemin jusqu'à la cuisine, mon cœur battant bien trop fort et bien trop vite à mon gré. Je pris mon revolver dans la boîte de nounours à la guimauve et commençai à avancer furtivement dans mon appartement. Il ne restait plus que deux pièces à vérifier. La salle de bains et la chambre. Je regardai dans la salle de bains. Pas d'affreux tueur détraqué tapi derrière le rideau de douche. Personne assis sur les toilettes. Dans la chambre non plus, pas de monstre.

Je coinçai le revolver dans la ceinture de mon jean et m'approchai du bouquet de fleurs. Un message était tapé à la machine au recto de l'enveloppe. *Épervier, peut-on passer ?* Je n'avais aucune idée de ce que ça pouvait bien signifier. J'ouvris l'enveloppe et en sortis trois photographies. Il me fallut quelques instants pour bien comprendre les images. Alors, je plaquai la main sur ma bouche. C'étaient les photos de la victime d'un coup de feu. Une femme. Tuée d'une balle entre les deux yeux. Des gros plans trop serrés pour révéler son identité. L'un d'eux montrait une partie d'un sourcil et un œil ouvert et inexpressif. Les deux autres attestaient de la destruction de la nuque là où la balle était ressortie.

Les photos m'échappèrent des mains, je courus au téléphone et appelai Joe.

— On est entré chez moi par effraction, on a laissé des fleurs et des ph-ph-photos. J'appelle la police ?

— La police, c'est moi, chouchou.

— C'est bon, alors. O.K., super !

— Tu veux que je vienne ?

— Oui. Fonce.

Morelli, les poings posés sur les hanches, regardait les fleurs sur la table et les photos qui jonchaient toujours le sol.

— C'est à croire que tu as une pancarte sur ta porte invitant les barjes et les harceleurs à entrer. Tout le monde force ta serrure. Je n'ai jamais vu ça. Tu as trois verrous haute sécurité et ça ne décourage personne.

Il me lança un coup d'œil.

— Ta porte était verrouillée, hein ?

— Mouais, elle l'était. Tu crois que c'est grave ?

Morelli me regarda comme si je parlais une langue inconnue.

— Quelqu'un s'introduit chez toi, te laisse des photos d'une femme tuée par balle, et tu demandes si c'est grave ?

— Je panique à mort, mais je compte sur toi pour me dire que ma réaction est disproportionnée. Je parie sur la possibilité infime que tu penses qu'on m'a fait une blague.

— Je n'aime pas ça. Pourquoi ma petite amie n'a-t-elle pas que des problèmes ordinaires... comme se casser un ongle, avoir un retard dans son cycle ou tomber amoureuse d'une autre femme ?

— Bon, on fait quoi maintenant ?

— Maintenant, je signale ça et je fais venir deux ou trois collègues pour collecter les pièces à conviction et relever les empreintes. Tu as une idée de ce que ça cache ?

— Aucune. Pas la moindre. Rien.

Le téléphone sonna et j'allai décrocher à la cuisine.

— Je suis archisûre qu'entre Ranger et moi ça peut coller, me dit Valérie. Tu es copine avec lui. Tu pourrais me brancher.

— Val, tu es enceinte de neuf mois. Tu crois vraiment que c'est le bon moment pour te brancher ?

— Tu penses que je devrais attendre d'avoir accouché ?

— Je pense que tu peux toujours attendre.

La brancher avec Ranger ? Et puis quoi, encore...

— Tu souris, me dit Joe.

— Valérie voudrait que je lui arrange le coup avec Ranger. Ce fut au tour de Morelli de sourire.

— Ça me plaît bien. N'oublie pas de mettre une tenue pare-balles

quand tu lui en toucheras un mot.

Il ouvrit le réfrigérateur, y prit le reste d'une pizza et le mangea froid.

— Il serait sage que tu ne restes pas dans ton appart. Je ne sais pas ce que ça cache, mais je préfère prendre les devants.

— Et j'irais où ?

— À la maison, avec moi, ma jolie. Sans compter que tu y trouveras des avantages.

— Comme ?

— Te faire réchauffer ta pizza.

Morelli habite dans une maison mitoyenne d'un étage héritée de sa tante Rose. Elle se trouve à huit cents mètres de celle de mes parents, et sa surface au sol est, grosso modo, identique. Les pièces se succèdent, accolées les unes aux autres... salon, salle à manger, cuisine. À l'étage, il y a trois chambres et une salle de bains. Morelli a ajouté un cabinet de toilette au rez-de-chaussée. Il s'approprie les lieux peu à peu. Les parquets sont sablés et vernis de frais, mais les rideaux démodés et fins comme du papier à cigarettes sont toujours là. Ce mélange me plaît bien et, bizarrement, je serais triste si cette maison ressemblait complètement à Joe. Je trouve ça un peu réconfortant de voir que les rideaux de Tante Rose lui ont survécu. Une pierre tombale, c'est bien, mais des rideaux, c'est tellement plus personnel.

Sur le perron, tout en déverrouillant la porte, Joe me mit en garde.

— Prépare-toi. Ça fait deux jours que Bob ne t'a pas vue. Je ne voudrais pas qu'il te renverse devant les voisins.

Bob, c'est un gros chien au poil roux et hirsute que Morelli et moi nous partageons. En théorie, je suppose qu'il appartient à Joe. Au départ, Bob était venu vivre avec moi, mais, finalement, il avait préféré Joe. Complicité masculine, je présume.

Morelli ouvrit la porte et Bob me bondit dessus. Ce qu'il ne possède pas en bonnes manières, il le compense en enthousiasme. Je le serrai contre moi en lui donnant de gros bisous sonores. Bob le supporta quelques instants, puis il opéra un demi-tour en règle et fonça à l'intérieur, galopant d'un bout à l'autre de la maison, oreilles couchées, langue pendante.

Une demi-heure plus tard, j'avais pris mes aises, ma voiture était garée contre le trottoir derrière le pick-up de Morelli, mes vêtements se trouvaient dans la penderie d'amis et la cage de Rex sur le comptoir de la cuisine.

— J' imagine que tu es fatiguée, me dit Joe en éteignant la lumière de la cuisine et qu'il te tarde de te mettre au lit.

Je lui lançai un regard en biais.

Il me prit par les épaules et me guida en direction de l'escalier.

— Que tu es si fatiguée que tu n'as même pas la force d'enfiler un pyjama, poursuivit-il. En fait, il se pourrait même que tu aies besoin d'aide pour te déshabiller.

— Et tu te portes volontaire pour cette corvée, c'est ça ?

Il m'embrassa dans le cou.

— Je suis un mec super sympa, non ?

Je m'éveillai dans un enchevêtrement de draps et rien d'autre sur moi. Le soleil entraînait à flots par la fenêtre de la chambre de Joe, et la douche coulait dans la salle de bains. Bob, couché au pied du lit, me fixait de ses grands yeux bruns Spécial Bob, sans doute en train d'essayer de déterminer si j'étais comestible. Selon son humeur, il pouvait manger un peu de tout... une chaise, de la terre, des chaussures, une boîte en carton, une boîte de pruneaux, le pied d'une table, un pied de cochon. Il digérait cependant certaines choses mieux que d'autres. Il vaut mieux ne pas passer juste après une boîte de pruneaux.

J'enfilai un jean et un tee-shirt, puis me traînai jusqu'en bas, les cheveux en bataille, guidée par l'arôme du café qui passait. Un mot posé sur le comptoir m'indiqua que Bob avait mangé et fait sa promenade. Morelli est plus doué que moi pour ces subtilités de la cohabitation. Le sexe le revigore. Un orgasme, pour lui, c'est comme prendre des vitamines. Plus il en a, et plus il se sent en forme. Moi, c'est tout le contraire.

Un orgasme, c'est comme une piqûre de Valium. Une nuit avec Morelli, et, au matin, je suis une grosse vache repue.

Je tenais ma tasse de café en main, débattant *in petto* des mérites respectifs du pain grillé et des céréales, quand on sonna à la porte. J'allai ouvrir sans me presser, Bob sur les talons, et me retrouvai face à la mère et à la grand-mère de Joe.

Chez les Morelli, tous les hommes sont le charme et la beauté personnifiés. Et, à l'exception de Joe, des ivrognes et des coureurs de jupons patentés. Ils meurent lors de bagarres dans des bars, se tuent dans des accidents de voiture ou se font exploser le foie. Les femmes, elles, resserrent les liens familiaux, dirigent ce petit monde d'une main de fer, détectent un bobard à trois kilomètres à la ronde. La mère de Joe est une figure du quartier, respectée et révérée par tous. La grand-mère de Joe, Mamie Bella, fait froid dans le dos et dans le cœur de tous ceux qui croisent sa route.

— Ah, ah ! s'écria Mamie Bella. Je le savais ! Je le savais ! Ils vivent tous les deux dans le péché. J'ai eu une vision hier soir !

Deux maisons plus loin, Mme Friolli passa la tête dehors pour ne pas en perdre une miette. Je supposai que la vision de Mamie Bella lui

était apparue juste après le coup de fil que Mme Friolli lui avait passé.

— Ça me fait plaisir de vous voir, leur dis-je. Quelle bonne surprise !

Je me retournai et hurlai vers le haut de l'escalier :

— *Joe ! Descends tout de suite !*

Ça me surprenait toujours d'être à côté de Mme Morelli et de voir qu'elle mesurait à peine un mètre soixante sur les dix centimètres de talon de ses grosses chaussures. Il se dégageait d'elle une incroyable impression de force et de supériorité. Le laser noir de ses yeux pouvait repérer un grain de poussière à vingt pas. Farouche protectrice de son foyer, elle trônait à la table familiale de la grande tribu des Morelli. Elle était veuve depuis des années et n'avait jamais montré la moindre envie de trouver un second mari. Quand une femme était sortie avec un Morelli, en général, ça lui suffisait pour la vie.

Mamie Bella arrivait à l'épaule de la mère de Joe, mais n'en était pas moins effrayante. Elle nouait ses cheveux blancs en chignon à la base de son cou de poulet. Elle portait de sinistres robes noires, des chaussures Spéciales Pieds Sensibles, et d'aucuns la croyaient capable de jeter des mauvais sorts. Les hommes couraient se mettre à couvert lorsqu'elle tournait vers eux ses yeux pâles de vieille femme ou pointait son doigt osseux dans leur direction.

— C'est une situation provisoire, dis-je à Mme Morelli et à Bella. J'ai dû partir de chez moi pour deux ou trois jours, et Joe a la gentillesse de bien vouloir m'héberger.

— Ha ! s'exclama Mamie Bella. Je connais les filles dans ton genre. Tu profites que mon petit-fils a bon cœur, et, en deux temps trois mouvements, tu l'auras séduit et tu seras enceinte. Je sais ces choses-là. Je les vois dans mes visions.

Waouh. J'espérais que ces visions n'étaient pas trop... visuelles. Je n'aimais pas l'idée d'être nue et à califourchon sur Joe dans la petite vidéothèque mentale de Bella.

— Ce n'est pas du tout ça, dis-je. Je ne vais pas être enceinte.

Je sentis Joe arriver dans mon dos.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-il à ses visiteuses.

— J'ai eu une vision, répondit Bella. Je savais qu'elle était là.

— C'est mon jour de chance, dit Joe en ébouriffant mes cheveux.

— Je vois des bébés, déclara Bella. Souvenez-vous de mes paroles, celle-là attend un bébé.

— Ce serait super, dit Joe, mais je ne crois pas. Tes visions se brouillent, mamie. C'est sa sœur qui est enceinte. Mauvaise pioche.

Mon cœur avait cessé de battre. Avais-je bien entendu ? Avait-il réellement dit que ce serait super si j'étais enceinte ?

Joe partit travailler, et moi, je cherchai sur le Net tous les

McDonald's du coin. Je commençai à composer les numéros un à un en demandant à parler à Howie, et, au troisième McDo, bingo ! Howie, me dit-on, arriverait à dix heures.

Il était encore tôt, alors je montai dans ma petite voiture jaune en direction de l'agence avant de traverser la ville pour aller trouver ce Howie.

— Du nouveau ? demandai-je à Connie.

— Vinnie est au poste, il signe une caution. Lula n'est pas encore là.

— Mais si, elle est là ! cria Lula en déboulant par la porte, gros sac fourre-tout à l'épaule, café à emporter dans une main, sac d'épicerie en papier kraft dans l'autre. J'ai dû m'arrêter faire des courses vu que je fais un régime spécial. J'ai un nouveau mec, et je trouve que je suis trop hippopotame pour lui, alors je vais perdre du poids. Je vais me transformer en super top model. Je compte perdre au moins cinquante kilos. Ça va être facile parce que je me suis inscrite aux Obèses Anonymes hier soir. J'ai acheté tout ce qu'il faut pour maigrir. J'ai un carnet où écrire chaque truc que je mange, j'ai un guide Obèses Anonymes qui m'explique tout le programme pour mincir. Suffit d'additionner ces chiffres et de faire attention à pas dépasser sa limite de points. Ma limite à moi, c'est vingt-neuf.

Lula posa le sac par terre, se laissa tomber sur le canapé et sortit un petit calepin.

— Bon, j'y vais, dit-elle. Tan-tan ! Ma première entrée dans mon carnet. Tan-tan ! Le début de mon nouveau mode de vie.

Échange de regards entre Connie et moi.

— Aïe, aïe, aïe, soupira Connie.

— Je sais, j'ai déjà essayé des tas de régimes qui n'ont jamais marché, mais, çui-là, c'est pas pareil, dit Lula. Çui-là, il est réaliste. C'est ce qu'ils disent dans leur bouquin. C'est pas comme mon dernier régime où je devais manger rien que des bananes.

Elle feuilleta le guide des Obèses Anonymes.

— Voyons comment je m'en tire, dit-elle. Y a pas de points pour le café !

— Attends une minute, dis-je. Tu ne bois jamais de café noir. Je parie que c'est un mochaccino au caramel que tu es en train de boire. Je parie que ça, c'est au moins quatre points.

Lula me foudroya du regard.

— Ici, ça dit que le café c'est zéro point et c'est ce que je vais écrire. Je vais pas me prendre la tête avec des détails à la con.

— Tu as pris autre chose au petit-déjeuner ? demanda Connie.

— Un œuf. Voyons voir ce qu'il va me coûter, cet œuf. Deux points.

Je regardai la brochure par-dessus son épaule.

— Tu l’as fait cuire toi-même, ton œuf ? Ou faisait-il partie d’un sandwich de fast-food avec saucisse et fromage ?

— Y avait un sandwich avec, mais je n’ai pas tout mangé.

— Tu en as laissé quelle quantité ?

— O.K. ! s’écria Lula en battant des bras. J’ai tout mangé.

— Ça va te coûter au moins dix points...

— Han ! Bah, je m’en fiche, il me reste encore vachement de points pour le restant de la journée. J’en ai encore dix-neuf.

— Qu’est-ce qu’il y a dans ce sac ?

— Des légumes. On compte aucun point pour les légumes, on peut en manger autant qu’on veut.

— J’ignorais que tu étais une grosse mangeuse de légumes, dit Connie.

— J’aime bien les haricots revenus à la poêle avec du bacon. J’aime bien les brocolis aussi... mais seulement sauce fromage.

— Bacon et fromage, ça risque de te coûter cher en points, lui fit remarquer Connie.

— Ouais, faut que j’y aille mollo avec le bacon et la sauce fromage si je veux peser comme un super top model.

— Je vais voir un certain Howie censé être un pote de Singh, dis-je à Connie. Il y a du nouveau dont tu devrais m’informer ?

— On a eu un autre DDC ce matin, mais Vinnie veut que tout le monde travaille uniquement sur Singh. Vinnie est dans tous ses états avec ce Singh.

— Si j’allais voir Howie avec toi ? suggéra Lula. Si je reste ici, je vais faire du classement toute la journée, et classer, ça me donne faim. Je suis pas sûre d’avoir assez de légumes pour toute une journée de classement.

— Mauvaise idée. Howie travaille dans un fast-food. Tu n’as aucune volonté pour ces choses-là.

— *No problemo*. Je suis une autre femme. De toute façon, côté fast-food, j’ai eu ma dose pour la journée. J’ai fait un super petit déj fast-food.

Une demi-heure plus tard, Lula et moi nous garions au parking du McDonald’s. Lula était venue à bout d’une botte de céleri et de la moitié d’un sachet de carottes.

— C’est pas le pied ces trucs-là, dit-elle, mais je suppose qu’il faut faire des sacrifices si on veut devenir super top model.

— Et si tu m’attendais dans la voiture ?

— Risque pas ! Pas question que je rate l’interrogatoire. C’est peut-être une piste importante. Ce Howie et Singh sont censés être potes, c’est ça ?

— Je ne sais pas s’ils sont amis, je sais seulement que Singh a

essayé de joindre Howie la veille de sa disparition.

— On y va !

Je franchis la porte du fast-food, et repérai tout de suite Howie. Il tenait une caisse, paraissait avoir une vingtaine d'années, était mince et avait le teint basané. Un Pakistanais, peut-être. Je savais que c'était Howie car il portait un badge nominatif : Howie P.

— Oui ? demanda-t-il, tout sourires. Vous désirez ?

Je fis glisser ma carte jusqu'à lui et me présentai.

— Je recherche Samuel Singh. J'ai cru comprendre que vous étiez amis.

Il se figea un instant, ma carte en main. Il paraissait la lire, mais j'avais comme l'impression que ses pensées n'étaient pas raccord avec son regard.

— Vous vous trompez, dit-il. Je ne connais pas de Samuel Singh. Ce sera sur place ou à emporter ?

— En fait, je suis juste venue pour vous parler. Peut-être pendant votre prochaine pause ?

— Ce sera pour déjeuner, à une heure. Mais si vous êtes ici, vous devez commander, c'est la règle.

Derrière moi, une armoire à glace attendait son tour, en débardeur, jean grossièrement coupé et écrase-merde.

— Hé, nénette, dit-il, on ne va pas y passer la journée ! Commande, faut que j'aille bosser.

Lula se retourna et le toisa. Il préféra changer de caisse.

— Han ! fit-elle.

— Je *dois* prendre votre commande, insista Howie.

— Bon, très bien. Alors, un cheeseburger, une grande part de frites et un Coca. Et une tarte aux pommes.

— Peut-être des nuggets de poulet, chuchota Lula.

— PAS de nuggets ! dis-je à Howie. Alors, et Samuel Singh ?

— Vous devez d'abord me payer votre repas.

Je lui tendis un billet de vingt dollars d'un geste brusque.

— Vous savez où est Singh ?

— Non. Je vous répète que je ne le connais pas. Ketchup pour le cheeseburger ? Je peux donner des sachets de ketchup à volonté.

— Oui, du ketchup, super.

— À ta place, j'aurais pris des nuggets de poulet, insista Lula. Ça passe tout seul, les nuggets.

— Tu ne mangeras rien de tout ça, ne l'oublie pas.

— Oh, j'aurais quand même pu grignoter un nugget.

— Vous avez ma carte, dis-je à Howie en prenant le sachet. Appelez-moi si la mémoire vous revenait. J'essaierai de repasser à une heure.

Howie opina de la tête en souriant.

— Oui, dit-il. Très bonne journée, et merci d'avoir choisi McDonald's.

— Il est super aimable, dit Lula comme nous arrivions à la voiture, mais il ne nous a pas appris grand-chose.

Elle lorgnait le sac, les yeux écarquillés au point de jaillir de leurs orbites.

— Je vais tout jeter, déclarai-je. Je l'ai acheté uniquement pour parler avec Howie. On n'a pas réellement besoin de manger ça.

— C'est péché de gâcher de la nourriture, dit Lula. Y a des enfants qui meurent de faim en Afrique et qui seraient heureux de pouvoir manger. Dieu te punira si tu jettes ça.

— Primo, on n'est pas en Afrique, donc je ne peux pas donner cette nourriture à l'un de ces enfants affamés. Deuzio, ni toi ni moi n'en avons besoin, alors Dieu devra faire un petit effort de compréhension.

— Je pense que, là, ça se pourrait que tu blasphèmes contre Dieu.

— Je ne blasphème contre personne.

Mais, juste au cas où, je fis une gémuflexion et implorai Son pardon – le tout en imagination bien sûr. La culpabilité et la crainte survivent à la foi aveugle et ont la peau dure.

— Donne-moi ce sac, dit Lula. Je vais sauver ton âme immortelle, moi.

— Non ! Souviens-toi du super top model. Mange une carotte !

— Je les aime pas, ces putains de carottes, donne-moi ce sac !

— Arrête ! Tu me fais peur !

— J'ai besoin de ce burger, je me contrôle plus !

Et merde. Je craignais, si je ne me débarrassais pas de ce sac, que Lula ne m'écrase comme une punaise. Je lorgnai la distance qui me séparait de la poubelle et, à peu près certaine de pouvoir prendre de l'avance sur Lula, je piquai un sprint.

— Hé ! cria-t-elle. Reviens ici !

Elle se lança à mes trousses.

J'atteignis la poubelle et, pffft, jetai le sac à l'intérieur. Lula me poussa sur le côté, ôta le couvercle de la poubelle et récupéra le sac.

— Elles sont bonnes, je te dis pas, fit-elle en goûtant deux ou trois frites.

Elle ferma les yeux.

— Oh là là, reprit-elle, ce qu'elles sont croustillantes. Et hypersalées. J'adore quand ils y mettent plein de sel.

J'en piochai deux dans l'emballage cartonné. Elle avait raison. Délicieuses, ces frites. Nous n'en fîmes qu'une bouchée. Puis Lula coupa le cheeseburger en deux, et chacune de nous en mangea une moitié. La tarte aux pommes subit le même sort.

— Ç'aurait quand même été sympa d'avoir des nuggets, dit Lula.

— Tu es folle.

— C'est pas ma faute s'il était bidon, ce régime. Je peux quand même pas manger des légumes de merde toute la journée. Je perdrais mes forces et je mourrais.

— Et l'on ne voudrait pas que ça arrive.

— Surtout pas !

Nous regagnâmes la voiture et j'appelai Ranger.

— La chance te sourit ? lui demandai-je.

— J'ai trouvé quelqu'un qui a vu Singh et le chien le lendemain de sa disparition. Apparemment, il aurait choisi de fuir pour ne pas se faire tabasser. Et tu avais raison : il a pris le chien avec lui.

— Tu as une idée de la raison pour laquelle il voudrait disparaître ?

— Sa future belle-mère me paraît figurer en bonne place.

— Et à part ça ?

— Rien. Et toi, tu as trouvé quelque chose ?

— Un type qui prétend ne pas connaître Singh, mais je ne le crois pas.

Et des photos atroces d'une morte. Autant attendre de voir Ranger en tête à tête pour lui en parler. Lula n'est pas toujours au top pour garder un secret, et Morelli m'avait demandé de ne pas divulguer tous les détails.

— À plus, dit Ranger.

J'appelai Connie dans la foulée.

— J'ai besoin d'une adresse, lui dis-je. Celle d'un certain Howie P. Il travaille au McDo de Lincoln Avenue. Vois si tu peux obtenir ses coordonnées auprès de son patron.

Cinq minutes plus tard, elle me rappelait et me donnait l'adresse.

— Je t'explique, dis-je à Lula. On va aller jeter un œil à l'appartement de Howie. On ne va pas S'INTRODUIRE chez lui. Si tu brises une vitre ou défonces une porte par accident, je te jure que je ne t'emmène plus sur aucune affaire.

— Han ! Quand est-ce que tu m'as déjà vue défoncer une porte ?

— Avant-hier. Et en plus, ce n'était pas la BONNE !

— Je l'ai pas défoncée, cette porte. J'ai juste frappé et elle s'est ouverte.

Howie habitait dans un quartier défavorisé non loin de son lieu de travail. Il louait un deux-pièces dans une maison conçue, à l'origine, pour recevoir une famille et où, à présent, en cohabitaient sept. La peinture des bardeaux de la façade s'écaillait, et les rebords de fenêtre pourrissaient au soleil. Une clôture grillagée, au bas de laquelle une bande de mauvaises herbes s'accrochait à la vie, entourait le jardinet en terre battue.

Lula et moi, dans l'entrée obscure qui sentait le moisi, parcourions

les noms figurant sur les boîtes aux lettres. Howie habitait au 2B. Sonji Kluchari au 2A.

— Hé, mais je la connais ! s'écria Lula. Du temps où je tapinais. Elle travaillait à l'angle de rue en face du mien. Si elle habite au 2A, on peut être sûres qu'il y a au moins huit autres personnes qui vivent avec elle. C'est une accro au crack, avec un corps couvert de croûtes et prête à faire n'importe quoi pour se payer son prochain fixe.

— Quel âge a-t-elle ?

— Pareil que moi. Et je te dirai pas l'âge que j'ai, mais c'est vingt ans passés.

Nous gravîmes l'escalier jusqu'au palier du premier étage éclairé par une ampoule nue de vingt watts qui pendillait du plafond au bout d'un fil électrique, puis nous gagnâmes le deuxième étage qui, manifestement, était l'ancien grenier. Le palier était petit, sombre et sentait le pourri. Il y avait deux portes. 2A et 2B étaient écrits dessus au marqueur noir.

Nous frappâmes à la 2B. Pas de réponse. J'essayai d'ouvrir la porte. Fermée à clé.

— Hum, bougonna Lula. M'a pas l'air très épaisse. Dommage que ta règle soit de ne rien casser. Je te parie que si je m'appuyais dessus, elle tomberait, cette porte.

Il y avait de fortes chances. Lula n'était pas un petit bout de femme.

Je me retournai et frappai à la 2A. Je frappai plus fort la seconde fois, la porte s'entrouvrit et Sonji nous reluqua. Elle avait le teint exsangue, les yeux rougis et les cheveux filasse. Elle était maigre comme un clou, et je lui aurais donné plutôt cinquante ans que vingt. Dur dur d'être une pute accro au crack.

Le regard de Sonji se fixa sur Lula, et une vague lueur commença à poindre dans les brumes de la dope tandis qu'elle la reconnaissait.

— Nénette, dit Lula. Ce que tu as une sale tronche.

— Ah ouais, répondit Sonji d'une voix plate, le regard éteint. Ça y est, je me souviens. Lula. Comment tu vas, grosse pupute ?

— Je tapine plus. Maintenant, je bosse pour une agence de cautionnement et on est à la recherche d'un petit mec, une demi-portion, un Pakistanais qui s'appelle Samuel Singh et qui connaît peut-être Howie.

— Howie qui ?

— Ton voisin d'en face.

Je montrai une photo de Singh à Sonji.

— Connais pas, dit-elle. Pour moi, ils ont tous la même tête, ces gars-là.

— Quelqu'un d'autre habite là, à part Howie ? demandai-je.

— Pas que je sache. Howie n'est pas vraiment Mister Sociable.

Singh est peut-être venu une ou deux fois... ou quelqu'un qui lui ressemble. Je crois que Howie vit seul là-dedans. Mais bon, allez savoir !

Je lui tendis ma carte et un billet de vingt dollars.

— Appelez-moi si jamais vous voyez Singh.

Sonji referma sa porte, et Lula et moi redescendîmes l'escalier à pas lourds. Une fois dehors, nous fîmes le tour de l'immeuble et levâmes les yeux vers l'unique fenêtre de l'appartement de Howie.

— Dire que je pourrais vivre là-dedans, soupira Lula. Je ressens toujours des douleurs après ce que m'a fait subir ce fou de Ramirez, mais, au bout du compte, il m'a rendu service. Grâce à lui, j'ai arrêté de tapiner. Quand je suis sortie de l'hôpital, je savais qu'il fallait que ma vie change. Les voies de Dieu sont vraiment impénétrables.

Benito Ramirez était un boxeur professionnel complètement barje qui puisait son plaisir en infligeant de la douleur. Il avait tabassé Lula et l'avait laissée pour morte sur mon escalier de secours. Je l'avais trouvée en sang et en miettes. Ramirez voulait que ce passage à tabac nous serve de leçon, à Lula et à moi.

Je trouvais que se faire brutaliser de la sorte était un service réveil plutôt rude.

— Alors, qu'est-ce que t'en penses ? demanda Lula. Tu crois que Singh pourrait se planquer là-haut ?

C'était possible. Mais peu probable. Singh pouvait avoir tenté de joindre Howie pour des milliers de raisons. D'ailleurs, je n'étais peut-être même pas tombée sur le bon type. Les McDonald's ne manquaient pas. Si ça se trouve, Singh avait appelé un McDonald's à Hong Kong.

J'avais guetté la Sentra grise, mais elle n'avait pas fait surface. Elle pouvait être dans un garage du coin. Ou au Mexique. Un escalier de secours rouillé faisait de son mieux pour s'accrocher au dos de l'immeuble. L'échelle était tombée et pendait à quelques centimètres du sol.

— Je pourrais monter par l'escalier de secours, dis-je. Et regarder par la fenêtre.

— Là, c'est toi qui es dingue. Ce truc part en lambeaux. Pas question que je grimpe par cette camelote complètement rouillée.

J'empoignai un barreau et tirai dessus. Il tint bon.

— C'est en meilleur état qu'il n'y paraît, dis-je. Il supportera mon poids.

— Le tien, peut-être bien. Mais le mien, aucune chance.

Il suffisait que l'une d'entre nous grimpe. Je serai montée et redescendue en deux minutes. Et je pourrai voir s'il y avait des indices de la présence de Singh ou de Bouh.

— De toute façon, il vaut mieux que tu restes en bas pour faire le guet, dis-je à Lula.

Qui ne risque rien n'a rien. Je grimpai à l'échelle en posant une main devant l'autre, de barreau en barreau, et je finis par me hisser sur le premier palier. Je me lançai alors à l'assaut de la deuxième échelle, me réceptionnai sur la plate-forme du deuxième étage et regardai par la fenêtre de chez Howie. Il vivait sous les combles. Des solives lui servaient de plafond, le sol était recouvert d'un linoléum écaillé. Son canapé, défoncé et décoloré, paraissait plutôt confortable dans le genre délabré. Il avait une petite télévision, une table à jeux et deux chaises pliantes métalliques. La diversité de son mobilier s'arrêtait là. Un évier s'accrochait au mur du fond. Un petit réfrigérateur était placé juste à côté. Deux étagères en bois le surmontaient. Sur l'une, Howie avait empilé deux assiettes, deux bols et deux mugs. Sur l'autre se trouvaient des condiments, deux boîtes de céréales, un pot de beurre de cacahuètes et un paquet de chips.

En y réfléchissant bien, c'est tout ce dont on a vraiment besoin, non ? Une télé et un paquet de chips.

Je distinguais la porte d'entrée et le seuil d'une autre pièce dont je ne voyais pas l'intérieur. La chambre, sans doute. J'essayai d'ouvrir la fenêtre, mais elle était soit fermée soit coincée par trop de peinture.

— Je descends, dis-je à Lula. Il n'y a pas de biscuits pour chien sur l'étagère de la cuisine.

Au moment où je posai le pied sur le premier barreau de l'échelle, celle-ci se désintégra en une pluie de flocons de rouille et de morceaux de métal qui s'écrasèrent sur la plate-forme du premier étage. La structure se détacha de la façade et, dans une sorte de gros soupir grinçant, toute la moitié inférieure de l'escalier de secours atterrit sur le sol devant Lula.

— Gloups, fit-elle.

Je baissai les yeux vers elle. Trop bas pour sauter. La seule issue était l'appartement de Howie.

— Tu comptes descendre bientôt ? cria Lula. Je commence à avoir faim.

— Je ne veux pas casser sa fenêtre.

— Tu as une autre idée ?

J'appelai Ranger de mon mobile.

— Je suis comme qui dirait coincée, lui dis-je.

Dix minutes plus tard, Ranger forçait la porte de l'appartement de Howie, déverrouillait et soulevait le châssis inférieur de la fenêtre à guillotine et contemplait le métal tombé en tas par terre. Il tourna les yeux vers moi et son ombre de sourire fit frémir les commissures de sa bouche.

— Bon boulot, Destructrix.

— Je n'y suis pour rien.

Il m'aida à me faufiler par la fenêtre à l'intérieur de l'appartement.

— Comme d'hab, dit-il.

— Je voulais voir s'il y avait des traces de la présence de Singh et de Bouh. Je n'ai déjà pas grand-chose pour faire le lien entre Howie et Singh... en fait, à part Singh lui-même, je n'ai rien.

Ranger referma la fenêtre derrière nous.

— Je ne vois pas de boîte de croquettes pour chiens, dit-il.

— Pauvre petit Bouh.

Dès que ces mots eurent franchi mes lèvres, je mesurai mon erreur. Trop tard. Je plaquai la main contre ma bouche et regardai Ranger.

— Je pourrais t'aider à assouvir ton instinct maternel, tu sais, me dit-il.

— En me faisant un enfant ?

— J'allais suggérer une visite au refuge animalier.

Il m'attrapa par le devant de mon tee-shirt et me tira contre lui.

— Mais je peux aussi te faire un enfant, si c'est ce dont tu as vraiment envie.

— C'est gentil de ta part de vouloir me rendre service, mais je crois que je vais repousser tes deux propositions.

— Sage décision, dit-il en me lâchant. Jetons un coup d'œil au reste de l'appartement.

Nous gagnâmes la chambre où régnait encore plus de désordre que dans la pièce principale, mais là encore, aucune trace de Singh ni de Bouh. Howie avait posé à même le sol un double matelas recouvert d'un dessus-de-lit bon marché. Deux cartons étaient remplis de pantalons, de chemises et de sous-vêtements soigneusement pliés. Le dressing du pauvre. Pas de penderie à l'horizon. Une ampoule pendait du plafond, seule source de lumière. Un ordinateur portable à l'écran fendu était posé par terre à côté de l'unique prise de courant.

Je regardai autour de nous.

— Pas de salle de bains, dis-je.

— Elle est sur le palier, commune à tous les locataires.

Hiiiiiiiiiii ! Howie partageait les sanitaires avec la prostituée croûteuse et ses amis accros au crack. J'essayai de me souvenir s'il portait des gants hygiéniques quand il m'avait servi à manger.

— Spartiate, dis-je à Ranger.

— Idoine, rétorqua-t-il en contemplant le matelas. Je ne pense pas que Howie ait partagé son appart avec quiconque récemment.

Je commençais à paniquer un peu de me trouver dans une pièce avec, pour seuls compagnons, Ranger et un matelas, aussi filai-je hors de la chambre et de l'appartement sans demander mon reste. Ranger me rejoignit et referma la porte telle qu'il l'avait trouvée en arrivant. Nous descendîmes par l'escalier en silence.

Comme nous arrivions dans le petit hall d'entrée, je m'aperçus que Ranger souriait. Pas son demi-sourire habituel. Il avait la banane.

— Quoi ? dis-je.

— Ça me fait toujours marrer de voir qu'un matelas peut te mettre dans tous tes états.

— Alors, qu'est-ce qui se passe ? demanda Lula en nous fonçant dessus. Vous avez trouvé quelque chose là-haut ? Des poils de clebs dans la piaule ?

— Rien, lui répondis-je. Tout était clean.

— Je t'ai pas entendu défoncer de porte, dit-elle en se tournant vers Ranger.

— Ça n'a pas été nécessaire.

— Comment tu fais, dis-moi ? Tu te sers d'un passe ? D'un bidule électronique ? J'aimerais crocheter les serrures comme toi.

— Si je te le disais, je serais obligé de te tuer.

Une vieille rengaine, mais toujours aussi inquiétante dans la bouche de Ranger.

— Han, fit Lula.

— Parle-moi de Bouh et de Singh, dis-je à Ranger. Qui les a vus ? Où habitent-ils ?

— Un jeune qui bosse au drive-in du Cocorico Chaud. Il se souvient d'eux parce que le chien n'arrêtait pas d'aboyer et de sauter dans la voiture. Il m'a dit que Singh avait acheté une part de poulet et deux milk-shakes fraise, et que le chien avait mangé deux morceaux de poulet avant que Singh remonte sa vitre.

— Il devait avoir faim, le pauvre.

— En parlant d'avoir faim, dit Lula. On n'a pas encore déjeuné.

— On vient de manger un cheeseburger, lui rappelai-je.

— On a fait moitié-moitié. Ça compte pas. Quand on fait moitié-moitié, c'est pas un repas.

— Je veux repasser voir Howie à une heure. Tu peux attendre jusque-là ?

— Mouais. Qu'est-ce qu'on va faire d'ici là ?

— J'ai bien envie de tourner dans le quartier. De fureter dans quelques garages, peut-être.

Lula regarda des deux côtés de la rue.

— Tu veux zoner dans ce quartier-là ? T'as pris ton revolver ?

Ranger mit la main dans son dos, la glissa sous sa chemise et en sortit un .38. Il souleva le bas de mon tee-shirt, coinça le .38 dans la ceinture de mon jean et laissa retomber le tee-shirt par-dessus. Le revolver irradiait la tiédeur de son corps, et la chaleur de ses doigts avait été encore plus vive lorsqu'ils avaient effleuré mon ventre.

— M'ci, dis-je en m'efforçant d'empêcher ma voix de flancher.

Il enroula ses doigts autour de mon cou et m'embrassa légèrement sur la bouche.

— Fais gaffe à toi, me dit-il.

Et le voilà parti.

Parti rendre le monde meilleur au volant de sa Porsche noire flambant neuve.

— Il a glissé la main sous ton pantalon et il t'a embrassée, s'écria Lula. Han ! Je vais mouiller ma culotte.

— Ce n'est pas ce que tu crois. Il m'a juste donné un revolver.

— Cousine, il t'a donné bien plus qu'un revolver. Je vais te dire, si un jour il met sa main sous mon tee-shirt, j'arrête de respirer et je tombe dans les pommes illico. Il est trop sexy, ce mec !

Lula s'éventa comme une folle avec ses mains.

— J'ai des bouffées de chaleur. Je crois que je dégouline. Regarde-moi. Je dégouline ?

— Il fait plus de trente degrés. Tout le monde est en sueur.

— Y a pas plus de trente. J'ai lu la température sur la façade de la banque, y avait vingt-trois.

— J'ai l'impression qu'il fait plus de trente degrés.

— Qu'est-ce que je te disais ?

Une ruelle passait derrière les maisons. Des voitures y étaient garées et des garages donnaient dessus. Flanquée de Lula, je marchai jusqu'au bout du pâté de maisons puis tournai pour rejoindre la ruelle que nous parcourûmes en risquant un œil par les fenêtres sales des garages et en entrouvrant les portes pour regarder à l'intérieur. La plupart servaient de débarras. Quelques-uns étaient vides. Aucun ne contenait de Nissan grise. Nous inspectâmes trois autres blocs d'habitations et trois autres allées. Pas de chien. Pas de voiture. Pas de Singh.

À 13 h 15, je me garai au parking du McDonald's. Lula entra pour commander tandis que je me dirigeais vers la terrasse où Howie était en train de déjeuner, penché sur son plateau, concentré sur son hamburger, espérant passer inaperçu.

— Salut ! dis-je en m'asseyant en face de lui. Belle journée.

Il opina de la tête en évitant mon regard.

— Oui.

— Parlez-moi de Samuel.

— Je n'ai rien à en dire.

— Il vous a téléphoné au travail la semaine dernière.

— Vous faites erreur.

Il gardait la tête baissée et serrait les poings. En faisant un geste pour marquer son propos, il fit tomber son gobelet de soda vide. Je voulus le rattraper, mais Howie fut plus rapide que moi.

— Arrêtez de m'importuner, dit-il. S'il vous plaît.

— Samuel a disparu. J'essaie de le retrouver. Pour la première fois, Howie leva la tête et me regarda.

— Disparu ?

— Il s'est volatilisé peu après vous avoir téléphoné. Pendant une fraction de seconde, Howie parut soulagé.

— Je ne suis au courant de rien, dit-il en baissant de nouveau les yeux.

— Quel est le problème ? Vous lui devez de l'argent ? Vous êtes sorti avec sa petite amie ?

— Non. Pas du tout. Je vous assure que je ne le connais pas.

Son regard glissait d'un côté du parking à l'autre.

— Je dois retourner à l'intérieur, dit-il. Je n'aime pas fréquenter la clientèle. Les Américains sont fous. Il n'y a que leurs jeux qui sont bien, qui sont nobles.

Je regardai autour de nous. Je ne vis aucun fou... mais bon, je suis du New Jersey. La folie, ça me connaît.

— Qu'est-ce qui vous fait dire que les Américains sont fous ?

— Ils sont très exigeants. Pas assez de frites. Frites pas assez chaudes. Sandwich mal emballé. Je n'y peux rien, ce n'est pas moi qui conditionne les sandwichs. Et en plus, ils crient en vous disant ça. Toute la journée, les gens me crient après. « Plus vite ! Plus vite ! Donnez-moi ceci. Donnez-moi cela. » Ils veulent un Egg McMuffin à 11 heures, alors qu'on ne peut pas en servir après 10 h 30, c'est le règlement.

— J'ai horreur de ce règlement.

— Autre chose, poursuivit Howie en rassemblant les emballages sur son plateau. Les Américains posent trop de questions. Combien de grammes de matières grasses y a-t-il dans ce cheeseburger ? Ce sont de vrais oignons ? Qu'est-ce que j'en sais, moi ? Les oignons nous arrivent en sacs. J'ai la tête d'un spécialiste en oignons ?

Il se leva et prit son plateau à deux mains.

— Laissez-moi tranquille maintenant. Je n'ai plus rien à vous dire. Si vous continuez à me harceler, je préviens la police.

— Je ne vous harcèle pas. Je vous pose juste quelques questions.

Il y eut une pause momentanée dans le bruit ambiant du trafic. J'entendis quelque chose faire pop-pop. Howie écarquilla les yeux, son plateau lui échappa des mains et se fracassa sur le sol cimenté de la

terrasse, ses jambes se dérochèrent sous lui, et il s'effondra sans dire un mot.

Derrière moi, une femme hurla. Je bondis sur mes pieds en me disant : *on lui a tiré dessus, aide-le, mets-toi à couvert, fais quelque choooooose !* Mes neurones s'agitaient tous azimuts, mais mon corps ne réagissait pas. Paralysée par l'horreur incommensurable de ce qu'il venait de se passer, je regardais les yeux grands ouverts de Howie, à terre, fascinée par le petit trou au milieu de son front, par la flaque de sang qui s'élargissait sous lui. L'instant d'avant, je lui parlais, et, maintenant, il était mort. Cela me semblait impossible.

Autour de moi, les gens décampaient en hurlant. Je ne voyais personne ayant un revolver. Personne sur le parking ne tenait une arme à la main. Aucun tireur non plus sur la route ou dans le fast-food. Howie était la seule victime.

Lula me rejoignit en courant, avec un gros sac plein de nourriture solide dans une main et un milk-shake chocolat dans l'autre.

— Oh, bordel ! s'écria-t-elle, les yeux lui sortant presque de la tête tandis qu'elle contemplait Howie. Bordel de merde ! Bordel de Dieu et de saint Joseph ! Bordel de bordel !

Je m'éloignai du corps, soucieuse de laisser de l'air à Howie, de prendre mes distances par rapport au coup de feu. J'aurais voulu arrêter le temps, revenir dix minutes en arrière et changer le cours des événements. J'aurais voulu cligner des yeux et retrouver Howie encore vivant.

Des sirènes hurlaient sur l'autoroute derrière nous. Lula aspirait son milk-shake comme une folle.

— Y a rien qui monte par cette putain de paille, s'égosilla-t-elle. Pourquoi ils vous donnent une paille si on peut rien aspirer avec ? Pourquoi ils vous filent pas une foutue cuiller ? Pourquoi ils font ces trucs-là si épais, en plus ? Un milk-shake, c'est censé être liquide. C'est comme si j'essayais d'aspirer un fishburger ! Et ne va pas croire que je pique une crise d'hystérie ! J'en pique jamais, de crises d'hystérie ! Tu m'as déjà vue piquer des crises d'hystérie ? Là, c'est un transfert. J'ai lu un truc là-dessus dans un magazine. C'est quand y a un truc qui te prend la tête, alors qu'en fait, ce qui te prend vraiment la tête, c'est un autre truc. C'est pas la même chose qu'une crise d'hystérie. Et même si je piquais une crise d'hystérie, ce qui est pas le cas, y aurait de quoi ! Ce type s'est fait flinguer juste devant toi. Si tu avais bougé d'un demi-centimètre sur la gauche, tu aurais au moins perdu une oreille. Lui, il est mort. Regarde-le. Il est mort ! J'aime pas ça, les morts !

Je fis la moue.

— Une chance que tu ne sois pas hystérique, lui dis-je.

— Tu l'as dit, cousine ! cria Lula.

Une voiture de police de Trenton se gara en oblique, gyrophare

tournoyant. Quelques secondes plus tard, une autre voiture de police arrivait, Cari Costanza sur le siège passager. Il leva les yeux au ciel en me voyant et prit sa radio. Pour prévenir Joe, sans doute. Son partenaire, Bouledogue, vint vers moi en roulant des mécaniques.

— Bordel de merde, dit-il en avisant Howie. Bordel de bordel !

Il me lança un coup d'œil et grimaça.

— C'est toi qui l'as tué ?

— Non !

— Faut que je parte, annonça Lula. Les flics et les morts, ça me fout les boules. Si quelqu'un veut me parler, qu'il m'écrive. De toute façon, j'ai rien vu. J'étais allée chercher un supplément de sauce pour mes nuggets poulet. Je suppose que tu veux pas me donner tes clés de voiture ? me demanda-t-elle. Je sens qu'y a encore un transfert qui se prépare. J'ai besoin d'un beignet. Ça va me calmer.

Costanza repoussait les curieux tout en installant le cordon jaune de scène de crime. La camionnette des urgentistes arriva, suivie d'une voiture de police banalisée et du tas de ferraille de Morelli.

Il trotтина jusqu'à moi.

— Ça va ? demanda-t-il.

— Plus ou moins. Je suis un peu sonnée.

— Tu n'as pas été touchée ?

— Moi, non. Lui a été moins chanceux.

Morelli baissa les yeux vers Howie.

— Ce n'est pas toi qui l'as tué, hum ? Dis-moi que ce n'est pas toi.

— Ce n'est pas moi qui l'ai tué. Je ne porte jamais d'arme sur moi !

Le regard de Morelli descendit jusqu'à ma ceinture.

— On dirait bien que tu en portes une aujourd'hui.

Oh, merde ! J'avais oublié le revolver.

— Bah, je n'en porte presque jamais, rectifiai-je en faisant de mon mieux pour aplatir le renflement de mon tee-shirt tout en regardant autour de nous pour voir si quelqu'un d'autre l'aurait remarqué. Je ferais peut-être mieux de perdre ce revolver. Tu crois que je pourrais avoir des ennuis ?

— Autres que pour port d'arme sans permis, tu veux dire ?

— Je ne sais pas s'il a été déclaré.

— Laisse-moi deviner. C'est Ranger qui te l'a donné.

Morelli regarda le bout de ses chaussures en hochant la tête et en marmonnant quelque chose dans sa barbe. Je crus reconnaître de l'italien. J'ouvris la bouche pour rétorquer, mais il leva la main pour m'intimer le silence.

— Ne dis rien. Je fais de gros efforts pour prendre sur moi, là. Tu remarqueras que je ne m'énerve pas sur le fait que non seulement tu fasses équipe avec Ranger, mais que tu aies été assez bête pour accepter un revolver de sa part.

J'attendis avec patience. Lorsque Morelli baragouine en italien, il vaut mieux lui laisser les coudées franches.

— O.K., dit-il, voilà ce qu'on va faire. On va aller jusqu'à ma voiture. Tu vas monter dedans, enlever le revolver de ton foutu jean et le glisser sous le siège passager. Ensuite, tu me raconteras ce qui s'est passé.

Une heure plus tard, j'étais toujours assise dans la voiture, attendant que Morelli quitte la scène de crime, quand mon mobile sonna.

Ma mère.

— Alors comme ça, tu as encore tué quelqu'un, dit-elle. Tu vas arrêter de tuer les gens. La fille d'Elaine Minardi ne tue jamais personne, elle. La fille de Lucille Rice ne tue jamais personne, elle non plus. Pourquoi faut-il que ce soit moi qui aie une fille qui tue des gens ?

— Je n'ai tué personne.

— Dans ce cas, tu peux venir dîner à la maison.

— D'accord.

— Ç'a été trop facile, là, dit ma mère. Il y a un truc qui cloche. Ômondieu, tu as vraiment tué quelqu'un, hein ?

— JE N'AI TUÉ PERSONNE ! criai-je.

Et je coupai la communication.

Morelli ouvrit la portière côté chauffeur et s'installa au volant.

— Ta mère ?

— La journée s'annonce longue, dis-je en m'enfonçant dans mon siège. J'ai dit à ma mère que je viendrais dîner.

— Reprenons tout depuis le début.

— Un collègue de bureau de Singh m'a dit que, la veille de sa disparition, Singh avait tenté de joindre un certain Howie. Je viens d'interroger ce Howie, il a nié connaître Singh. Je suis presque sûre qu'il mentait. Quand je lui ai dit que Singh avait disparu, je jurerais qu'il a eu l'air soulagé. Il a conclu notre entretien en me disant que les Américains étaient tous fous. Il s'est levé pour retourner à l'intérieur et pop-pop... il était mort.

— Seulement deux coups ?

— C'est tout ce que j'ai entendu.

— Autre chose ?

— *Off the record ?*

— Aïe aïe aïe, fit Joe. J'ai horreur qu'une conversation avec toi commence de la sorte.

— Il se trouve que je suis entrée par accident chez Howie ce matin même.

— Je n'ai pas envie d'entendre ça, dit Morelli. La police va aller à son domicile effectuer un relevé d'empreintes et on trouvera les

tiennes un peu partout.

Je mordillai ma lèvre inférieure. Mauvais timing. Comment aurais-je pu deviner que Howie se ferait tuer ?

Morelli arqua les sourcils d'un air interrogateur.

— Alors ?

— Rien à signaler dans l'appartement. Pas de traces de Singh. Pas d'agenda détaillant des activités secrètes. Pas de menace de mort écrite à la hâte sur un bout de papier. Pas de traces de drogue. Pas d'armes.

— On a pu le tuer par erreur. Pas génial comme quartier.

— Il s'est trouvé au mauvais endroit au mauvais moment.

— Ouais.

Morelli et moi ne croyions pas une seule seconde à cette version des faits. En mon for intérieur, je savais que la mort de Howie était liée à Singh et à moi. On l'avait tué en ma présence, et ça, ce n'était pas bon signe.

Le regard de Morelli s'adoucit et, du bout du doigt, il me caressa la joue.

— Tu es sûre que ça va ?

— Ouais. Ça va.

Et... c'était plus ou moins vrai. Mes mains ne tremblaient plus, ma douleur au thorax s'estompait, mais je savais que, quelque part dans ma tête, subsistaient de noires pensées au sujet de Howie, que la tristesse montrerait le bout de son nez et que je devrais la renfoncer dans des fissures pleines de magma cérébral. Je crois fermement aux valeurs du déni. La colère, la passion et la peur se déversent de moi en temps réel. La tristesse, je la garde en réserve jusqu'à ce qu'elle s'émousse. Un jour, dans trois mois, je flânerai au rayon céréales du supermarché et j'éclaterai en sanglots en pensant à Howie, un type que je ne connaissais même pas, bon Dieu. Face aux boîtes de céréales, je reniflerai et clignerai des yeux pour chasser mes larmes et que personne ne s'aperçoive que je suis une bêtasse hyperémotive. Je songerai à la vie de Howie, à ce à quoi elle avait dû ressembler, puis à sa mort, et je sentirai un trou béant s'ouvrir en moi. Et alors, je foncerai au rayon surgelés, je choisirai une boîte de glace Häagen-Dazs au café et je mangerai tout.

Morelli mit le contact et roula poussivement hors du parking.

— Je te ramène à l'agence pour que tu récupères ta voiture, me dit-il. Moi, j'ai de la paperasse à remplir au poste. Si je ne suis pas rentré à 17 h 30, va dîner sans moi. Je te rejoindrai dès que je le pourrai.

En pénétrant dans l'agence, je remarquai que Lula et Connie faisaient la tête.

— Il ne reste plus que deux jours avant que tout le monde

apprenne que Singh s'est évanoui dans la nature, dit Connie. Vinnie fait peur à voir. Il s'est enfermé dans son bureau avec une bouteille de gin, et il épluche la rubrique immobilière du journal local de Scottsdale.

— Son coup de nous péter un câble, je m'en passerais, dit Lula. Déjà que je suis pas dans un bon jour. J'ai pas perdu un gramme et le mec qu'on voulait interroger est mort. Chaque fois que je pense à ce pauv' Howie, j'ai la dalle vu que je mange pour me reconforter... pour soulager mon stress.

— Tu as tout dévoré à part le bureau, dit Connie. Tu ferais mieux de te droguer, ça nous reviendrait moins cher.

Vinnie passa la tête par l'entrebâillement de la porte de son bureau.

— Tu trouves une piste merdique, et il se fait buter, me cria-t-il. C'est quoi, ce binz ?

Il rentra la tête dans son bureau et claqua la porte.

— Qu'est-ce que je te disais ! geignit Lula. Ça me donne envie de macaronis au fromage.

Réapparition de la tête de Vinnie.

— Excuse, dit-il. Ce n'est pas ce que je voulais dire. J'allais dire, euh... content que tu n'aies pas été blessée.

Le silence retomba entre nous. Nous pensions que c'était réellement affreux. Et que ç'aurait pu être pire.

— Le monde marche sur la tête, finit par dire Lula.

J'avais besoin de sortir, de me changer les idées, de ne plus penser à Howie. Mes clés de voiture étaient posées sur le bureau de Connie. Je les empochai et remontai ma besace sur mon épaule.

— Je vais rendre visite aux Apusenja, annonçai-je. Nonnie ne devrait pas tarder à revenir du travail.

— Je t'accompagne ! dit Lula. Je ne vais pas te laisser sortir toute seule.

Nonnie était déjà rentrée à mon arrivée. Elle vint ouvrir quand j'eus frappé pour la seconde fois, et me considéra, d'abord étonnée, puis n'osant y croire.

— Vous avez retrouvé Samuel ? Vous avez retrouvé Bouh ?

— Non, je ne les ai pas retrouvés, répondis-je. Mais j'aimerais vérifier certaines choses auprès de vous. Samuel vous a-t-il déjà parlé d'un certain Howie ?

— Non. Jamais.

— Samuel était tout le temps sur son ordinateur. Avez-vous eu l'occasion de voir ce qu'il faisait ? Il recevait des mails ? Vous pensez qu'il a pu en recevoir de ce Howie ?

— Une fois, j'ai vu qu'il avait reçu un mail de son travail. Samuel était assis à la table de la cuisine. Parfois, il préférait s'installer là

parce que sa chambre est petite. Je suis venue chercher un verre de thé, et je suis passée derrière lui. Il écrivait à une certaine Susan. Rien de spécial, vraiment. Il lui disait simplement *merci de ton aide*. Samuel m'a dit que c'était lié au travail. C'est la seule fois que j'ai vu un de ses mails.

— Il recevait du courrier ?

— Quelques lettres de ses parents en Inde. Ma mère pourrait vous en dire plus là-dessus. C'est elle qui ramasse le courrier. Vous voulez lui parler ?

— Non, non !

— C'est qui ? cria Mme Apusenja de l'entrée.

Imitée par Lula, je m'armai de courage en inspirant profondément.

— Ce sont les deux dames de l'agence de cautionnement, répondit Nonnie.

Mme Apusenja fonça à la porte et poussa Nonnie d'un coup de coude.

— Qu'est-ce que vous voulez ? me demanda-t-elle. Vous avez retrouvé Samuel ?

— J'avais deux ou trois autres questions à poser à Nonnie.

— Où est le dénommé Ranger ? Je devine que vous êtes son assistante incapable, bonne à rien. C'est qui, cette grosse qui vous accompagne ?

— Han ! fit Lula. À une époque, je vous aurais botté votre sale petit cul pour m'avoir traitée de grosse, mais comme je suis un régime pour avoir une super ligne de super top model, ça me passe au-dessus de la tête maintenant.

— Quel langage ! se récria Mme Apusenja. Je n'en attendais pas moins de la part de traînées.

— Hé ! cria Lula. C'est moi que vous traitez de traînée ? Vous, vous commencez à me taper sur le système !

— Partez de chez moi, dit-elle en poussant Lula.

— Han !

Lula flanqua une bourrade dans l'épaule de Mme Apusenja qui la fit vaciller sur ses talons.

— C'est une putain et ça manque de respect ? tonna Mme Apusenja.

Elle gifla Lula.

Là, je jugeai bon de reculer de deux pas.

Lula empoigna Mme Apusenja par les cheveux et toutes deux descendirent le perron en titubant jusque dans le jardinet où elles échangèrent un tas de coups bas et de noms d'oiseaux en se crêpant le chignon à qui mieux mieux. Nonnie leur criait d'arrêter et j'avais sorti mon pistolet paralysant au cas où Lula n'aurait pas le dessus.

Une vieille dame sortit en trotinant de la maison voisine, et

braqua son tuyau d'arrosage sur Lula et sur Mme Apusenja qui se séparèrent en crachotant. Mme Apusenja tourna les talons et rentra chez elle, le sari trempé, laissant dans son sillage une traînée d'eau qui ressemblait à la bave d'une limace.

La vieille dame ferma le robinet de sa véranda.

— Je me suis bien amusée, déclara-t-elle.

Elle regagna ses pénates.

Lula s'éloigna vers la voiture en faisant un bruit d'éponge mouillée qu'on frotte contre un carreau, et elle s'installa sur le siège passager.

— Je l'aurais mise K.-O. si l'autre m'en avait laissé le temps, dit-elle.

Je la déposai à l'agence et roulai en pilotage automatique jusqu'à Hamilton où je me coulai dans le trafic. L'avenue regorge de lumières et de petits commerces. Elle mène à tout, partout, et, à cette heure de la journée, elle est embouteillée de voitures qui ne vont nulle part. Je coupai par des rues latérales, puis m'engageai dans le parking de mon immeuble. Je me garai, levai les yeux vers mon appartement et pris conscience que j'étais venue au mauvais endroit. Je n'habitais plus ici en ce moment. Je vivais chez Morelli. Je cognai ma tête contre le volant.

— Idiote, idiote, idiote.

Au troisième coup de tête, la portière passager s'ouvrit et Ranger s'assit à côté de moi.

— Tu devrais faire attention, dit-il. Tu vas te décrocher quelque chose là-dedans.

— Je ne t'ai pas vu en arrivant. Tu attendais que je rentre ?

— Je t'ai suivie, *baby*. Je t'ai repérée à un bloc d'immeubles de l'agence.

— Et tu fais partie des bons, des brutes ou des truands ?

Sourire de Ranger.

— Tu t'es garée ici pour une raison particulière ? Je pensais que tu avais emménagé chez Morelli.

— Erreur de navigation. Je conduisais sans réfléchir.

— Tu me racontes ?

— Le coup de feu ?

— Ouais. Et toute autre chose qu'il vaudrait mieux que je sache.

Je lui parlai du coup de feu, puis des fleurs et des photos.

— Je saurais mieux te protéger que Morelli, dit-il.

Je le croyais volontiers, seulement je serais moins libre de mes mouvements. Ranger m'enfermerait dans une planque et me ferait garder vingt-quatre heures sur vingt-quatre sept jours sur sept. Il dispose d'une petite armée de types qui bossent pour lui à côté desquels les commandos de Marines passent pour une bande de poules mouillées.

— Pour le moment, ça va, dis-je. Des bruits circulent-ils sur Bart Cone ? Du genre, viols ou meurtres de femmes ?

— La rue ne parle pas de Bart Cone. Elle ne sait même pas qui c'est. Les frères Cone dirigent une petite usine et paient ric-rac leurs factures. J'ai demandé à Tank de se rencarder. Le seul truc intéressant qu'il ait trouvé, c'est cette enquête pour meurtre. Deux mois après que la police a rayé Bart de sa liste de suspects, sa femme l'a quitté. C'est le Géo Trouvetout de la boîte. Il a un diplôme en ingénierie du MIT³. Sournois. Sérieux. Secret. Aux antipodes de Clyde qui passe le plus clair de ses journées à lire des bandes dessinées et qui se réunit plusieurs fois par semaine avec ses potes pour des parties de Magic.

— C'est quoi, ça ?

— Un jeu de rôles à base de cartes.

— Comme Donjons et Dragons ?

— Dans le même genre. Andrew, lui, gère le relationnel. C'est le DRH de la boîte. Marié depuis dix ans. Deux enfants de sept et neuf ans.

Le pager de Ranger vibra, il lut le message.

— Tu as des candidats pour les fleurs et les photos ?

— Je n'ai pas que des amis depuis que je fais ce métier, mais personne ne sort du lot. Bart Cone m'a traversé l'esprit. Il est difficile d'ignorer cette affaire de meurtre, même si aucune charge n'a été retenue contre lui. En outre, on s'est introduit chez moi juste après ma visite à l'usine. Étrange faisceau de coïncidences. Si c'est un Géo Trouvetout, alors, il sait crocheter les serrures.

— Ne va jamais faire de petit tour dans les bois avec lui, dit Ranger.

Sur ce, il partit.

J'ouvris la porte de chez Morelli, et Bob sortit comme une fusée. Il me projeta sur le côté, sauta d'un bond au bas de l'escalier du perron et fonça dans la rue. Soudain, il pila, se retourna, revint à fond de train et, à peine entré dans le jardin de Joe, il freina des quatre fers, s'accroupit et déposa sa grosse commission.

Règle numéro un en cas de cohabitation avec un homme ayant un chien : ne JAMAIS rentrer à la maison la première.

J'allai chercher la pelle à neige dans la remise au fond du jardin et m'en servis pour transvaser le caca canin dans la rue. Puis, je m'assis sur le perron en attendant qu'une voiture roule dessus. Deux passèrent, mais, l'une comme l'autre, l'évitèrent. Je poussai un soupir résigné et allai chercher un sac en plastique à la cuisine. Il y a des jours où on ne peut vraiment pas souffler.

Bob semblait avoir encore beaucoup d'énergie à dépenser. Je lui passai la laisse et nous voilà partis. Il y avait du soleil, et je me sentais bien dans le quartier de Joe. Je connaissais beaucoup de gens qui y habitaient, une population assez âgée de parents et de grands-parents de gamins avec qui j'étais allée à l'école. De temps en temps, une maison passait entre les mains d'une nouvelle génération, et une poussette ou un siège bébé faisait son apparition sur la véranda. Parfois, quand mon regard tombait sur une poussette, mon horloge biologique se mettait à résonner si fort dans ma tête et dans mon cœur que ma vision se troublait, mais, le plus souvent, il y avait des jours comme celui-ci où je rentrais pour être accueillie par du caca frais, et alors, les bébés ne me semblaient plus si attrayants que ça.

Bob et moi fîmes une grande balade très agréable et, sur le chemin du retour, deux personnes, Mme Herrel et Mme Gudge, surgirent de leur maison pour me demander s'il était vrai que j'avais tué quelqu'un. Les nouvelles circulent vite dans le Bourg et ses environs, et la vérité historique n'est pas toujours la priorité numéro un.

Comme je traversais la rue, j'aperçus, à quelques mètres de chez Joe, une voiture garée au bord du trottoir juste devant sa maison. Deux femmes se trouvaient à l'intérieur. La mère et la grand-mère de Joe. Aaargh. J'aurais encore préféré tomber sur l'assassin de Howie. J'hésitai un instant, me demandant si elles m'avaient repérée et s'il

était encore temps de filer. La mère de Joe descendit de voiture, nos regards se croisèrent, mon sort était scellé.

Au moment où Bob et moi arrivions à hauteur de chez Joe, Mamie Bella était elle aussi descendue de voiture et se tenait sur le trottoir à côté de la mère de Joe.

— J’ai eu une vision ! claironna-t-elle.

— Je n’ai tué personne, lui dis-je.

— Dans ma vision, c’est toi qui étais morte. Raide morte. Ton corps sans vie s’était vidé de son sang. Je t’ai vue descendre dans la terre.

J’en restai bouche bée et j’eus le tournis un bref instant.

— Ne fais pas attention, des visions comme ça, elle en a tous les jours, me dit la mère de Joe en me tendant une miche de pain dans un sac en papier blanc. Je suis venue porter ça à Joe. Il sort du four d’Italian People’s. Joe l’aime bien avec son café du matin.

— Je t’ai vue dans la boîte, marmonna Mamie Bella. Je les ai vus fermer le couvercle et te mettre en terre.

Bella faisait du travail de pro pour me faire flipper. Ce n’était pas le moment de me dire que j’allais mourir. Déjà que je me donnais un mal de chien pour ne pas me laisser démoraliser par le coup de feu, les photos et les fleurs.

— Arrêtez, dit la mère de Joe à Bella. Vous lui faites peur.

— Souviens-toi de mes paroles, insista Bella en m’agitant son index sous le nez.

Les deux femmes remontèrent en voiture et repartirent. Je rentrai dans la maison, avec Bob et le pain. Je donnai à Bob de l’eau fraîche et une pleine gamelle de croquettes. Je coupai une tranche de pain et me fis une tartine de confiture à la fraise.

Une larme glissa de mon œil et roula sur ma joue. Ne voulant pas lui abandonner le terrain, je l’essuyai d’un revers de main et allai voir comment se portait Rex. Il dormait, comme de bien entendu.

— Coucou ! criai-je très fort dans sa cage.

Aucune réaction. Je laissai tomber un petit bout de ma tartine de confiture à quelques centimètres de sa boîte de conserve qui vibra imperceptiblement. Rex en sortit à reculons et s’immobilisa, clignant des yeux à la lumière, frétilant des moustaches, plissant le museau. Il se précipita sur le morceau de tartine, mangea toute la confiture, fourra le restant de pain dans ses abajoues et retourna dare-dare dans sa boîte de conserve.

Je consultai le répondeur. Pas de message. J’ouvris mon iBook, me connectai et de nouvelles pubs pour pénoplasties, nymphomanes zoophiles et plans de désendettement emplirent mon écran.

— On peut envoyer des hommes sur la lune, mais pas trouver le moyen de ne plus recevoir de spams ! hurlai-je à l’ordinateur.

Je me ressaisis et supprimai ce pourriel. Il ne me resta plus qu’un

mail. Pas d'objet en titre. Le corps de la lettre était des plus brefs : *Tu as aimé mes fleurs ? Mon habileté au tir t'a impressionnée cet après-midi ?*

Je ressentis brûlure et nausée au creux de l'estomac tandis que ma vision partait en toile d'araignée. Je laissai pendre ma tête entre mes jambes jusqu'à ce que mes oreilles arrêtent de siffler et que je sois de nouveau capable de respirer.

Ce message m'avait été envoyé par le tueur de Howie. Il connaissait mon adresse mail ! Cela dit, c'est un secret de Polichinelle : elle figure sur toutes mes cartes professionnelles. Tout de même, ce message faisait froid dans le dos et s'insinuait en moi par tous mes pores. Il reliait les fleurs et les photos au meurtre. C'était le message d'un fou.

Je tapai ma réponse. *Qui êtes-vous ?*

Quelques secondes plus tard, je recevais un message de non-acheminement.

Je gardai le mail pour le montrer à Morelli et coupai l'ordinateur.

— Ma journée est foutue, dis-je à Bob. Je vais prendre une douche. Surtout, ne laisse entrer aucun fou dans la maison.

Je me tenais le plus droite possible et m'efforçais de parler d'une voix assurée. J'affichais cette bravade en partie pour Bob, et en partie pour moi-même. Parfois, lorsque je fais celle qui n'a pas peur, il m'arrive d'avoir un peu moins peur. Et, juste au cas où Bob s'endormirait en montant la garde, j'allai chercher le revolver de secours de Joe dans la penderie de sa chambre et l'emportai avec moi dans la salle de bains.

En me garant, je vis Mamie Mazur qui m'attendait sur le pas de la porte.

— Qu'est-ce que tu penses de ma nouvelle coiffure ? me demanda-t-elle en guise d'accueil.

Elle était devenue rousse pour une coupe à la punk-star tout en petites mèches hérissées sur le crâne.

— Je la trouve rigolote, répondis-je.

— Elle fait ressortir la couleur de mes yeux.

— Et elle valorise ton teint.

Elle attire tellement l'attention qu'on remarque moins tes tavelures.

— C'est une perruque ! Je l'ai achetée aujourd'hui à la galerie marchande. J'étais allée faire du shopping avec Mabel Burlew. Je viens de rentrer. J'ai raté le raffut quand tout le monde pensait que tu avais de nouveau tué quelqu'un.

— Tué quelqu'un, vous dites ? demanda Albert Khloune, surgissant derrière moi. Tu as besoin d'un avocat ? Je te ferai un très bon prix. Les affaires tournent un peu au ralenti en ce moment. Je me demande bien pourquoi. Je suis un très bon avocat, j'ai fait mon droit et tout et

tout.

— Je n'ai pas besoin d'avocat, lui dis-je.

— Dommage. Une grosse affaire bien médiatisée, ça ne me ferait pas de mal. Il n'y a que ça pour lancer une carrière. Il faut gagner sur un gros coup.

— Qu'est-ce que vous pensez de ma coiffure ? lui demanda Mamie Mazur.

— C'est sympa, j'aime bien. Ça fait très naturel.

— C'est une perruque. Du centre commercial.

— Je devrais peut-être m'en trouver une moi aussi, dit Khloune. On ferait sans doute plus souvent appel à moi si j'avais plus de cheveux. Beaucoup de gens n'aiment pas les chauves. Je ne le suis pas encore, mais je commence à me dégarnir.

Du plat de la main, il lissa ses quelques mèches folles.

— Vous ne l'aviez sans doute pas remarqué, reprit-il, mais moi, je le vois, selon l'éclairage.

— Vous devriez essayer ces trucs pharmaceutiques qu'on se verse sur le crâne, lui suggéra Mamie. Ma copine Lois Grizen l'a fait, et ses cheveux ont un peu repoussé. Le seul problème, c'est qu'elle s'en est mis le soir, ça s'est déposé sur son oreiller et, du coup, elle en a eu sur le visage. Depuis, elle doit se raser deux fois par jour.

Mon père leva les yeux de son journal.

— Je me disais aussi, fit-il. Je l'ai croisée chez le traiteur, l'autre jour, elle m'a fait penser à Wolfman. Je me suis dit qu'elle changeait de sexe.

— Le dîner est servi, annonça ma mère. Venez avant que ça refroidisse. Le pain va rassir.

Valérie était déjà attablée et s'était déjà copieusement servie. Ma mère avait disposé un plateau de hors-d'œuvre, du pain frais d'Italian People's et des lasagnes saucisse et fromage. Angie, neuf ans, petite fille modèle et réplique exacte de Valérie au même âge, était assise, les mains croisées, et attendait patiemment qu'on lui passe les plats. Mary Alice, sa sœur de sept ans, dévala l'escalier quatre à quatre et galopa à travers la pièce. Depuis quelque temps déjà, elle se prend pour un cheval. De l'extérieur, elle présente toutes les caractéristiques d'une petite fille, mais je commence à me demander si elle ne tiendrait pas plus des équidés qu'il n'y paraît.

— Blackie a fait pipi dans ma chambre, et j'ai dû nettoyer, c'est pour ça que je suis en retard, dit-elle. Il n'a pas pu se retenir. C'est encore un bébé, il ne se rend pas compte.

— Blackie est un nouveau cheval, c'est ça ? demanda Mamie.

— Ouais. Il vient jouer avec moi depuis aujourd'hui.

— C'est gentil à toi d'avoir nettoyé, dit Mamie.

— La prochaine fois, tu devrais lui mettre le nez dedans, dit

Khloune. Il paraît que ça marche, des fois.

Valérie lançait des regards impatients autour de la table. Elle joignit les mains et baissa la tête.

— Merci, mon Dieu, pour ce nouveau repas, dit-elle. Et elle l'attaqua sans plus attendre.

Tout le monde se signa, murmura un semblant de bénédicité, et les plats passèrent de main en main.

On frappa à la porte et Joe entra nonchalamment.

— Y a-t-il une place pour moi ? demanda-t-il.

— Mais bien sûr ! dit ma mère, aux anges. Il y a toujours une place pour toi. J'avais mis un couvert de plus, juste au cas où tu passerais.

À une époque, ma mère me mettait en garde contre Joe. *Ne fréquente pas les garçons Morelli. On ne peut pas leur faire confiance. Tous ne pensent qu'au sexe. Chez les Morelli, aucun homme ne vaudra jamais grand-chose.* Depuis quelque temps, elle avait décidé que Joe était l'exception à la règle, et que, somme toute, malgré son handicap génétique, il avait réussi à grandir. Sa situation financière et professionnelle était stable. Il était digne de confiance. Bon, d'accord, il était toujours obnubilé par le sexe, mais, au moins, il était monogame. Et, surtout, ma mère en était venue à penser que Joe incarnait sa meilleure et sans doute sa seule – chance de me sortir de la rue et que je fasse un mariage respectable.

Mamie se servit une bonne assiettée de lasagnes.

— Il faut que je sache ce qui s'est passé exactement avec ce coup de feu, dit-elle. La toilette de Mitchell Farber a été faite, je vais à l'exposition du corps chez Stiva, avec Mabel, tout de suite après dîner. Tu peux être sûre que tout le monde va me sauter dessus comme la misère sur le monde.

— Il n'y a pas grand-chose à dire, répondis-je. Lula et moi, nous nous sommes arrêtées pour déjeuner, et l'homme assis en face de moi s'est fait tuer. Personne ne sait pourquoi, mais le quartier n'est pas très sûr. Ce sont des choses qui arrivent.

— Des choses qui arrivent ! s'écria ma mère. Cogner accidentellement sa portière de voiture contre un caddie de supermarché, ça, ce sont des choses qui arrivent ! Que quelqu'un se fasse tuer sous vos yeux, ça, ce ne sont PAS des choses qui arrivent ! Qu'est-ce que tu faisais dans un quartier si mal fréquenté, d'ailleurs ? Tu ne peux pas aller déjeuner dans des endroits corrects, comme tout le monde ? Où avais-tu la tête ?

— Je parie qu'elle ne nous dit pas tout, intervint Mamie. Je parie que tu traquais un hors-la-loi. Tu portais un gros calibre ?

— Non, je n'étais pas armée. Je déjeunais, c'est tout.

— Tu ne me donnes pas grand-chose à exploiter, là, dit-elle.

Khloune se tourna vers Morelli.

— Vous y étiez ?

— Ouais.

— Oh là là, ça doit être quelque chose d'être flic. On a plein de trucs hypercool à faire, on est toujours au cœur de l'action.

Joe prit une bouchée de lasagnes.

— Alors, qu'est-ce que vous en pensez, que Stéphanie ait été là ? C'est dingue qu'elle ait été assise justement en face de ce type, hein ? À quelle distance ? Cinquante centimètres ? Un mètre ?

Morelli me lança un regard en biais, puis reporta son attention sur Khloune.

— Un mètre cinquante, lui dit-il.

— Et ça ne vous fait pas peur ? Moi, à votre place, j'aurais les chocottes. Mais, bon, je suppose que c'est ça être flic et chasseur de primes. On se retrouve toujours au beau milieu d'une fusillade.

— On ne me voit jamais au beau milieu d'une fusillade, dit Joe. Je travaille en civil. J'enquête. Les seuls moments où je me trouve en danger de mort, c'est quand je suis avec Stéphanie.

— Et la semaine dernière ? demanda Mamie. J'ai appris par Loretta Beeber que vous aviez failli vous faire tuer et que ça tirait dans tous les coins. Elle m'a même dit que vous aviez dû sauter du premier étage par la fenêtre de la chambre de Terry Gilman.

Je pivotai sur ma chaise pour regarder Joe en face. Il se figea, fourchette à hauteur de la bouche. Pendant toute notre scolarité au lycée, des bruits couraient déjà au sujet de Joe et de Terry Gilman. Créditer Morelli d'une conquête féminine n'avait rien d'inhabituel, mais Gilman était différente. C'était une blonde cool ayant des liens avec la mafia et des rapports réguliers avec Joe. Il me jurait que ces relations demeuraient strictement professionnelles, et je le croyais. Je n'irais pas jusqu'à dire que j'appréciais cette situation. Elle reflétait un parallèle dérangent à mes rapports avec Ranger. Et j'avais beau faire tout mon possible pour ignorer l'attirance réciproque entre Ranger et moi, elle ne cessait de frémir à la surface.

Je fronçai les sourcils, juste un tout petit peu, et me penchai en avant, envahissant l'espace de Morelli.

— Tu as sauté par la fenêtre de Terry Gilman ?

— Je te l'ai dit.

— Non, tu ne me l'as pas dit. Je m'en souviendrais.

— C'était le jour où tu avais envie qu'on sorte manger une pizza et je t'ai dit que j'avais du travail.

— Et ?

— Et c'est tout. Je t'ai dit que je devais aller travailler. On peut en discuter plus tard ?

— Moi, je ne me contenterais pas de ça, articula Valérie en mâchant une grosse bouchée de lasagnes et en prenant un roulé au

fromage sur le plateau d'entrées. Si je me remarie un jour, je veux une transparence TOTALE. Je ne tolérerais pas de conneries du genre « Je dois aller travailler, ma chérie ». J'exigerais toutes les réponses sans détour, en détail. Si on ne reste pas sur ses gardes, l'instant d'après, on trouve son mari dans la penderie avec la baby-sitter.

Malheureusement pour elle, Valérie savait de quoi elle parlait.

— Moi, je n'ai jamais sauté par une fenêtre, dit Khloune. Je pensais que ça ne se faisait que dans les films. Vous êtes la première personne que je rencontre qui ait sauté par une fenêtre, dit-il à Morelli. Et une fenêtre de chambre, en plus ! Vous étiez habillé ?

— Ouais, répondit Morelli. J'étais habillé.

— Et vos chaussures ? Vous les aviez aux pieds ?

— Oui ! J'étais chaussé.

J'eus presque pitié de Joe. Il faisait un effort surhumain pour garder son calme. Plus jeune, il aurait fracassé une chaise sur la tête de Khloune.

— À moi, on m'a dit que Terry n'avait presque rien sur elle, intervint Mamie. La sœur de Loretta habite juste en face de chez elle, elle a tout vu, et elle m'a dit que Terry ne portait qu'un mini-déshabillé très transparent. Elle a même ajouté que, d'en face, on voyait carrément à travers le déshabillé et elle pense que Terry a dû se faire refaire les seins parce qu'ils sont trop parfaits. Elle m'a dit qu'il y avait eu du grabuge parce que la police est venue à cause des coups de feu.

Je m'efforçais de retenir mes sourcils qui menaçaient de s'arquer jusqu'au milieu de mon front.

— Un déshabillé ? Des coups de feu ?

— C'est la sœur de Loretta qui a appelé la police, dit Joe. Et il n'y a pas eu de « coups de feu ». Un coup est parti par accident.

— Et le déshabillé ?

Toute trace de colère disparut des traits de Morelli qui essaya, en vain, de réprimer un sourire.

— Ce n'était pas tout à fait un déshabillé. Elle portait un caraco et un string.

— Sans blague ! s'écria Khloune. Et on voyait à travers ? Oh là là, je parie qu'on voyait tout à travers.

— Bon ça suffit, dis-je en me levant et en jetant ma serviette sur la table. Je m'en vais.

Furibarde, je sortis de la salle à manger et, arrivée dans l'entrée, me figeai, la main sur la poignée de la porte.

— Qu'est-ce que tu as fait comme dessert ? criai-je à ma mère.

— Un gâteau au chocolat.

Je fis volte-face et filai à la cuisine. Je me coupai une grosse part de gâteau, l'enveloppai dans du papier alu et sortis en trombe. Oui, je

sais, je me comportais comme une idiote. Une idiote, peut-être, mais avec une part du gâteau.

Je mis le contact et filai sur la route, bouillonnant d'indignation et de fureur vertueuse. Quand j'arrivai chez Joe, j'étais toujours en pétard. Je restai deux ou trois minutes dans la voiture, pesant le pour et le contre. Dans cette maison m'attendaient mes vêtements et mon hamster. Sans parler de ma sécurité et de superrapports sexuels. Le problème, c'était cette... émotion que j'éprouvais. Je sais que ce terme recouvre beaucoup d'acceptions, mais je ne pouvais en trouver de plus précis pour désigner mes sentiments. Blessée, ne serait peut-être pas faux. J'étais piquée au vif que Morelli n'ait pu s'empêcher de sourire au souvenir de Terry Gilman en caraco et en string. Gilman et ses lolos du tonnerre. Ah ! Gifle mentale.

J'écartai les bords du papier alu et entamai le gâteau au chocolat avec les doigts. Quand rien ne va plus, mangez du gâteau. Quand j'eus fini la moitié de la part, je commençai à me sentir mieux. Bien, me dis-je, maintenant que tu t'es un peu calmée, réfléchis à ce qui vient de se passer.

Pour commencer, j'étais une grosse goinfre d'hypocrite. Tout se déformait dès qu'il s'agissait de Morelli et de Gilman, alors que je vivais exactement la même situation avec Ranger. Ce sont des rapports professionnels, me dis-je. Accepte-le. Grandis. Fais confiance.

Bon, voilà, je m'étais passé un savon. Et maintenant, autre chose ? De la jalousie ? Non, ça ne me paraissait pas convenir. De l'insécurité ? Bingo ! L'insécurité, ça collait. Je n'en ressentais pas trop, mais tout juste assez pour qu'elle fasse surface à des moments de déprime passagère. Et là, je déprimais. Le coup du déni, ça ne marchait plus.

Je redémarrai et roulai jusque chez moi. Je ne resterai pas longtemps, décidai-je. Je ferai un saut dans mon appartement, récupérerai quelques trucs... ma dignité, entre autres.

Je me garai au parking, ouvris la portière avec hargne et m'extirpai de mon siège. Je verrouillai la voiture d'un coup de télécommande et pris la direction de la porte de service de mon immeuble. Arrivée au milieu du parking, j'entendis un son derrière moi. Pong. Quelque chose me picota à hauteur de l'omoplate droite et une chaleur se répandit dans tout mon corps. Le monde devint gris, puis noir. Je tendis la main pour conserver mon équilibre et me sentis partir.

Je nageais au fond de ténèbres suffocantes, incapable de remonter à la surface. Des voix déformées m'atteignaient. Les mots gargouillaient. Je m'intimai l'ordre d'ouvrir les yeux. *Ouvre-les. Ouvre-les !*

Soudain, je revis la lumière du jour. Les images étaient floues, mais

les voix retrouvèrent aussitôt toute leur netteté. Elles m'appelaient.

— Stéphanie ?

Je battis des paupières à deux ou trois reprises pour éclaircir ma vision. Je reconnus Morelli.

— Oh, putain !

— Comment te sens-tu ? me demanda-t-il.

— Comme si je m'étais fait renverser par un camion.

Un type que je ne connaissais pas, en face de Joe, était penché sur moi. Un urgentiste. Un tensiomètre m'enserrait le bras, l'urgentiste écoutait mon pouls.

— Elle a l'air d'aller mieux, dit-il.

J'étais étalée sur le sol du parking. Joe et l'urgentiste m'aidèrent à m'asseoir. Une camionnette de secours était garée non loin de nous, le moteur tournait au ralenti. Il y avait tout un tas d'équipements à côté de moi. Bouteilles d'oxygène, brancard, trousse médicale. Deux policiers de Trenton regardaient, poings sur les hanches. Un petit groupe de curieux s'était formé derrière eux.

— Il faut l'emmener au St. François pour qu'elle soit examinée par un médecin, dit l'urgentiste. Il se peut qu'ils veuillent la garder cette nuit.

— Que s'est-il passé ? demandai-je à Morelli.

— On t'a tiré une fléchette anesthésiante dans le dos. L'impact a été partiellement amorti par ton blouson, mais tu as reçu assez de tranquilisant pour te mettre K.-O.

— Je vais bien ?

— Ouais, dit Joe. Je pense que tu vas bien. Mieux que moi. Je viens de faire trois infarctus.

— Je ne veux pas aller à l'hôpital. Je veux rentrer à la maison... où que ce soit.

L'urgentiste leva les yeux vers Morelli.

— C'est vous qui voyez, lui dit-il.

— J'en prends la responsabilité. Aidez-moi à la remettre debout.

Je fis quelques pas en flageolant sur mes jambes. Je me sentais hypermal, mais je ne voulais pas le montrer. Je n'avais pas envie de passer une nuit à l'hôpital. On vous prend vos vêtements, on les cache, on vous oblige à dormir dans une horrible chemise de nuit en coton ouverte dans le dos jusqu'au derrière. *Non !*

— Pfff, soupirai-je. On m'a tiré dessus avec quoi, un fusil pour éléphant ?

Morelli avait glissé la fléchette dans un sachet de mise sous scellés. Il le sortit de sa poche et le tendit vers moi pour que je puisse voir.

— Plutôt pour gros chien, dit-il.

— Oh, super ! On m'a tiré dessus avec une fléchette pour chien. Pas même de quoi faire une bonne brève de comptoir.

Morelli m'aida à grimper dans son pick-up.

— On va laisser ta voiture ici. Je crois que ce ne serait pas raisonnable que tu reprennes déjà le volant.

Je ne risquais pas de le contredire. Je développais un mal de crâne monstre.

Une rose rouge était posée sur le tableau de bord. À côté se trouvait un bristol dans un sachet de mise sous scellés.

— On a laissé ça pour toi sur ton pare-brise, dit Morelli avec un geste vers la fleur.

Il prit le sachet contenant le bristol et le retourna pour que je puisse lire le message. *Tu devrais faire plus attention. Si tu me facilites le travail, ce n'est plus drôle.*

— C'est flippant, dis-je. Un psychopathe, carrément.

— Ça a commencé tout de suite après ton implication dans l'affaire Singh.

— Tu penses que c'est Bart Cone ?

— Si je devais dresser une liste de suspects, il y figurerait, mais je ne suis pas convaincu que ce soit lui. Je ne l'imagine pas te laissant des roses. Bart Cone ne me donne pas l'impression d'avoir le sens de l'effet dramatique.

Pourtant, j'avais bien envie que ce soit Bart Cone. C'était le coupable idéal. Un fantasme était déjà intégralement scénarisé dans ma tête. Stéph et Lula s'introduisent chez Bart, trouvent le pistolet hypodermique à côté du revolver avec lequel Howie a été tué et elles appellent la police. Bart Cone est arrêté sur-le-champ et... Stéphanie vit heureuse et a beaucoup d'enfants. Inutile de dire que Stéphanie n'est aucunement inquiétée pour effraction.

— C'est passé au-delà de ma zone de tolérance, dis-je à Morelli. Si je n'étais pas shootée aux tranquillisants, tu peux être sûre que je serais en mégacrise d'hystérie.

— Qu'est-ce que tu fichais ici, au fait ? demanda Morelli en tournant à gauche pour sortir du parking.

— Je retournais chez moi parce que tu t'es complu à mater la Gilman en string.

— Merde, ce que tu peux être nana.

Je fermai les yeux et laissai aller ma tête sur le dossier du siège.

— Tu as de la chance que je sois sous l'emprise d'une drogue.

— Tu as remarqué quelque chose d'inhabituel en te garant ? Une voiture bizarre ? Un schizophrène à tendances paranoïaques tapi dans l'ombre ?

— Rien. Je ne regardais pas. Je profitais pleinement de mon indignation.

À notre arrivée chez Joe, le soleil se couchait à l'horizon et les insectes nocturnes faisaient entendre leur zonzon. Je regardai la rue,

plus par soulagement que par crainte. Difficile de croire qu'il puisse vous arriver malheur dans la rue de Morelli. Mme Brodsky était assise sur sa véranda et les rideaux de Tante Rose, transparents à la fenêtre de l'étage, flottaient tel un charme protecteur. On se sentait à l'abri dans le quartier de Joe. Bien sûr, ça ne l'avait pas empêché de garder ses réflexes de flic. Durant tout le trajet, il avait vérifié qu'on ne nous filait pas. Il se gara, m'aida à descendre du pick-up et me fit entrer précipitamment dans la maison en se servant de son corps comme bouclier.

— Je te remercie de tes efforts, lui dis-je en me laissant tomber sur le canapé, mais je n'aime pas que tu te mettes en danger pour me protéger.

Bob grimpa à côté de moi, ne laissant pas de place à Joe. Il avait un bout de biscuit pour chiens coincé dans les poils de sa tête.

— Comment s'arrange-t-il pour que sa nourriture se colle à lui ? demandai-je à Morelli.

— Je ne sais pas. C'est le mystère de Bob. Je pense que des trucs lui tombent de la gueule et qu'il se roule dedans, mais je n'en suis pas sûr.

— Pour ce qui est de Gilman...

— Je ne peux pas en parler. Secret professionnel.

— Ce n'est pas un truc à la James Bond où tu dois coucher avec elle pour lui extorquer des informations, tout de même ?

Morelli se laissa choir dans un fauteuil et, clic, alluma la télévision.

— Non. C'est un truc de flic de Trenton où quelqu'un la fait chanter pour lui extorquer des informations.

Il trouva un match de base-ball, régla le son et se retourna vers moi.

— Alors, tu dors avec moi ce soir ?

— Oui, mais j'ai la migraine.

Je fermai les yeux pour essayer de me détendre.

— Ômondieu ! dis-je en les rouvrant aussi sec. J'ai oublié de te dire. J'ai reçu un mail du tueur de Howie, et ça relie le meurtre aux fleurs.

Morelli était parti depuis longtemps lorsque je m'extirpai du lit. Je me traînai jusqu'à la salle de bains, me douchai, enfilai jean et tee-shirt et retrouvai le chemin de la cuisine. Je fis du café, glissai deux tranches de pain de mie dans le toaster et, en attendant, bus un jus d'orange en regardant si j'avais reçu des mails. Mon intuition me disait qu'il y en aurait un du tueur. Je ne fus pas déçue. *Maintenant le chasseur est chassé. Ça te fait quelle impression ? Ça t'excite ? Tu te sens prête pour mourir ?*

Bob, assis à mes pieds, attendait que des miettes de pain lui

tombent dans la gueule.

— Je ne suis pas excitée, dis-je à Bob. J'ai peur.

Les mots résonnèrent dans la cuisine, et mon souffle se bloqua dans ma poitrine. Je n'aimais pas du tout les entendre et décidai de ne pas les redire à voix haute, de redonner sa chance au déni. Il est des pensées qu'il vaut mieux garder pour soi. Ce n'était pas pour autant que j'allais ignorer ma peur. Je devais déployer tous mes efforts pour faire très très attention.

J'éteignis l'ordinateur, puis appelai Morelli et l'informai de la teneur du dernier mail. Puis, je téléphonai à Lula pour lui demander de passer me chercher. Je voulais retourner chez TriBro, mais ma voiture était toujours garée sur le parking de mon immeuble. J'avais besoin qu'on m'y emmène. Et besoin d'une coéquipière. Je n'allais pas rester à l'intérieur, cachée dans un placard, mais, en toute franchise, je ne me voyais pas y aller seule.

Dix minutes plus tard, Lula se gara devant chez Morelli au volant de sa bonne grosse vieille Firebird rouge dont la stéréo pouvait faire sauter vos plombages. La porte d'entrée était verrouillée à double tour, je me trouvais dans la cuisine côté jardin, mais je sus que Lula venait d'arriver car la basse de Slim Shady me donnait de l'arythmie.

— T'as pas l'air dans ton assiette, dit Lula tandis que je montais en voiture. T'as de gros cernes et les yeux injectés de sang. T'as dû vraiment t'éclater cette nuit pour avoir cette sale tête.

— On m'a tiré une fléchette anesthésiante hier soir, et j'ai une gueule de bois monstre depuis 4 heures du matin.

— C'est pas vrai ! Mais qu'est-ce que tu fabriquais pour qu'on veuille t'anesthésier ?

— Rien de spécial. J'étais descendue de ma voiture, je marchais vers mon immeuble et quelqu'un m'a tiré dans le dos.

— C'est pas vrai ! Tu as découvert qui c'était ?

— Non. La police enquête.

— Je te parie que c'était Joyce Barnhardt. Elle est capable de faire un truc pareil pour se venger de toutes les fois où on l'a zappée avec le pistolet paralysant et où tu as emmené Bob crotter sur sa pelouse.

Joyce Barnhardt. Je l'avais oubliée, celle-là ! C'était une suspecte plausible, effectivement... à part pour le meurtre de Howie. Joyce n'est pas une tueuse.

J'allais à l'école avec elle, et elle m'y avait pourri la vie. Elle ébruitait les secrets. Lorsqu'elle était en panne de secrets, elle inventait des histoires et lançait des rumeurs. Je n'étais pas sa seule victime, mais, disons, sa cible de prédilection. Il y a quelque temps, Vinnie l'a embauchée pour procéder à des arrestations et, une fois de plus, nos chemins se sont croisés.

— Je ne pense pas que ce soit Joyce, dis-je à Lula. Je pense que cet

incident est lié au meurtre de Howie.

— C'est pas vrai !

Si Lula disait « c'est pas vrai » encore une fois, j'allais l'étrangler jusqu'à ce que sa langue devienne toute bleue et lui tombe de la bouche.

— Tu es sans doute en danger lorsque tu m'accompagnes, lui dis-je. Je comprendrais que tu veuilles laisser tomber.

— Tu déconnes ? Être en danger, c'est ma seconde nature.

Après avoir quitté le quartier et Joe, nous traversâmes la ville. Lula avait mis Eminem à fond. Sa chanson parlait de meufs en caravane qui font un tour de piste, et je me demandais ce que ça pouvait bien vouloir dire. Je suis une fille blanche de Trenton. Je ne comprends pas tous ces trucs-là. Il me faudrait un glossaire du rap.

Je regardais régulièrement dans le rétroviseur, je n'avais pas envie de me prendre une autre fléchette anesthésiante entre les omoplates. C'était le moment ou jamais d'être vigilante. Rien ne disait que le frapadingue qui me harcelait savait que Morelli m'hébergeait. De plus, je roulais dans la voiture de Lula. Alors, peut-être qu'aujourd'hui il ne se passerait rien.

Au moment où nous atteignons la Route 1, je remarquai une glacière posée sur la banquette arrière.

— Tu es toujours au régime ? demandai-je. Elle est pleine de légumes, ta glacière ?

— Tu parles ! C'était bidon, ce régime. Je dépérissais, j'aurais pu mourir. J'en ai commencé un autre. Tout ça, là, c'est le régime cent pour cent protéines. Avec celui-là, je vais devenir un super top model en un rien de temps. Tout ce que j'ai à faire, c'est éviter les hydrates de carbone. Ils sont l'ennemi numéro un. Je peux manger autant de viande, d'œufs et de fromage que je veux, mais pas de pain, ni de féculents ni toutes ces conneries. Genre, je peux manger un burger, mais pas le pain rond autour. Et pour les pizzas, je peux seulement manger le fromage et les garnitures. Pas la pâte.

— Et les beignets ?

— Là, c'est le hic. Dans un beignet, je peux rien manger.

— Qu'y a-t-il dans la glacière ?

— De la viande. Des côtes, du poulet rôti et une livre de bacon bien croustillant. Je peux manger de la viande jusqu'à ce qu'il me pousse des cornes et que je me mette à meugler. C'est le meilleur des régimes. Je peux remanger des trucs que je mangeais plus depuis des années.

— Ah bon, comme quoi ?

— Comme le bacon.

— Je t'ai toujours vue manger du bacon.

— Ouais, mais avant, je culpabilisais. C'est la culpabilité qui fait grossir.

Lula s'engagea dans la zone industrielle et tournicota un moment avant de trouver TriBro.

— Bon, maintenant on fait quoi ? demanda-t-elle. Tu veux que je t'accompagne à l'intérieur ? Ou tu préfères que je reste ici et que je surveille le poulet ?

— Que tu « surveilles le poulet » ?

— O.K., je vais manger le poulet, et alors ? C'est le bon côté de ce régime. On bouffe tout le temps. On peut s'empiffrer de rôti de porc et de gigot d'agneau toute la journée, ça le fait... du moment qu'on prend pas de biscuits avec. J'ai mangé un steak au petit déj. Tout un steak. Et deux œufs. C'est pas un super régime, ça ?

— Ça me paraît un peu fou.

— Au début, c'est ce que j'ai pensé moi aussi, mais j'ai acheté un bouquin qui explique tout, et, maintenant, je comprends la logique du truc.

— Ouvre l'œil pendant que tu « surveilles » le poulet. Je ne devrais pas en avoir pour plus d'une demi-heure. Appelle-moi sur mon mobile si tu vois quelqu'un de bizarre sur le parking.

— Comme quelqu'un armant un pistolet hypodermique, tu veux dire ?

— Ouais. Là, ce serait sympa de me prévenir.

La première chose que j'avais faite ce matin avant de partir de chez Morelli, c'était de contacter Andrew pour lui dire que j'avais besoin de renseignements complémentaires. Il s'était déclaré ravi de pouvoir m'aider. Andrew, Mister DRH. Avec de la chance, je pourrais le voir sans tomber sur Bart. Je répugnais à l'admettre, mais j'avais peur de lui.

Je trottinai jusqu'à l'entrée de l'immeuble et m'engouffrai par la large porte vitrée. L'hôtesse d'accueil me décocha un sourire et, d'un geste, m'indiqua que je pouvais entrer dans le bureau d'Andrew. Je la remerciai dans un souffle. J'avais eu de trop mauvaises expériences sur des parkings et, depuis, plusieurs de mes fonctions corporelles, comme respirer, s'arrêtaient dès que je posais le pied dans l'un deux.

À mon entrée, Andrew se leva en souriant.

— Vous n'avez pas dit grand-chose au téléphone. Comment ça se passe, côté Singh ?

— Nous progressons. Je suis à la recherche d'une certaine Susan. Je me disais que vous pourriez peut-être sélectionner les Susan sur la liste de vos employés.

— Susan est un prénom très courant. Quel rapport avec Singh ?

— Vague. C'est juste un prénom qui a surgi, mais j'ai pensé que ça valait la peine de vérifier.

Andrew se tourna vers son ordinateur, tapa une série de commandes et l'écran se couvrit de données concernant le personnel. Puis, il lança une recherche des Susan.

— Nous en employons huit, dit-il. Si je limite le critère d'âge à quarante ans et moins, il en reste cinq. Je vais vous imprimer tout ça, et vous pourrez les interroger si vous le souhaitez. Toutes sont mariées. Aucune ne travaille dans le service de Singh, mais il a pu socialiser avec l'ensemble du personnel pendant les pauses et le déjeuner. Nous sommes une petite compagnie. Tout le monde se connaît.

Clyde apparut sur le seuil. Il portait un tee-shirt Star Trek délavé et un jean noir neuf qui plissait à ses chevilles et d'où dépassaient des baskets miteuses. Il avait une cannette de Seven-Up dans une main, un paquet de chips dans l'autre et un tatouage Betty Boop sur son gros bras gauche.

— Bonjour, Stéphanie Plum. Je suis en pause, on m'a dit que vous étiez là. Quoi de neuf ? Des nouvelles palpitantes ? Vous avez retrouvé Samuel Singh ?

— Pas encore, mais je m'y emploie.

Mon regard s'attarda sur Betty Boop. Celui de Clyde s'éclaira.

— C'est un faux, dit-il. Il date d'hier. J'ai trop balisé pour m'en faire faire un vrai.

— Stéphanie a une liste des membres du personnel à qui elle aimerait parler, dit Andrew. Tu as le temps de lui servir de guide ?

— Je ne demande pas mieux ! C'est pour l'enquête ? Comment voulez-vous que je me comporte ? Je reste naturel ?

— Mouais, dis-je. Restez naturel, ça vaut mieux.

Clyde me faisait beaucoup penser à Bob avec ses cheveux indisciplinés et son enthousiasme indécrottable.

— Ce sont toutes des Susan, remarqua-t-il en parcourant la liste. C'est une piste, alors, hum ? Une femme qui s'appelle Susan sait où Singh se cache. Ou alors, une femme qui s'appelle Susan a liquidé Singh ! Je brûle ?

— Ce n'est rien d'aussi spectaculaire, répondis-je. Il est juste possible que ce soit le prénom d'une amie à lui.

— Je connais toutes ces Susan, dit Clyde en me guidant hors du bureau. Je peux tout vous dire sur elles. La première est très sympa. Elle a deux enfants et un beagle. Je crois bien que tout son salaire doit passer chez le veto. Son chien mange de tout. Un jour qu'il n'était pas vraiment dans son assiette, on lui a fait une radio, il avait l'estomac plein de pièces de monnaie. Son mari aussi travaille chez nous. Aux expéditions. Ils habitent à Ewing. Ils viennent d'acheter. Je n'ai pas vu leur maison, mais je crois qu'elle fait partie d'une cité pavillonnaire.

Clyde avait raison : cette Susan-là était fort sympathique.

Malheureusement, elle ne connaissait Singh que de vue. Idem pour ses quatre homonymes. Le plus beau, c'est que je les croyais toutes. Pas une ne me paraissait être une petite amie potentielle. Aucune ne me semblait avoir l'étoffe d'une tireuse d'élite ou d'une tueuse. Toutes me donnaient l'impression de pouvoir envoyer des roses et des œillets.

— Nous avons fait le tour de nos Susan, dit Clyde. Aucune ne fait l'affaire, hum ? Vous avez d'autres pistes ? D'autres indices à partir desquels nous pourrions travailler ?

— Nan. C'est tout pour le moment.

— Et déjeuner, ça vous chante ?

— Oh, je suis désolée, mais une amie m'attend au parking.

Dieu merci !

— Je suis un mec très intéressant, vous savez. J'ai des tas de trucs sur le feu.

Il regarda autour de lui.

— Je ne vous ai même pas encore montré mon bureau, dit-il. Il FAUT que vous le voyiez.

Coup d'œil à ma montre.

— Il se fait tard...

— C'est juste là.

Et le voilà parti au galop dans le couloir. Il ouvrit une porte.

— Regardez-moi ça !

Je le rejoignis et entrai dans le bureau. L'un des murs était tapissé d'étagères emplies de figurines : Star Trek, catcheurs professionnels, personnages de GI Joe, Star Wars, Spawn et environ deux cents Simpson.

— Elle n'est pas géniale, ma collection ?

— Marrant.

— Je collectionne aussi les B.D. Surtout les Action Comics. J'ai tout un tas de Spiderman de McFarlane. Putain, ce que j'aimerais dessiner comme lui.

Je regardai autour de moi dans la pièce. Grand bureau d'associé et fauteuil ; ordinateur avec écran 19 pouces LCD ; corbeille à papier pleine de cannettes de Seven-Up comprimées ; derrière le bureau, un poster encadré de Barbarella ; une haute pile de bandes dessinées écornées sur l'assise du fauteuil. Mais aucun des catalogues et des échantillons de l'entreprise que j'avais vus dans le bureau de Bart.

— Au fait, dis-je, vous occupez quel poste exactement ?

Clyde rigola.

— Aucun, à proprement parler. Personne ne me fait confiance. Je sais, en apparence, ça peut paraître un peu insultant, mais en y regardant de plus près, on s'aperçoit que, pour moi, c'est tout bénéf. Je suis payé à ne rien faire. Ce n'est pas beau, la vie ?

— Ce n'est pas ennuyeux à la longue ? Vous êtes coincé ici toute la

journée ?

— Ouais, c'est sûr que, par moments, c'est un peu gonflant. Mais tout le monde est gentil avec moi et je peux faire ce que j'aime. Je peux jouer avec mes figurines, lire mes B.D. et jouer à des jeux informatiques. Ce n'est pas que je sois débile, mais je me plante souvent. La vérité, c'est que ça ne me passionne pas vraiment de fabriquer des trucs et des bidules.

— Qu'est-ce que vous aimeriez faire ?

Il haussa les épaules.

— Je ne sais pas... Être Spiderman !

Quel dommage que Clyde ne soit pas plus vieux. Il serait l'homme idéal pour ma grand-mère.

À mon retour à la voiture, je trouvai Lula profondément endormie sur le siège conducteur dont elle avait incliné le dossier en arrière. Je pris place à côté d'elle en verrouillant la portière et lui donnai un petit coup de coude.

— Hé ! Tu étais censée faire le guet !

Lula se redressa et s'étira.

— Y avait rien à guetter, et ça m'a fatiguée de manger ce poulet. J'ai tout dévoré, même la peau. J'adore la peau, et tu sais que, dans tous les autres régimes, ils disent qu'il faut pas manger la peau ? Ben, moi, je fais un régime avec peau, nénette.

— Super. Tirons-nous.

— Il s'est passé quelque chose, là-dedans, pour que tu sois si pressée de partir ?

— Non, j'ai la bougeotte, c'est tout.

— Ça me va. Quelle est la prochaine étape ?

Si je savais ! J'avais épuisé toutes mes pistes. Toutes mes idées. Tout mon courage.

— Retournons à l'agence.

Nous vîmes le pick-up noir au même moment. Il était garé juste devant l'agence de Vinnie. Un Dodge Ram flambant neuf. Pas un grain de poussière sur la carrosserie. Phares ovales, pneus surdimensionnés et plaque minéralogique sans doute fabriquée en sous-sol. Ranger possédait un grand nombre de véhicules. Tous étaient noirs. Tous étaient neufs. Tous étaient chers. Et tous étaient d'origine douteuse. Ce Ram, c'était son préféré.

— Ne t'emballe pas, mon cœur, chuchota Lula. Ma coiffure, ça le fait ? Je ne salive pas aux commissures ?

J'étais nettement moins excitée qu'elle. Je soupçonnais Ranger de m'attendre et craignais que notre conversation soit loin d'être agréable.

Je suivis Lula dans l'agence. Connie brassait frénétiquement des documents. La porte du bureau de Vinnie était close. Ranger, avachi dans un fauteuil, coudes sur les accotoirs, doigts joints sous le menton, nous observait de son regard sombre et intense.

Je lui souris.

— Yo ! lançai-je.

Il me rendit mon sourire mais pas mon salut.

— Nous venons aux nouvelles, dis-je à Connie en m'appuyant sur son bureau. Tu as quelque chose pour moi ?

— Les DDC s'accumulent, mais Vinnie veut que personne ne les recherche tant qu'on n'a pas retrouvé Singh.

— Pas d'appels ? Pas de messages ?

Ranger s'extirpa du fauteuil, traversa la pièce et se planta derrière moi, m'aspirant dans son champ magnétique.

— Il faut qu'on parle.

Une onde de chaleur ricocha dans mon ventre. Ranger éveillait toujours chez moi des émotions contrastées. En général, elles se manifestaient par une pulsion libidinale aussitôt suivie d'un roulement d'yeux mental.

— D'accord, répondis-je.

— Tout de suite. Dehors.

Lula se précipita derrière le classeur à tiroirs tandis que Connie se penchait sur ses feuilles et les brassait de plus belle. Personne n'avait envie de se retrouver dans la ligne de mire de Ranger lorsqu'il était de mauvais poil. Je le suivis sur le trottoir et clignai des yeux sous le soleil.

— Monte, me dit Ranger en désignant son pick-up. J'ai envie de conduire.

— Je ne crois pas.

Le contour de sa bouche se crispa.

— Où va-t-on ? demandai-je.

— Tu veux un itinéraire complet ?

— Je n'ai pas spécialement envie de me retrouver enfermée dans ta grotte mystérieuse.

— J'adorerais t'y retenir prisonnière, *baby*, mais ce n'est pas mon plan pour aujourd'hui.

— C'est promis ? Croix de bois, croix de fer ?

Il plissa légèrement le front. Monsieur n'était pas d'humeur badine.

— À toi de décider si tu préfères être dans le pick-up ou rester ici comme cible de sniper potentielle.

J'accusai le coup.

— Alors ? demanda-t-il.

— Je réfléchis.

— Pfff, soupira-t-il, monte dans ce foutu pick-up.

J'obtempérai. Ranger roula dans Hamilton Avenue et, deux pâtés de maisons plus loin, tourna vers le Bourg. Il enfila quelques rues, et finit par se garer dans Roeblyg Street, devant le restaurant Chez Marsilio.

— Je croyais que tu avais envie de conduire ?

— C'était le plan initial, mais tu sens le poulet rôti et ça m'a donné faim.

— Tout ça, c'est à cause de Lula ! Elle suit un régime à base de viande, elle en mange toute la journée.

Bobby V nous accueillit à la porte et nous conduisit à une table du fond. Le Bourg est réputé pour ses restaurants. Il y en a plein dans le quartier, coincés entre des maisons, à côté de Vive la Mariée, la boutique mariage de Betty, et du salon de beauté de Rosalie. Petits pour la plupart, ce sont tous des entreprises familiales. La nourriture y est toujours excellente. Je ne sais pas trop où Bobby V se situe dans l'organigramme de Chez Marsilio, mais il est toujours là pour faire la circulation et un peu de conversation. Toujours très chic, il arbore des bagues à tous les doigts, une épaisse chevelure grise et ondulée, et donne l'impression qu'il n'aurait aucune difficulté à casser le nez de quelqu'un. Si on est en mauvais termes avec lui, ce n'est même pas la peine de se présenter à l'entrée, on n'obtiendra jamais une table.

Ranger s'enfonça dans son siège, s'accorda le temps de parcourir la carte et commanda. Moi, je n'avais pas besoin de la carte. Je prends toujours des fettucini Alfredo aux saucisses, et, parce que je n'ai pas envie de mourir, du vin rouge pour déboucher mes artères.

— O.K., dit Ranger une fois que nous fûmes seuls. Je t'écoute.

Je lui racontai l'épisode de la seringue anesthésiante et la teneur du mail.

— Mais ce qui me fiche vraiment la frousse, ajoutai-je sans pouvoir réprimer un frisson involontaire, c'est que la grand-mère de Joe m'a vue morte dans une de ses visions.

Ranger demeura impassible.

— Toutes mes pistes ont tourné court, conclus-je.

— Bah, tu dois avoir raison au moins sur un point : quelqu'un veut te tuer, c'est toujours bon signe.

Mouais, c'est une façon de voir la chose.

— Le problème, c'est que je ne me sens pas prête à mourir.

Ranger considéra le plat qu'on m'avait servi. Pâtes, saucisses, sauce au fromage et à la crème fraîche.

— *Baby...* soupira-t-il.

Dans son assiette : un blanc de poulet et des légumes grillés. S'il nourrissait mes fantasmes, lui ne savait pas se nourrir.

— Où en es-tu maintenant ? demanda-t-il. Tu as d'autres pistes ?

— Non, aucune. Je n'ai plus d'idées.

— Des intuitions, alors ?

— Je ne pense pas que Singh soit mort. Il se cache quelque part. Je crois aussi que le barje qui me vise est lié, directement ou indirectement, à TriBro.

— Si tu devais essayer de deviner, tu pourrais tirer un nom du chapeau ?

— Bart Cone, c'est le plus évident.

Ranger passa un coup de fil pour demander le dossier sur Bart Cone. Dans ma tête, j'imaginai cet appel atteindre le centre névralgique de la grotte de Batman. Personne ne connaît l'origine des voitures, des clients et des billets de banque de Ranger. Il s'occupe d'un certain nombre de petites entreprises liées à la sécurité et emploie une bande de mecs qui ont des compétences que, normalement, on ne trouve pas en dehors de la population carcérale. Son bras droit s'appelle Tank – un nom qui en dit long.

Vingt minutes plus tard, Tank entra dans le restaurant, une enveloppe en papier kraft à la main. Il me sourit en me saluant d'un petit signe de tête. Il prit une tranche de pain italien et partit.

Nous lûmes les documents, y trouvant quelques détails intéressants. Bart était divorcé et vivait seul dans un pavillon au nord de la ville. On ne lui connaissait aucune dette. Il remboursait régulièrement ses crédits à la consommation et son emprunt logement. Il roulait en BMW noire depuis deux ans. L'enveloppe contenait plusieurs coupures de presse sur le procès pour meurtre et un profil de la victime.

Lillian Paressi était morte à vingt-six ans. Elle avait les cheveux bruns, les yeux bleus et, d'après la photo parue dans le journal, semblait être de corpulence moyenne. Elle était jolie dans le genre jeune fille bien sous tous rapports, avec ses cheveux bouclés coupés aux épaules et son joli sourire. Elle était célibataire, vivait seule dans un appartement de Market Street à deux blocs d'immeubles du coffee shop La Mésange Bleue où elle travaillait comme serveuse.

De façon très générale, je suppose qu'elle me ressemblait – pas une pensée très positive lorsqu'on enquête sur un meurtre non élucidé à fort potentiel serial killer. Mais bon, la moitié des femmes du Bourg correspondent à cette description, alors je n'avais sans doute aucune raison de m'inquiéter.

Ranger coinça une de mes boucles brunes derrière mon oreille.

— Elle me fait un peu penser à toi, *baby*. Tu devrais faire attention.
Génial.

Ranger baissa le regard sur mon assiette. J'avais tout mangé sauf une pâte.

Un sourire fit frémir les commissures de ses lèvres.

— Je ne veux pas grossir, lui dis-je.

— C'est cette pâte qui ferait la différence ?

Je me rembrunis.

— Où veux-tu en venir ?

— Il te reste de la place pour un dessert ?

Je poussai un gros soupir.

Il me reste toujours de la place pour un dessert.

— Tu vas le prendre à La Mésange Bleue, dit-il. Je te parie qu'ils ont d'excellentes tartes. Pendant que tu en mangeras une, tu pourras faire parler la serveuse. Elle connaissait peut-être Paressi.

À mi-parcours, je vérifiai pour la quatrième fois le reflet dans le rétroviseur extérieur.

— Je suis presque sûre que nous sommes suivis par un SUV noir, dis-je.

— Tank.

— Tank nous suit ?

— Tank te suit.

D'ordinaire, une telle intrusion dans ma vie privée m'ennuierait, mais, là, je pensais plutôt qu'il ne fallait pas surestimer la notion de vie privée et que ce n'était pas une si mauvaise idée que ça d'avoir un garde du corps.

La Mésange Bleue est nichée dans une enfilade de boutiques sur la Deuxième Avenue. Ce n'est pas le quartier le plus chic de la ville, mais pas le pire non plus. Leurs devantures en briquettes rouges sont exemptes de graffitis et d'impacts de balles. Les loyers raisonnables encouragent l'installation de ces petits commerces : une cordonnerie, une quincaillerie, une boutique de vêtements vintage, une librairie d'occasion. Et La Mésange Bleue.

Ce coffee shop était à peu près long comme un wagon et deux fois plus large. Il y avait un petit comptoir doté de huit tabourets, un présentoir à pâtisseries et la caisse. Des box s'alignaient contre le mur du fond. Un linoléum à damier noir et blanc recouvrait le sol, les murs étaient bleu mésange.

Une fois installés dans un box, nous consultâmes la carte. Elle proposait le choix habituel de hamburgers, des sandwiches au thon et des desserts. Je commandai une part de tarte citron meringuée ; Ranger prit un café... noir.

— Pardon ? dis-je en posant mes deux mains à plat sur la table en formica. Du café ? Je croyais que nous étions venus ici pour un dessert ?

— Mon dessert préféré, ils ne le proposent pas.

Nouvelle onde de chaleur au creux de mon ventre.

J'étais bien placée pour savoir à quel dessert Ranger faisait allusion.

La serveuse se planta à côté de nous, stylo en suspension au-dessus

de son carnet. Elle approchait de la soixantaine, ses cheveux teints en blond s'empilaient sur son crâne en un chignon d'une hauteur impressionnante, une épaisse couche d'eye-liner alourdissait ses yeux, ses sourcils crayonnés formaient deux arcs parfaits et ses lèvres brillaient grâce à un gloss incolore iridescent. Elle portait un tee-shirt qui avait peine à contenir ses gros seins, une minijupe noire en spandex qui valorisait la finesse de sa taille, et des chaussures orthopédiques noires.

— On propose toutes sortes de desserts, chouchou, dit-elle à Ranger.

Le regard de Ranger obliqua vers la serveuse qui recula d'un pas.

— Enfin, il faut voir, ajouta-t-elle.

— Je passe rarement dans le coin, lui dis-je, mais une copine de ma petite sœur a travaillé ici, et elle m'a dit que c'était très bon. Vous la connaissez peut-être ? Lillian Paressi ?

— Oh, ma petite, bien sûr que je la connaissais. Elle était gentille comme tout. Elle n'avait pas d'ennemis, ici, tout le monde l'adorait. C'est terrible ce qu'il lui est arrivé. Elle s'est fait assassiner un jour de repos. Je n'arrivais pas à le croire quand je l'ai appris. La police n'a jamais arrêté le type qui a fait ça. Elle avait un suspect, mais ça n'a rien donné. Je vais vous dire, si je savais qui l'a tuée, il ne connaîtrait pas le jour de son procès.

— En fait, je vous ai menti au sujet de ma sœur, dis-je. Nous enquêtons sur le meurtre de Lillian. Il y a eu du nouveau.

— Je m'en doutais. Il faut être un peu psychologue dans mon travail, et Rambo, là, c'est comme s'il avait « fédé » écrit sur son front. Un flic local aurait forcément commandé un dessert.

Ranger me regarda et me fit un clin d'œil. Je faillis tomber à la renverse. C'était bien la première fois que je le voyais faire un clin d'œil. D'une certaine façon, ça ne cadrerait pas avec son personnage.

— Lillian avait un petit ami ? demandai-je.

— Rien de sérieux. Elle sortait avec un type, mais ça a cassé. Il s'appelait Bailey Scrugs. Un nom pareil, ça ne s'oublie pas. Les flics l'ont interrogé dès le début. À ce que je sais, ils ne sortaient plus ensemble quand on l'a tuée. Elle déprimait beaucoup à la suite de leur séparation, et elle passait pas mal de temps sur son ordinateur. Chat Rooms et compagnie. Vous savez ce que je pense ? Je pense que c'est un meurtre gratuit. Un taré l'a vue faire une balade en forêt. Le monde regorge de tarés.

— Je sais qu'il y a pas mal de temps que tout cela est arrivé, dis-je, mais essayez de vous souvenir. Lillian vous semblait-elle inquiète ? Effrayée ? Angoissée ? Lui est-il arrivé quoi que ce soit d'inhabituel ?

Comme se faire tirer dessus au fusil hypodermique, par exemple ?

— La police m'a déjà posé toutes ces questions.

À l'époque, je n'ai pensé à rien de spécial, puis quelque chose m'est revenu des mois plus tard. Je n'arrivais pas à décider si je devais aller le leur dire. C'était un truc assez bizarre, il s'était passé tant de temps, alors j'ai fini par le garder pour moi.

— De quoi s'agit-il ? demandai-je.

— Ça va vous paraître idiot, mais deux ou trois jours avant qu'elle se fasse tuer, quelqu'un a déposé une rose rouge, un œillet blanc et une carte de visite sur sa voiture. Coincés sous un essuie-glace. Sur la carte, c'était marqué : *Passe une bonne journée*. Lillian semblait très angoissée, elle a tout jeté à la poubelle. C'est ce qui m'a troublée quand je m'en suis souvenue : qu'elle n'ait fait aucun commentaire, ni au sujet de qui ça pouvait venir ni sur rien. Vous pensez que ça pourrait être important ?

— Difficile à dire, répondit Ranger.

— Vous devriez parler avec son voisin, nous dit la serveuse. Cari. Cari je ne sais plus quoi. Ils étaient très bons amis. Rien de sentimental. Juste de bons amis.

Je mangeai ma part de tarte et Ranger but son café dans le silence le plus complet jusqu'à ce que nous soyons sortis du coffee shop et remontés dans son pick-up.

— Oh, merde, soupirai-je. Merde de merde de merde de merde.

— J'ai une maison dans le Maine. C'est sympa en cette période de l'année.

Tenant.

— Il y a un centre commercial à proximité ? C'est proche d'une Cheesecake Factory ? D'un Chili's Café ?

— *Baby*, c'est une planque. Au bord d'un lac dans les bois.

Aïe, aïe, aïe. Des ours, des pucerons, des rats laveurs enragés... des araignées !

— Je te remercie, mais je ne préfère pas. Demande juste à Tank de ne pas me lâcher d'une semelle.

Ranger mit le contact, tourna dans la rue suivante, Market Street, et se gara deux pâtés de maisons plus loin, devant une maison victorienne en bardeaux. La porte, pas fermée à clé, s'ouvrait sur un petit hall d'entrée. Six boîtes aux lettres s'alignaient le long d'un mur. Au-delà, une rampe en acajou bordait un large escalier jusqu'aux premier et deuxième étages. La moquette était usée jusqu'à la trame, le revêtement mural délavé se déchirait dans les coins, mais tout était très propre. Un désodorisant, branché dans une prise de la plinthe, crachait une fraîcheur citronnée qui se mêlait à l'odeur de moisi de la maison.

Sur les boîtes aux lettres, nous trouvâmes le nom de Cari Rosen. Appartement 1B. Nous savions qu'il y avait peu de chance qu'il soit chez lui, mais nous gravâmes tout de même les marches et frappâmes à

sa porte. Pas de réponse. Nous frappâmes à la porte d'en face. Pas de réponse non plus.

Nous pourrions nous procurer facilement l'adresse de l'employeur de Cari Rosen, mais, de manière générale, les gens répugnent à parler sur leur lieu de travail. Autant attendre deux ou trois heures et le coincer à son domicile.

— Bon, maintenant, on fait quoi ? demandai-je à Ranger.

— Je voudrais fouiller la maison de Bart Cone. Ce sera plus facile de le faire seul, alors je te ramène à l'agence. Tu devrais y être en sécurité. Je repasserai te chercher à 17 heures, et on réessaiera chez Rosen.

À l'agence, je trouvai Mme Apusenja assise sur le canapé, les bras croisés sur la poitrine, la bouche en cul de poule.

En me voyant, elle bondit sur ses pieds et pointa le doigt dans ma direction.

— Vous ! cria-t-elle. Qu'est-ce que vous fabriquez toute la sainte journée ? Vous cherchez Samuel ? Vous cherchez notre pauvre petit Bouh ? Où sont-ils ? Pourquoi ne les avez-vous pas encore retrouvés ?

Connie leva les yeux au ciel.

— Han ! souffla Lula de derrière un classeur à tiroirs.

— Je ne les cherche que depuis deux ou trois jours, et...

— QUATRE jours ! Vous voulez savoir ce que je pense ? Je pense que vous êtes une incapable. J'exige que quelqu'un d'autre se charge de cette affaire. Je l'exige !

Tous les regards se tournèrent vers la porte du bureau de Vinnie. Hermétiquement close. De l'autre côté, le silence complet. Connie se leva et alla frapper. Pas de réponse.

— Hé ! cria-t-elle. Mme Apusenja veut te parler. Ouvre !

La porte ne s'ouvrait toujours pas.

Connie regagna son bureau, prit une clé dans le tiroir central, retourna au bureau de Vinnie et ouvrit la porte.

— Je suppose que tu ne m'entendais pas, dit-elle, poings sur les hanches, regardant Vinnie droit dans les yeux. Mme Apusenja veut te parler.

Vinnie apparut sur le seuil et gratifia sa visiteuse de son sourire le plus onctueux.

— Quel plaisir de vous revoir, lança-t-il. Vous avez du nouveau à nous communiquer ?

— Oui. Le nouveau, c'est que je vais ameuter les médias si vous ne retrouvez pas Samuel Singh. Le nouveau, c'est que je vais vous mettre sur la paille. Elle a l'air de quoi, ma Nonnie ? Que vont dire les voisins ?

En plus, les deux mois de loyer qu'il me doit, qui va me les payer ?

— Bien sûr que nous allons le retrouver, lui assura Vinnie. J'ai mis le meilleur de mes hommes sur cette affaire. Et Stéphanie le seconde.

— Vous êtes un furoncle sur le cul de votre profession, monsieur,

dit Mme Apusenja.

Et elle quitta les lieux.

— Ça fait combien de temps que je suis dans le métier ? demanda Vinnie. Pas mal d'années, non ? Je suis bon. Je suis même très bon pour arracher des cautions. Je rends service à la communauté. Est-ce que l'honnête contribuable doit me payer mon salaire ? Non. Est-ce que la ville de Trenton doit engager des policiers pour retrouver ses hors-la-loi ? Non. Et tout ça grâce à qui ? À moi. Je traque, j'arrête la racaille et ça ne coûte rien à nos concitoyens. Je risque ma peau, moi !

Haussements de sourcils chez Connie, Lula et moi.

— Bon, d'accord, reprit Vinnie. Je risque la peau de Stéph aussi. Mais elle, elle fait partie de la famille, tout de même !

— Mouaaaaaaaaaais, fit Lula.

— J'aurais dû la laisser à Sebring, cette foutue Caution Visa. Où avais-je la tête ?

Leslie Sebring, c'est le concurrent numéro un de Vinnie. Il existe plusieurs agences de cautionnement dans Trenton, et celle de Sebring est la plus importante.

— Alors, qu'est-ce que tu fiches ici, les bras croisés ? s'écria Vinnie en agitant les siens à mon intention. Pars à sa recherche, bon Dieu de bois !

Vinnie regarda autour de lui et plissa les narines.

— C'est quoi, cette odeur ? Ça sent le gigot.

— C'était mon goûter, répondit Lula. Je me le suis fait livrer par le traiteur grec. Je fais un régime viande à tous les repas. J'ai pas tout fini. J'avais pas envie de me sentir trop lourde.

— Ouais, dit Connie. Elle n'a mangé que la moitié du gigot.

Vinnie regagna son bureau et ferma la porte à clé.

— On dirait bien qu'il faut qu'on parte à la recherche de ce type, dit Lula.

Je ne demandais pas mieux que de retrouver Samuel Singh, mais comment ? Plus embêtant encore : j'avais un mal fou à me concentrer sur cette affaire. Je ne pouvais pas m'empêcher de penser à Lillian Paressi. Je n'arrêtais pas de la voir entrer à La Mésange Bleue, furieuse, serrant les fleurs dans sa main. Rose rouge, œillet blanc. Le mot n'allait pas chercher loin. Pas de quoi se mettre en colère. Donc, les fleurs devaient faire partie d'un harcèlement régulier. Elle en avait sûrement parlé à quelqu'un. J'espérais que Cari Rosen serait ce quelqu'un.

— La base appelle Stéphanie, dit Lula. Tu as des idées ?

— Aucune.

— Moi non plus. J'ai l'impression que ce régime, il me bloque les neurones, qu'il favorise pas mes idées créatrices. Il faut un régime Chez Doodles pour ça, et un gâteau d'anniversaire comme ceux avec

du glaçage et de la déco à la crème au beurre en forme de roses rouges et jaunes.

Je lançai un regard dubitatif à Lula, imitée par Connie.

— N'allez pas croire que je vais remanger des machins pareils, non, nous assura-t-elle. Je vous expliquais seulement pourquoi j'avais pas de bonnes idées.

Comme nous séchions sur le thème « comment faire pour retrouver Singh ? », je demandai à Lula si elle voulait bien me conduire chez moi pour que je puisse déposer ma voiture devant chez Joe.

— Et comment ! Ça me fera du bien de prendre l'air. C'est vraiment dommage de rester enfermée par une journée pareille.

En plus, ça sent trop le gigot d'agneau dans ce bureau. Faut vraiment aérer.

Nous nous trouvions deux blocs d'immeubles plus loin, dans Hamilton Avenue, quand Lula, regardant dans son rétroviseur, m'annonça :

— Je crois qu'on nous suit. Ce SUV noir nous colle, c'est tout juste s'il s'est pas arrêté contre notre pare-chocs.

— C'est Tank. Ranger estime que j'ai besoin d'un baby-sitter.

Lula zieuta une deuxième fois.

— Il a pas l'air mal, dit-elle. Pas aussi sexy que Ranger, mais pas mal quand même. Je dirais pas non.

— Je croyais que tu avais un nouveau petit ami ?

— C'est pas pour autant que j'ai pas le droit de trouver un autre mec mignon. Je me suis rangée, cousine. Ça veut pas dire que je suis morte.

Quelques minutes plus tard, nous arrivions au pied de mon immeuble, et Lula se gara au parking, derrière mon Ford Escape.

— Je pense que tu devrais monter chez toi vérifier que tout va bien, me dit-elle. Je t'accompagne si tu veux, comme ça, notre King Kong viendra aussi et ça me donnera l'occasion de le mater de près.

— D'accord, dis-je. Il vaut mieux que j'aille voir si tout est en ordre, de toute façon.

Une fois descendus de voiture, nous prîmes tous la direction de la porte de service. Tank mesure environ un mètre quatre-vingt-dix, est large comme... un tank, n'a pas un gramme de graisse sur le corps, et a les cheveux ras style Marine. Ce jour-là, il portait un treillis spécial désert.

Devant mon appartement, Tank me prit la clé des mains et ouvrit la porte. Il entra le premier, regarda autour de lui, puis nous fit signe de le rejoindre.

À l'intérieur, tout était tranquille et normal. Pas de fleurs. Pas de photos. Pas de tueur. Je pris quelques tee-shirts et culottes propres, et nous repartîmes.

— J'avais oublié que Tank me suivait, dis-je à Lula. Il peut me servir de chauffeur si tu veux retourner à l'agence.

— Tu es folle ou quoi ? Si j'y retourne, je vais devoir faire du classement. Et puis, Vinnie est là. Il me fiche la frousse en ce moment. Il se traîne, il flippe à cause de Samuel Singh. Ça lui ressemble pas. D'habitude, il se fait un cinq à sept avec une chèvre. J'aime pas quand il décarre pas du bureau.

Tank sourit à l'évocation d'un tel cinq à sept, mais ne dit rien. Il monta dans son SUV noir rutilant, Lula dans sa Firebird et moi, dans mon Escape jaune. Et nous partîmes chez Joe.

Lula se gara derrière moi et bondit aussitôt de voiture.

— On entre ? demanda-t-elle. J'espère que oui, je suis jamais allée chez Morelli. Je meurs d'envie de voir son intérieur. C'est comment, la déco ? Moderne ? Traditionnel ? Colonial ?

— Surtout Pizza Hut avec une petite touche de Tatie Rose.

J'ouvris la porte et Bob fonça sur nous, truffe frémissante, yeux hagards. Il tourna la tête vers Tank, vers Lula, vers moi, puis de nouveau vers Lula et aboya une fois, très fort.

— Qu'est-ce que... ? dit Lula.

Autre ouah ouah de Bob dont les mâchoires se refermèrent sur le sac de Lula. Il le lui arracha des mains et partit à fond de train dans la rue par la porte ouverte.

— Hé ! cria Lula. Reviens ici tout de suite ! Mon sac !

Elle se tourna vers Tank.

— Fais quelque chose, lui dit-elle. Je l'ai payé hypercher ce sac.

Tank siffla, mais Bob n'en eut cure. Arrêté à l'angle de la rue suivante, il mettait le sac en lambeaux. Nous arrivâmes jusqu'à lui au petit trot : il était en train de ronger une côte de porc.

— Je l'avais prise au cas où, dit Lula. Je l'avais fait cuire au barbecue. J'en avais super envie de cette côte de porc.

J'attrapai Bob par le collier et le tirai jusque chez Morelli.

— Je suis au régime, expliqua Lula à Tank. La graisse fond d'elle-même, c'est ça le principe, mais pour ça, il faut manger beaucoup de côtes de porc.

J'enfermai Bob à l'intérieur, et Lula et moi repartîmes pour l'agence, escortées par Tank.

— C'était quand même gênant, dit Lula. Pas facile d'expliquer pourquoi on a une côte de porc dans son sac.

— Navrée qu'il ne t'en soit rien resté.

— Ouais, j'en avais vraiment envie, de cette côte de porc. Le sac, je m'en fous. Je l'avais acheté à Ray Smiley, dans le coffre de sa Pontiac. C'était un de ces trucs tombés de l'arrière d'un camion.

Les yeux de Lula s'arrondirent comme des soucoupes.

— Hé ! s'écria-t-elle. On devrait faire un crochet par le centre

commercial. Je pourrais m'acheter un sac neuf et après, pour le fun, on irait chez Victoria's Secret et on verrait si Tank nous suit à l'intérieur. C'est comme ça qu'on sait ce qu'un mec a réellement dans le ventre. C'est une chose d'être baraqué, courageux et de tuer comme une araignée – ça, c'est à la portée de n'importe quel homme –, mais suivre une femme pendant qu'elle s'achète des strings et des soutiens-gorge à armature, là, faut appartenir à une tout autre catégorie de mecs. Ensuite, pour voir jusqu'où on peut aller, on lui demande de porter un des petits sacs roses qu'on nous donne.

Je n'avais jamais fait de shopping avec Ranger, alors je ne pouvais pas dire comment il passerait le test Victoria's Secret. Pour Morelli, c'était zéro pointé. Dès qu'il me voyait me diriger vers Victoria's Secret, il filait manger une glace italienne.

— Pas le temps, dis-je à Lula. Ranger passe me prendre à 17 heures.

Et Ranger n'aime pas qu'on le fasse attendre.

À 17 heures précises, Ranger gara son pick-up en douceur devant l'agence. Je pris ma besace, mon blouson et j'allai à sa rencontre. À peine m'étais-je assise à côté de lui que Tank démarrait et disparaissait dans le trafic.

— Je croyais qu'il était censé garder mon corps, dis-je.

Ranger me décocha un regard sombre.

— C'est mon tour de garder ton corps, *baby*.

Aïe, aïe, aïe.

D'aussi loin que je m'en souviens, j'ai toujours adoré les histoires d'aventures et de héros. Je suppose que c'est le cas pour tous les enfants. Peut-être pour tous les adultes aussi, d'ailleurs. Mary Lou Molnar, ma meilleure amie, et moi endossions des personnages quand nous étions petites. J'étais Snake Eyes de GI Joe, ou l'inspecteur Gadget, ou encore Han Solo. Je déboulais dans les jardins des voisins en hurlant : « *Cosmocats, hooooo !* » Mary Lou, elle, me suivait en se prenant pour la Schtroumpfette, Wendy ou Marcia Brady. Mary Lou a toujours eu conscience de son sexe et de ses capacités. Ses fantasmes restaient toujours proches des réalités de sa vie. Moi, de mon côté, je n'ai jamais été capable d'adapter mes fantasmes à la réalité. Dans ma tête, je suis toujours Snake Eyes. En vérité, je suis plus proche de Lucy Ricardo⁴. Je n'ai pas vraiment les talents d'une chasseuse de primes. Je ne sais pas manier les armes à feu, et je n'ai jamais trouvé le temps de prendre des cours d'autodéfense. Dans ma penderie, le seul ceinturon noir est une étroite ceinture en peau de serpent à boucle dorée.

— Parle-moi de Bart Cone, dis-je à Ranger. Sa maison était-elle pleine de factures de fleuristes ? De photos de femmes assassinées ?

Son congélateur plein de membres découpés ?

— Rien de tout ça. Son mobilier est rudimentaire. Un lit, une chaise, une table, un bureau. Pas d'ordinateur. Pas de télévision. Deux livres de chevet : *Tragédie de l'Everest*, et un catalogue de boulons et d'écrous. Je n'ai pas eu l'impression qu'il avait cassé le dos de la reliure du livre de Jon Krakauer.

— Apparemment, sa femme avait pris un bon avocat pour son divorce.

— Il n'y avait pas grand-chose dans son réfrigérateur. Son armoire à pharmacie était pleine d'antidépresseurs et de somnifères.

— Tu crois qu'il est fou ?

— Non, je crois qu'il n'a pas de vie. À part son travail.

— Comme nous.

Ranger me lança un coup d'œil.

— Tu as une vie, toi, dit-il. Tu fais du shopping. Tu manges des muffins. Tu as un hamster, cinquante pour cent d'un chien, trente pour cent d'un flic et une famille complètement barje.

— Tu penses que Morelli n'est à moi qu'à trente pour cent ?

— Je pense qu'il est à toi autant qu'il puisse se donner à une femme pour le moment.

— Et toi ? Jusqu'où tu peux te donner à une femme ?

Ranger ne quittait pas la route des yeux.

— Tu poses beaucoup de questions.

— Tu n'es pas le premier à me le dire.

Vers 17 h 30, nous arrivâmes dans Market Street. Ranger s'engagea dans l'allée de l'immeuble et alla se garer au petit parking derrière. Après être passés par l'entrée de service et montés au premier étage, nous frappâmes chez Cari Rosen. Pas de réponse. Ranger frappa en face, au 1A. Une femme d'une cinquantaine d'années entrouvrit la porte et passa la tête par l'entrebâillement.

— Nous cherchons Cari Rosen, lui dit Ranger. J'imagine que vous ne l'avez pas vu ?

— Non, répondit la femme. Je ne l'ai pas vu, mais d'habitude, il est chez lui à cette heure-ci. Désolée.

La femme recula dans son appartement. Sa porte claqua et trois verrous se fermèrent bruyamment. Ranger appela Tank et lui demanda de faire une recherche sur Rosen. Trois minutes plus tard, les informations lui parvenaient. Cari Rosen travaillait à l'hôpital. Il avait une Honda Civic 94 bleue. Il était célibataire. Tank avait aussi ses adresses et ses emplois précédents ainsi qu'une liste de parents proches. Ranger coupa la communication et frappa de nouveau chez Rosen. Toujours pas de réponse. Ranger glissa un outil effilé dans la serrure et ouvrit la porte. Il me demanda de rester sur le palier pour faire le guet et disparut dans l'appartement.

Dix minutes plus tard, il en ressortait et refermait la porte derrière lui.

— Je ne me souviens pas à quand remonte la dernière fois où j'ai fracturé autant de portes pour si peu de résultats, dit-il. Pas même un ordinateur. Rien que le cordon d'alimentation branché dans la prise murale. Soit Rosen emmène son portable au travail, soit quelqu'un d'autre est passé avant nous.

— Bon, maintenant, on fait quoi ?

— Maintenant, on attend.

J'appelai Morelli pour le prévenir que j'arriverais un peu plus tard. Je tablais sur une petite heure de retard, mais, à 21 heures, nous attendions toujours. Nous étions assis par terre devant l'appartement de Rosen, adossés au mur, jambes tendues.

— J'ai des fourmis dans les fesses, dis-je à Ranger.

— Et tu veux que je fasse quelque chose pour toi, c'est ça ?

— Non, c'était juste histoire de parler.

— Il peut y avoir beaucoup de raisons pour lesquelles Rosen n'est pas encore rentré chez lui, mais j'ai le mauvais pressentiment que ça va mal tourner.

— Tu veux qu'on reste assis encore longtemps ici ?

— Donnons-lui jusqu'à 22 heures.

— Bien ! dit Morelli. Tu peux répéter ? Tu faisais *quoi* avec Ranger ?

— On voulait interroger Cari Rosen, mais il n'est pas rentré chez lui.

Je relatai à Joe l'incident des fleurs que nous avait raconté la serveuse de La Mésange Bleue.

— Pfff, soupira Morelli. Aucune des enquêtes précédentes ne l'avait établi. J'ai lu tout le dossier. On a interrogé Cari Rosen, et tous les autres habitants de cet immeuble, mais personne ne nous a jamais parlé de fleurs.

— Je suppose qu'ils ne pensaient pas que c'était lié.

— Demain matin, j'irai parler à Ollie. C'était lui qui était chargé de cette enquête.

Oh super ! Ollie Gras-Double. Le sel de mon existence. Le type qui, un jour, a voulu m'arrêter pour usurpation d'identité de chasseuse de primes.

Il était tard. J'étais fatiguée. Je ne faisais rien depuis des heures et ça m'avait sapé toute mon énergie. Passer du temps avec Ranger, pour moi, c'est toujours une expérience bizarre. Je n'oublie jamais son sex-appeal, magnifié par la chape de silence dont il s'entoure. Cette attirance n'est plus tout à fait la même depuis que nous avons passé une nuit ensemble. Nous en connaissons la force désormais. Nous avons établi des limites depuis cette fameuse nuit. Les miennes sont

physiques, celles de Ranger sentimentales. J'en sais toujours aussi peu sur lui, et je soupçonne qu'il en sera toujours ainsi.

Il me restait une tâche à accomplir avant d'aller me coucher. Je devais vérifier mes mails. Cela ne m'amuse plus. J'avais le pressentiment atroce que j'aurais des nouvelles de Cari Rosen.

Je tapai mon code AOL et attendis l'apparition des mails. Un frisson me parcourut quand je lus le mot écrit sur la ligne « objet » : *Taïaut !*

Ma très chère proie, quel dommage que tu n'aies pas réussi à interroger Cari, mais voilà qui aurait peut-être mis un terme à ta traque. Hélas, il est nécessaire d'éliminer les participants. Après tout, c'est un jeu de survie, non ?

Morelli le lisait par-dessus mon épaule.

— Pas bon pour Cari, tout ça, dit-il.

— Ce type s' imagine qu'il joue à un jeu.

— Tu as croisé des schizophrènes paranoïaques récemment ? Des types complètement allumés ?

— Ma vie en est jonchée. Et vous, vous avez pu remonter à la source de ces mails ?

— Non. Empêcher la traçabilité d'un mail exige une certaine sophistication, mais c'est possible. Le bureau du procureur du comté de Mercer travaille avec nous. On va voir ce qu'on peut faire avec celui-ci. Je vais te confisquer ton ordi un moment.

— Tu as pu localiser l'origine des fleurs ?

— Elles ne viennent pas d'un fleuriste du quartier. Il les aura sans doute achetées dans un supermarché. Nous avons placardé des affichettes dans les cantines de toutes les grandes surfaces, demandant aux caissières de signaler les acheteurs de roses rouges et d'œillets blancs, mais aucune info ne nous est encore parvenue.

— Ça fout les jetons.

— Ouais. Allons nous coucher, je vais t'aider à oublier tes petits soucis.

Au matin, à mon réveil, je me dis que Morelli ne se donnait peut-être qu'à trente pour cent, mais quels trente pour cent !

Mon planning de lutte contre la criminalité commençait beaucoup plus tard dans la journée que celui de Morelli, aussi quand je descendis à la cuisine était-il déjà parti travailler. Je me fis du café et glissai une gaufre surgelée dans le toaster. Le journal du matin était sur la table. Je le feuilletai rapidement, mais ne vis rien au sujet d'un cadavre flottant dans la rivière Delaware.

Je pris mon mug de café et me traînai jusqu'au salon, j'ouvris la porte d'entrée, regardai des deux côtés de la rue. Pas de Tank en vue. Cela ne signifiait pas pour autant qu'il n'était pas là.

J'appelai Ranger et lui parlai du dernier mail en date.

— Tu n'aurais pas vu Cari Rosen ce matin, par hasard ? lui demandai-je.

— Non. Sa voiture n'a pas refait surface, et il ne s'est pas présenté à son travail.

— Tank est ici ? Je ne l'ai pas vu.

— Lui, il t'a vue. Il paraît que tu fais peur à voir.

— Je n'ai pas encore pris ma douche. Mes cheveux doivent être un peu en bataille.

— Il en faut beaucoup pour faire peur à Tank, dit Ranger.

Et il raccrocha.

Je me douchai et, côté cheveux, je sortis la grosse artillerie. Bigoudis chauds, gel, la totale. Je m'épilai les sourcils, me vernis les ongles des orteils et passai une heure à peaufiner mon maquillage. J'enfilai une jupe à fleurs tournoyante et, en guise de touche finale, un petit haut tricoté blanc en lycra. J'étais une fille du New Jersey jusqu'au bout de mes sandales à bride aux talons de dix centimètres. Non seulement je devais opérer une correction d'image à trois cent soixante degrés auprès de Tank, mais je n'avais nullement l'intention de mourir en ayant besoin d'une pédicure.

Je sortis de la maison en claquant des talons, portant en bandoulière ma grosse besace en cuir, montai dans l'Escape et partis en direction de l'agence. Côté look, j'étais au top. Le hic, c'était que je ne pouvais pas piquer un sprint avec ces chaussures, aussi avais-je pris la précaution de mettre une paire de baskets dans mon sac... au cas où je devrais me lancer aux trousses d'un mauvais garçon.

Au moment où je tournais dans Hamilton Avenue, Andrew Cone m'appela.

— J'ai quelque chose pour vous, me dit-il. C'est vraiment intéressant. Vous pouvez passer ?

Il semblait surexcité. Peut-être était-ce mon jour de chance, après tout ? Génial !

J'entrai dans l'agence d'une démarche légère.

— Ho, ho ! s'écria Connie, assise à son bureau. Du volume à tes cheveux, maquillage intégral, talons hauts et tee-shirt Barbie. En quel honneur ?

— Je ne peux pas t'expliquer, c'est trop compliqué. Moi-même je n'étais pas sûre de comprendre, de toute façon.

— Où est Lula ?

— Au bout de la rue, me répondit Connie. Elle suit toujours son régime. Elle a mangé toute sa ration de viande en une demi-heure et elle est allée à pied au snack pour s'acheter du bacon.

— Lula est allée à pied jusqu'au snack ? C'est à cent mètres d'ici ! Lula ne va jamais nulle part à pied.

— Elle est garée derrière et une voiture bloque la sienne. Je suppose qu'elle s'est dit qu'elle irait plus vite en marchant.

— Elle devait vraiment en avoir besoin, de ce bacon.

— C'est devenu sa religion, ma parole.

J'allai me planter à la porte, regardai dans la rue et aperçus Lula au bout du bloc d'immeubles. Elle marchait à toute berzingue juchée sur ses talons Via Spiga, serrant contre sa poitrine un sachet à l'enseigne du snack. Deux chiens, un beagle et un golden retriever, trottaient à ses basques. Un troisième traversa la rue et rejoignit la minimeute. Régulièrement, Lula se retournait pour leur crier après. Quand le beagle lui sauta dessus pour tenter de lui chiper le sachet alors qu'elle ne se trouvait plus qu'à une trentaine de mètres de l'agence, elle poussa un cri perçant et piqua un sprint.

— Arrête de courir ! lui criai-je. Tu ne fais qu'empirer les choses. Ils croient que c'est un jeu.

À présent, ils aboyaient et essayaient de lui mordre les chevilles.

— Fais quelque chose ! cria Lula. Tire-leur dessus !

— Lâche le sac ! Ils veulent le bacon !

— Pas question !

Lula sciait l'air à coups de jambe et de bras. Elle portait ses Via Spiga, une minijupe noire en spandex qui s'était retroussée jusqu'à sa taille, révélant à tout Hamilton Avenue ce à quoi ressemblait une femme forte en string de satin rouge.

— Ouvre la porte ! hurlait-elle. Je peux m'en tirer, je suis presque arrivée. Ouvre cette putain de porte !

Elle jeta une tranche de bacon aux chiens qui se ruèrent dessus tandis qu'elle entraînait en trombe dans l'agence. Je claquai la porte au nez des chiens qui s'attroupèrent devant.

— Tank est dans les parages, hein ? demanda Lula en rajustant sa minijupe.

— Ouais.

— Je m'en suis pas mal tirée pour expliquer la côte de porc, mais là, je vois vraiment pas ce que je pourrais dire.

— Ça parle de soi-même, lui dis-je.

Des taches de graisse auréolaient le sac.

— Il me plaît bien, ce régime, déclara Lula. J'adore les côtes de porc, les côtelettes et le bacon. Surtout le bacon.

Lula mange du bacon comme si c'était du pop-corn, le mastiquant bruyamment, les yeux révoltés dans une extase gastronomique.

— Quelle quantité de bacon tu as dans ton sac ? voulut savoir Connie.

— Trois livres, moins la tranche que j'ai cédée aux chiens.

— Ça me paraît beaucoup, dit Connie.

— Je repousse les limites de la science, là, rétorqua Lula. Je veux

devenir un super top model qui aura le sourire parce qu'elle sera rassasiée de bacon.

— Je dois retourner chez TriBro, lui dis-je. Ça te dit de m'accompagner ?

— Et comment !

Lula et Tank m'attendirent au parking pendant que j'allais voir Andrew Cone.

— Excellente nouvelle, m'annonça-t-il. Je tenais à vous l'annoncer de vive voix. En arrivant ce matin, j'ai trouvé un mail d'un client de Las Vegas. Bill Weber. Il me demande de lui fournir des références sur Samuel Singh car celui-ci a postulé pour un emploi auprès de son entreprise. J'étais tellement surexcité que je lui ai téléphoné sur-le-champ. Je l'ai tiré du lit. Je n'ai pas pensé au décalage horaire.

— Singh est à Vegas ? Et il a été assez bête pour vous citer parmi ses anciens employeurs.

Cone dodelina de la tête, hilare.

— Oui !

— Je parie qu'il a même donné son adresse.

— En effet.

Cone fit glisser vers moi une feuille de papier sur laquelle toutes les informations étaient soigneusement imprimées.

— J'ai parlé de la Caution Visa à Weber. Il va mener Singh en bateau jusqu'à votre arrivée sur place. Vous comptez y aller pour l'arrêter, hein ?

— Oui, j'y compte.

À mon retour à la voiture, Lula n'avait pas l'air dans son assiette.

— Tu as mangé combien de tranches de bacon ? demandai-je.

— Je les ai toutes mangées. Sur le moment, ça me paraissait pas trop, mais maintenant, elles me restent un peu sur l'estomac.

J'appelai Ranger pour le mettre au courant de la réapparition de Singh.

— Il est à Vegas, il attend que tu ailles le coincer, lui dis-je.

— J'ai eu un petit ennui juridique dans le Nevada pour infraction à la loi sur le port d'armes. C'est toi qui devras te charger de cette capture. Emmène Tank. Je ne veux pas que tu y ailles seule.

Ça tombe bien, moi non plus.

— C'est quoi, ce plan ? demanda Lula en se redressant sur son siège.

— Samuel Singh est à Vegas, mais Ranger ne peut pas se charger de son arrestation. Alors, soit j'y vais, soit Vinnie délègue l'affaire à une agence sur place.

— Va surtout pas lui suggérer ça ! J'ai toujours rêvé d'aller à Vegas. Il paraît qu'il y a un centre commercial où on se croirait carrément à Venise, avec des canaux, des gondoles et tout le bataclan. Sans compter tous les casinos, tous les hôtels chics, et le Strip ! Je vais enfin voir le Strip !

Lula me regardait en papillotant des yeux.

— Tu comptais bien m'emmener, dis ? demanda-t-elle.

— Ranger veut que j'y aille avec Tank.

— Tank ? Tu déconnes ? s'écria Lula en se laissant retomber en arrière, les yeux écarquillés devant autant d'injustice. Han ! C'est toujours moi qui me tape les trucs merdiques. J'attends dans la bagnole pendant que toi, tu vas chez TriBro. Quand on fait une arrestation, c'est moi qui passe par la porte de derrière pendant que toi, tu entres par la grande porte. Est-ce que tu m'as déjà entendue me plaindre ? Jamais ! Je dirais que j'en connais une qui sait à quoi s'en tenir...

— Ça y est ? Tu as fini ?

— Nan, j'ai pas fini, loin de là. Maintenant, je me sens angoissée, il me faut un hamburger ou quelque chose d'autre...

— Mais tu viens de t'envoyer trois livres de bacon !

— C'est pas vrai ! Il en manquait une tranche.

Je sortis du parking et mis le cap sur l'agence.

— Bon, très bien, d'accord, dis-je. Je t'emmène à Vegas, à condition que tu obtiennes le feu vert de Connie.

— Je le savais ! Je savais que tu me laisserais pas tomber. On fait équipe, toutes les deux. On est comme les deux flics de *L'Arme fatale*. On est comme Mel Gibson et Danny Glover.

Plutôt comme Thelma et Louise se précipitant dans le vide en voiture du haut de la falaise.

Calme plat à notre arrivée à l'agence. Pas de Mme Apusenja. Pas de

Vinnie. Il n'y avait que Connie qui, assise à son bureau, lisait le dernier Nora Roberts.

— J'ai localisé Singh, annonçai-je. Il est à Las Vegas.

— Vegas ! J'adooouoore Vegas ! pépia Connie.

— Tu vois ? me dit Lula. Tout le monde y est déjà allé, sauf moi. C'est pas juste. Je mène une vie de chiotte. Non seulement je viens d'un milieu défavorisé, mais en plus je suis la seule qui soit jamais allée à Vegas.

— Arrête, tu vas me faire pleurer, dit Connie.

— Maintenant que j'ai localisé Singh, que fait-on ? demandai-je à Connie. A-t-on le droit de le ramener de force ? A-t-il violé les termes de sa caution ?

— Sa caution stipule qu'il ne doit pas quitter les Tristate⁵ sans autorisation. Donc, la réponse est oui, tu as parfaitement le droit de le ramener de force. Je vais envoyer un texto à Vinnie pour m'en assurer, mais je suis sûre qu'il dira oui.

— Ranger ne peut pas aller à Vegas se charger de l'arrestation, dis-je à Connie.

Connie acquiesça.

— Il est recherché là-bas pour port d'arme illicite. Il ne s'est pas fait que des amis la dernière fois qu'il est allé dans le Nevada. Son avocat travaille là-dessus.

— Ce qui laisse moi... et Lula.

— Je vois le tableau, dit Connie.

— Et Tank, ajoutai-je. Ranger m'a dit de l'emmener.

— Qui d'autre ? demanda Connie en pivotant vers son ordinateur. Tu veux un permis pour un défilé ?

— Ah là là, ça va être le pied, dit Lula. En plus, avec mon nouveau régime, je devrais être hypermince le temps d'arriver là-bas.

— Ce n'est qu'à cinq heures d'avion, tu sais, lui fis-je remarquer.

— Ouais, mais il est à effet rapide, ce régime.

— Voilààà ! claionna Connie. Je nous ai trouvé un vol. On décolle de Newark à 16 heures. Correspondance à Chicago. On arrive à Las Vegas à 21 heures ce soir. Ce n'est pas un vol direct, mais je n'ai pas trouvé mieux.

— « On » ? demandai-je.

— Tu n'imaginai quand même pas que j'allais vous envoyer à Vegas, Lula et toi, sans moi ? Je sens que la chance va me sourire. J'irai tout droit aux tables de craps. Tout compte fait, je ne vais pas envoyer de texto à Vinnie. Je vais plutôt lui laisser un mot.

Nous n'avions pas beaucoup de temps devant nous si nous voulions prendre le vol de 16 heures.

— Voilà mon idée, dis-je. Ça n'a pas de sens que nous prenions plusieurs voitures. Je vais dire à Tank de passer nous chercher. On

rentre toutes à la maison, on fait notre valise et on est prêtes dans une heure. Et n'oubliez pas : on est en plein plan antiterroriste, alors pas de revolver, pas de couteaux, pas de bombe lacrymogène et même pas de lime à ongles.

— Quoi ? s'écria Lula. Comment veux-tu que je voyage sans lime à ongles ?

— Tu dois la mettre dans ton bagage de soute.

— Et si je me casse un ongle dans l'avion ?

— Tu l'égaliseras en le rongant. Je passe vous chercher dans une heure.

Tank était garé devant l'agence, il surveillait. Je le rejoignis et lui livrai le plan de bataille. Il me répondit que sa mission consistait à me servir de garde du corps et qu'il n'avait pas besoin de prendre d'affaires.

— Pas même une brosse à dents ? demandai-je. Pas même un petit slip de rechange ?

Tank esquissa un sourire.

Boooooon. Je courus jusqu'à ma voiture, mis le contact et les gaz, direction mon immeuble. Arrivée au parking, je sprintai jusqu'à l'entrée, montai les marches quatre à quatre, pieds nus, tenant mes chaussures à la main. Tank me précédait dans le couloir. Il ouvrit la porte de mon appartement et entra. Quatre tirages 13×18 sur papier glacé jonchaient le sol. Nous nous penchâmes pour les regarder sans rien toucher. C'étaient les photos d'un homme dont la tête était à moitié arrachée par un coup de feu. Comme pour la première série, le cadrage ne permettait pas d'identifier la victime. Ma première pensée, évidemment, fut pour Cari Rosen.

— Tu le reconnais ? demanda Tank.

— Non.

Tank referma la porte et me tendit un revolver.

— Reste ici pendant que je fais le tour de l'appart. Quelques instants plus tard, il était de retour.

— Il n'y a personne. À première vue, pas d'autres photos. Je n'ai pas fouillé dans tes tiroirs.

— Très bien. Voilà ce qu'on va faire. On laisse ces photos là où elles sont. On ne touche à rien au cas où il y aurait des empreintes. Je fais ma valise le plus vite possible et on fiche le camp dare-dare. Quand on sera sur le départ, j'appellerai Morelli. Si je le faisais maintenant, je devrais rester pour répondre à ses questions et on raterait l'avion.

— Ça me va.

Dix minutes plus tard, je ressortais de mon appartement avec, dans un fourre-tout en bandoulière, des vêtements de rechange et un kit de maquillage basique. Nous prîmes le SUV de Tank, et ma voiture resta

au parking.

Comme Connie habite dans le Bourg, nous passâmes d'abord chez elle. Tank donna un coup de klaxon en arrêtant la voiture le long du trottoir, et Connie courut jusqu'à nous. Sa maison est assez semblable à la maison mitoyenne de mes parents, sauf que son autre moitié, où vivait Vito Grecci, est démolie. Vito Grecci était racketteur pour la mafia et, un beau jour, il a ramené une fois de trop un sac pas assez plein. Le lendemain, un mystérieux incendie s'est déclaré chez lui et Vito a refait surface dans l'usine de traitement des déchets de Camden. Heureusement pour Connie, les flammes ne se sont pas propagées au-delà du mur mitoyen en brique. Elle a racheté les décombres de la maison de Vito aux enchères publiques, a tout fait raser et n'a jamais fait construire, préférant conserver ce bout de jardin nouvellement créé. Elle y a fait installer une piscine entourée d'un plancher en cèdre, et dresser un petit autel en l'honneur de la Sainte Vierge pour la remercier d'avoir épargné sa maison.

Lula, elle, habite à l'autre bout de Hamilton Avenue, pas loin de la gare. Ce n'est pas un quartier très riche, mais, bon an mal an, il tient le coup. Elle loue un minuscule deux pièces à l'étage d'une petite maison en bardeaux gris agrémentée de finitions extérieures pseudo-victoriennes. L'an dernier, elle a repeint ses encadrements de fenêtres en rose. Allez savoir pourquoi, c'est ce qui lui a paru le plus approprié.

Lula nous attendait sur le trottoir avec, à ses pieds, deux énormes valises et, à l'épaule, un gros sac en cuir en plus du fourre-tout qu'elle serrait contre elle.

— Je parie qu'ils sont pleins de côtes de porc, dit Tank en souriant.

— Nous n'y passons qu'une nuit, rappelai-je à Lula quand elle s'installa à l'arrière à côté de Connie.

— Je sais, mais je préfère prévoir. Et puis... j'arrivais pas à décider quoi mettre. J'ai une valise pleine de chaussures. Ça se fait pas d'aller à Vegas sans chaussures de rechange. Toi, t'en as emporté combien ?

— Celles que j'ai aux pieds et des baskets, répondis-je.

— Et toi ? demanda-t-elle à Connie.

— Quatre.

— Et toi, beau mâle ?

Tank la regarda dans le rétroviseur et ne répondit pas.

Lula se retourna et fit le compte des bagages à l'arrière du SUV.

— Je vois pas tes valises, dit-elle à Tank. Tu les as mises où ?

— Il n'en a pas, dis-je. Il voyage léger.

— Où est-ce qu'il range ses slibards de rechange, alors ?

Tank lui lança un autre coup d'œil.

— Je n'ai pas de « slibards », dit-il.

— Oh, la vache ! cria Lula. Je parie que t'en portes jamais.

Lula et Connie s'éventèrent à tout-va. Tank ne quittait pas la route

des yeux, mais je voyais bien qu'il souriait.

Une heure plus tard, nous arrivions au terminal et faisons la queue derrière une petite centaine de personnes. Un employé de la compagnie aérienne passait de l'une à l'autre en suggérant aux détenteurs de billets électroniques d'utiliser les distributeurs automatiques. Une nuée de gens s'y était déjà attroupée.

— Je sais pas trop, dit Lula. Ceux qui essaient me paraissent hyperénervés. Ils ont pas l'air de réussir à obtenir leurs billets avec ces foutues machines. J'ai bien l'impression qu'après avoir perdu du temps, ils laissent tomber et retournent faire la queue.

Connie partit mener sa petite enquête et Lula et moi, nous restâmes dans la file. Au bout de quelques minutes, elle revint.

— Je pense que ces distributeurs ne sont que des leurres, annonça-t-elle. Je n'ai vu personne parvenir à leur arracher quoi que ce soit.

— Je crois que je vois le topo ! s'écria Lula. On va là-bas pour essayer d'avoir son billet, du coup, on donne son nom et son adresse, on n'obtient pas le billet, mais on nous met sur des listes pour les mailings et du démarchage par téléphone. Je vous parie que les compagnies aériennes, elles se font un max de blé en vendant ces listes. Je vous parie qu'elles se font du bénéf grâce à ces listes de gens crédules qui achètent n'importe quoi. T'as pas tapé ton nom et ton adresse, hein, Connie ?

— Ne sois pas ridicule, dit-elle, mais d'un ton si tranchant que nous comprîmes qu'elle l'avait bel et bien fait.

Trois quarts d'heure plus tard, nous atteignions le guichet et achetions nos billets. Lula fit enregistrer deux de ses bagages. Je gardai mon fourre-tout comme bagage à main. Connie avait une petite valise à roulettes, qu'elle fit enregistrer. Tank avait les mains vides.

— C'est parti ! s'écria Lula. Ah là là, on va s'éclater ! Minute. Pourquoi on fait encore la queue, là ?

— C'est la file d'attente pour franchir le contrôle de sécurité, répondis-je.

— Sans dec ?

Nous revoilà partis à avancer à pas de fourmis. J'avais un début de mal de crâne dû au brouhaha et à l'ennui sidéral ambiants, et mal à la nuque d'avoir porté mon sac en bandoulière pendant une heure. Vingt minutes plus tôt, je l'avais laissé tomber par terre et, depuis, je le poussais devant moi à coups de pied. Je craignais d'être très pâle et, d'ici vingt autres minutes, de donner l'impression d'avoir passé quinze ans chez TriBro à contrôler la qualité d'écrous et de boulons.

J'arrivai enfin en tête de file. Derrière moi venaient Lula, puis Connie et Tank. Chacun de nous exhiba son billet et ses papiers d'identité. Je m'approchai du tapis roulant du scanner et y posai mon fourre-tout et mon sac.

Un agent de sécurité me pria d'enlever mes chaussures et de les poser aussi sur le tapis. Je baissai les yeux sur les sandales à bride que je portais depuis le matin. Cuir marron, et pas une partie de la chaussure qui fasse plus de trois millimètres de largeur à l'exception du talon aiguille en bois de six millimètres. L'agent de sécurité pensait sans doute que j'y dissimulais une bombe ? Il est vrai qu'on en découvre fréquemment coincées dans des sandales à bride.

J'obtempérai et franchis le détecteur de métaux en avançant à contrecœur pieds nus sur le sol sale. Je ne déclenchai pas l'appareil, mais l'agent de sécurité me signifia que je faisais partie d'un contrôle aléatoire. On me tira sur le côté et on me demanda d'écarter les bras. Je suppose qu'ils pensaient que j'avais caché une panoplie de cutters sous mon tee-shirt blanc en lycra, moulant et légèrement transparent. On me soumit au détecteur de la tête aux pieds, puis on me libéra. On me rendit mes chaussures après un examen approfondi.

Un employé ganté de latex sortit toutes mes affaires de mon fourre-tout. Deux paires de culottes tanga, un jean, deux petits tee-shirts blancs, des chaussettes blanches, mes baskets, une boîte de tampons de voyage (au cas où), de la laque, une brosse, un assortiment de cosmétiques. Une cinquantaine de passagers défilèrent devant moi et purent admirer mes petites culottes, et deux femmes me conseillèrent au passage une autre marque de tampons.

On remit mes affaires dans mon sac et l'on me dit que je pouvais circuler. Lula provoquait un esclandre derrière moi. On lui avait fait subir le même traitement et on avait découvert du poulet frit dans son sac.

— Vous n'avez pas le droit de prendre à bord des aliments non conditionnés, lui dit l'agent.

Je regardai le poulet frit posé devant l'agent de sécurité. Une cuisse et une aile. Le gouvernement avait dû être informé d'un projet d'attentat au poulet frit.

— J'aime pas ça du tout, grommela Lula en remettant ses sacs à l'épaule. J'ai dû retirer mes grolles, ma veste, ma ceinture, me faire palper sous l'armature de mon soutien-gorge. Et regarde le travail : maintenant, tout le monde voit que je peux pas boutonner le premier bouton de mon pantalon en stretch. S'il y a une situation humiliante, c'est bien celle-là ! Et pour couronner le tout, on me confisque mon poulet !

Connie avait franchi sans embûche l'écueil du portique.

— Maintenant, c'est comme ça, dit-elle. Tu veux voyager en toute sécurité, non ? C'est un moindre mal pour ne pas risquer sa peau.

— Tais-toi, rétorqua Lula. J'aime pas les gens qui se font pas fouiller.

Ses yeux lui sortaient de la tête et sa lèvre inférieure tremblotait.

— Je me sens super angoissée, là, dit-elle. Si le but, c'était de me rassurer, c'est raté. Je pense plus qu'à un seul truc : les terroristes. Jusqu'à maintenant, j'y pensais pas. Il me faut du jambon. Où est-ce que je peux acheter un sandwich au jambon ici ?

On annonça l'embarquement pour notre vol alors que Tank n'avait toujours pas franchi le contrôle sécurité. Je savais qu'il ne portait aucune arme sur lui, il les avait toutes laissées dans le pick-up garé au parking dont il avait verrouillé les portières. Les agents en appelèrent au flair d'un chien et deux militaires armés s'approchèrent. Apparemment, des traces d'explosif avaient été repérées sur ses chaussures et ses vêtements. Waouh ! grosse surprise : il montra ses papiers d'identité ainsi que son permis de port d'armes, mais les agents n'en eurent cure.

Il coula un regard dans ma direction auquel je répondis par un air d'incapacité totale. Je ne risquais pas de voler à sa rescousse. Je ne voulais pas courir le danger d'être inculpée de complicité. J'avais trop peur que la police aéroportuaire me traîne par la peau des fesses dans une arrière-salle et ne procède sur ma personne à une fouille corporelle complète.

J'attrapai Lula par le bras et l'entraînai loin de là. Connie nous emboîta le pas. Nous n'avions plus que quelques minutes devant nous avant l'embarquement.

— Et Tank ? demanda Lula.

— Il nous rattrapera.

Peut-être...

À notre arrivée devant la porte d'embarquement, Lula regarda tout autour de nous, les yeux hors de la tête.

— Je vois aucun stand de sandwiches et de poulet frit, gémit-elle. Je vois juste des beignets, des glaces, des brioches et de gros bretzels. Je peux rien manger de tout ça. Où est-ce qu'il y a de la fichue viande ?

— On nous en proposera peut-être à bord, dis-je. On sera en vol à l'heure du dîner, alors on aura sans doute droit à un plateau-repas.

Ouais, c'est sûr... si on voyageait en première classe, on aurait peut-être droit à un sachet de cacahuètes.

Nous avions trois places côte à côte, en classe touristes. Lula s'installa côté couloir, moi, à côté d'elle, et le siège de Tank était inoccupé. Connie se trouvait de l'autre côté du couloir.

J'appelai Morelli et lui annonçai la découverte des photographies.

— Alors, voilà, lui dis-je. Du coup, je prends l'avion. Singh est à Las Vegas et je pars l'arrêter. Je pensais que tu pourrais aller chez moi et... t'occuper de tout ça.

Silence.

— Joe ?

— C'est le genre de choses dont se charge Ranger d'habitude.

— Il a un problème avec le Nevada.

— O.K., on reprend tout depuis le début. Tu es allée chez toi prendre des affaires et tu as trouvé d'autres photos gore. Puis, tu t'es rendue à l'aéroport où tu as attendu d'avoir embarqué pour m'appeler afin qu'il me soit impossible d'aller te chercher et de te ramener à Trenton.

— Mouais. Plus ou moins.

À partir de là, la conversation dégénéra assez rapidement. Du coup, je lui dis au revoir et je raccrochai.

L'avion s'emplit peu à peu et les annonces habituelles furent faites. Toujours pas de Tank. Je me sentais un peu anxieuse sans mon garde du corps. J'aime beaucoup Connie et Lula, mais je craignais que, au lieu de m'aider, elles ne me facilitent pas la tâche.

Le personnel de bord ferma les portes et l'avion commença à reculer tout doucement pour gagner la piste. Lula chantonait, walkman sur les oreilles, les yeux fermés. Connie bavardait avec la femme assise à côté d'elle.

Voyons, calme-toi, m'intimai-je. Aller à Las Vegas en avion était sans doute moins risqué que de rester à Trenton. Tank prendrait le vol suivant, et tout irait comme sur des roulettes. Si j'étais restée avec Tank, j'aurais raté l'avion. J'aurais dû appeler Joe et il aurait insisté pour que je rentre à Trenton.

Quelques minutes après le décollage, il fut annoncé que ni plats ni boissons ne seraient servis pendant le vol.

— Et les cacahuètes ? brailla Lula. Ils ont même pas de fichues cacahuètes dans cet avion ? Je veux descendre, me dit-elle. J'ai faim et je suis mal assise. Regarde le siège de devant : il est carrément déchiré. Comment veux-tu que j'aie confiance quand ils sont même pas capables de garantir que le tissu de leurs sièges est pas décousu ! Je te parie qu'un terroriste s'est entraîné sur le dossier de ce siège-là !

Je plaquai un doigt contre ma paupière.

— Ton tic nerveux recommence ? demanda Lula. C'est à cause de cet avion, hein ? Moi aussi, je me sens nerveuse. Je suis une boule de nerfs, je te dis !

— C'est à cause de TOI ! Remets ton walkman sur tes oreilles et écoute ta musique !

Une heure plus tard, Lula s'impatienta de nouveau.

— Ça sent le café, dit-elle. Je te parie qu'ils vont nous servir du café. Ils doivent se sentir péteux de nous avoir traités comme du bétail, du coup, ils veulent se rattraper.

Elle plissa les narines.

— Hé, ça sent la vraie nourriture. Ça sent quelque chose qui cuit.

Elle s'appuya sur l'accoudoir et pencha la tête pour regarder à l'autre bout de l'allée, vers l'avant de l'avion.

— Ça vient pas des premières classes, dit-elle. Je vois d'ici qu'ils n'ont rien à manger eux non plus.

Moi aussi, je sentais à présent. Une odeur de café, c'était sûr. Et, peut-être, de sauce tomate et de pâtes. Et de cookies cuits au four !

— C'est comme si on était dans un avion fantôme, dit Lula. J'ai pas vu passer d'hôtesse ni de steward depuis le décollage. C'est à croire qu'ils ont tous disparu, et que c'est des fantômes qui font la cuisine. Je meurs de faim, moi. Je me sens faiblir.

Regard de Connie dans notre direction.

— Qu'est-ce qui se passe ?

— Ça sent le café, lui répondit Lula. La faim doit me donner des hallucinations olfactives.

— Peut-être que le personnel navigant fait du café pour les pilotes ? suggéra Connie.

— J'aime pas ça, dit Lula. Ça sent le cas d'urgence. Genre, les pilotes sont fatigués. C'est bien ma veine de monter dans un avion avec un pilote qui a passé une nuit blanche. Je vais carrément avoir la rage si jamais il s'endort, qu'on se crashe et qu'on meurt tous avant que j'arrive à Vegas.

Connie reporta son attention sur le magazine qu'elle lisait, mais Lula resta penchée par-dessus l'accoudoir de son siège, zieutant dans l'allée.

— Je vois le personnel navigant ! cria-t-elle soudain. Quelqu'un a écarté le rideau, je les vois, elles sont toutes en train de manger ! Café et cookies tout chauds. Oh, j'y crois pas, bordel ! Elles vont même pas nous en offrir, à nous ?

Je commençais à me dire que se crasher une bonne fois et mourir serait une porte de sortie non dénuée de charme, comparé à la perspective de deux autres heures de vol.

Lula plissait les yeux et le front. Elle me faisait penser à un taureau grattant le sol du sabot, les naseaux frémissant et fumant de rage.

— Je vais plus les appeler personnel navigant, décréta-t-elle. Je vais les traiter d'hôtesse. On va voir si ça va leur plaire.

— Baisse d'un ton, dit Connie. Elles ont peut-être travaillé toute la journée sans avoir eu le temps de manger.

— Moi aussi, j'ai bossé toute la journée, rétorqua Lula. Moi non plus, j'ai pas eu le temps de manger. Tu as vu quelqu'un me nourrir aujourd'hui ? Certainement pas. Regarde-moi. Je suis hors de moi. Je me sens comme l'autre, là, Hulk. Comme si je me gonflais de colère.

— Calme-toi, lui dis-je. Tu vas te péter un truc.

— Tu sais ce que j'ai ? Une rage de l'air.

— La rage de l'air fait partie des activités non autorisées en vol, tout comme manger. Si tu fais un esclandre, ils te traîneront dehors les fers aux pieds.

— Et puis j'en ai marre d'être attachée ici. Cette ceinture est trop serrée, elle me fait mal au ventre.

— Autre chose ?

— Y a même pas de film.

À notre atterrissage à Chicago, je me plaçai, lors de la descente d'avion, entre Lula et le personnel navigant.

— Baisse la tête et avance, lui dis-je. Tu ne les regardes pas. Tu ne leur parles pas. Tu ne leur sautes pas à la gorge. Il faut qu'on puisse prendre notre prochain avion. Ne pense qu'à une chose : Las Vegas.

Nous devions prendre notre correspondance à dix portes de là. En marchant dans cette direction, Lula avisa un fast-food. Elle fonça à l'intérieur et commanda sept doubles cheeseburgers. Elle jeta les pains ronds et mangea le reste.

— Je suis très impressionnée, lui dis-je. Tu suis ton régime à la lettre.

Difficile de croire qu'elle allait perdre un gramme, mais, en tout cas, elle y mettait du sien.

Une heure plus tard, notre embarquement fut annoncé, et Lula, Connie et moi rejoignîmes la queue. Arrivées au contrôle de sécurité, on me pria de me placer sur le côté. Contrôle aléatoire.

— Mettez-vous là, me dit l'agent de sécurité. Et retirez vos chaussures.

Je regardai mes sandales.

— Qu'est-ce que vous espérez y trouver ?

— C'est la procédure standard.

— Mais je m'y suis déjà pliée à Newark !

— Navrée. Vous allez devoir vous déchausser si vous voulez monter dans l'avion.

— Ho, ho ! tu es toute rouge, me dit Lula. Pense à Vegas, et enlève tes pompes.

— Ne te sens pas visée, ajouta Connie. Tu devrais te réjouir que ces précautions antiterroristes aient été mises en place.

— Facile à dire pour toi, rétorquai-je. Ce n'est pas toi qu'on fouille. Ce n'est pas toi qu'on fouille pour la DEUXIÈME FOIS et dont on tripote les petites culottes et les tampons !

Je baissai les yeux sur mes sandales. Il n'y avait aucun moyen d'y dissimuler une arme, mais je me dis que je pourrais faire de jolis dégâts si je me servais de l'une d'elles pour flanquer des coups sur la caboche de cette idiote d'agent de sécurité. Talon aiguille en plein dans l'œil ! Je visualisai le globe oculaire sanguinolent tombant de l'orbite de la dame, et je me sentis beaucoup plus calme. J'ôtai mes sandales et attendis docilement qu'on les eût examinées sous toutes les coutures.

Une fois assises dans l'avion, Lula se tourna vers moi.

— Tu sais, y a des fois où tu me fais vraiment peur. Je sais pas à quoi tu pensais quand t'as retiré tes chaussures, mais j'en avais la chair de poule.

— J'avais une rage d'aéroport.

— Tu vois ! s'écria Lula.

Une rage d'aéroport, Lula aussi en piqua une à l'atterrissage lorsqu'elle découvrit que ses bagages manquaient à l'appel.

Connie avait réservé au Luxor, un casino-hôtel situé sur le Strip. Comme des conférences sur le cautionnement judiciaire s'y tenaient, on nous avait fait un prix.

— Regarde-moi ça, dit Lula, la tête inclinée sur le côté, buvant le décor des yeux. C'est une putain de pyramide ! C'est comme si on était dans le tombeau égyptien d'un caïd. J'a-do-re ! Faut que je joue. Pousse-toi, que je voie les machines à sous. Elles sont où, les tables de black-jack ?

Je ne savais pas où Lula trouvait toute cette énergie. Je m'étais épuisée à prendre sur moi pour rester calme tout en trucidant mentalement les employés de l'aéroport, les gamins brailleurs et les agents de sécurité.

— Moi, je vais me coucher, dis-je à Lula. On va devoir s'y mettre tôt demain matin, alors ne veille pas trop tard.

— Pincez-moi, je rêve ! T'es à Vegas et tu vas te coucher ? Han, han, cousine ! J'y crois pas !

— Je ne joue pas. Je n'ai jamais eu de chance au jeu.

— Tu peux toujours tenter les machines à sous, suggéra Connie. Je vais déposer ma valise dans la chambre, puis je fonce à une table de craps.

— Tu vois ? me dit Lula. Si tu viens pas, je vais me retrouver toute seule vu que Connie va jouer au craps.

Un point pour Lula. Ce n'était peut-être pas une bonne idée de la laisser toute seule à Vegas.

— D'accord, répondis-je. Je suis le mouvement, mais je ne jouerai pas. Je fais n'importe quoi, et je perds toujours.

— Faut que tu joues au moins une fois, décréta Lula. Ça rimerait à rien que tu sois venue à Vegas et que tu tentes pas ta chance. Je crois même qu'y a une loi, ici, qui oblige à jouer aux machines à sous.

Un quart d'heure plus tard, nous prenions possession de notre chambre. Une retouche rouge à lèvres plus tard, nous étions prêtes à en découdre.

— Fais gaffe, Vegas, j'arriiiiive ! cria Lula en refermant la porte derrière nous.

— J'ai mis mes chaussures porte-bonheur, dit Connie qui ouvrait la

marche dans le couloir. Impossible que je perde.

C'était la première fois que je marchais derrière elle, et j'étais scotchée par ce que je voyais. Connie était, en plus petit, une version italienne de Mae West : hanches larges et généreuses, poitrine large et généreuse. Et, lorsqu'elle marchait, tout, chez elle, était en mouvement. Connie était une « chouette pépée ». Elle semblait tout droit sortie d'un film de gangsters qui se passerait à Chicago pendant la Prohibition.

Devant l'ascenseur, nous attendîmes côte à côte que les portes s'ouvrent, jacassant et prenant des poses devant le miroir du couloir. Puis : entrée dans l'ascenseur, arrêt à l'étage inférieur, arrivée de deux types. L'un mesurait environ un mètre quatre-vingts, affichait une bedaine de buveur de bière et une soixantaine d'années. L'autre, d'une quarantaine d'années, était de corpulence moyenne et tout juste assez petit pour que ses yeux arrivent à hauteur de mes seins. Tous deux portaient une combinaison moulante blanche à grand col relevé, pattes d'éléphant et clous miroirs qui scintillaient dans l'éclairage de la cabine. Ils arboraient de grosses bagouzes, une banane de rocker noir cirage et de longues rouflaquettes. Ils portaient des badges nominatifs. Le grand s'appelait Gus, et le petit, Wayne.

— On est des sosies d'Elvis, nous annonça le petit.

— Sans dec, Sherlock, lui envoya Lula.

— On est venus pour le congrès. Il y a mille quatre cents sosies d'Elvis dans l'hôtel.

— On vient juste d'arriver, lui dit Lula. On va jouer aux machines à sous.

— Nous, on va au spectacle. Il paraît que Tom Jones va chanter au bar.

Les yeux de Lula devinrent aussi gros que des œufs de cane et faillirent bondir de leurs orbites.

— Tom Jones ! Tu me fais marcher ? Tom Jones, je l'adooore.

— Venez avec nous, alors, proposa Wayne. On serait ravis d'avoir des gonzesses à notre bras. Pas vrai, Gus ?

Lula toisa le petit Wayne.

— Écoute-moi, Rase-Mottes, dit-elle. Tes airs supérieurs et tes conneries sexistes de gonzesses, tu les gardes pour toi.

— Faut bien qu'on dise des trucs comme ça, lui expliqua Wayne. On est des sosies d'Elvis. On est à Vegas, *baby*.

— Ah ouais, j'ai failli oublier, tu m'excuseras, répondit Lula.

L'ascenseur atteignit l'étage du casino que nous traversâmes tous au pas de course en direction du bar. Connie, Lula, les deux Elvis attardés et moi. À l'entrée, une foule compacte nous bloqua le passage.

— Oh, mince, gémit Lula. Vous avez vu ce monde ? On n'entrera

jamais.

— On laisse toujours entrer Elvis, dit le grand.

Et il se mit à fendre la foule à coups de bide.

— Heu, 'scusez-moi. Laissez passer le King, disait-il en retroussant ses lèvres.

Nous le collions, avançant dans son sillage, complètement surexcitées à l'idée de voir Tom Jones, n'hésitant pas à marcher sur quelques pieds au passage. Gus parvint à nous mener tout près de la scène, sur le côté. Un éclairage tamisé baignait la salle, et une lumière rouge, la scène. Un orchestre jouait. Nous commandâmes à boire. On annonça Tom Jones.

À peine eut-il posé le pied sur la scène que Lula perdit la boule. Tom Jones, c'est son dieu.

— Tooouooooom ! hurla-t-elle. Regarde par ici ! Regarde-moi ! Regarde ta Lula !

Tout autour de nous, des femmes jetaient sur la scène la clé de leur chambre et leur culotte. Soudain, du coin de l'œil, je vis Lula lancer vers Tom Jones un string en satin rose sexy taille XXL. Je n'en avais jamais vu d'aussi grand. C'était un string King Kong. Il tomba en plein sur la figure de Tom Jones. Bing !

— Oh, la vache ! dit Connie.

Tom Jones tituba, recula d'un pas, arracha le string de son visage, le regarda et en oublia les paroles de sa chanson. L'orchestre continuait à jouer, mais Tom Jones, éberlué, fixait le string.

— Et si je lui lançais aussi mon soutif ? brailla Lula.

— Non !

Connie et moi avions crié d'une seule voix.

— Mauvaise idée, dis-je. Ce serait du harcèlement.

Tom Jones sortit de son coma, fourra le string dans la poche de son smoking et reprit sa chanson.

— Je trouve que Tom Jones n'a pas l'air dans son assiette, me dit Connie. Il n'est plus le même. Comme s'il avait fait un lifting qui aurait mal tourné.

— Et il a fait du gras, ajoutai-je. Il a même du mal à chanter.

— C'est blasphémer, de parler comme ça de Tom Jones, dit Lula. On peut pas manquer de respect à Tom Jones.

Wayne se pencha vers Lula.

— Ce n'est pas Tom Jones, dit-il. Je pensais que vous le saviez. C'est un sosie de Tom Jones. Ils ont un congrès ici en même temps que nous.

— Quoi ? s'écria Lula. J'ai donné mon string à un imposteur ?

— Il est bon, tout de même, fit remarquer Gus. Il a super bien intégré la gestuelle.

— Mon string ! cria Lula en direction de la scène. Rends-moi mon

string ! Je donne pas mes sous-vêtements neufs à des imposteurs ! Tu me l'as extorqué, usurpateur ! En plus, tu chantes comme une casserole ! Je te parie que ces deux sosies d'Elvis chantent mieux que toi !

Le type sur scène s'arrêta de chanter, mit une main en visière devant ses yeux pour les protéger de l'éclairage et les braqua sur nous.

— Des sosies d'Elvis ? J'ai des foutus sosies d'Elvis à mon spectacle ?

— Ho, ho ! fit Wayne. Il y a une guéguerre entre les sosies d'Elvis et les sosies de Tom Jones.

Un sourd murmure se répandit dans le public. *Des sosies d'Elvis !* grondait-on. *Quel culot !*

— Attrapez-les ! cria quelqu'un. Attrapez ces pourris de sosies d'Elvis de merde !

Quelqu'un voulut bondir sur Wayne, mais Lula s'interposa.

— Minute ! dit-elle. On est venues avec eux. C'est grâce à eux qu'on est entrées.

— Attrapez les Elvis et leurs pouffes !

La salle était comble. On nous poussait, on nous bousculait. Un sosie de Cher, barbu et moustachu, sauta sur Connie. Elle lui coupa le sifflet en lui flanquant un coup de genou sous la ceinture, et il tomba par terre comme un sac de sable. Ce fut le début de la confusion générale.

Lula grimpa sur la scène et se battit avec Tom Jones pour récupérer son string. Je me précipitai à sa suite, imitée par Connie, pour lui prêter main-forte. On nous bombardait de cacahuètes et de petits pois au wasabi. J'aperçus à la porte des vigiles du casino qui essayaient de se frayer un chemin parmi la foule. Lula arracha son string des mains de Tom Jones et, pffffff, nous filâmes toutes les trois dans les coulisses.

— C'est par où, la sortie ? demandai-je à un homme aux cheveux gras.

Cheveux Gras désigna une porte. Notre trio la franchit à toute berzingue, piqua un sprint dans un couloir, franchit une nouvelle porte et se retrouva à l'étage du casino.

— On s'est bien marrées, dit Connie en lissant sa jupe et en se tâtant les cheveux pour vérifier qu'il n'y restait pas de cacahuètes. Bon, je vais jouer au craps, moi, maintenant.

— Ouais, renchérit Lula en fourrant le string dans son sac. Et moi, je me fais les machines à sous. Je commence par celle-là.

— Attends une minute, lui dis-je. D'où as-tu sorti ce string ?

— Je l'avais dans mon sac. J'ai lu je sais plus où qu'il faut toujours emporter des culottes d'urgence quand on voyage.

Elle me regarda en fronçant les sourcils.

— T'as un truc gluant et verdâtre dans les cheveux, me dit-elle. J'ai bien l'impression que quelqu'un t'as touchée avec un de ces amuse-gueules exotiques.

Super.

— Je monte, dis-je. Je vais me laver les cheveux et me coucher. Je me suis assez amusée pour aujourd'hui.

— Et les machines à sous, alors ? demanda Lula.

— Demain.

À 7 heures, Lula et Connie n'étaient toujours pas remontées dans la chambre. J'enfilai un jean, un tee-shirt Lakewood Blue Claws⁶, celui qui porte la question « Vous avez des morpions ? » imprimée sur le devant. Je me coiffai d'une casquette de base-ball et descendis pour partir à la recherche de Lula. Je la trouvai en train de petit-déjeuner avec Connie. Dans son assiette : environ deux douzaines d'œufs brouillés et un immense collier de saucisses. Connie buvait un café.

Lula paraissait sur le pied de guerre, comme tous les jours. Connie donnait l'impression de revenir du royaume des morts. Ses cheveux bruns, complètement desséchés, se hérissaient en des formes bizarres. Son mascara avait dégouliné et accentuait ses cernes. Mais, le plus choquant de tout : elle ne portait pas de rouge à lèvres. Je ne l'avais jamais vue sans !

Je pris un siège et chipai une saucisse à Lula.

— Quelle heure est-il ? demanda Connie.

— Sept heures et demie.

— Du matin ou du soir ?

— Du matin.

Le bar était situé à proximité de la salle de jeu. C'est toujours comme ça dans un casino : tout donne sur la salle de jeu. Quelques flambeurs s'y trouvaient déjà, mais pas en très grand nombre. Les tables étaient surtout occupées par des hommes dépenaillés en manches de chemise, reliquats de la soirée de la veille. Une foule plus alerte se pressait aux machines à sous. Des lève-tôt désireux de ne pas perdre une miette de la journée. Moi, je ne suis pas joueuse, mais j'aime les éclairages et les couleurs flashy des casinos. J'aime les lumières au néon, les illustrations sonores de sons de cloche et de coups de sifflet et les drelin-drelin-drelin-drelin de l'argent gagné et perdu.

— Las Vegas ne ferme jamais, dit Lula. Incroyable, non ? Je suis même pas encore sortie de l'hôtel, mais il paraît qu'y a la tour Eiffel dehors, et le pont de Brooklyn et toutes sortes d'autres conneries.

— Qu'est-ce que tu as fabriqué toute la nuit ?

— J'ai commencé aux machines à sous, mais comme j'avais pas de chance du tout, j'ai enchaîné aux tables de black-jack. Là, je m'en suis

bien sortie, et puis après je m'en suis plus bien sortie du tout. Et me voilà... fauchée. Une chance que ce soit Vinnie qui me paye mon petit déj.

Connie appuyait sa joue sur le plateau de la table.

— J'ai perdu tout mon argent, gémit-elle. J'ai trop bu. Et j'ai paumé mes chaussures.

Regards de Lula et de moi sous la table. Effectivement, Connie était pieds nus.

— Je les ai laissées quelque part. Je ne sais plus où.

— Et c'est loin d'être le pompon, me dit Lula. Demande-lui pour la photo.

Connie sortit de son gros sac en cuir une pochette cartonnée contenant une photographie d'elle et d'un petit mec en smoking bleu pastel qui portait des rouflaquettes et une banane de rocker. Connie tenait un bouquet de fleurs.

— Je crois, dit-elle, qu'il est possible que je me sois mariée avec un sosie d'Elvis. Je vais me coucher. Réveillez-moi quand vous aurez arrêté Singh, et je remplirai les documents pour la police locale.

Elle se leva non sans mal, et Lula la regarda s'éloigner en titubant.

— C'est tout juste si je l'ai reconnue sans son rouge à lèvres, dit-elle. Elle s'est assise et, sur le coup, je me suis demandé qui c'était.

— On doit choper Samuel Singh aujourd'hui. Tu te sens d'attaque ?

— Moi ? Et comment ! Je suis déjà dans les starting-blocks. Je suis un vrai lapin Duracell. Comment tu comptes t'y prendre pour le coincer, ce lascar ?

— Singh a postulé pour un emploi dans un petit casino en ville. Mon contact ici est un certain Louis Califonte, le directeur du casino. Je pourrai le joindre à 9 heures, m'a dit Cone. Mon plan est de faire convoquer Singh au casino et de l'arrêter là-bas, ce sera plus facile.

— Tu pourrais pas le faire convoquer dans la soirée ? Comme ça, je pourrais aller faire du shopping. Il faut que j'aille voir les statues qui parlent au centre commercial du César. Et faut pas qu'on rate la féerie des eaux au Bellagio. Ce serait nul de repartir sans avoir vu ça.

Faire du shopping, ce serait cool, mais j'avais d'autres préoccupations. Des photos de cadavres. La disparition de Cari Rosen. Des roses rouges et des œillets blancs. De plus, je n'avais jamais fait d'arrestation hors du New Jersey, et j'avais compté sur l'aide de Tank.

Je mangeai une deuxième saucisse et composai le numéro de Ranger sur mon mobile.

— Tu as des nouvelles de Tank ? lui demandai-je.

— Il est avec moi. Le temps qu'il règle la question du contrôle de sécurité, il n'a pas pu avoir un vol pour Vegas. Le plus tôt qu'on ait pu lui trouver, c'est cet après-midi à 16 heures.

— On devrait pouvoir se passer de lui. Connie a réservé sur le vol

de retour de 19 h 30. Elle va obtenir auprès des autorités locales l'injonction d'expulsion de Singh du Nevada, et on devrait le ramener sans problème.

Waouh, si j'éprouvais ne serait-ce que la moitié de l'assurance que j'affichais, je serais bien partie !

— Le matos est dans les bagages de Lula... malheureusement, la compagnie aérienne a égaré ses deux sacs.

— Je fais livrer le nécessaire dans ta chambre à 9 heures.

— Tank t'a parlé des photos ?

— Ouais. Et Morelli aussi. Il n'est pas très jouasse.

— Cari Rosen a refait surface ?

— Oublie Cari Rosen, *baby*, ça vaut mieux.

Je ne pus réprimer un soupir, et coupai la communication. Même à 7 heures du matin, la salle de jeu était enfumée. Je plissai les yeux dans cette tabagie en me demandant s'ils avaient fait un rapprochement entre les dernières photos en date et Cari Rosen. J'appelai Morelli sur son fixe. N'obtenant pas de réponse, je réalisai soudain qu'il était 10 heures sur la côte Est et essayai sur son portable.

— Ouais ? dit Joe en décrochant.

Seulement le milieu de la matinée, et il semblait déjà de mauvaise humeur.

— Devine qui c'est ! pépiaï-je.

Silence.

Je grimaçai à l'intention de Lula.

— Il devrait être relax, dit-elle en enfournant ses œufs. Si y en a qui bossent dur, c'est nous. On est en mission, là.

— J'ai entendu, dit Morelli. Dis à Lula que j'ai sous le coude un mandat d'arrêt contre elle datant de l'époque où elle faisait le tapin.

— Parle-moi plutôt des photos et de Cari Rosen.

— On bosse encore sur les photos, mais au premier coup d'œil, ça pourrait être lui. On l'a retrouvé hier en fin de soirée. Quelqu'un l'avait jeté à l'angle de Laurel Drive et de River Road, un œillet blanc coincé dans la ceinture de son pantalon et... tu as vu les photos, inutile que je te décrive sa tête.

— Des suspects ?

— Quelques-uns. Pas d'arrestations, si c'est le sens de ta question.

Il ne me tardait pas trop de rentrer à Trenton. Je me sentais plus en sécurité à Las Vegas, loin de Cari Rosen et de Mister Œillets. Je pourrais aisément rester ici, lézarder au bord de la piscine et faire du shopping en racontant à Vinnie que l'arrestation se révélait plus compliquée que prévu.

— Connie m'a dit que vous preniez un vol de retour ce soir à 19 h 30, reprit Morelli. Vous avez déjà arrêté Singh ?

— Non. Mais si j'ai des problèmes aujourd'hui, Connie nous

changera de vol.

Moment de silence.

— Tu t'attends à avoir des problèmes ?

— J'espère en avoir, comme ça, je pourrai rabioter un jour de plus ici, voire une semaine. Je me sens davantage en sécurité ici qu'à Trenton.

Je coupai la communication, puis attendis que Lula ait mangé sa dernière saucisse.

— D'après ce que j'ai entendu de ta conversation avec Ranger, on n'a toujours pas retrouvé mes bagages, dit-elle. Alors, je dois absolument faire les boutiques. Faut que je me trouve de nouvelles fringues. Tout ce que cette compagnie aérienne à la con m'a donné, c'est une brosse à dents.

— Je croyais que tu avais perdu tout ton argent au jeu ?

— Ouais, mais si je fais du shopping ici, à l'hôtel, ça passe sur la note, et c'est Vinnie qui paiera. Ce ne serait que justice, de toute façon, étant donné que c'est un désastre, cette affaire.

Je remontai me doucher pendant que Lula faisait ses achats. Par souci d'économie, nous nous étions toutes les trois entassées dans une chambre. Elle était d'inspiration égyptienne. Connie donnait profondément dans l'un des deux grands lits, un oreiller sur la tête. Comme ma présence ne paraissait pas la gêner, j'appelai le room service et commandai du café et des viennoiseries, puis téléphonai à Lou Califonte.

Il proposa d'appeler Singh et de le convoquer pour, soi-disant, discuter du poste à pourvoir. J'attendais qu'on me livre des menottes dans la matinée, du coup, je le priai de fixer rendez-vous à Singh en début d'après-midi. Il me dit qu'il me rappellerait dès que tout serait au point.

De la chambre, je voyais les montagnes. Elles miroitaient, bleu fumée, voilées par les brumes de chaleur matinale. La vallée désertique qui y menait était sillonnée de routes, de galeries marchandes et de l'arrière du Strip. Je voyais le grand panneau publicitaire et l'enseigne au néon du casino-hôtel Le Rio.

Las Vegas est un endroit unique au monde. Même Disney World ne lui arrive pas à la cheville. J'y étais déjà venue deux fois. Il y a plusieurs années, puis l'année dernière pour la conférence de la PBUS, l'association qui regroupe les agences professionnelles de cautionnements judiciaires à l'échelon national. Je suis toujours frappée de voir à quel point Vegas grandit vite. Terrains de caravaning, mégamaisons, lacs et fontaines artificiels, hôtels et galeries marchandes toujours plus grands et toujours plus spectaculaires. Ils poussent en une nuit. C'est de la magie. La bonne vieille magie du capitalisme à l'américaine.

Aux environs de 9 heures, Lula entra en trombe.

— Accorde-moi une minute sous la douche, et je serai prête pour le rock'n'roll ! dit-elle. C'est le paradis pour faire du shopping, ici. J'ai vu de ces trucs, je savais même pas que ça existait. Tout est en spandex et à paillettes. C'est le rêve incarné d'une ex-pupute.

À 10 heures, nous sortions de la ville à bord d'une Taurus de location. Lula lisait la carte et m'indiquait l'itinéraire à suivre pour rejoindre l'adresse que Singh avait donnée sur sa lettre de candidature. Je n'avais pas l'intention de l'arrêter chez lui, mais j'avais envie de voir où il habitait. M'assurer que rien de bizarre ne se cachait là-dessous.

À Vegas, la plupart des grandes étendues de la banlieue sont occupées par des clubs de golf privés hyper-select. Nous nous trouvions en plein dans la banlieue de Vegas, mais du côté craignos. Nous passions devant de petites maisons miteuses du sud-ouest qui se succédaient à l'infini. Pas un quartier getthoïsé plein de tags et où le ramassage des poubelles n'a pas lieu ; plutôt un quartier négligé par manque de moyens. Les portes moustiquaires étaient de guingois, les jardinets envahis par la mauvaise herbe et le sable du désert, et les voitures, qui souffraient de la chaleur et de la sécheresse, avaient beaucoup trop de kilomètres au compteur.

Avant notre départ, Connie avait vérifié que Singh avait bien donné une bonne adresse et découvert qu'il habitait avec une certaine Susan Lu, barmaid au César. Ah ! Voilà donc la fameuse Susan. Il avait dû faire sa connaissance lors d'un déplacement professionnel, rester en contact avec elle par mail et décider de venir s'installer chez elle.

La maison ressemblait à toutes celles du quartier : un modeste bungalow en bardeaux d'un étage. Le petit jardin de derrière était clôturé. Pas de Bouh à l'horizon, mais une grande partie du jardin était invisible de la rue.

— Sûr que c'est tentant de frapper à sa porte et de le traîner jusqu'ici par la peau flasque de son petit cul, dit Lula. On pourrait l'enfermer dans le coffre et aller faire les boutiques !

— On n'est pas assez douées pour ça. On n'a même pas de menottes. Je ne veux pas prendre le risque de tout faire foirer.

Mon portable sonna. C'était Lou Califonte qui m'annonça qu'il n'avait pas réussi à joindre Singh. Il avait parlé à Susan Lu qui lui avait dit que Singh était parti très tôt le matin et n'était pas encore rentré. Elle l'attendait pour déjeuner. Califonte avait fixé un rendez-vous de principe à 14 heures.

— C'est pas rageant, ça ? s'écria Lula. Juste au beau milieu de notre dernière journée ici ! Il paraît que Siegfried et Roy exhibent leurs tigres. Combien de fois dans une vie on a la chance de pouvoir voir l'animal de Siegfried ?

— Aide-moi juste à ramener Singh à l'hôtel, puis tu pourras aller te promener pendant une heure ou deux. On ne doit pas partir avant 18 h 30 pour l'aéroport.

— Ouais, d'autant que j'ai pas de bagages à enregistrer.

À notre retour à l'hôtel, il était un peu plus de 13 heures. Connie dormait toujours comme un loir, l'oreiller sur la tête. Une petite boîte en carton hermétiquement fermée était posée sur la table basse. L'envoi de Ranger. Un petit arrangement floral trônait à côté. Roses rouges et œillets blancs. Sur le bristol qui accompagnait les fleurs était écrit : *Je te devance encore d'une courte tête. Exit Singh. Le jeu continue.*

J'en fus tout abasourdie.

— Hé ! cria Lula. Ça va ?

Je reculai d'un pas et me cognai à un fauteuil dans lequel je me laissai tomber. La tête me tournait. Je m'étais attendue à tout sauf à ça. J'étais totalement prise de court. Le tueur savait que j'étais à Las Vegas ! Le pire, c'était que lui aussi devait y être ! J'étais convaincue qu'il m'annonçait avoir tué Singh qui, d'après Susan Lu, était vivant ce matin.

— Je crois qu'il est mort, dis-je.

— Qui ça ?

— Singh.

Je laissai tomber la carte par terre. Lula la ramassa et la lut.

— Je pige pas, dit-elle.

— Accorde-moi une seconde, et je vais t'expliquer.

Je trouvai le chemin de la salle de bains où je restai immobile jusqu'à ce que je sois sûre de ne pas vomir. Lula m'observait du pas de la porte. Je levai la main.

— Ça va mieux, dis-je. Sous le coup de la surprise, j'ai eu le souffle coupé.

Je sortis de la salle de bains, regagnai le bureau et relus la carte. Elle portait l'en-tête de l'hôtel. Le bouquet avait été envoyé par l'intermédiaire de l'hôtel.

J'appelai le réceptionniste et patientai le temps qu'il retrace cet envoi. Il reprit la ligne pour m'annoncer que la commande avait été passée par téléphone sur la carte de crédit d'un certain Cari Rosen. L'hôtel ne pourrait pas établir l'origine de l'appel.

— Tu crois qu'elle est morte ? demanda Lula, campée au-dessus de Connie. Elle bouge pas sous son oreiller.

— Enlève-le.

— Moi ? Jamais ! Si jamais elle est plus en vie, je préfère pas voir ça.

Je m'approchai et ôtai l'oreiller du visage de Connie. Elle entrouvrit un œil et le fixa sur moi.

— Tu as arrêté Singh ?

— Non. Je crains qu'il ne soit mort.

— Mort ou vif, pour moi, c'est du pareil au même, dit Connie en s'asseyant dans le lit. Je n'arrive pas à dormir dans cet hôtel. Les livreurs n'arrêtent pas d'entrer et de sortir. Tu as vu qu'on t'avait apporté des fleurs ?

— Tu parles de fleurs !

Je les mis au parfum.

— Oh, la vache ! s'écria Lula. Pourquoi tu me l'as pas dit plus tôt ?

— Tout ça me paraissait très bizarre... Et la police voulait que cet élément ne soit pas divulgué tant qu'on n'avait pas associé les photos à une victime.

— Hé, mais je sais garder un secret, moi ! s'écria Lula. Ma bouche est scellée.

Elle joignit le geste à la parole.

— Tu es incapable de garder un secret très longtemps, dis-je. Tu ne sais pas garder un secret.

— Ça, c'est pas vrai ! Regarde : est-ce que je t'ai raconté pour Joe et Terry Gilman ?

Durant deux ou trois secondes, une chape de plomb s'abattit sur la chambre. Nous nous regardions toutes les trois, bouche bée.

— J'ai rien dit, murmura Lula dans un souffle.

Je sentis mes sourcils se froncer méchamment.

— Quoi, Joe et Terry Gilman ?

— Si tu continues à me regarder comme ça, tu vas devoir te faire faire des injections de Botox.

— Tu parles de la fois où il a dû sauter par la fenêtre de chez elle ?

— Non, de celle où ils sont sortis tous les deux d'un motel bras

dessus bras dessous.

— Quand ?

— Oh, il y a deux semaines, pas plus. C'était un samedi après-midi, je faisais du shopping à Quaker Bridge, et, tu sais qu'il y a des motels au bord de la voie rapide où on peut louer les chambres à l'heure ? Ben, je les ai vus sortir d'un de ces motels crades de chez crades. Tu sais, celui avec l'encadrement de fenêtres bleu et le puits aux vœux devant l'entrée. J'ai failli en quitter la route.

— Tu es certaine que c'étaient Joe et Terry ?

— Je te parie qu'ils devaient manigancer des trucs de flics. C'est pour ça que je t'en avais pas parlé. J'étais sûre que tu ferais cette tronche, et voilà, ça y est, maintenant tu vas nous péter un câble et en faire tout un fromage.

Du bout des doigts, je m'efforçai de lisser ma ride du lion.

— Je ne pète pas de câble, moi ! Est-ce que j'ai l'air de péter un câble, moi ?

— Et comment !

Au moins, je ne pensais plus à l'autre barjot et à ses fleurs. C'est toujours mieux d'avoir le choix entre plusieurs sujets d'inquiétude...

— Ouvre le paquet que nous envoie Ranger, dis-je à Lula. Moi, il faut que j'appelle Morelli pour le mettre au courant pour les fleurs.

— Ouais ? soupira Joe en décrochant.

J'avais vraiment eu l'intention de commencer par lui parler du bouquet de fleurs, mais la connexion entre mon cerveau et ma bouche se brouilla, et j'attaquai sur le sujet qui fâche.

— Au fait, dis-je pour ouvrir le feu, tu as vu Terry Gilman ces derniers temps ?

— Je l'ai vue pas plus tard qu'hier. Pourquoi ?

— Tu es vraiment une ordure.

Il y eut un instant de silence durant lequel, j' imagine, Morelli regardait la pointe de ses chaussures et remerciait le ciel de ne pas m'avoir épousée.

— Et c'est pour me dire ça que tu m'appelles ?

— Non : je t'appelle pour te signaler que je viens de recevoir un très joli bouquet. Roses rouges et œillets blancs.

Je lui lus le bristol.

— Les fleurs ont été commandées via l'hôtel et payées avec la carte de crédit de Cari Rosen, poursuivis-je. Ce ne serait peut-être pas une mauvaise idée que tu préviennes sa famille de faire opposition. Apparemment, le tueur lui aura barboté sa MasterCard.

— Il prend son pied, commenta Joe. Pour lui, c'est comme une partie d'échecs. Le pire, c'est que ses coups sont tous gagnants. Il prend tes pièces les unes après les autres.

— Celle qui nous occupe était avec sa colocataire, Susan Lu, pas

plus tard que ce matin. Plus de nouvelles depuis. Je suppose que tu n'as pas placé Bart Cone en garde à vue ?

— Non, mais on le surveille de près. Il n'est pas à Vegas, ça, j'en suis sûr.

— Et ses petits frères ?

— On les a interrogés tous les trois hier en fin d'après-midi. On est samedi, ils ne travaillent pas, mais je vais m'assurer qu'on les suive à la trace et qu'on sache tout de leur emploi du temps.

— Je vais retourner voir Susan Lu. Je te rappelle s'il y a du nouveau.

— Je serais moins inquiet si tu restais dans ta chambre d'hôtel jusqu'à l'heure de ton avion. Laisse la police de Vegas s'occuper de Susan Lu.

— Ça va aller. Ranger m'a fait porter une trousse de premiers secours, et Lula et Connie seront là pour me couvrir.

— Oh, meeeeeerde, dit Morelli.

— C'est comme à Noël ! s'écria Lula en ouvrant le paquet de Ranger. J'adore recevoir des cadeaux. Regardez ça ! Bombes lacrymo au poivre. Une pour chacune. Des menottes. Pas du toc, en plus. Haut de gamme, ces bracelets. Des fers. Et un .38 Smith & Wesson à canon court. Je suppose qu'il est pour toi, vu que, moi, je tire au Glock. Ah, et voilà une boîte de balles pour ton .38.

Lula continua de fouiller dans le paquet.

— Hé ! dit-elle. Y a pas de Glock. Il est où mon flingue ? Elle retourna la boîte. Un mot et un pistolet paralysant en tombèrent.

Je pris le mot et laissai le pistolet paralysant à Lula.

Appelez si vous avez besoin d'aide. Je passerai vous chercher à votre hôtel à 18 heures pour vous emmener à l'aéroport. Erik.

Son numéro de téléphone figurait au bas de la page.

— C'est qui, Erik ? demanda Lula qui lisait par-dessus mon épaule.

— Ranger m'a dit qu'il m'envoyait du matériel pour remplacer celui qu'on a perdu avec les bagages. Apparemment, cet Erik en fait partie.

Je chargeai le .38 et le glissai dans ma besace. Je coinçai la bombe de défense petite taille dans une poche de mon jean, j'enfonçai à moitié les menottes dans une poche arrière puis enfilai un fin sweat-shirt à fermeture éclair qui allait me faire transpirer mais qui dissimulait les menottes. Je décrochai le téléphone et demandai notre voiture.

— Je viens avec vous, dit Connie. Accordez-moi cinq petites minutes, le temps de passer sous la douche.

Une demi-heure plus tard, je quittais la chambre en direction du hall d'entrée, encadrée par Lula et Connie. Entre-temps, Connie avait

contacté un agent de cautionnement local et s'était fait livrer d'autres armes. Du coup, toutes deux portaient chacune deux revolvers, un dans le creux des reins, et l'autre dans leur sac à main. J'avais nettement moins peur de me faire descendre par le tueur aux œillets que par elles.

— Vous savez ce que je pense ? dit Lula dans l'ascenseur. Je pense qu'on va au casse-pipe.

Je pouvais toujours demander à Erik de nous escorter, mais, pour avoir déjà côtoyé des hommes de Ranger, je savais que rien ne me garantissait qu'il serait moins effrayant que le tueur aux œillets.

Connie gardait le silence. Elle avait plus d'un cadavre de la mafia dans son placard et elle prenait sa mission soldatesque très au sérieux.

Il était plus de midi lorsque nous nous garâmes dans l'allée de chez Susan Lu, descendîmes de voiture et sonnâmes à sa porte.

Susan Lu mesurait un peu plus d'un mètre soixante, avait le visage aplati comme une assiette et des cheveux bruns raides et brillants. Elle paraissait plus âgée que Singh. Je lui donnais entre quarante et quarante-cinq ans. Elle fut surprise de nous trouver sur le seuil de chez elle et se crispa aussitôt. Elle nous prenait sans doute pour un trio de missionnaires faisant du démarchage à domicile, je comprenais sa réaction. Je regardai par-dessus son épaule et vis un petit chien blanc au poil frisé qui grattait comme un fou à un portillon de sécurité pour bébé qui l'isolait dans la cuisine. Bouh !

Je me présentai, ainsi que Lula et Connie, puis lui demandai si nous pouvions entrer. Susan Lu me répondit que non, mais nous entrâmes tout de même. Face à nous trois, elle ne faisait pas le poids.

Je savais déjà que Singh n'était pas là. Sa voiture ne se trouvait pas dans l'allée. De toute façon, j'étais à peu près certaine qu'il était mort. Il n'empêche, ça ne coûtait rien de demander.

— Samuel Singh est là ?

— Non, répondit-elle. Il est sorti ce matin pour acheter un paquet de cigarettes, et il n'est toujours pas rentré. Il devrait être là depuis des heures. Il ne répond pas sur son portable. Ce qu'ils peuvent être nuls, ces mecs. Écoutez, j'aimerais beaucoup bavarder avec vous, mais je dois me préparer pour aller au travail, et je ne me sens pas d'humeur très sociable sans mon paquet de clopes.

Bouh s'était mis à japper. Ouah, ouah, ouah. Et, à chaque aboiement, il se dressait sur ses petites pattes arrière.

— Il est à Samuel, ce chien ?

— Ouais. Je ne sais pas ce qu'il a. En général, ce petit merdeux reste couché dans un coin. C'est la première fois que je le vois essayer de sortir comme ça.

Lula, qui avait reculé d'un pas, se balançait d'un pied sur l'autre. Dieu seul savait ce que son sac contenait. Un cochon de lait, deux

douzaines de hamburgers, une dinde de dix kilos ?

— Sammy l’a ramené juste pour enquiquiner une vieille bique et sa fille. Il louait une chambre chez elles, et il m’a dit que la mère semblait tout droit sortie d’un film d’épouvante. Il voulait prendre une photo de lui avec le chien et la leur envoyer, mais il n’a pas pu s’y résoudre. Après la séance photo, le chien devait partir pour la fourrière. Saleté de clebs !

Je tendis ma carte à Susan.

— Dites à Samuel de m’appeler s’il revient.

— Oui, bien sûr.

Nous remontâmes en voiture, je sortis en marche arrière de l’allée, fis le tour du pâté de maisons, puis me garai à une cinquantaine de mètres de chez Susan Lu, derrière une camionnette qui empêchait qu’on nous voie de chez elle.

— Tu crois que Singh va se pointer ? demanda Lula.

— Nan.

— Moi non plus.

— Tu t’es garée ici pour qu’on garde l’œil sur Susan Lu ?

— Ouais.

— Tu attends qu’elle parte de chez elle pour lui carotter le chien, c’est ça ?

— Ouais.

Connie, assise à l’arrière, devait sans doute se demander à quel agent de cautionnement local elle ferait appel pour nous faire remettre en liberté lorsque nous nous serions fait arrêter pour effraction.

Au bout d’un quart d’heure sans air conditionné, la voiture commençait à cuire sous le soleil du désert.

Lula s’endormit bientôt sous l’effet de la chaleur, la tête renversée en arrière, la bouche ouverte. Et en ronflant. En ronflant très fort.

— Bon sang, dit Connie, je n’ai jamais rien entendu de pareil. On se croirait enfermées dans une voiture avec un moteur d’avion à réaction.

Je donnai un coup de coude à Lula.

— Réveille-toi ! Tu ronfles !

— Ça, sûrement pas ! Je ronfle jamais.

Et elle repartit de plus belle.

— Je ne supporte plus, dit Connie. Il faut que je descende.

Je la rejoignis sur le trottoir et nous nous éloignâmes dans la rue. Nous portions des casquettes de base-ball et des lunettes noires, mais pas d’écran total. Je sentais le soleil brûler la peau dénudée de mes bras.

— Récapitulons, reprit Connie. Lillian Paressi, Howie au McDo, Cari Rosen et probablement Samuel Singh sont tous liés au même tueur en série. Et sa prochaine cible, c’est toi.

— Pour Howie, Cari et Samuel, je ne sais pas, mais Lillian Paressi a reçu elle aussi un bouquet de roses rouges et d'œillets blancs, ainsi qu'un mot, juste avant d'être assassinée.

— Comme ceux que tu reçois depuis quelque temps.

— Mouais. Donc, j'en conclus qu'il aime asticoter ses futures victimes. Les effrayer avant de frapper. C'est une sorte de jeu pour lui.

— Tu es sûr que c'est « lui » ?

— Je ne suis sûre de rien. Au début, je soupçonnais Bart Cone, mais la police ne le lâche pas d'une semelle. Si Cone est toujours à Trenton, et si Singh est mort quand il refera surface, ça élimine Cone de la liste des suspects.

À notre retour à la voiture, Lula ronflait toujours comme un sonneur, et deux chiens attendaient patiemment, assis sur le trottoir à côté de la portière passager.

— Je ne sais pas ce qui me fait le plus flipper, dit Connie. Que tu sois harcelée par un serial killer, ou que Lula se balade avec des côtes de porc dans son sac. J'ai l'impression d'être dans du Stephen King !

Il était 14 heures. J'appelai Califonte pour lui demander si Singh s'était présenté au rendez-vous. Il me répondit que non, qu'il en était navré. Je lui donnai mon numéro de portable en lui demandant de me prévenir au cas où Singh arriverait.

Je remontai en voiture, imitée par Connie. Et me bouchai les oreilles, toujours imitée par Connie. Au bout de cinq minutes, mon tee-shirt était trempé et mon visage ruisselait de transpiration. Grandeur et décadence de la vie d'une chasseuse de primes.

— Tu peux me réexpliquer pourquoi nous restons ici à fondre au soleil ? demanda Connie.

— Le chien.

— J'ai besoin d'une meilleure raison que ça.

— Je ne sais pas pourquoi, mais ce chien provoque chez moi une montée d'hormones. Il est petit et sans défense. Ses yeux en boutons de bottine ! Son regard si confiant ! Et il finirait à la fourrière ? Quelle horreur ! Je ne peux pas les laisser faire ça.

— Donc, tu dois sauver ce chien.

— Il compte sur moi.

— S.O.S. Stéphanie Plum ! ironisa Connie.

— Tu veux que je t'appelle un taxi ? Tu peux retourner à l'hôtel.

— Surtout pas. Je serais obligée de m'alanguir au bord de la piscine à me faire bronzer pendant que des serveurs à moitié nus m'apporteraient des boissons fraîches. Quelle barbe, alors que je peux rester ici à écouter les ronflements de Lula !

Susan Lu quitta son domicile peu après 14 heures. Elle marcha jusqu'à l'arrêt d'autobus à l'angle de la rue, à l'opposé de l'endroit où nous nous trouvions.

— Ouf ! soupira Connie. J'atteignais la limite de mon seuil de tolérance aux ronflements et à la transpiration.

— Réveille-toi, Lula, lui dis-je en la poussant du coude. Susan Lu vient de partir de chez elle. On peut aller libérer Bouh.

Lula tentait de me regarder en clignant des paupières.

— J'ai l'impression que mes yeux sont frits, dit-elle. Je suis plus aussi jeune qu'avant. Une seule nuit blanche à la con et je tiens plus le choc. Quelle étuve ici ! Comment peut-on vivre dans un endroit pareil, je vous le demande...

Je mis le contact et j'allai me garer dans l'allée de chez Susan Lu. Escortée par Lula et Connie, je fis le tour de la maison et Lula essaya d'ouvrir la porte de la cuisine.

— Fermée à clé, dit-elle. Dommage que tu sois contre l'effraction des maisons.

— Là, c'est pour la bonne cause, répondis-je. Je suppose qu'on peut forcer la porte... en y mettant les formes.

— Han ! souffla Lula.

Elle flanqua un coup de sac à main dans la fenêtre à côté de la porte et la vitre vola en éclats.

— Oups ! fit-elle. Je crois que j'ai cassé la vitre sans le faire exprès. Sur ce, elle passa le bras à l'intérieur et ouvrit la porte.

— Pfff, soupira Connie. Tu ne peux pas faire un peu plus de bruit tant que tu y es ? Il y a peut-être quelqu'un dans le quartier qui n'a pas encore entendu.

Je marchai sur la pointe des pieds parmi les morceaux de verre, pris Bouh dans mes bras et le tendis à Lula. Je fis un rapide tour de la maison. Je pris l'ordinateur portable de Singh, mais ne vis rien d'autre d'intéressant. J'essayai la poignée de la porte pour en faire disparaître les empreintes de Lula, puis nous repartîmes.

— Hé ! fit Lula. On est comme Robin des Bois et compagnie. On a sauvé ce petit bout de chou. Ça me donne envie de chanter la chanson de Robin des Bois.

Nous nous arrêtâmes net pour y réfléchir une fraction de seconde.

— Oh, zut, pesta Lula. Y a pas de chanson de Robin des Bois.

Retour à la Taurus de location, et pffft, départ du quartier sur les chapeaux de roue. Autant ne pas perdre de temps au cas où quelqu'un nous prendrait pour des voleurs de chiens et aurait la bonne idée d'appeler la police. Le trip Robin des Bois, les flics risqueraient de ne pas trop comprendre.

Je fis une halte au supermarché pour acheter un collier, une laisse, et un petit sac de croquettes pour chiens. J'en profitai pour prendre des Popsicles pour Connie et moi, et un kilo de tranches de jambon supérieur pour Lula.

J'ignorais si le Luxor acceptait les chiens, mais je me dis que ça ne

valait pas la peine de s'embêter à s'en assurer. J'emmitouflai Bouh dans mon sweat-shirt et le montai ni vu ni connu dans la chambre.

— Oh, quelle plaie ! s'exclama Lula en entrant. Regardez ce qu'il y a là. Mes bagages. Juste à temps pour que je les ramène à la maison.

— Avec de la chance, ils ne se perdront pas cette fois.

— Tu crois pas si bien dire. Je prends pas l'avion, moi. Je rentre en voiture.

— Tu en as pour plusieurs jours.

— Je m'en fiche. Rien de ce que vous pourriez dire me convaincra de remonter en avion. Je garde la voiture de location. Comme ça, je pourrai ramener Bouh. J'aime pas l'idée de le confier au personnel de ces aéroports.

Bouh trottnait dans la chambre, faisant son tour d'inspection.

— Ce qu'il est mimi, reprit Lula. Je comprends que Nonnie veuille le récupérer.

Là, j'avais un problème. Il y avait peu de chance que les fleurs soient un canular et qu'une raison autre que sa mort ait empêché Singh de se présenter à son entretien d'embauche. Mais je n'avais pas envie de repartir pour apprendre en chemin qu'il était vivant et se la coulait douce à Vegas. J'appelai Morelli, puis Ranger. Ni l'un ni l'autre n'avait de nouveau. Du coup, je téléphonai à mes parents.

— Tout le monde va très bien, me dit Mamie. À part Albert. On dirait que c'est lui qui a des contractions. Mais ça, ce n'est pas possible, hum ?

Quand j'étais petite, ma famille me paraissait tout ce qu'il y avait de plus ordinaire. J'étais la gamine turbulente, ma mère avait toujours raison, ma sœur était parfaite et mon père solide comme un roc. Ce n'est que très récemment que je me suis rendu compte que rien n'était aussi simple. Les gens sont compliqués et bourrés de problèmes. Cela dit, les difficultés de ma famille ne semblent pas gigantesques. Nous sommes des besogneux. Nous mettons un pied devant l'autre et continuons d'avancer. Et nous finissons par arriver quelque part. Certes, l'endroit n'est peut-être pas spectaculaire, mais c'est un endroit comme un autre. Et pendant que nous travaillons, il arrive que nos problèmes glissent vers le bas de notre liste de priorités et que nous les oublions... au prix de petites crampes d'estomac.

Le plus souvent, nous les résolvons en mangeant des gâteaux.

J'avais faim, mais j'hésitais à appeler le room service, car je craignais qu'on ne découvre Bouh. Le room service, c'est ce qui arrive en troisième position sur ma liste de choses préférées. La première, c'est les gâteaux d'anniversaire. La deuxième, c'est... faire l'amour. Puis juste après, c'est le room service. C'est encore mieux que d'avoir une maman : on commande ce qu'on veut, et on vous le livre à domicile, sans culpabilisation aucune, sans contrepartie. C'est dingue,

non ?

— Je sors acheter à manger, annonçai-je. Je veux aussi vérifier les déclarations de Susan Lu, et voir si elle est vraiment à son travail.

— Je t'accompagne, dit Lula.

Connie bondit sur ses pieds.

— Je pars avec vous !

Les trois Mousquetaires au féminin.

Après avoir donné à Bouh un bol d'eau et lui avoir demandé d'être bien sage, j'accrochai la pancarte *Ne pas déranger* à la poignée de la porte, je fermai à clé, et nous partîmes.

Selon les renseignements de Connie, Susan Lu travaillait au César. Cet hôtel-casino se trouvait tout juste à la mauvaise distance du Luxor. Trop près pour justifier de prendre un taxi. Trop loin pour s'y rendre à pied par cette chaleur.

Comme nous sortions de l'hôtel et prenions une grosse bouffée d'air qualité fournaise à plein régime, Connie décida pour nous.

— Je refuse d'y aller à pied, dit-elle. Et je tirerai sur la première d'entre vous qui dira le contraire.

Le Palais de César, c'est tout ce qu'un casino doit être : bruyant, enfumé, tape-à-l'œil et bondé de gens impatients de jeter leur argent par les fenêtres. Et, comme si cela ne suffisait pas, il offre une gigantesque galerie marchande. Les hôtessees assurant le service aux tables de jeu portent toutes de petites toges qui avantagent certaines filles plus que d'autres. Je craignais que Susan Lu ne casse pas des briques en toge. Mine de rien, nous fîmes le tour de la salle, mais sans la repérer.

— Ça marchera pas, dit Lula. C'est trop grand ici. Y a trop de nanas en toge. Sans compter qu'y a des bars de chaque côté, plus les restaurants.

— Je ne sais pas trop comment vous l'annoncer, souffla Connie, mais j'ai bien l'impression qu'on nous suit. Vous voyez le type en noir au pied de la statue de César ?

Lula et moi nous retournâmes à l'unisson pour vérifier.

— Ne le regardez pas ! ordonna Connie, les dents serrées. Aussitôt dit aussitôt fait.

— Faites celles qui cherchent quelqu'un des yeux, suggéra Connie. Aussitôt dit aussitôt fait.

— Je ne le reconnais pas, finis-je par dire.

Connie le regarda en douce.

— Il était dans le hall du Luxor quand nous sommes parties.

— Ce n'est sans doute qu'une coïncidence, lui répondis-je.

À peu près un mètre quatre-vingts, corpulence moyenne, costume noir, chemise noire, cravate en soie noire, cheveux bruns plaqués en arrière derrière ses oreilles.

— Je vous parie qu'il a une bagnole violette avec une poupée qui dodeline de la tête sur le tableau de bord, dit Lula. Je vous parie que c'est un mac. Les macs, je les reconnais au premier coup d'œil. La question, c'est pourquoi un mac nous suivrait ?

Regards de Connie et de moi vers Lula.

— Quoi ? dit-elle.

Lula portait un tee-shirt rose en stretch qui proclamait SEXY en paillettes argentées en travers de ses seins. Son col en V révélait un décolleté vertigineux, et le peu de tissu autour était enfoncé dans une minijupe assortie en spandex.

— Hé ! s'écria-t-elle. C'est pas moi qui demande aux gens s'ils ont des morpions, je te signale !

Je baissai les yeux sur mon tee-shirt.

— C'est pour soutenir l'équipe de base-ball de Lakewood, dis-je. Un cadeau de Joe.

— Han ! grommela Lula.

Pour moi, l'homme en noir n'était pas proxénète. Je lui trouvais plutôt l'air d'un type qui achetait *Vogue Hommes International* et croyait à ce qu'il lisait. Il devait venir de Los Angeles et travailler au service courrier d'un agent artistique.

— Dirige-toi vers une table de black-jack, me dit Connie. On verra s'il te suit.

— D'accord, mais je te préviens, je ne joue pas. Je me contenterai de regarder.

— C'est ridicule, fit Connie en me tirant par la bandoulière de mon sac. Tout le monde peut jouer au black-jack. Il suffit de savoir compter jusqu'à vingt et un. Je ferai passer ça en notes de frais.

— Tu n'as qu'à jouer, toi.

— Ça ne le fera pas. Je veux voir s'il te suit, toi. C'est peut-être Mister Œillets. Alors, tu vas t'asseoir, pendant que Lula et moi, on fera mine de disparaître, mais on garde l'œil sur toi. Ensuite, on avise.

— Il arrive, chuchota Lula. Il approche. Il essaie de passer inaperçu, mais je l'ai dans le collimateur.

Connie me poussa vers une chaise inoccupée.

— Assieds-toi là, m'ordonna-t-elle. Il y a une ouverture à cette table.

— C'est une table à mise minimum de vingt-cinq dollars, dis-je. Il n'y a pas de places aux tables à pièces ?

Deux hommes et deux femmes y jouaient déjà. Ils buvaient, fumaient et arboraient un visage inexpressif. Ils avaient l'air de savoir ce qu'ils faisaient. Ils regardaient le croupier, puis tapaient sur la table. Apparemment, ça signifiait quelque chose. L'une des femmes voulut doubler. Elle perdit tous ses jetons sur ce coup. Je pris une note mentale : ne jamais doubler.

Au tour suivant, Connie jeta un billet de cinquante dollars sur la table. Le croupier me donna deux jetons et fit disparaître le billet par une fente.

Tout le monde posa des jetons au milieu de la table, alors je fis pareil. Je lançai un coup d'œil à Connie juste derrière moi, mais elle n'était plus là. Quand je reportai mon attention sur la table, deux cartes retournées me faisaient face. Un roi et un as.

— Le vingt et un gagne, annonça le croupier.

Et il me donna une pile de jetons.

Waouh ! J'avais gagné ! Sans rien faire.

Les autres joueurs firent leurs annonces, puis le tour suivant commença et de nouveaux jetons furent poussés au centre de la table. J'y ajoutai les miens. Le croupier me donna deux cartes. Un six et un valet. Panique à bord. Ça vaut combien, déjà, un valet ? Dix points ? Dix, ça me paraît raisonnable pour un valet. Donc, j'avais seize points. Je regardai autour de moi. Les autres m'observaient. Ils attendaient que je dise quelque chose.

Le croupier me demanda si je voulais une carte. Autre bouffée de chaleur. Il ne fallait surtout pas que je dépasse vingt et un. Je devais faire une soustraction, et j'ai horreur de ça.

— Ouais, répondis-je. Donnez-moi une autre carte.

Le croupier me demanda alors si j'étais *sûre* de vouloir une autre carte.

— Vous avez un six, alors, selon notre bible, vous ne pouvez pas demander une autre carte, dit-il.

Je ne savais pas de quelle « bible » il parlait, mais comme tous les autres joueurs semblaient d'accord avec lui et leur bible, je décidai de ne pas demander de carte.

Le croupier avait un six et un dix posés devant lui. Il se distribua un dix.

— La banque a sauté, annonça-t-il.

Et je reçus un autre jeton. Youpi ! Pas étonnant que les gens aiment jouer. C'est super facile.

On commença une nouvelle partie, et je reçus de nouveau seize points par les deux premières cartes. Le croupier avait un neuf. Je lui dis que je ne voulais pas d'autre carte. Après tout, ça avait bien marché les deux premières fois. Mais là, il m'expliqua que ma décision allait à l'encontre de leur « bible ».

— D'accord. J'obéis à la bible, alors. Carte !

Je reçus un roi de cœur.

— À sauté ! cria le croupier.

Et il prit mon jeton et mes cartes.

Vous parlez d'une bible !

Je jouai un autre tour. Perdis un autre jeton. Les autres firent leurs

annonces, puis ce fut reparti pour un tour. Connie avait disparu de la circulation. L'homme en noir s'était placé juste derrière moi, il m'observait. Je le sentais dans mon dos. Des images de photos de crânes fracassés surgirent dans ma tête. Le souvenir de la sensation de chaud et d'engourdissement qui avait précédé ma perte de conscience lorsque j'avais reçu la fléchette anesthésiante me submergea. Je sentis qu'une crise de panique menaçait de m'assaillir.

Le croupier voulut savoir si je comptais jouer.

— Comment ? lui demandai-je.

— Vous devez miser pour pouvoir jouer.

Je posai un jeton rouge dans ma case.

— Les rouges valent cinq dollars, me rappela le croupier. La mise minimum est de vingt-cinq dollars à cette table.

Je fis glisser vers lui un jeton d'une autre couleur. Les jetons portent tous des numéros, mais j'étais trop à cran pour comprendre quoi que ce soit.

Le croupier me distribua un dix de pique et un deux de cœur. L'addition était facile. Douze. La route est longue jusqu'à vingt et un, pas vrai ? Je demandai une autre carte. Ce qui provoqua une longue controverse. Apparemment, la « bible » n'était pas très claire sur ce point. Le croupier me donna un dix de carreaux. Aaargh ! J'avais « sauté », encore !

Je ne savais pas combien il me restait au juste, car j'avais toutes les peines du monde à additionner tous ces jetons de différentes couleurs, mais ce que je savais, c'est que ce n'était pas beaucoup. Assez pour une autre partie, peut-être.

Au début du tour suivant, je fis glisser deux jetons dans ma case. Le croupier me donna un neuf de pique et un trois de trèfle. Je me mordillais la lèvre inférieure, je ne savais quelle décision prendre... soudain, je sentis une main sur mon épaule. Je me retournai. C'était l'homme en noir.

— Je vais vous aider, me dit-il.

Un boucan du diable retentit derrière moi. J'entendis Lula pousser un cri perçant et sentis l'homme en noir avoir le souffle coupé sous l'effet de la surprise, se détacher de moi et basculer en arrière. À la table, tous les joueurs se levèrent, sidérés, incrédules, moi la première.

Lula et l'homme en noir étaient par terre. Elle, assise sur lui, le plaquant au sol de tout le poids de son gros popotin ; lui, à peine visible sous la montagne de spandex rose, étalé de tout son long. Seuls sa tête et ses pieds dépassaient. Connie avait posé le pied sur une de ses mains.

— Plus un geste ! cria Connie au pauvre type en noir tout écrabouillé.

À première vue, il ne risquait pas de remuer le petit doigt. Je

n'étais même pas sûre qu'il puisse respirer.

Des agents de sécurité en uniforme et en civil apparurent aussitôt et séparèrent Lula de l'homme en noir manu militari.

— Il allait sortir son revolver ! cria Lula. C'est un assassin !

L'homme en noir ne bougeait pas, toujours étendu sur le dos, cherchant l'air.

— J'ai ma carte dans ma poche intérieure, dit-il. Et le dos cassé aussi, je crois.

— Vous pouvez plier les orteils ? lui demanda l'un des agents de sécurité.

— Ouais.

— Et vos doigts ?

Il remua ceux d'une main, son autre main étant toujours bloquée sous le pied de Connie.

— Aïe, gémit-il à son intention.

Connie ôta son pied.

— Désolée, dit-elle.

L'un des agents de sécurité en civil lut la carte.

— Erik Salvatora. Apparemment, c'est un flic du dimanche.

— J'ai ma licence de détective privé spécialiste en sécurité, précisa Salvatora. RangeMan SARL m'a embauché pour assurer la protection de Mlle Plum pendant son séjour en ville. Dieu seul sait pourquoi elle est accompagnée par la Grosse Bertha et Miss Bulldozer.

Il travaillait pour Ranger. RangeMan, c'est la raison sociale de Ranger.

— Hé ! s'écria Lula. Fais gaffe à pas traiter n'importe qui de Grosse Bertha, toi ! C'est plus permis tout ce politiquement incorrect, petite couille molle !

— C'est un horrible malentendu, dis-je à la ronde. Mes amies et moi-même n'avions pas compris qu'il avait pour mission de me protéger. Mon garde du corps habituel a raté l'avion.

À présent, tout le monde se demandait qui je pouvais bien être pour avoir un garde du corps. Moi, je n'avais qu'une envie : qu'on en finisse au plus vite. Nous portions toutes les trois des armes, sans doute illégalement. Je ne connaissais rien aux lois sur le port d'armes dans le Nevada.

— Je croyais qu'il allait sortir son revolver, dit Lula.

Erik se releva avec peine.

— Je cherchais mon portefeuille, je voulais lui acheter des jetons. Je devais garder mes distances, mais je ne supportais plus de la voir jouer comme ça. C'est la plus mauvaise joueuse de black-jack que j'aie vue de ma vie.

— Je suis vraiment navrée, lui dis-je. Voulez-vous qu'on vous conduise à l'hôpital ou ailleurs ?

— Non ! Ça va aller. Je ne dois avoir qu'un déplacement de vertèbre et un ou deux os de la main cassés.

— Ne vous inquiétez pas pour 18 heures, lui criai-je tandis qu'il s'éloignait. Si ça se trouve, il est possible que je ne prenne pas l'avion.

Il se retourna vers moi, hagard, comme si m'accompagner à l'aéroport était une perspective trop horrible à envisager dans l'immédiat.

— D'accord, articula-t-il.

Et il partit, clopin-clopant.

— Excusez-nous, susurrai-je aux agents de sécurité. Bon... je crois qu'on va vous laisser...

— On vous raccompagne, dit l'un des hommes en uniforme.

Nous lûmes escortées hors du Palais de César, les portes se refermèrent derrière nous, et nous restâmes immobiles, clignant des paupières sous le soleil, attendant que nos yeux s'habituent à la lumière du jour.

— C'était hypergênant, constata Lula.

Je sortis mon mobile d'un geste vif, et appelai Morelli.

— Je viens au rapport, lui dis-je. Du nouveau ?

— J'allais justement t'appeler. J'ai un pote flic à Vegas. Je l'ai appelé tout de suite après t'avoir parlé, et je lui ai demandé de rester sur le qui-vive pour Singh. Il vient de me rappeler. Ils ont retrouvé Singh dans sa voiture au parking de l'aéroport, il y a une heure. Tué de deux balles dans la nuque tirées à bout portant. On est en train de vérifier la liste des passagers sur tous les vols entre les aéroports de Las Vegas, New York, Newark et Philadelphie.

Pendant quelques instants, je ne sus plus trop ce que je ressentais. Des sentiments contradictoires luttaient en moi. Le soulagement que la traque de Singh prenne fin. La déception de ne pas avoir été capable de le sauver. Et la terreur. La présence constante du tueur me... tuait.

— Et les frères Cone ? demandai-je.

— Tous présents, alibis en béton.

— Tant pis. Ç'aurait été trop facile. Au moins, je peux enfin quitter Vegas. Je rapporte quelque chose qui nous sera peut-être utile : l'ordinateur portable de Singh.

Silence à l'autre bout de la ligne.

— Susan Lu te l'a donné ?

— Je l'ai trouvé sur le trottoir. Je ne te l'avais pas dit ? Elle a été cambriolée. Le portable a dû échapper aux voleurs pendant leur fuite, et c'est moi qui l'ai récupéré.

Je ne savais pas trop ce qu'il se passait à l'autre bout de la ligne : soit Joe souriait, soit il se tapait la tête contre le plateau de son bureau. J'optai pour le sourire.

— Je viendrai vous chercher à l'aéroport, dit Morelli. Essaie

d'éviter les ennuis. Tu as besoin d'une escorte policière quand vous allez quitter l'hôtel ?

— Non, les escortes, j'ai eu ma dose pour la journée. Merci quand même.

Je raccrochai, puis je transmis à Connie et à Lula l'information sur Singh.

— La police locale a trouvé Singh à l'aéroport il y a une heure. Deux balles dans la nuque.

— Moi qui espérais que c'était du bluff, dit Lula. Que le tueur était pas vraiment ici, qu'il t'avait envoyé les fleurs pour te forcer à rentrer. Je dis ça, mais n'allez pas croire que j'ai peur, hein, pas du tout.

Nous fîmes craquer nos articulations – mentalement, bien sûr –, en nous efforçant de ne pas trahir notre nervosité.

— Retournons à l'hôtel, dis-je. Si nous ne voulons pas rater l'avion, il faut faire nos bagages.

Comme nous étions toutes d'accord, je hélai un taxi et nous nous entassâmes à l'arrière. J'appelai Ranger en chemin, lui appris la nouvelle pour Singh, puis lui racontai ce qui s'était passé avec Salvatora.

— Je lui ai déjà parlé, me dit-il. Sa main, ça ira, mais il m'a dit qu'il aurait besoin d'un chiropracteur pour son dos.

Je perçus un sourire dans sa voix quand il ajouta :

— Il m'a dit qu'une grosse dondon en minijupe rose et en tee-shirt à paillettes lui était tombée dessus...

— Ça devait être Lula. Et elle ne lui est pas tombée dessus. Elle l'a taclé.

— Bon boulot. Je regrette d'avoir raté ça. L'associé de Salvatora va vous accompagner à l'aéroport.

— Comment je le reconnaitrai ?

— Il ressemble à Salvatora... en plus.

Cinq minutes plus tard, nous traversons le hall de l'hôtel en direction des ascenseurs, toujours sur le qui-vive. Nous ne savions pas à quoi ressemblait le tueur. Il était peu probable qu'il frappe dans un lieu public, mais rien ne garantissait qu'il ne s'y risquerait pas.

Nous prîmes l'ascenseur jusqu'au dix-septième étage, nous parcourûmes la moitié du couloir jusqu'à la porte de notre chambre que Connie ouvrit. Elle entra. Et étouffa un cri. Même réaction chez Lula et moi qui venions juste derrière.

La chambre avait été mise à sac. Par Bouh. Les oreillers étaient déchiquetés, la couverture en lambeaux, un coin du matelas manquait, il y avait du papier toilette partout.

Connie referma la porte derrière nous.

— Pas de panique ! nous intima-t-elle. C'est sans doute moins grave que ça en a l'air. Matelas bas de gamme, couverture bas de

gamme. À votre avis, combien peut coûter un oreiller ?

— Ho, ho ! fit Lula. Je crois bien qu'il a pissé sur le fil du câble et fait court-circuiter la télé. Putain, c'est pire que de voyager avec un groupe de heavy métal !

Bouh était sur le lit, il nous regardait en remuant la queue.

— Oh, qu'il est mignon, dis-je. Il a l'air tout penaud. Vous ne trouvez pas qu'il a l'air penaud ?

— Moi, je trouve qu'il a plutôt l'air content de lui, dit Lula. On a l'impression qu'il sourit. Je suis ravie qu'on lui ait sauvé la vie, à ce petit mec. Ce tas de saindoux de Mme Apusenja l'a bien mérité.

— On n'est pas parties si longtemps que ça, fit remarquer Connie. Comment un si petit chien peut-il faire autant de dégâts ?

— J'imagine qu'il devait angoisser un max, dit Lula. Ce pauvre petit est encore sous le choc avec tout ce qu'il a subi, entre son « *dog-napping* » et le reste. Regardez-le. C'est rien qu'un chiot. Si ça se trouve, il fait ses dents. Au moins, il a pas mangé les fleurs. C'est sympa de trouver des fleurs fraîches en rentrant.

— C'est un serial killer qui les a envoyées ! hurlai-je. Ce sont des fleurs de mort !

— Ouais, je sais, mais n'empêche qu'elles sont jolies quand même.

Je regardai l'heure à ma montre. Je devais faire mes bagages.

— On n'a pas beaucoup de temps pour s'occuper de ce foutoir, constatai-je.

— Voici mon plan, dit Connie. On libère la chambre et tout passe en notes de frais sur le compte de Vinnie.

— Vous voyez, fit remarquer Lula. Ce chien, c'est que du bonheur. Faut que Vinnie paie parce que ce chien, il fait rien à moitié. Je crois que, là, on vit une expérience positive. C'est ma nouvelle philosophie de la vie. Rien que des expériences positives. C'est pour ça que je vais rentrer à Trenton en bagnole.

— Tu plaisantes ou quoi ? s'insurgea Connie. Tu en as pour des jours !

— M'en fous. Je rentre pas en avion. Les avions, j'en ai marre. C'est pas rigolo. Toutes ces fouilles, ces repas qu'on vous sert pas, ces queues qui n'en finissent pas. Je ne veux plus faire la queue. C'est une autre partie de ma nouvelle philosophie : plus de queues. Et puis, je pourrai emmener Bouh si je rentre en bagnole. Bouh et moi, on se fera notre trip road-movie. Génial ! J'ai toujours rêvé d'avoir un chien quand j'étais même, mais j'ai jamais pu. J'ai été en mal de chien.

— Ça me va, dit Connie. Si tu prends Bouh avec toi, on n'aura pas à s'embêter à le mettre dans une caisse et dans la soute.

J'appelai le voiturier, puis je donnai à Lula la bombe lacrymogène, le pistolet paralysant et deux cents dollars. Connie lui tendit cent cinquante autres dollars. C'était tout l'argent qu'il nous restait. Nous

chargeâmes Lula, Bouh et les bagages de Lula dans la voiture, puis nous leur fîmes au revoir de la main.

— Je me demande quel est le moins bête des deux, dit Connie avec un soupir.

À partir de maintenant, nous étions seules, elle et moi, et nous avions chacune un revolver chargé dans notre poche. Après un crochet par le snack-bar pour acheter à manger, nous remontâmes finir de faire nos bagages.

Pour moi, ce fut facile : prendre dans la salle de bains tous les échantillons de savon, de shampoing et les mettre dans mon sac. Pour Connie, ce fut beaucoup plus compliqué.

— Oh, merde, dit-elle. Regarde ça.

Elle tenait sa photo de mariage, dont le coin inférieur gauche avait été mordillé par Bouh.

— Tu crois que tu l'as vraiment épousé ?

— Si je savais. Je n'en ai aucun souvenir. Mon Dieu, gémit-elle en fermant les yeux. Faites que je ne me sois pas mariée avec un sosie d'Elvis.

— Il doit bien y avoir un moyen de le vérifier. Ils doivent avoir des registres. Je suppose que tu pourras le faire annuler.

On frappa à la porte. Connie et moi passâmes en mode panique de crainte que ce ne soit la femme de chambre. Je regardai par l'œilleton et reconnus l'associé d'Erik d'après la description que Ranger m'en avait faite. Effectivement, il ressemblait beaucoup à Erik, mais en plus grand, plus bizarre et plus impressionnant. Il me faisait penser à un mineur sous stéroïdes.

— C'est notre chauffeur, annonçai-je.

J'ouvris la porte et invitai l'armoire à glace à entrer. Il avait la peau mate, des cheveux de jais lissés en arrière et des yeux sombres sous des paupières tombantes. Il portait des bottes de cow-boy, un pantalon en cuir, un blouson en cuir et une chemise en soie satinée déboutonnée jusqu'à mi-poitrine – le tout noir. Il portait aussi un crucifix aux couleurs vives tatoué sur le dos de la main gauche, et, sous son blouson, un revolver coincé dans le creux des reins.

— Je m'appelle Miguel. Je suis l'associé d'Erik.

— Oh là, dis-je. Nous sommes vraiment navrées pour Erik. J'espère qu'il va bien.

Miguel esquaissa un signe de tête affirmatif dans lequel je vis la confirmation qu'Erik s'était fait redresser les vertèbres et se remettait de ses bobos.

— Je suis prête, lui dis-je en lui tendant les menottes, les fers et les revolvers. Ma coéquipière est repartie en voiture. Elle a le reste du matos.

Autre petit signe de tête. Ça lui allait.

Connie avait fini de rassembler ses affaires, mais, immobile au milieu de la chambre, photo en main, on aurait dit qu'elle ne savait quel parti prendre.

— Il faut que j'éclaircisse ça, finit-elle par dire. Je vais rester, je prendrai un autre vol.

— Je peux rester avec toi, si tu veux, lui proposai-je.

— C'est inutile. Tu seras plus en sécurité à Trenton avec Morelli.

Et Connie serait plus en sécurité à Las Vegas *sans moi*. Je la serrai dans mes bras, puis lui donnai les clés de la chambre. Miguel chargea mon sac sur son épaule, s'écarta puis me suivit sans dire un mot jusqu'à l'ascenseur.

C'est ça qui est bien avec les hommes qui ne parlent pas. Il est plus facile de supposer qu'ils possèdent la force herculéenne et la ruse de Sioux que les femmes attendent d'un garde du corps. Je ne voudrais pas passer pour une pinailleuse, mais, en toute honnêteté, je me serais sentie moins en sécurité si Miguel avait commencé à deviser sur les difficultés de trouver des chemises en soie de qualité. Donc, le principe de Conversation Zéro me convenait parfaitement car j'avais besoin de soutien pour avoir du courage. Ça m'arrangeait de penser que ce type était capable de bondir par-dessus des gratte-ciel.

Je sortis de l'hôtel et montai dans la douceur de l'air conditionné d'une Mercedes noire neuve.

— Elle est à vous ? demandai-je.

— Plus ou moins.

Une fois à l'aéroport, il m'escorta jusqu'au contrôle de sécurité et attendit, vigilant, que je l'aie franchi. Cette fois, on ne me compliqua pas la vie. Puis, je me retrouvai seule. En théorie, en zone sécurisée. N'empêche, je m'arrangeai pour trouver un siège contre un mur, et embarquai la dernière pour chercher des visages familiers ou suspects.

Je me retrouvai assise à la dernière rangée, à côté de trois places inoccupées : celle de Lula, celle de Connie et celle que nous avions réservée pour Singh. Si je l'avais ramené, nous serions montés les premiers et, si possible, par la porte du fond. Marcher dans l'allée devant des passagers payants avec un type menotte et fers aux pieds, ça ne donne pas le bon ton pour un vol détendu.

J'étais ravie de n'avoir de nouveau personne assis derrière moi, mais j'avais l'impression d'être toute nue sans arme. Ça me faisait froid dans le dos de penser que le tueur pouvait se trouver à bord. C'était peut-être ce type B.C.B.G. assis de l'autre côté de l'allée, ou bien le mec poilu trois rangées devant moi. Ils m'avaient observée pendant que je m'installais. Difficile de deviner s'ils avaient envie de me tuer ou s'ils n'avaient tout bonnement rien de mieux à faire qu'à mater.

Quand je descendis de l'avion à Newark, j'étais trop fatiguée pour avoir peur. Les veinards qui peuvent dormir en avion ne connaissent pas leur bonheur. Je n'ai jamais compté parmi eux.

Morelli et moi devions nous retrouver à la sortie, juste après les tapis bagages. Je n'avais pas de valises à récupérer, mais c'était le lieu de rendez-vous le plus simple. Il était 7 heures, heure locale. J'avais la bouche pâteuse et mal aux yeux.

Je fouillai la foule du regard en quête de Morelli, et mon cœur s'accéléra soudain lorsque je le vis. Morelli ne se confond pas avec la masse. Il est beau comme une star de cinéma et a l'air d'un type à qui il vaut mieux ne pas se frotter. Les femmes lui lancent souvent des regards appuyés, mais l'abordent rarement. À l'exception, peut-être, de Terry Gilman.

L'expression de Morelli s'adoucit quand il m'aperçut. Je le rejoignis. Il m'attira contre lui en refermant ses bras autour de moi. Il m'embrassa dans le cou et me tint serrée un moment.

— Tu as l'air vannée, dit-il.

Il s'écarta, prit mon sac et me sourit.

— Mais jolie.

Je lui lançai un regard en biais.

— Toi, tu veux obtenir quelque chose de moi...

— L'ordinateur pour commencer.

— Un flic reste toujours un flic.

— Pas toujours. On est dimanche. Quel est ton degré de fatigue ?

J'étais crevée jusqu'à ce que je le voie. Maintenant que j'étais près de lui, je commençais à penser à tout autre chose qu'à dormir. Ces idées m'occupèrent l'esprit une trentaine de secondes tandis que nous roulions vers chez lui.

J'ouvris les yeux et les tournai vers Morelli. Il était descendu du pick-up et essayait de me réveiller un minimum pour me guider jusqu'à la maison. Il avait défait ma ceinture de sécurité et pris mon sac de voyage en bandoulière.

— Pfff, Stéph, tu n'as donc pas dormi dans l'avion ?

— Je ne dors jamais en avion. Je dois me tenir prête en cas de crash.

Je me désincarcérai du siège et remontai l'allée en traînant les pieds. Morelli ouvrit la porte et je me blindai en prévision de la charge héroïque de Bob. Nous l'entendîmes traverser la maison depuis la cuisine au triple galop. Au moment où il déboulait dans la petite entrée, Morelli lui brandit sous le museau un biscuit géant pour chien. Bob écarquilla les yeux, Morelli lui lança le biscuit dans le couloir par-dessus la tête, et Bob repartit aussi sec dans l'autre sens en direction du biscuit.

— Malin, ça, commentai-je.

— Je devrais essayer de le faire dresser, mais je n'arrive jamais à m'y résoudre.

Ce que Morelli voulait dire, c'était qu'il devrait *réessayer* de le faire dresser. Bob avait déjà suivi deux stages et s'était fait recalier les deux fois.

Morelli posa mon sac par terre au pied de l'escalier et en sortit l'ordinateur.

— Je ne vais pas l'allumer, dit-il. Je vais le confier aux experts dès demain matin.

J'avais suivi le même raisonnement que lui et je n'avais pas, moi non plus, tripatouillé cet ordinateur.

— Tu as prévenu Vinnie pour Singh ? demanda Morelli.

— Je laisse ce plaisir à Connie. Elle est restée à Las Vegas pour régler quelques détails.

— Vinnie devrait être content. Tu as retrouvé Singh. C'est le plus important. Le système a fonctionné.

— J'ai besoin de dormir. Réveille-moi pour le dessert.

— Mauvaise nouvelle : pour le dessert, ce sera trop tard. On est attendus pour dîner chez ma mère. Je te rappelle qu'on a accepté l'invitation il y a quinze jours. C'est l'anniversaire de Mary Elizabeth.

Mary Elizabeth, je l'avais complètement oubliée, celle-là ! C'est la grand-tante de Joe. Une ex-infirmière fumeuse à la chaîne portée sur la picole. Et un dîner en l'honneur d'Elizabeth ne serait pas complet sans Mamie Bella, sa sœur aînée. Un élancement de douleur transperça ma tempe droite, et mon sang se figea. J'allais dîner à la table de Mamie Bella !

— Ça va ? demanda Joe. Tu es toute pâle.

— Je vais dîner avec ta grand-mère. Je vois défiler ma vie devant mes yeux. Autant m'annoncer que je suis déjà morte ! Autant que je me promène seule en ville et que le Tueur aux Œilleux me dégomme !

— Il suffit que tu adoptes la bonne attitude vis-à-vis d'elle.

— À savoir ?

Joe haussa les épaules.

— Considérer une fois pour toutes qu'elle est folle.

Je dormis jusqu'en fin d'après-midi. À mon réveil, j'étais dans le lit de Joe, toujours dans ma tenue de voyage, une légère couette d'été en patchwork en partie entortillée autour de mon corps. Les draps étaient froissés sous moi, et l'oreiller humide de transpiration. Les rideaux transparents de Tante Rose pendaient mollement à la fenêtre ouverte. Il faisait lourd, mais la lumière du jour était douce. La chambre sentait Joe et le sexe réussi. Ici, le temps avait laissé des empreintes immatérielles que n'effaçaient pas des draps propres. Si je fermais les

yeux dans cette chambre, même seule, je sentais les mains de Morelli sur moi.

Et, aujourd'hui, ça sentait aussi le pop-corn.

L'arôme sucré montait du salon où Joe et Bob regardaient un match de base-ball. Je les rejoignis à pas trainants et lançai un coup d'œil dans la coupe de pop-corn. Vide. Autre coup d'œil au match. Inintéressant.

Joe me détailla des pieds à la tête.

— Je peux appeler et annuler, proposa-t-il.

— Tu ne peux pas te permettre. C'est un anniversaire !

— Je trouverai une bonne excuse. Je dirai que tu t'es cassé la jambe, ou que tu as eu une crise de péritonite... ou encore que tu as insisté pour rester à la maison et qu'on fasse l'amour comme des bêtes.

— J'apprécie ta sollicitude, mais je pense qu'aucun de ces prétextes ne marchera.

— Le sexe, si, ça peut le faire.

Je lui souris et emportai à la cuisine la coupe de pop-corn vide.

— Merci quand même.

Je fis griller un bagel, étalai beaucoup trop de beurre dessus et le mangeai goulûment tandis que le beurre me dégoulinait sur l'avant-bras. Qui a dit que je ne savais pas manger un bagel ? Je remontai me doucher et m'habiller pour le dîner.

J'en étais à mi-maquillage quand Morelli apparut sur le seuil de la salle de bains. Il s'appuya contre l'encadrement de la porte, les mains dans les poches.

— On est en retard, dit-il. Comment ça se passe ?

Ça ne se passait pas très bien. Dîner chez la mère de Joe me mettait toujours dans tous mes états. Je m'étais enfoncé accidentellement la brosse de mon mascara dans l'œil et je n'y voyais plus rien.

— Super, répondis-je. Accorde-moi encore une petite minute.

— Tu as une grosse dégoulinure sous ton œil.

— Oui, je sais. Laisse-moi !

Dix minutes plus tard, je descendais l'escalier, juchée sur les hauts talons de mes sandales à bride, en jupe froufrouteuse et haut en stretch. J'étais à mon maximum étant donné les circonstances. Je n'avais pas emmené beaucoup de fringues chez Joe.

— Joli, me complimenta Joe, le regard braqué sur ma jupe. Je vais m'amuser avec ça à notre retour. Tu as mis une culotte, hum ?

— Hum, hum.

— Je suppose que tu ne serais pas d'accord pour l'enlever.

— Tu supposes juste.

— On peut toujours demander, dit Joe, hilare. Ça aurait pimenté le dîner.

À notre arrivée, tout le monde était déjà attablé. La mère de Joe trônait en bout de table. Mamie Bella était assise à côté d'elle, puis venait Mary Elizabeth. Cathy, la sœur de Joe, se trouvait à côté de Mary Elizabeth, face à son mari, et Mario, l'oncle de Joe, à l'autre bout. Joe et moi prîmes place en face de Mary Elizabeth et de Bella.

— Désolé pour ce retard, dit Joe. Obligation de flic.

Mary Elizabeth avait l'air très joyeuse. Il y avait devant elle un verre à cocktail vide et un verre de vin à moitié plein.

— Obligation de jambes en l'air plutôt... dit-elle.

— Chez les Morelli, tous les hommes sont des obsédés du sexe, dit Mamie Bella en agitant son index à l'intention de Joe.

— Hé ! s'écria Oncle Mario. En voilà des façons !

Mario, cousin germain de Bella, était le seul Morelli de sa génération encore en vie. Dans cette famille, les hommes n'avaient pas une grande espérance de vie. Mario était tout petit, tout ridé, mais avait toujours une abondante chevelure brune et raide. Le bruit courait qu'il la teignait avec du cirage.

Mamie Bella fixa son regard sur lui.

— Tu veux me faire croire que tu n'es pas un obsédé ?

— Il y a une différence entre être un étalon italien et un obsédé sexuel. Moi, je suis un étalon italien.

Joe servit le vin.

— À la nôtre, dit-il.

Tout le monde leva son verre.

— À la nôtre.

— Je ne t'ai pas vu à la messe aujourd'hui, dit Mamie Bella à Joe.

— Je n'ai pas pu y aller.

Comme la semaine précédente, et la semaine d'avant. En y réfléchissant bien, la dernière fois qu'on avait vu Joe à l'église, c'était pour Noël.

— J'ai prié pour toi, lui dit Bella.

Joe but une gorgée de vin en regardant sa grand-mère.

— Je te remercie, dit-il.

— Et j'ai aussi prié pour que les bambini se remettent de la mort de leur mère.

La mère de Joe prit son verre d'un geste sec et foudroya Bella du regard. Moi, j'avais le souffle coupé. Tout le monde s'enfonça dans sa chaise en soupirant, d'un air de dire *Aïe, aïe, aïe, elle remet ça !*

— Les bambini ? demanda Joe.

— Tu en auras beaucoup, des bambini. Leur mère mourra. Ce sera très triste. J'en ai eu la vision.

Je mordis très fort ma lèvre inférieure. Mes pauvres petits bambini !

— Ne t'inquiète pas, me dit Bella. Il ne s'agit pas de toi. Dans ma vision, la femme est blonde.

Joe but une autre gorgée de vin et passa son bras autour de mes épaules.

— Ce n'est pas toi qu'elle voit morte dans sa vision, c'est déjà ça de gagné, dit-il.

Mme Morelli lui lança un petit pain rond qui l'atteignit au coin de la tête.

— C'est le genre de bêtises qu'on ne dit pas à une femme. Des fois, tu es vraiment comme ton père.

Elle se signa et afficha un air repentant.

— Paix à son âme...

Toute la tablée fit le signe de croix à l'exception de Joe.

— Paix à son âme, dit tout le monde d'une seule voix.

— Et vous, dit Mme Morelli à sa belle-mère, maintenant, vous arrêtez avec ça.

— Je ne peux pas m'empêcher d'avoir des visions. Je suis l'instrument de Dieu.

Déclaration qui provoqua une autre séance de signes de croix. Oncle Mario marmonna dans sa barbe des paroles qui, je crois, incluaient *vieille toupie*.

— Toi, fais attention à ce que tu dis, dit Mamie Bella en se tournant vers Mario. Sinon, je te jette un sort.

Le silence s'abattit sur l'assistance. On disait de Bella qu'elle avait le mauvais œil, le vaudou *made in Italy*.

Entre-temps, Mary Elizabeth avait sifflé trois verres de vin.

— J'adore ces petits dîners en famille, dit-elle d'une voix un peu pâteuse et les yeux légèrement vitreux.

Elle leva son verre.

— À ma santé ! cria-t-elle.

Tout le monde l'imita.

— À Mary Elizabeth !

Une fois tous repus de poulet basquaise, de boulettes de viande et de macaronis en cocotte, Mme Morelli apporta la suite. Des plats de pâtisseries d'Italian People's, des cannolis farcis de chez Panorama Musicale, des fromages de chez Portfirio et le gâteau d'anniversaire de chez Little Italy.

À présent, tout le monde crevait de chaud dans la salle à manger des Morelli. On avait ouvert toutes les fenêtres, et Mme Morelli avait apporté un ventilateur pour brasser l'air. Des gouttes de sueur coulaient sur mon sternum et trempaient mon haut. Mes cheveux collaient à mon front, à mes joues, et mon mascara ne tenait plus sa promesse de résister à l'eau. Personne ne semblait se rendre compte de la chaleur ambiante. Tout le monde, à part Joe et sa mère, était complètement pété – moi la première.

On alluma les bougies du gâteau, ce qui augmenta encore la température de quelques degrés. Nous chantâmes tous *Happy Birthday* d'une seule voix. Mary Elizabeth souffla les bougies et Mme Morelli découpa la première part de gâteau.

Soudain, Mamie Bella posa les deux mains à plat sur la table et renversa la tête en arrière. Elle avait une vision.

Gémissement général autour de la table.

— Je vois la mort ! Une femme !

Re-gémissements à la ronde.

— Je vois des œillets blancs !

— Ne t'inquiète pas pour ça, ma puce, me chuchota Joe. Elle voit toujours des œillets blancs.

— Cette femme, la morte ? demandai-je à Mamie Bella. Elle est blonde ?

Bella ouvrit les yeux et me regarda.

— Non, dit-elle. Elle a les cheveux bruns bouclés coupés aux épaules.

Comme moi ! Heureusement que j'étais trop soûle pour m'en soucier.

— C'était ma vision, reprit Bella. Je suis fatiguée maintenant. Il faut que j'aille m'allonger.

Bella est toujours épuisée après une vision.

Nous la regardâmes se lever de table et gravir l'escalier.

— Bon débarras, dit Mary Elizabeth. Ce qu'elle est rabat-joie, celle-là !

Tout le monde se signa et prit du gâteau.

Morelli me déversa dans son pick-up et me ramena chez lui. Là, il me tira hors de son bolide et me cala contre la portière passager.

— Si tu dois vomir, je préférerais que tu le fasses dehors, dit-il. Il devrait pleuvoir. Ça nettoiera.

J'y réfléchis quelques secondes et conclus que je n'allais pas vomir. Je fis un pas et tombai à genoux.

— Oups ! fis-je. J'ai dû buter contre le trottoir.

Morelli me releva, me hissa sur ses épaules et me porta dans la maison jusqu'à l'étage. Je me laissai tomber sur son lit et posai un pied par terre tellement j'avais le tournis.

— Tu as envie de faire l'amour ? demandai-je.

Sourire morellien.

— Joker pour cette fois. Tu veux que je t'aide à te déshabiller ?

— Non. Mais ce serait sympa si tu pouvais empêcher la pièce de tanguer.

J'étais réveillée, mais j'avais peur d'ouvrir les yeux. Je craignais que mes paupières ne soient le seul rempart qui me protégeait encore de l'enfer. Mon cerveau ne trouvait pas tout à fait sa place dans mon crâne, et de petits démons m'enfonçaient leurs fourches brûlantes dans les yeux.

J'entrouvris un œil et vis Morelli.

— À l'aide, murmurai-je.

Il tenait une tasse de café à la main.

— Tu en tenais une bonne, hier soir.

— Je me suis ridiculisée ?

— Trésor, on dînait dans ma famille. Même dans tes bons jours, tu te ferais éliminer au concours du meilleur dérapage.

— Ta mère ne dérape jamais, elle.

— Ma mère t'aime bien.

— C'est vrai ?

Je me redressai et m'assis, portai les deux mains à mon front et y exerçai une douce pression dans l'espoir d'empêcher mon cerveau d'imploser.

— On ne m'y reprendra plus. Plus jamais. Je ne boirai plus. Bon, d'accord, peut-être une bière de temps en temps, mais c'est tout !

— Je suis sorti acheter ton « remède ». Je dois partir bosser, mais avant, je voulais m'assurer que tu allais bien.

J'ouvris l'autre œil et humai l'air.

— Mon « remède » ? C'est vrai ?

— En bas. J'ai tout laissé en bas. Tu veux que je te les monte ?

Superflu. J'étais déjà debout. Je marchais. Très lentement. J'atteignis l'escalier. Pas à pas. J'y arriverais ! Je levai une main devant mes yeux pour les empêcher de tomber pendant que je négocierais la descente de l'escalier. Je progressais à la lenteur d'un escargot. J'entrai enfin dans la cuisine. Je plissai les paupières dans la clarté rougeâtre du jour et je les vis, là, posés côte à côte sur la petite table en bois : une grosse portion de frites de chez McDonald's et un maxi Coca.

Je m'assis prudemment sur une chaise et piochai ma première frite.

— Ahhhhhhhhhh, gémis-je.

Morelli, assis en face de moi, finissait de boire son café.

— Ça va mieux ?

Je bus une gorgée de Coca et mangeai quelques frites.

— Beaucoup mieux.

— Tu te sens prête pour le ketchup ?

— Oh oui !

Morelli sortit la sauce du frigo et en versa sur le coin d'une assiette qu'il me tendit. J'en badigeonnai quelques frites et m'en régalai.

— Je crois que mon œdème au cerveau commence à se résorber, dis-je à Morelli. Et les élancements ont cessé.

— C'est toujours bon signe.

Il rinça sa tasse et la posa sur l'égouttoir.

— J'y vais, annonça-t-il. Je dois porter l'ordi au labo.

Il m'embrassa sur le haut du crâne.

— Sois prudente. Tank monte la garde. Tâche de ne pas le semer.

— J'ai une dette envers toi, lui dis-je.

— Ouais, je sais. J'ai déjà ma petite idée sur la question.

Et il était parti.

Bob, assis patiemment à mes pieds, attendait sa part. Je lui cédaï deux frites, mangeai le reste et bus le Coca. Je me sentais plutôt bien.

Je me douchai, puis enfilai une petite jupe en jean, des baskets blanches et un tee-shirt blanc. Je nouai mes cheveux en queue-de-cheval, me maquillai un brin, un peu de mascara, et voilà : fin prête pour la journée !

Je passai un coup de fil à Lula. Elle se trouvait dans un restaurant de routiers.

— Tout baigne, me dit-elle. Je prends un petit déj avec Bouh. On s'éclate un max. On se fait toute la Route 40, c'est géant. Je n'avais jamais roulé dans un paysage pareil, c'est carrément le Far West !

Je raccrochai, laissai tomber un grain de raisin et un minibout de fromage dans la cage de Rex, serrai Bob dans mes bras et lançai « à tout à l'heure ! » à la cantonade. Je verrouillai la porte derrière moi et fis bonjour à Tank en agitant le petit doigt. Il me répondit par un imperceptible signe de tête.

Je pris la voiture pour parcourir la courte distance qui me séparait de chez mes parents et me garai dans leur allée. Ma grand-mère se tenait sur le seuil, obéissant à l'instinct atavique des femmes du Bourg... une mystérieuse alarme interne qui se déclenchait à l'approche de leur fille ou de leur petite-fille.

— L'armoire à glace te suit toujours, me dit-elle en m'ouvrant la porte.

— Tank.

— Ça me dirait bien de passer un moment en sa compagnie. Tu crois que ça le brancherait, une vieille dame ?

Jeunes femmes, vieilles dames, autres...

— Difficile à dire avec Tank.

— Ta mère est sortie faire des courses et les petites sont parties

jouer je ne sais où. Valérie est dans la cuisine, elle se bâfre tant qu'elle nous ferait fuir de chez nous.

— Comment va-t-elle ?

— On dirait qu'elle va exploser.

Je rejoignis ma sœur et m'assis en face d'elle. Elle mangeait une salade de pâtes au poulet, sans grand enthousiasme.

— Que se passe-t-il ? demandai-je.

— J'sais pas. J'ai plus faim. Je crois que je déprime. Ma vie, c'est toujours pareil, toujours pareil...

— Tu vas avoir un bébé. C'est super !

Valérie baissa les yeux sur son ventre qu'elle caressa avec tendresse.

— Ouais, ça, c'est super. C'est tout le reste qui ne va pas. Je vis ici avec Papa, Maman et Mamie. Après la naissance du bébé, nous serons quatre dans la même petite chambre. J'ai l'impression que je suis aspirée par des sables mouvants, que Valérie n'existe plus. Moi qui étais toujours si parfaite. Moi qui étais le bien-être et l'équilibre personnifiés. Tu te souviens comme j'étais sereine ? Sainte Valérie ? Et je me suis adaptée en arrivant en Californie. Je suis passée de sereine à pétillante. Je suis devenue adorable, Adorable avec un grand A. Je faisais des gâteaux d'anniversaire, des travers de porc au miel. J'ai offert un barbecue à mon branleur de mari. Je me suis même fait blanchir les dents !

— Tu as des dents sublimes, Val.

— Je ne sais plus où j'en suis.

— Avec Albert ?

Valérie posa le coude sur la table et le menton dans sa main.

— Tu ne le trouves pas un peu ennuyeux ?

— Il est trop drôle pour être ennuyeux. On dirait un chiot. Ramollo, dingo, qui ne demande qu'à être aimé.

Ça lui arrive aussi d'être un peu énervant, mais sans pour autant être ennuyeux.

— Je sens que j'ai besoin d'un héros. Je sens que j'ai besoin qu'on vienne me sauver !

— C'est parce que tu pèses deux tonnes et que tu ne peux plus te lever d'une chaise toute seule. Après l'accouchement, tu verras les choses différemment.

Oui, je sais, j'étais de nouveau une belle hypocrite. En fait, je partageais le sentiment de Valérie. Moi aussi, j'aurais bien envie qu'on vienne me sauver. J'en avais assez d'être courageuse et à moitié compétente. La différence, c'est que je le gardais pour moi. Je craignais que ce soit par pur instinct de conservation, mais ça ne me paraissait pas bien de le reconnaître, d'une certaine façon. Pour commencer, j'estimais que c'était un fardeau terrible à décharger sur

un homme.

— Tu penses qu'Albert a l'étoffe d'un héros ? demanda Valérie.

— Il n'a pas le physique d'un héros, mais il t'a donné du travail quand tu en cherchais un, et il t'a soutenue. Je suppose que c'est un peu héroïque. Et je pense qu'il n'hésiterait pas à entrer dans un immeuble en flammes pour te sauver la vie.

Quant à savoir s'il réussirait à en ressortir, ça, c'est une autre paire de manches. Il est probable qu'ils mourraient tous les deux brûlés vifs.

— Je pense que tu fais le bon choix en ne l'épousant pas, Val. J'aime beaucoup Albert, mais il ne faut pas que tu l'épouses simplement pour faire plaisir à maman ou parce que tu as besoin d'un autre revenu. Il faudrait que tu l'aimes et que tu sois certaine de prendre la bonne décision pour toi et les filles.

— C'est difficile, des fois, de faire la différence entre l'amour et une crise de foie.

Je la laissai à ses macaronis en salade, regagnai ma voiture et me rendis à l'agence.

Quand j'entrai, Connie pencha la tête sur le côté de son écran d'ordinateur pour me saluer.

— Alors ? demandai-je. Tu es mariée ?

— Non. En fait, c'était juste une photo gag. J'ai pris le vol de retour de 22 heures.

— Et les dégâts dans la chambre ?

— Tout est passé en notes de frais. Vinnie a failli faire un AVC quand il l'a su. Là-dessus, les journalistes sont arrivés et il a eu d'autres chats à fouetter. Tu lui as sauvé la mise. Grâce à toi, il est même passé pour un bon. La Caution Visa a pu s'appliquer. Le type s'était enfui. Nous l'avons retrouvé.

— En réalité, c'est la police de Vegas qui l'a retrouvé.

— Pas dans la version de Vinnie. Il a un peu enjolivé les faits. Conclusion : aucune de nous n'est virée, Vinnie ne va pas vendre de voitures d'occasion à Scottsdale, tout le monde est content.

Tout le monde sauf moi. Un psychopathe me harcelait. Et j'étais peut-être indirectement responsable de trois meurtres.

— Maintenant que Singh n'est plus à l'ordre du jour, j'ai un tas de DDC qui courent toujours, poursuivit Connie. Qu'est-ce que tu préfères ? Un mis en examen pour... viol, violences conjugales, agression aggravée ou recel ?

— Recel de quoi ?

— D'un kilo d'héroïne.

— Wouah ! Un gros poisson. C'est pour Ranger. L'agression aggravée... ?

— Butchy Salazar et Ryan Mott se sont disputés à cause de Candice Lalor. Et Butchy a roulé sur Ryan avec sa jeep Cherokee. Trois fois.

— Il était ivre ?

— Ouais.

Parfois, il est facile d'arrêter un ivrogne si on le chope le matin.

Je pris les documents que me tendait Connie. Je n'avais pas besoin de photo. Je connaissais Butchy. On allait à l'école ensemble. Je ne l'aimais pas beaucoup à l'époque. Je n'avais pas spécialement changé d'avis depuis.

— Oh, je te donne aussi le violeur. C'est la première fois qu'on l'a. Il a peut-être simplement oublié de se présenter à son procès. J'ai essayé de le joindre, mais je suis toujours tombée sur son répondeur.

— Tu as appelé à son travail ?

— Il n'a pas de boulot. Il a été licencié juste après son arrestation.

— Ça fait bizarre de ne pas voir Lula ici, dis-je en regardant autour de moi.

— Ça fait tranquille.

— Ça fait vide.

— Ça fait du bien ! cria Vinnie depuis son antre. Sacrement du bien !

Je remontai mon sac sur mon épaule et repartis. Tank montait la garde sur le trottoir, devant ma voiture.

— J'ai deux DDC, lui dis-je. L'un vit dans le Bourg, et l'autre à Hamilton. Je dois d'abord passer chez moi pour me changer, tout ça.

— Pour les arrestations, ce serait peut-être plus facile si on ne prenait qu'une voiture.

J'approuvai.

— Tu veux que je conduise ?

Ses sourcils s'arquèrent d'un chouia. Tank n'en revenait pas que j'ose ne serait-ce qu'envisager de prendre le volant. Tank ne laissait conduire que Ranger.

— On est au XXI^e siècle, je te rappelle, lui dis-je. Les femmes prennent des initiatives, tu sais.

— Avec moi, seulement au lit. Jamais dans ma voiture.

Je ne trouvai rien à répondre à cela, mais je me dis que cette philosophie avait, elle aussi, ses avantages. D'un bip de la télécommande, je verrouillai l'Escape et nous partîmes tranquillement vers chez moi.

Arrivés à mon appartement, nous suivîmes la procédure habituelle. Tank entra le premier pour vérifier que tout était en ordre. Les photos n'étaient plus sur le sol. Il restait des traces de poudre magnétique là où la police avait recherché des empreintes. Une fois que Tank m'eut donné le feu vert, je rassemblai quelques affaires. J'étais venue avant tout pour chercher du matériel. J'allai dans ma chambre, pris les menottes et la bombe lacrymogène et les laissai tomber dans ma

besace. J'ouvris ma boîte à biscuits et ajoutai mon .38 à mon attirail. Tank était armé jusqu'aux dents, je le savais, et il devait avoir une cinquantaine de paires de menottes à l'arrière de son pick-up, mais j'avais besoin d'avoir les miennes. On est pro ou on ne l'est pas, hein ?

Je fermai ma porte à clé et nous prîmes l'ascenseur. Mme Bestler, qui devait avoir dans les deux cents ans, le squattait et jouait au pirate de l'air.

— Descente, annonça-t-elle en prenant appui sur son déambulateur pour presser le bouton. Rez-de-chaussée : maroquinerie, chaussures de marque.

Elle leva les yeux sur Tank.

— Bonté divine ! s'écria-t-elle. Ce qu'il est grand !

Tank lui sourit en grand méchant loup qui rassure mère-grand : non, cette fois, il ne la mangerait pas. Les portes s'ouvrirent et nous sortîmes.

— Bonne journée, madame Bestler ! lui criai-je.

— Et toi, ne te fais pas payer en monnaie de singe ! claironna-t-elle.

D'après les termes du dossier de caution de Butchy Salazar, il louait l'appartement du haut d'une maison d'Allen Street. Depuis des années, il tenait un bar de nuit dans Front Street, aussi y avait-il de fortes chances qu'il soit chez lui à cette heure.

Tank passa une fois devant la maison. Pas d'activité. Il fit demi-tour et se gara un peu plus loin du côté opposé. J'appelai Butchy de mon mobile et tombai sur son répondeur. Je ne laissai pas de message. Nous descendîmes du pick-up et nous approchâmes de la maison. Pas de porte de derrière à prendre en considération, donc chacun de nous se posta de part et d'autre de la porte d'entrée. J'appuyai sur le bouton de la sonnette de l'appartement du premier et nous attendîmes. Pas de réponse. Je sonnai derechef.

La porte du hall d'entrée s'ouvrit et une femme entre deux âges passa la tête par l'entrebâillement.

— Butchy n'est pas là, et mes chats ne supportent pas quand on sonne chez lui. Ils sont hypersensibles.

— Vous savez où il est ?

— C'est son jour de repos. Il a dû partir faire ses courses. Non qu'il cuisine beaucoup. Il achète surtout de la bière et des magazines pornographiques. Ça dégénère dans ce quartier, je ne vous dis que ça.

La femme referma la porte, et je me tournai vers Tank. Ça me faisait drôle de faire une arrestation avec lui. J'étais habituée à Lula, à ses tenues démentes et à sa grande gueule.

— Bien, dis-je, rabattons-nous sur Steven Wegan, le violeur. On s'occupera de Butchy plus tard. Wegan habite dans une cage à lapins de Hamilton.

Quelques minutes plus tard, nous nous garions au pied de son immeuble. Nous attendîmes un moment, histoire de nous imprégner de l'atmosphère des lieux. Une femme sortit de chez elle, un peu plus bas dans la rue, monta dans sa voiture et démarra. À part ça : rien.

— L'un de nous devrait se poster à la porte de service, dis-je.

— Pas possible. Ma mission première est de te protéger, ce que je ne pourrais pas faire si je ne te vois pas.

— Personne ne nous a suivis jusqu'ici. J'ai surveillé la route.

Silence minéral. Tank, objet inamovible.

— Très bien, dis-je. Prenons tous les deux l'entrée principale.

Descente du pick-up. Traversée du parking. Coup de sonnette chez Wegan.

Il nous ouvrit aussitôt. Comment ne pas avoir un petit faible pour les « sans-antécédents judiciaires » ? Ils ne connaissent pas la procédure. La prochaine fois, avec Wegan, on pouvait être sûr qu'il faudrait planquer derrière chez lui dans la benne à ordures.

Wegan : un gringalet d'un mètre soixante-douze aux cheveux bruns coupés en brosse courte et aux yeux marron foncé. Vingt-six ans selon ses papiers d'identité. Célibataire.

— Oui ? demanda-t-il, me regardant d'abord, puis levant les yeux sur Tank.

Quand il le vit, ses méninges ne firent qu'un tour. Tank n'est pas de ceux qu'on a envie de voir débarquer chez soi à l'improviste.

— Steven Wegan ? demandai-je.

Il déglutit.

— Hum, hum.

Je me présentai et lui expliquai qu'il avait raté son procès et devait convenir d'une autre date avec le tribunal. Wegan faisait vigoureusement oui, oui, oui de la tête, tandis que son regard disait non, non, non.

Je passai le bras dans mon dos et pris les menottes que j'avais coincées dans la ceinture de ma jupe. Wegan blêmit, se retourna et décampa. Et, avant que j'aie eu le temps de dire ouf, Tank l'avait attrapé sans effort par la peau du cou et soulevé du sol. Wegan se débattit puis se ramollit. Tank le secoua comme un pantin désarticulé.

— Je vais te reposer par terre, lui dit-il. Et tu ne vas pas tenter quoi que ce soit de stupide, d'accord ?

— D'ac-c-c-ord.

Je lui passai les menottes, Tank ferma la porte de l'appartement à double tour, et, en avant marche ! jusqu'au pick-up. Nous installâmes Wegan à l'arrière, menottes aux poignets et fers aux pieds.

Je ne pouvais m'empêcher de me dire que les choses auraient tourné autrement si Tank n'avait pas été là. Lula et moi aurions poursuivi Wegan dans tout son appartement en renversant des lampes

et des chaises. Nous aurions fini par le choper, mais sa capture aurait été un véritable sketch à la Laurel et Hardy.

— Toutes tes arrestations se passent comme ça ? demandai-je à Tank.

— Non. Ils n'essaient pas toujours de prendre la fuite.

Nous repartîmes du poste de police en milieu d'après-midi. Wegan était de nouveau derrière les barreaux. Le lendemain matin, il serait entendu par un juge qui établirait le montant de sa nouvelle caution, plus élevé cette fois. Vinnie recevrait un appel de Wegan qui le supplierait de lui avancer ladite caution, ce qui lui permettrait d'être libéré jusqu'au jour de son procès.

Nous fîmes un crochet par le Cocorico Chaud pour un déjeuner tardif, puis retournâmes au Bourg pleins gaz pour tenter notre chance avec Butchy. Nous nous garâmes en face de chez lui. Les fenêtres de son appartement étaient ouvertes, les échos d'une télévision descendaient jusqu'à nous. Butchy était rentré. Nous traversâmes la rue et prîmes position sur la minivéranda qui servait de perron.

— Tu le connais, ce type ? demandai-je à Tank.

— Ouais.

— Il va nous tirer dessus ?

— Tout dépend à quel point il est ivre.

Tank sortit son revolver ; moi, j'appuyai sur la sonnette. Butchy ne nous ouvrit pas. Je sonnai de nouveau. Toujours en vain.

— Il ne va pas descendre, dit Tank.

J'appelai Butchy de mon portable.

— Ouais ? répondit Butchy.

— C'est Stéphanie. Stéphanie Plum. Je suis en bas de chez toi, avec mon coéquipier, on voudrait te parler.

— J'écoute.

— Tu as oublié de te présenter à ton procès, tu dois obtenir une autre date.

— Et alors ?

— Et alors, il faut le faire maintenant. Descends nous ouvrir.

— Tu peux toujours me sucer.

— Qu'à cela ne tienne, rétorquai-je. Viens ouvrir, alors.

— Dégage. Je n'ai pas envie d'aller en cabane aujourd'hui. Et si tu revenais le mois prochain ? J'aurais peut-être changé d'avis d'ici là.

Je demandai à Tank de reculer jusqu'au trottoir où Butchy pourrait le voir.

— Butchy, regarde donc par la fenêtre, dis-je. Tu vois l'armoire à glace sur le trottoir ?

— Ouais.

— C'est lui, mon coéquipier. Si tu n'ouvres pas, il va défoncer la

porte. Puis, il va monter chez toi et en déloger à coups de pied au cul la vermine que tu es.

— J'ai un flingue.

— Aussi gros que celui de Tank ? Tank brandissait son Magnum .44.

— Je vous jure que si vous montez, je vous fais sauter le caisson, dit Butchy.

Sur ce, il raccrocha.

— Il ne va pas descendre, dis-je à Tank. Il dit qu'il est armé.

Tank s'approcha de la porte, coinça sa botte juste à gauche de la poignée, fit pression, et la porte s'ouvrit.

— Attends ici, me dit-il.

Moi aussi, j'avais sorti mon revolver.

— Pas question ! C'est moi qui suis chargée de cette arrestation.

Tank se tourna vers moi.

— S'il t'arrivait malheur, je devrais en répondre à Ranger. Franchement, j'aime encore mieux me prendre une balle de ce bouffon.

Mouais, ça me paraissait logique.

— D'accord, je t'attends ici, lui dis-je.

— Je monte ! cria Tank à l'intention de Butchy. Quand j'arriverai en haut, je veux vous voir sans arme, allongé sur le sol face contre terre, vos mains bien en vue.

Je levai la tête et vis le derrière de Butchy à moitié passé par la fenêtre. Il attendait l'arrivée de Tank pour descendre sur le petit avant-toit au-dessus du perron et, de là, sauter par terre.

Je me plaquai contre la porte d'entrée afin qu'il ne me voie pas. Je retins mon souffle. Tank arriva en haut de l'escalier, j'entendis Butchy se réceptionner sur l'avant-toit et je bondis en avant, braquant sur Butchy mon revolver que je tenais à deux mains et lui criant de ne plus bouger.

— Je l'ai eu ! criai-je à Tank. Il est sur l'avant-toit.

Tank redescendit l'escalier au petit trot pour me rejoindre sur le carré de pelouse qui faisait office de jardinet. Au moment où il quittait le perron, Butchy s'élança de l'avant-toit, tombant sur Tank, et tous deux roulèrent par terre.

Je leur fonçai dessus et attrapai Butchy par le bras, profitant qu'il ait toujours le souffle coupé pour le menotter dans le dos. Je le poussai sur le côté, libérant Tank qui gisait sur le sol, une jambe tordue à un angle impossible.

— Tuez-moi, suppliait Tank. Ce serait moins dur.

J'appelai les secours, puis Ranger. Une demi-heure plus tard, Tank était embarqué à bord de la camionnette des urgentistes, sa jambe calée dans un plâtre provisoire.

Ranger et moi, côte à côte, regardâmes la camionnette s'éloigner et disparaître au coin de la rue. Un grand gaillard au crâne rasé et à tête d'andouille, en jean et tee-shirt noirs, se tenait à côté du pick-up de Tank, ses bras musclés à la Popeye croisés sur ses pectoraux surdéveloppés, et il nous observait de ses petits yeux enfoncés dans leurs orbites.

— Il faut que j'aille à l'hosto régler l'admission de Tank, m'informa Ranger. J'ai demandé à Cal de ne pas te lâcher d'une semelle.

— Tu veux parler de ce type qui a une tête de mort en flammes tatouée sur le front et des muscles là où on ne devrait même pas en avoir ? Il me fait penser à un... Stéroïdosaure.

— Ne le sous-estime pas. Il sait épeler son nom. Et il n'est pas trop violent quand il n'oublie pas de prendre ses médicaments. En plus, son ombre est protectrice.

Je fis la moue.

Ranger m'attira contre lui et m'embrassa sur le front.

— Je suis sûr que vous allez super bien vous entendre tous les deux, me dit-il.

Il se retourna vers Butchy, assis sur le trottoir, menotté et les fers aux pieds. Il le força à se relever et le mit entre les pattes du Stéroïdosaure.

Il était près de 18 heures lorsque nous sortîmes du poste de police. Butchy était enchaîné à un banc face au policier en faction, Steven Wegan en garde à vue. Moi, je repartais avec mes deux attestations d'arrestation. Pas une mauvaise journée côté revenus. Pas une super journée côté jambe de Tank. En tout cas, ça faisait bizarre de l'avoir passée en compagnie des joyeux compagnons de Ranger.

En chemin vers le centre-ville, mon portable sonna.

— Ta sœur ! dit Mamie Mazur. Le travail a commencé. Elle attaquait la seconde moitié d'un paquet de jambon fumé de Virginie quand elle a ressenti les premières contractions.

— Elle est partie pour l'hôpital ?

— Elle n'a pas encore décidé si le moment était venu. Tu crois que je devrais appeler Albert.

— Évidemment ! C'est lui le père. Il a suivi les cours d'accouchement sans douleur avec elle.

— Le problème, c'est qu'elle n'est pas de bonne humeur. Tu sais comment elle est quand on l'empêche de finir son jambon.

Valérie, assise sur le canapé du salon, faisait ses exercices de respiration en se caressant le ventre. Ma mère et ma grand-mère, placées de part et d'autre, l'observaient. Les deux gamines, assises par terre, regardaient leur mère, les yeux écarquillés. Mon père, installé dans son fauteuil devant la télévision, zappait chaîne après chaîne.

— Alors ? demandai-je. On en est où ?

Dans mon dos, la porte d'entrée s'ouvrit avec fracas et Albert entra en trombe.

— J'arrive après la bataille ? J'ai manqué quelque chose ? Que se passe-t-il ?

— Maman va avoir un bébé, répondit Angie.

Mary Alice le lui confirma d'un signe de tête.

Albert était dans un état épouvantable. Débraillé, hagard. Le teint d'un blanc crayeux. Les joues en feu.

— Vous n'avez pas l'air dans votre assiette, lui dit Mamie Mazur. Un petit sandwich au jambon, ça vous tente ?

— C'est la première fois de ma vie que j'ai un bébé, répondit Albert. Je suis sens dessus dessous.

— J'ai une autre contraction, annonça Valérie. Quelqu'un a calculé l'intervalle entre deux ? J'ai l'impression qu'elles sont de plus en plus rapprochées, non ?

Je n'y connais rien en bébés, mais je sais quand même qu'il vaut mieux accoucher à l'hôpital.

— On devrait peut-être aller au St. François ? suggérai-je. Tu as préparé ta valise ?

Valérie repassa en mode exercices de respiration/massages du ventre, tandis que maman montait chercher ses affaires.

— Alors, qu'en dis-tu ? demandai-je à Valérie, profitant d'un moment de répit. Tu as déjà connu ça, toi. Tu te sens de nouveau prête pour le grand saut ?

— Ça fait des semaines que je me sens prête ! Aidez-moi à me lever.

Je m'y collai avec Albert. Une fois debout, Valérie baissa les yeux.

— Je ne vois plus mes pieds, dit-elle. Je suis chaussée ?

— Ouais, répondis-je. Tu es en baskets.

Elle se palpa les cuisses.

— Et je porte un pantalon, c'est ça ?

— Un short stretch noir.

Tendu à craquer.

Ma mère redescendit avec un petit sac de voyage.

— Tu es sûre que tu ne veux pas te marier ? demanda-t-elle à Valérie. Je peux appeler le père Gabriel ? Il pourrait vous retrouver à l'hôpital. Il y a beaucoup de gens qui se marient à l'hôpital.

— Contraction ! dit Valérie, inspirant, soufflant et broyant la main d'Albert dans sa poigne de fer.

Khouloune ploya le genou et le mit à terre.

— Aïeaaaaa ! Tu... tu vas me casser la main !

Valérie continuait de souffler comme un bœuf.

— O.K., dit Khouloune. O.K., O.K., O.K. Continue, c'est plus supportable maintenant que je ne sens plus ma main. Et de toute façon, j'en ai une autre, pas vrai ? En fait, elle ne doit pas être vraiment cassée, juste... en purée. Ça va le faire, pas vrai ? En purée, il y a pire... En purée. En marmelade. En miettes. Ça va le faire. Du moment qu'elle n'est pas cassée, hum ?

La contraction passa et nous propulsâmes Valérie par la porte et jusque dans l'allée. Pendant que nous étions tous aux cent coups, mon père s'était éclipsé et avait fait démarrer la voiture. Il y a des fois où il me sidère. En surface, il est tout viande, pommes de terre et télévision, mais en vérité, rien ne lui échappe.

Nous installâmes Valérie sur le siège passager. Albert, Maman et moi nous assîmes à l'arrière. Mamie et les filles, qui restaient à la maison, nous firent au revoir de la main. L'hôpital ne se trouvait que quelques pâtés de maisons plus loin. On pouvait y aller à pied quand on voulait faire une bonne balade. J'appelai Morelli de mon mobile pour le prévenir que je ne rentrerais pas dîner. Il me répondit que c'était tant mieux car il n'avait rien prévu à manger.

Même à nous deux, lui et moi, nous n'arrivions pas à la cheville d'une piètre maîtresse de maison. Si Bob mangeait régulièrement, c'est qu'il nous suffisait de piocher sa nourriture dans un grand sac. Pour le reste, nous nous en remettions au miracle des plats à emporter.

Valérie, soutenue par Albert et moi, franchit l'entrée des urgences pendant que mes parents allaient garer la voiture au parking.

Une infirmière vint à notre rencontre.

— Ômondieu ! s'écria-t-elle. Valérie Plum ? Ça fait un bail ! Je suis Julie. Julie Singer. Julie Wisneski maintenant.

Valérie la regarda en clignant des yeux.

— Tu as épousé Whiskey ? J'avais craqué sur lui au lycée.

J'en restai baba. Je n'avais que deux ans de moins qu'elle, mais je ne m'étais jamais doutée qu'elle avait eu le béguin pour Whiskey, un

mec beau comme un dieu mais bête comme ses pieds. Si on lui parlait de voitures, on était en terrain connu. Si on lui parlait de quoi que ce soit d'autre... au secours ! Aux dernières nouvelles, il travaillait dans un garage à Ewing. Heureux comme un poisson dans l'eau, sans doute.

— Mégacontraction, articula Valérie en devenant écarlate et en portant les mains à son ventre.

— Qu'en penses-tu ? demandai-je à Julie. Je n'y connais pas grand-chose, mais, apparemment, elle va avoir un bébé, non ?

— Ouais, répondit Julie. Soit ça, soit cent un dalmatiens. Qu'est-ce que vous lui avez donné à manger ?

— De tout.

Mes parents arrivèrent sur ces entrefaites.

— Julie ! pépia ma mère. J'ignorais que tu travaillais ici.

— Ça va faire deux ans. Avant, j'étais au Helen Fuld.

— Comment vont tes garçons ? Et Whiskey ?

Sourire épanoui de Julie.

— Ils me rendront folle.

Mon père regardait autour de lui. Il se fichait pas mal de Whiskey et des garçons. Il cherchait désespérément un poste de télévision et des distributeurs de boissons. Toujours bon de savoir où se trouve l'essentiel dans un nouvel environnement.

Julie coinça Valérie dans un fauteuil roulant et l'emmena. Mes parents la suivirent. Le rituel complet de l'admission incombait à Khloune et à moi. Du coin de l'œil, je vis une immense masse noire tout contre un mur. Le Stéroïdosaure veillait toujours sur moi.

Une fois que nous eûmes prouvé aux admissions que la note serait bel et bien payée, j'envoyai Khloune à l'étage auprès de Valérie et allai parler à Cal.

— Il n'est pas nécessaire que vous restiez, lui dis-je. J'en ai pour un moment ici, et ensuite, je rentrerai chez Morelli. Je ne pense pas être en danger.

Cal ne broncha pas, ne parla pas. *Booooooooooooon.*

Je me faufilai à l'extérieur, appelai Ranger et l'informai des derniers rebondissements.

— Du coup, je me disais que ça ne servait à rien que Cal reste ici toute la soirée pendant que je suis avec Valérie.

— On ne dépiste pas les tueurs dans les hôpitaux. Garde Cal avec toi.

— Il fait peur à tout le monde.

— Ouais, il a l'habitude.

Je coupai la communication, retournai dans le hall des urgences et montai rejoindre Valérie. Cal me collait aux basques.

Je trouvai Valérie étendue sur un chariot, recouverte d'un drap, vêtue d'une chemise de nuit d'hôpital, son ventre distendu la

surplombant tel un gros monticule. Mes parents étaient côte à côte près d'elle. Albert lui tenait la main. Julie lui nouait un bracelet d'identification au poignet.

— Ômondieu, dit Valérie. Haaaaaaaaa !

Et elle perdit les eaux.

Une véritable lame de fond, un raz de marée, un tsunami. Il y avait de l'eau partout... surtout sur Cal. Planté au pied du chariot, il dégoulinait de la tête à mi-cuisses, du sommet de son crâne rasé au bout du nez.

Valérie plia les jambes, le drap tomba par terre, et Cal resta bouche bée devant la vision qui s'offrait à lui.

Julie jeta un coup d'œil pour voir de quoi il retournait.

— Ho, ho ! dit-elle. Un pied dépasse. Je pense qu'il va naître par le siège, ce bébé.

C'est là que Cal préféra tourner de l'œil. BOUM. Étala par terre de tout son long comme un grand arbre abattu par le géant Paul Bunyan. Les vitres vibrèrent et le bâtiment trembla sur ses fondations.

Tout le monde s'attroupa autour de Cal.

— Hé ! cria Valérie. Je vous rappelle que c'est moi qui accouche !

Julie retourna auprès d'elle.

— C'est un garçon ou une fille ? demanda Valérie.

— Je ne sais pas, mais le pied est gros.

Un médecin arriva et prit Valérie en charge, poussant son chariot vers l'autre bout du couloir. Khloune et ma mère les suivirent, mon père dériva vers une pièce pour suivre un match de base-ball à la télévision, et moi, je regardai deux infirmières briser des capsules d'ammoniaque sous le museau de Cal.

Il ouvrit les yeux, mais on aurait dit qu'il n'avait pas repris conscience pour autant.

— Il s'est cogné la tête très fort en tombant, dit l'une des infirmières. Nous allons devoir faire une radio.

Une bonne chose qu'il ne se soit cogné que le crâne, il n'a pas pu se casser grand-chose...

Ils durent s'y mettre à six pour hisser Cal sur un chariot, puis ils le poussèrent dans la direction opposée à celle où ils avaient emmené Valérie.

Une infirmière me demanda si je le connaissais. Je lui répondis qu'il s'appelait Cal, et que c'était là tout ce que je savais. Comme il était interdit d'utiliser son téléphone portable dans cette partie de l'hôpital, je ressortis pour appeler Ranger.

— Pour en revenir à Cal, lui dis-je. Il est, comment dire... hors d'usage.

— Avant, c'étaient mes bagnoles que tu détruisais.

— Ouais, c'était le bon temps.

— Raconte.

— Valérie a perdu les eaux sur lui – je t'expliquerai –, et il est tombé dans les pommes. Il s'est cogné la tête en tombant, elle a rebondi deux fois sur le sol. Une chance que ça se soit passé dans un hôpital. Il avait l'air groggy quand ils l'ont emmené en radiologie.

— Au St. François ?

— Ouais.

Clic. Fin de la communication.

C'était l'hécatombe parmi les Joyeux Compagnons. Tank était sans doute hospitalisé au St. François, lui aussi. Je serais bien passée lui faire un petit coucou, mais je ne le connaissais que sous le nom de Tank, et ce n'était sans doute pas celui sous lequel il avait été admis.

Alors que je m'apprêtais à retourner à l'intérieur, je reçus un appel de Morelli.

— Alors ?

— Je suis à l'hôpital avec Valérie. Il ne s'est pas passé grand-chose à part une naissance et une commotion cérébrale.

— C'est tout ? Pas de fusillade ? Pas d'explosion de voiture ?

— Tout est calme, je te dis, mais la soirée ne fait que commencer.

— Ça m'embête de casser mon image de dur à cuire, mais je t'avoue que je n'aime pas du tout te voir prendre ça à la rigolade.

Je ne savais pas comment lui dire que... en réalité, ça ne me faisait pas rire du tout.

— Il faut que je retourne auprès de Valérie, dis-je.

— La télé, ça craint, ce soir. Et si je te rejoignais à l'hôpital ?

— Ce serait sympa.

Le ciel était couvert et une légère brume se formait autour de moi. La clarté des réverbères troua soudain l'obscurité. À un bloc d'immeubles de là, la lueur des phares jaunes des voitures qui passaient dans Hamilton balayait l'avenue. J'étais sortie du côté de Bert Avenue. J'avais marché jusque derrière le bâtiment, m'éloignant juste assez des bruits ambiants. Je m'étais adossée au mur en brique de l'hôpital pendant que je conversais, essayant de rester au sec pour éviter que mes cheveux frisent. Avant, il y avait des maisons de l'autre côté de la rue, mais voilà quelques années, elles avaient été démolies et remplacées par un parking.

Un gamin sortit des urgences et vint dans ma direction. Il marchait la tête baissée pour se protéger de la bruine, serrant un sac de sport contre sa poitrine. D'après le bref aperçu que j'eus de son visage, je lui donnai entre quinze et vingt ans. Plus vraiment un même, me dis-je, mais habillé comme tel. Pantalon taille basse informe du jeune Américain typique, baskets, chemisette déboutonnée par-dessus un tee-shirt noir, cheveux teints en vert hérissés par du gel. Il devait sûrement avoir de multiples piercings et de multiples tatouages que je

ne voyais pas de loin.

Je laissai tomber mon téléphone dans mon sac et repris le chemin des urgences. Quand le gamin aux cheveux verts me croisa, il trébucha et me bouscula. Il redressa la tête vivement, me regarda droit dans les yeux et me mit un revolver sous le nez.

— Tourne-toi et marche, dit-il. Je tire très bien. Au moindre geste, je te bute.

D'habitude, il y a toujours des gens aux alentours des urgences, mais la pluie décourageait tout le monde de sortir. La rue était déserte. Il n'y avait même pas de circulation.

— Si c'est mon argent que tu veux, dis-je, tiens, prends mon sac.

— Ha, on peut toujours rêver, ma belle. On est dans le Jeu, et j'en suis le gagnant. Il ne reste plus que moi et le Webmaster. La dernière épreuve, c'est de te descendre.

Je me retournai vers lui, le souffle coupé.

— Quoi ? s'étonna-t-il. Tu ne te doutais pas que c'était moi ? Tu n'avais pas envisagé que le Chasseur puisse avoir les cheveux verts, hein ?

— Qui... es... tu ?

Il fit un bond en griffant l'air.

— Ours Moufette !

Je n'avais jamais entendu parler d'ours moufettes. J'étais à peu près certaine qu'il n'y en avait pas à Trenton.

— C'est un vrai animal ou tu viens de l'inventer ?

— Il appartient à la famille des mustélidés. On ne l'entend pas venir. On ne sait pas quand il est là. Il est très très rusé. Et tout aussi féroce.

— Tu en as déjà vu ?

— Heu... non. Pas vraiment. Enfin, si : dans un livre.

— Moi, si je voulais prendre le nom d'un animal, j'aimerais le voir avant.

— C'est parce que tu manques d'imagination. Nous, les joueurs, on en a, de l'imagination. On crée des trucs, nous.

— Quels trucs ?

— Un jeu, idiot. Un jeu qu'on transcende. Qui devient la réalité. C'est pas délirant, ça ?

— Si, si, c'est complètement délirant.

La journée avait été longue et très chargée en poussées d'adrénaline. En fait, toute la semaine avait apporté son lot de terreurs mortelles. Ce gamin avait raison sur un point : je ne m'attendais pas que le responsable de ces folies meurtrières ait les cheveux verts et un piercing sur la langue.

— Donc, tout ça, c'est un jeu ? dis-je. Avec un Webmaster ?

— Super cool, hein ?

— Tu arrachais les ailes des papillons quand tu étais petit ?

— Non. J'étais une vraie poule mouillée, quand j'étais gamin. Jusqu'au jour où j'ai rencontré le Webmaster et où je suis entré dans le Jeu.

— Ce jeu a ses règles, ou bien tu choisis les victimes au hasard ?

— C'est le Webmaster qui commande. C'est lui qui décide qui joue. Tout le monde n'a pas le droit de participer, tu sais. Il y a toujours cinq joueurs et une cible. Cette fois, la cible, c'est toi. Je sais que le Webmaster t'a envoyé des messages. Ça fait partie de ses attributions. C'est lui qui fait courir le lapin pendant que les joueurs franchissent les étapes éliminatoires. C'est le deuxième jeu auquel je participe. Le premier, c'était il y a deux ou trois ans. J'ai été le dernier joueur en lice, là aussi. Je devais chasser un flic, cette fois-là.

— Et les fleurs ?

— Ça fait partie de la terminologie du Jeu. Celui qui joue le Webmaster s'appelle le joueur aux Roses Rouges et aux Œillets Blancs.

Je n'en revenais pas de papoter tranquillement sur le trottoir avec ce gamin qui ressemblait davantage au Lutin Vert qu'à un ours moufette et me menaçait de son revolver... et qu'aucune voiture ne passe ! Que personne ne sorte des urgences pour fumer une cigarette en cachette ! Qu'aucune ambulance ne s'engage dans la rue à tombeau ouvert, sirène hurlante !

— Tu me parais un peu jeune pour commettre des meurtres.

Comme si l'âge entre en ligne de compte quand on est fou...

— Ouais, à ce que je sais, je suis le joueur le plus jeune. J'avais dix-sept ans quand j'ai tué Lillian Paressi. Ça m'a tellement excité que je me la suis tapée une fois morte.

— C'est malsain et révoltant.

Ricanement d'Ours Moufette.

— Je ferai peut-être pareil avec toi, après t'avoir fait sauter la cervelle. J'aurais dû, avec Singh. Le Webmaster m'a envoyé à Vegas pour me charger de lui. Au fait, c'est très sympa de ta part d'avoir localisé ce petit con pour nous. On ne s'exclut pas du Jeu comme ça. Le Jeu est partout.

Je me disais que je ne m'en sortais pas trop mal. Ma voix ne tremblait pas. Je devais donner l'impression de respirer normalement. Je posais des questions. Au fond de moi, la peur me glaçait jusqu'aux os. Ce type était un fou dangereux. Il était armé. Et sa soirée serait gâchée s'il ne me tuait pas.

— Les ours moufettes ont l'odorat très développé, dit-il. Je sens que tu as peur.

— Je ne crois pas que ce soit ma peur que tu sentes. Ma sœur Valérie vient de perdre les eaux sur moi.

— Ne déconne pas ! cria-t-il. Ce n'est pas une plaisanterie. On est

dans le JEU !

Aïe, aïe, aïe. Bien joué, Stéph. Le voilà énervé.

Il agita son revolver à mon intention.

— Marche vers le parking.

J'hésitai. Il me gifla du plat de son arme.

— Je te jure que, si tu n'avances pas, je te bute ici, sans hésiter.

Il ne décolerait pas.

Tout bien réfléchi, c'était peut-être ma peur qu'il avait sentie. Je devais en dégager pas mal. Je me dirigeai vers le parking couvert en songeant que ce serait peut-être un atout. Il paraissait désert, mais, les heures de visite n'étant pas terminées, des gens devaient encore être là. Je n'y avais jamais prêté attention, mais il devait bien y avoir des caméras. Qu'elles fonctionnent et qu'il y ait quelqu'un devant les écrans de télésurveillance, ça, c'était une autre histoire.

Nous étions toujours sur le trottoir, arrivés presque à hauteur de l'arrière du parking. J'en conclus que nous allions entrer par l'accès du fond et décidai que, une fois à l'intérieur, je passerais à l'action. Mon plan, c'était de bondir derrière une voiture puis de filer comme le vent en hurlant à pleins poumons. Pas très sophistiqué, j'en conviens, mais je ne trouvais pas mieux.

— Arrête-toi, m'ordonna-t-il. C'est mon pick-up.

Bleu foncé. Garé contre le trottoir. Peinture décolorée et pot d'échappement rouillé. Plateau couvert d'un toit blanc en fibre de verre. Mon plan d'évasion A, on oublie.

— Monte à l'arrière, me dit Ours Moufette. On va faire une balade.

Pas question que je monte dans ce pick-up. Le revolver me faisait peur, mais le pick-up, c'était la mort assurée. Je me dégageai d'une torsion, et pris mon élan. Il fit feu. Je sentis la balle me frôler le bras. Je me mis à courir, et il s'élança à mes trousses. Il m'attrapa par le dos de mon tee-shirt et me fit perdre l'équilibre. Je tombai à genoux, l'entraînant dans ma chute. Le revolver lui échappa des mains.

C'est à ce moment-là que je sortis de mes gonds. J'en avais plus qu'assez. Je lui flanquai un coup de sac à main sur la tête, très fort, womp ! qui lui décrocha la mâchoire. Sa vision se brouilla. J'aurais sans doute mieux fait de le frapper de nouveau sur le crâne, mais j'avais trop envie de porter la main sur lui, de lui arracher les yeux, à cet imbécile, à cette petite ordure qui tuait des gens au nom d'un jeu. Dont un policier. Ma sœur était à l'hôpital en train d'accoucher et ce petit branleur essayait de me tuer. Quel manque de tact !

Je l'attrapai par ses ridicules cheveux verts et je lui cognai la tête deux ou trois fois contre son pick-up. Il battait des bras et des jambes, me flanquait des coups de pied dans les tibias. Nous fûmes bientôt tous les deux par terre en train de faire des roulés-boulés, plaqués l'un contre l'autre comme un couple d'écureuils, griffant, frappant, feulant.

Ce n'était pas un crêpage de chignon pour en imposer à l'adversaire, comme Lula et Mme Apusenja. C'était un vrai combat à mort. Par chance, tandis que nous roulions sur le sol, je donnai involontairement un coup de genou dans son entrejambe, ce qui lui remonta ses gonades jusque dans la gorge.

Ours Moufette resta pétrifié quelques secondes et, presque au ralenti, un poing s'abattit sur son nez. En y repensant, je suppose que ça devait être le mien. Sur le moment, il ne me paraissait pas obéir à un ordre de mon cerveau. Son nez fit crac et le sang jaillit, coupant court à mon indignation.

— Oh, zut ! gémis-je. Je suis vraiment désolée.

Je ne sais pas pourquoi j'ai dit ça, car je n'en pensais pas un mot. Réflexe féminin, je suppose.

De sa main droite, il décocha un coup de poing à l'aveuglette, m'atteignit au bras et je vis trente-six chandelles.

Lorsque je revins à moi, j'étais étendue sur le trottoir. La bruine qui tombait sur mon visage me faisait du bien. C'était la nuit, mais il y avait des lumières partout. Rouges, bleues, blanches. La pluie les nimbait d'un halo, ce qui leur donnait un aspect un peu irréel. Mes idées s'éclaircirent. Je battis des paupières, et Ranger et Morelli surnagèrent dans mon champ de vision. Il y avait beaucoup de monde derrière eux. Beaucoup de bruit. Des policiers. Un ruban de protection jaune trempé par la pluie.

— Qu'est-il arrivé ? demandai-je.

— Apparemment, tu as reçu quelques volts, répondit Morelli. Il avait les mâchoires serrées, le regard dur.

En une fraction de seconde, tout me revint... Ours Moufette, son coup de poing.

— Un pistolet paralysant, dis-je. Je ne l'ai pas vu, après, trop tard.

Morelli et Ranger glissèrent chacun une main sous mes aisselles et m'aiderent à me relever. La première chose que je vis, ce fut Ours Moufette, immobile dans l'herbe au pied de son pick-up. Deux policiers positionnaient des projecteurs pour éclairer le corps.

— Oh, la vache ! dis-je. On dirait bien qu'il est mort.

J'eus un moment de panique en me disant que c'était moi qui l'avais tué. Comme il m'avait grillée, je n'étais pas mécontente de lui avoir cassé le nez, mais l'idée de l'avoir frappé mortellement ne me disait rien qui vaille. Je le regardai de plus près et vis deux trous dans son front. Ouf ! J'étais quasi certaine de ne pas lui avoir tiré dessus.

— Ces trous n'ont pas été faits par mes balles, au moins ? demandai-je à Morelli.

— Non. On a vérifié ton revolver. Il n'a pas servi.

Ranger était hilare.

— Quelqu'un lui a cassé la gueule avant qu'on lui tire dessus.

— Ce quelqu'un, c'est moi.

— Oh, *baby*, dit Ranger dont le sourire s'élargit.

J'avais l'impression d'avoir le bras en feu. La partie supérieure était enveloppée dans un bandage, et un mince filet de sang suintait au travers.

— J'ai raté un épisode, dis-je. Que s'est-il passé après que j'ai perdu connaissance ?

— Ranger et moi, on est arrivés à quelques minutes d'intervalle, et on était inquiets de ne pas te trouver. On savait que tu étais sortie pour téléphoner, alors on est partis à ta recherche.

— Et vous nous avez trouvés, moi inconsciente, et le garçon aux cheveux verts, mort ?

— Ouais.

De nouveau, il serrait les mâchoires et parlait d'un ton sec.

Morelli n'aimait pas me trouver inconsciente. Il m'aimait. Ranger aussi m'aimait, mais il était programmé différemment.

— À ton tour, me dit Morelli.

Je leur racontai tout ce que je savais. Le Jeu. Ours Moufette. Le Webmaster. Le policier.

— Il faut qu'on aille au poste, dit Morelli. Que tu fasses une déposition.

La pluie redoublait. Mes cheveux étaient trempés, mon bandage tout autant. J'étais maculée de boue et de sang, j'avais les bras et les jambes tout égratignés des suites de la bagarre.

— Et Valérie ? demandai-je. Elle va bien ? Elle a eu son bébé ?

— Je ne sais pas, répondit Morelli. On n'a pas demandé.

Le légiste gara sa camionnette juste devant le pick-up bleu, en mordant sur le trottoir. Il regarda dans notre direction et adressa un signe de tête à Morelli.

— Il faut que je lui parle, me dit Joe. Toi, va à l'intérieur et fais examiner ton bras. Ce n'est pas grave. La balle t'a éraflée tout au plus, mais il faudra sans doute qu'on te fasse des points de suture.

Il se tourna vers Ranger.

— Si sa famille la voit comme ça, ils vont péter un câble.

— Pas de souci, répondit Ranger. Je vais la mettre sous la douche avant de la faire recoudre.

Ranger me chargea à bord de son pick-up et me ramena chez Morelli. Il ouvrit la porte, alluma la lumière et Bob arriva au triple galop. En voyant Ranger, il freina des quatre fers et le regarda d'un air soupçonneux.

— C'est qu'il me ferait peur, ce molosse, rigola Ranger.

— Attention, chien méchant, lui dis-je.

— Je suppose que tes fringues sont ici. Tu as besoin d'aide ?

— Je devrais pouvoir me débrouiller toute seule.

Son regard s'assombrit.

— Sous la douche aussi, je me débrouille bien, dit-il.

Ma température corporelle augmenta d'un cran.

— Je me doute... Si j'ai besoin de ton aide, je t'appellerai.

Nos regards se croisèrent. Il savait aussi bien que moi que je sauterais par la fenêtre de la salle de bains si jamais j'entendais son pas dans l'escalier.

Je pris une douche quasi bouillante pour faire disparaître la boue, le sang, l'horreur, tout en prenant garde de ne pas trop mouiller mon bras meurtri. Je me séchai, et réprimai un cri en voyant mon reflet dans le miroir. Mes cheveux ! Il en manquait une grosse touffe. Le côté gauche était dix centimètres plus court que le côté droit ! Comment Dieu était-ce possible ? Ça devait être Ours Moufette. Alors là, je n'avais plus le moindre scrupule de lui avoir cassé le nez. Pour tout dire, je n'en avais plus rien à faire qu'il soit mort.

J'enfilai un jean, un tee-shirt et des baskets propres. Je coinçai mes cheveux mouillés derrière mes oreilles et sous une casquette de baseball trouvée dans la penderie de Morelli, puis je redescendis.

Ranger, avachi sur le canapé, regardait un match de base-ball. Bob, couché à côté de lui, avait posé sa bonne grosse tête ébouriffée tout en poils orange Spécial Bob sur la cuisse de Ranger.

— L'amitié virile, il n'y a que ça, hein ? dis-je.

Ranger se leva et, d'une chiquenaude, éteignit la télévision.

— Les chiens m'adorent.

Il passa un bras autour de mes épaules et m'entraîna vers la porte.

— J'ai appelé l'hôpital, poursuivit-il. Valérie a eu une petite fille. Elles vont bien toutes les deux.

Le bonheur et le soulagement montèrent du fond de ma poitrine et se répandirent jusqu'au bout de mes ongles. Un instant, j'eus atrocement peur de me mettre à pleurer devant Ranger. Je m'intimai de me ressaisir, et repris le contrôle de ma voix.

— Et Cal et Tank ?

— Ils sont sortis tous les deux. Tank a la jambe dans le plâtre, et Cal un traumatisme crânien. Rien d'assez grave pour justifier une hospitalisation.

Ranger me ramena à l'hôpital et m'accompagna dans le hall d'entrée des urgences. Il attendit qu'on m'ait désinfecté le bras et fait des points de suture. Puis, il appela Morelli.

— Elle est prête. Tu prends la relève ?

Morelli arriva quelques minutes plus tard, et Ranger se fondit dans la nuit. Un jour, lorsque j'aurai plus de temps et plus d'énergie

affective, il faudrait que je réfléchisse sérieusement à l'étrange dynamique qui nous unissait, Morelli, Ranger et moi. Ces deux-là pouvaient, quand il le fallait, travailler en équipe et mettre, en apparence au moins, toute hostilité de côté. En même temps, dans une tout autre partie du cerveau, leur rivalité existait toujours.

Escortée par Morelli, je trouvai le chemin de la maternité et localisai Valérie. Mes parents étaient partis, mais Khloune était toujours là, assis sur une chaise à son chevet.

— Navrée d'avoir manqué l'heureux événement, dis-je à ma sœur. J'ai eu un petit problème au bras.

— Elle a été super, dit Khloune. Elle m'a bluffé. Je ne sais pas comment elle a fait. Je n'avais jamais rien vu de pareil. Je ne sais pas comment elle a réussi à faire sortir ce bébé de là-dedans. Un vrai tour de magie !

Il avait toujours le rouge aux joues, et aussi des taches de transpiration sur sa blouse chirurgicale. Il avait l'air éberlué et un peu incrédule.

— Je suis papa, répétait-il. Je suis papa.

Les larmes lui vinrent aux yeux, son sourire tremblota. Il s'essuya les yeux et le nez.

— Je crois que je suis encore sous le choc, dit-il.

Valérie lui sourit.

— Mon héros, murmura-t-elle.

— J'ai été bien, hein ? Je t'ai aidée comme il le fallait ?

— Tu as été très bien.

Le bébé était dans la chambre, avec Valérie, emmitoufflé dans une couverture, avec, sur la tête, une petite casquette tricotée. La petite paraissait incroyablement minuscule et, en même temps, trop grosse pour être sortie par un vagin. Quand j'allais à l'école, j'avais suivi les cours habituels sur la reproduction humaine, je connaissais le processus... la dilatation cervicale, la flexibilité des os pelviens, les contractions musculaires.

Bref, je voyais le topo. N'empêche que, à mes yeux, c'était un peu comme vouloir enfileur un éléphant de mer par le chas d'une aiguille. Certains jours, je n'étais même pas sûre que Morelli puisse passer ! Alors, un bébé...

— Nous l'avons appelée Lisa, dit Valérie.

— C'a été difficile de vous décider pour ce prénom ?

— Non, me répondit ma sœur. On est tous les deux tombés d'accord sur Lisa. C'est le nom de famille qui nous pose problème.

Valérie paraissait fatiguée, alors je lui fis un gros bisou en la serrant dans mes bras. Puis, je fis un gros bisou à Khloune en le serrant dans mes bras. Puis, nous partîmes. Je ne suis pas du genre à faire de gros bisous à quelqu'un en le serrant dans mes bras, mais

bon... c'était l'occasion ou jamais.

Je quittai l'hôpital en compagnie de Morelli, direction : Chez Pino pour une commande à emporter. Dix minutes plus tard, nous entrions chez Morelli, avec un pack de six Corona et un plein sachet de boulettes de viande. Bob fut très content de nous voir. Bob sent les boulettes de viande à un kilomètre.

Je me traînai jusqu'au salon, me laissai tomber sur le canapé, ouvris le sachet de boulettes et les distribuai à la ronde. Une pour moi. Une pour Morelli. Et deux pour Bob. Morelli décapsula deux bières. Nous en bûmes chacun une longue gorgée, puis chacun s'attaqua à sa boulette. Morelli zappait en mangeant et finit par sélectionner un match de catch.

— Je suis crevé, dit-il. Tu me stresses un max, ça me tue.

Moi, j'avais dépassé le stade de la fatigue. J'étais naze. Je ne manquais pas de questions à poser à Morelli, mais je n'avais pas envie d'entendre les réponses ce soir. Réfléchir ne me disait rien qui vaille. Je pouvais à peine mâcher et déglutir.

Demain matin, j'irais au poste de police et raconterais à un magnétophone tout ce que je savais sur Ours Moufette, le Jeu et compagnie. Demain, ce serait le grand jour des questions-réponses. Avec de la chance, à mon réveil, mes neurones seraient repassés en mode réflexion.

Une bonne chose, ce match de catch. Pas besoin de réfléchir pour prendre plaisir à regarder du catch. Lance Storm flanquait une bonne dégelée à un nouveau catcheur qui aurait pu être le frère mutant de King Kong. Storm portait un short rouge fluo qui me permettait de le repérer facilement malgré ma torpeur grandissante. J'ouvris une deuxième bière et, en silence, trinquai au short de Storm.

Morelli me donnait de petits coups de coude pour me réveiller.

— Debout ! Je dois aller bosser, et il faut que tu viennes, dit-il en passant un bras autour de moi. On a quand même quelques petites minutes devant nous, tu sais.

— Combien de minutes ?

— Assez pour aller jusqu'au bout.

— Jusqu'au bout pour toi, ou jusqu'au bout pour moi ?

Sa main effleura mon ventre pour s'immobiliser entre mes cuisses.

— Là, on perd un temps précieux, dit-il.

Voilà ! C'est ça la principale différence entre les hommes et les femmes. Moi, je me réveille en pensant à du café et à des muffins, et lui, en pensant au sexe. Morelli m'embrassa sur la nuque, me fit un je-ne-sais-quoi d'intelligent par en dessous, et bye bye ma rêverie de café fumant et de muffins moelleux... toute mon attention avait été détournée par ses doigts de magicien, et mon envie de petit-déjeuner céda la place à la crainte que Morelli cesse de jouer aux marionnettes.

Crainte superflue, bien entendu. Morelli avait fait beaucoup de progrès depuis notre première fois au pied de la vitrine des éclairs, chez Tasty Pastry.

— Alors, dit-il, après coup. Tu passes sous la douche la première ?

J'avais le visage plaqué contre le matelas, mon cœur ne battait plus qu'à une dizaine de coups par minute et j'étais dans un état de contentement béat dégoulinant d'euphorie. En fait, je crois bien que je ronronnais.

— Non, vas-y d'abord, murmurai-je. Prends ton temps.

Morelli descendit et mit le café en route avant de prendre son tour dans la salle de bains. Au bout de quelques minutes, l'arôme du café s'insinua dans mes limbes post-coïtales. Je roulai hors du lit, enfilai un short et un tee-shirt, et gagnai la cuisine en me laissant guider par mon odorat. Je me servis un mug de café, puis j'allai ouvrir la porte pour prendre le journal du matin.

Sur le paillason, posés sur le journal, enveloppés dans de la cellophane, m'attendaient une rose rouge et un œillet blanc. Bye, bye, plaisirs du matin. Je portai le tout à l'intérieur en prenant soin de verrouiller la porte. Je posai les fleurs sur le buffet et ouvris la petite

enveloppe blanche qui les accompagnait. Elle contenait un mot écrit sur un papier cartonné vierge.

Alors, contente que je t'aie sauvée pour pouvoir m'occuper de toi personnellement ? Ça t'excite de penser à moi et à tout ce que j'ai fait pour toi ? J'aurais pu te tuer hier soir, tout comme je l'aurais pu quand je t'ai anesthésiée avec ma petite fléchette, mais... ç'aurait été trop facile. Ta mort doit valoir le détour.

C'était signé : avec toute mon affection.

Et, coincée dans l'enveloppe : une mèche de mes cheveux noués par un fin ruban de satin rosé.

J'en eus des fourmis dans les bras et un frisson me secoua le ventre. Le choc fut toutefois de courte durée, et je repassai en mode bravade. *Youpi, j'ai résolu le mystère de mes cheveux manquants !*

Lorsque Morelli redescendit de la salle de bains, il me trouva assise sur le canapé du salon en compagnie de ma tasse de café et du mot. Il était rasé de frais, ses cheveux étaient encore mouillés. Il avait revêtu un jean, des bottes et un tee-shirt noir, et si je ne venais pas de connaître l'Orgasme avec un grand O, on peut être sûr que je lui aurais sauté dessus et l'aurais ramené tout droit au plumard.

— J'ai vu les fleurs sur le buffet, dit-il.

Je lui tendis la carte.

— J'ai ramassé ça devant la porte, elles étaient posées sur le journal. Donc, le Webmaster est venu en plein jour. Quelqu'un l'aura peut-être vu.

— Il prend des risques. Il s'enorgueillit de ses succès, et c'est ça qui précipitera sa chute.

— Qu'elle vienne vite !

— Je vais diligenter une enquête de voisinage.

Il lut le mot.

— C'est un malade, commenta-t-il.

Je me douchai et tirai le meilleur parti de mes cheveux, les plaquant derrière mes oreilles, les lissant à grand renfort de laque. J'irais chez le coiffeur à la première occasion, mais je ne voyais pas trop ce qu'il pourrait en faire. Je me regardai de plus près dans le miroir. Extensions, peut-être ? Tissage ?

Quand je redescendis, Morelli était au téléphone. Il lança un coup d'œil à sa montre et, quand il me vit, mit un terme à sa conversation. Morelli avait hâte d'en découdre. La journée avait commencé sans lui. Voilà ce qui arrive quand on est un accro du sexe.

— Je parlais avec Ed Silver, me dit-il. On vient de recevoir le rapport de la police technique et scientifique de l'État. Ils ont pu récupérer certains mails de Singh grâce à son ordi. Ils corroborent tout ce que tu as appris hier soir. Il y avait cinq joueurs et le Webmaster. Nous savons qu'Ours Moufette était le dernier en lice, donc il nous

manque le cadavre d'un joueur.

— Tu en sais plus long sur les règles du jeu ?

— Elles étaient expliquées dans un des mails. Le Webmaster est le maître du jeu. Les joueurs ne doivent utiliser que leurs pseudonymes et ne peuvent communiquer entre eux que par son intermédiaire – du coup, le Webmaster sait toujours tout. Il donne des indices sur l'identité des joueurs et la traque commence. Tous les joueurs savent dès le début qu'à la fin du Jeu un seul restera en vie. Tous savent que, une fois le Jeu commencé, aucun d'entre eux ne peut en sortir – sous peine d'être assassiné.

— Comme Singh.

— Ouais. Apparemment, il a été tué. Le Jeu a commencé un mois avant ton entrée en scène. Tu étais peut-être le lot du gagnant, dès le début, ou peut-être que le Webmaster a changé d'avis en cours de route, ou que rien ne le pressait de désigner un lot gagnant.

— Et j'ai débarqué sur ces entrefaites.

Morelli haussa les épaules.

— Aucun moyen de le savoir. Mais... tu es un beau petit lot. Une chasseuse de primes. Le Webmaster devait trouver mieux que le flic. Le lot n'est mentionné dans aucun des mails adressés à Singh. Aux termes de la règle du Jeu, le Webmaster indiquait le lot gagnant au dernier joueur vivant.

— Et le Webmaster ?

— Ça, c'est la mauvaise nouvelle. Pas le moindre indice sur lui. Jusqu'à présent, ses mails n'ont pas été traçables, et il n'a rien révélé sur lui. On en a retrouvé plusieurs qu'il a adressés à Singh au moment de sa disparition, exigeant qu'il revienne pour continuer le Jeu jusqu'au bout, le mettant en garde sur les conséquences de sa décision. Et aussi deux ou trois messages précédents envoyés dans le cours du Jeu. Des noms de joueurs, des indices.

— Bart Cone fait toujours partie des suspects ?

— Tout le monde est suspect. Cone figure en tête de liste.

— Qu'en est-il des ordinateurs des autres victimes ?

— On a retrouvé ceux de Rosen et de Howie.

— Et celui d'Ours Moufette ?

— Son vrai nom, c'est Steven Klein. Dix-neuf ans. Il travaillait à la boutique vidéo de Larry et il habitait toujours chez ses parents. Les fédés effectuent une perquisition chez eux, mais, à ce que j'en sais, ils n'ont encore rien trouvé.

Je jetai un coup d'œil au journal que j'avais posé sur la table basse. Une photo de Klein faisait la une. Ou, plus exactement, une photo de ses baskets. Le reste de son corps était caché derrière deux policiers et moi, de dos, poings sur les hanches, baissant la tête vers lui. Mes cheveux ne passaient vraiment pas.

— Oh, merde, dis-je.

Morelli regarda la photo, puis moi, d'un air étonné.

— Tu t'es fait couper les cheveux ?

— Mouais. Entre le moment où on m'a tiré dessus et celui où j'ai posé pour ce journal. Je suppose que tu n'as pas ouvert l'enveloppe, alors ?

Morelli la prit sur la table basse et regarda son contenu. En général, il est assez doué pour cacher ses émotions, mais la vision de ma mèche de cheveux provoqua en lui une réaction qu'il ne put contenir. Ses joues s'empourprèrent, et il flanqua un coup de poing dans la lampe qui vola à travers la pièce et alla s'écraser contre le mur.

Bob, qui dormait à poings fermés, son gros corps roulé en boule Spécial Bob, sauta jusqu'au plafond et décampa à la cuisine.

— Tu te sens mieux maintenant ? demandai-je.

— Non.

— Tu as d'autres choses à m'annoncer ?

— Klein, Rosen, Singh et Paressi ont tous été tués à bout portant. Howie par une balle tirée depuis l'extrémité d'un parking. D'aussi loin, même en utilisant une visée laser, il faut avoir une certaine adresse pour planter une balle de calibre .22 entre les deux yeux de sa cible. Dans le groupe Roses Rouges et Œillets Blancs, il y a quelqu'un qui sait très bien tirer. Je penche pour le Webmaster. Un scénario possible, c'est que, comme tu avais découvert l'identité de Howie, le Webmaster a dû l'éliminer pour ne pas courir le risque de foutre le Jeu en l'air. Alors, il s'est peut-être rendu compte qu'il aimait bien tuer, et il a décidé de participer au Jeu lui aussi.

— Bart Cone a-t-il été militaire ? Fait-il partie d'un club de tir ?

— Pas militaire. Pas de club de tir, à notre connaissance.

Morelli consulta une nouvelle fois sa montre.

— Il faut qu'on file, dit-il.

En sortant, je scannai rapidement les lieux, en quête du Stéroïdosaure, mais je ne vis aucune voiture noire flambant neuve.

— Si c'est ton monsieur Muscles que tu cherches, j'ai dit à Ranger que je serais avec toi ce matin.

— Est-ce qu'il t'a fait jurer de me protéger en prêtant un serment du sang ?

— Il m'a surtout demandé si j'avais une bonne assurance-accidents.

La pluie avait cessé, le New Jersey s'abandonnait à la chaleur qui reprenait ses droits. L'herbe poussait, les flaques d'eau imbibées d'huile de moteur s'évaporaient. D'ici une heure, le soleil scintillerait de nouveau dans le ciel et ferait trembloter les brumes d'ozone.

C'était une journée idéale pour porter des sandales, sauf que moi je portais des baskets, car il est très difficile de courir vite en sandales.

Et, allez savoir pourquoi, je pensais qu'il y avait de fortes chances que je doive piquer un sprint avant la fin de la journée. Je ne savais trop si je courrais après le Webmaster, ou pour lui échapper, mais dans un cas comme dans l'autre, j'étais parée.

Ranger avait l'œil du tigre. Il était toujours prêt à bondir. Moi aussi, je me sentais d'attaque aujourd'hui. Bon, d'accord, il était toujours possible que je me fasse un peu de cinéma à cause des super câlins qu'on venait de se faire, Joe et moi, mais, mince ! quelle qu'en soit la raison, je me sentais en super forme, tellement en forme que je ne pensais même plus à ma mèche de cheveux. Bon, d'accord *presque* plus.

Le poste de police de Trenton se trouve dans Perry Street, et on ne risque pas de le confondre avec celui de Beverly Hills. Pas de palmiers en pot ni de moquette mauve haut de gamme. Les moquettes mauves ne résistent pas aux assauts des nez qui coulent sous les effets des gaz lacrymogènes.

Morelli m'emmena dans une petite salle où il y avait une table et deux chaises. Il brancha un magnétophone et l'enclencha. Je regardai autour de moi et me sentis prête à avouer n'importe quoi. Le simple fait de me trouver dans cette pièce sinistre, sous les clignotements d'un éclairage au néon, me faisait me sentir coupable.

Je rendis compte de ma conversation avec Steven Klein, donnant tous les détails dont je me souvenais.

Lorsque j'en arrivai au moment où le pistolet paralysant m'avait fait sombrer dans les vapes, Morelli coupa le magnétophone, et appela Ranger.

— Elle est toute à toi, lui dit-il.

Il coupa la communication et, à mon intention, ajouta :

— Façon de parler.

Ranger arriva au volant d'une Porsche Carrera noire. Il portait un jean cargo noir, un tee-shirt noir qui paraissait avoir été peint sur ses biceps, des bottes Bates noires et un Glock bien en vue contre sa hanche. Ranger version garde du corps.

— Tu n'as pas réussi à contraindre un de tes hommes à me babysitter, cette fois ? lui demandai-je.

Il coula un regard dans ma direction et, sans vraiment sourire, il ne paraissait pas mécontent non plus.

— Comme ça, tu es toute à moi, *baby*.

Dit par Ranger, ça sonnait autrement.

— Je ne sais pas quels sont tes projets pour aujourd'hui, lui dis-je, mais, en ce qui me concerne, j'ai celui d'aller au centre commercial pour une opération de sauvetage capillaire. Je trouve duraille de

continuer à avoir l'œil du tigre quand j'ai les cheveux en capilotade.

En chemin pour le centre commercial, j'informai Ranger des règles du Jeu.

— Ça doit être Bart Cone, dis-je. Quelqu'un a envoyé Steven Klein à Vegas pour éliminer Singh. Or, seules deux ou trois personnes – dont Cone – savaient qu'il se trouvait là-bas.

— Ça peut aussi être quelqu'un à qui Cone en a parlé. Ils sont trois frères, et chacun d'eux a des amis, des associés. Je suis sûr que la police a tissé un large filet autour d'eux, mais ça ne ferait pas de mal que tu ailles interroger les Cone. Parfois, un homme confie à une femme des infos qu'il ne voudrait pas donner à un flic.

Ranger se gara devant une des entrées du centre commercial. En chemin vers le salon de coiffure, nous passâmes devant une boutique Victoria's Secret, et je ne pus résister à la tentation de lui faire passer le test.

— Si je voulais m'acheter un string, lui dis-je. Tu entrerais avec moi ?

Ranger m'adressa son ombre de sourire.

— C'est un marché que tu me proposes ?

— Oh, avec toi, tout a un prix !

— Que veux-tu, *baby*, je suis un mercenaire. Où veux-tu en venir, au juste ?

Depuis deux ou trois ans, je me faisais couper les cheveux par M. Alexandre. Il s'appelle Alexandre Dubkowski, mais personne ne l'appelle Al, ou Alex, ni même Alexandre. C'est « monsieur » Alexandre... si on ne veut pas se faire massacrer les cheveux.

Nous entrâmes dans le salon. M. Alexandre se tourna vers nous, et... la mâchoire lui en tomba. Non seulement ma coupe était une catastrophe de proportions bibliques, mais, par-dessus le marché, j'arrivais flanquée d'un type de la SWAT⁷. Et ceux de la SWAT rendent les gens nerveux.

— J'ai eu un accident capillaire, expliquai-je à M. Alexandre. Vous pouvez m'arranger ça ?

M. Alexandre blêmit sous son bronzage artificiel. Il craignait sans doute que Ranger ne canarde tout le monde en cas de refus de sa part.

— J'ai quelques petites minutes entre deux clientes, répondit-il en m'invitant, d'un geste, à prendre place dans un fauteuil avant de me draper dans une blouse.

Il m'ébouriffa un peu les cheveux du bout des doigts, fit la moue.

— Je vais devoir couper tout ça, décréta-t-il.

Panique à bord.

— Ça ne va pas être très court, quand même, non ? Un tissage, ce n'est pas possible ?

— Je suis bon, mais je ne fais pas de miracle. Cela se saurait. Je vais devoir trancher dans le vif.

Un soupir résigné m'échappa.

— Bon, très bien. Tranchez.

— Fermez les yeux, me dit-il. Je vous le dirai quand j'en aurai terminé.

Au bout d'un moment, j'entrouvris un œil. Rapide comme l'éclair, M. Alexandre fit pivoter le fauteuil de façon que je me retrouve dos au miroir.

— Hou, la tricheuse ! me dit-il.

Quand tout fut fini, il refit pivoter le fauteuil, et lui et moi retîmes notre souffle.

C'était court. Très court sur le dessus, plus long et bouclé sur la nuque, et dégagé sur les côtés au point qu'on voyait mes oreilles. Quelques mèches folles retombaient sur mon front. Le tout paraissait un peu en bataille, comme malmené par le vent.

Ranger vint se camper derrière moi pour voir le résultat.

— Mignonne, dit-il.

— La dernière fois que j'ai eu les cheveux aussi courts, j'avais quatre ans.

Une fois en voiture, je me tournai vers Ranger et lui demandai :

— Tu trouves vraiment ça sympa ou c'était juste pour m'empêcher de hurler ?

Il me passa la main dans les cheveux.

— C'est sexy, dit-il.

Et il m'embrassa. Avec la langue, la totale.

— Hé ! fis-je en m'écartant de lui au bout d'un moment. On ne devrait pas.

Un sourire fit frémir sa bouche.

— Morelli m'a dit que tu étais toute à moi aujourd'hui.

— Façon de parler. Il nous fait confiance.

Ranger mit le contact.

— Il a confiance en *toi*. Moi, je n'ai pas signé de contrat de confiance.

— Et moi ? Je peux avoir confiance en toi ?

— On parle de quoi ? De ta vie ou de ton corps ?

Je m'attendais à ce genre de réponse. Du coup, je changeai de sujet.

— Bon, on va où ?

— Chez TriBro.

Vingt minutes plus tard, Ranger engageait la Porsche dans la zone industrielle. Il se gara au parking d'un garde-meuble et coupa le moteur.

Je me tournai vers lui.

— On fait quoi, là ?

Il tendit le bras vers la banquette arrière et attrapa une boîte en plastique noir fermée par une pression.

— Je te mets un micro. Je veux être sûr que tout se passe bien pour toi là-dedans.

— Tu ne m'accompagnes pas ?

— Personne ne te dira rien si je suis avec toi.

J'arquai les sourcils.

Ranger me refit le coup de son crypto sourire.

— Des fois, je fais un peu peur aux gens.

— Tu m'étonnes ! Tu n'as jamais songé à ne pas prendre de revolver ? Ou à t'habiller comme tout le monde ?

Il ouvrit la boîte et en sortit un magnétophone pas plus gros qu'une boîte d'allumettes.

— J'ai une image de marque à entretenir, répondit-il.

Je portais un tee-shirt Tank Top et un jean noirs. Je crevais de chaud dans le jean, mais il avait le mérite de dissimuler les bleus et les égratignures que j'avais sur les jambes. Pour mon bras bandé, je ne pouvais pas faire grand-chose. Mon cœur fit un saut périlleux arrière... je savais où Ranger allait placer son micro.

— Je ne crois pas que ce soit indispensable, dis-je.

Ranger souleva mon tee-shirt hors de mon jean, et glissa son bitonniau dessous.

— Tu ne vas pas me refuser ce plaisir, dis ? J'en avais envie depuis si longtemps.

Il le positionna contre mon sternum, juste sous mon soutien-gorge, à l'aide de deux morceaux de sparadrap qu'il posa en croix par-dessus. Le fil terminé par le micro-cravate passait entre mes seins.

— Tu es parée, me dit-il.

Il redémarra, sortit du parking du garde-meuble et gagna celui de chez TriBro.

Récapitulons. J'ai mes baskets « pieds ailés », et je suis branchée côté son. J'ai ma bombe lacrymogène et mon pistolet paralysant dans mon sac. Et je suis entourée d'un bouclier de protection invisible. Oui, je sais, le bouclier de protection, c'est dans mon imagination, mais bon, quatre accessoires sur cinq, ce n'est déjà pas si mal.

Je traversai le parking et pénétraï dans l'immeuble. J'offris mon plus joli sourire et mon bonjour le plus aimable à l'hôtesse d'accueil qui, d'un geste, me donna le feu vert pour entrer dans le bureau d'Andrew.

Ce dernier me réserva un accueil triomphant.

— Génial ! Vous l'avez retrouvé. Votre agence a appelé il y a une heure.

— Oui, mais il est mort.

— Mort ou vif, cela ne change rien pour moi. Oui, je sais, c'est un peu dur, mais je ne le connaissais pas vraiment. Et vous m'évitez une grosse perte financière. Sans vous, j'aurais dû faire une croix sur ma caution.

— Malheureusement, vos ennuis ne sont pas terminés. Singh était impliqué dans un jeu meurtrier dont tous les participants sont morts à l'exception du concepteur. Et je suis convaincue que ce Webmaster travaille chez vous.

Andrew se figea et blêmit.

— Vous plaisantez, j'espère ?

Je fis non de la tête.

— Je suis très sérieuse.

— La police est venue nous interroger, mais sans faire la moindre allusion à un tel jeu.

Je haussai les épaules. Andrew se leva et se dirigea vers la porte de son bureau.

— Vous en êtes certaine ? Ce n'est pas une autre chasse aux sorcières comme celle que Bart a subie ? C'était un cauchemar, et il n'en était rien sorti.

— Lillian Paressi était un des joueurs du jeu précédent.

— Quoi ?

Andrew reprenait des couleurs, le choc se muant en incrédulité puis en colère.

— C'est grotesque ! C'est la chose la plus absurde que j'aie jamais entendue ! Pourquoi les policiers ne nous ont rien dit, alors ?

— Ils ne le savaient pas, à l'époque.

— Et maintenant, ils le savent ?

— Oui.

— Alors, pourquoi ne sont-ils pas là, eux ?

Je tournai mes paumes vers le ciel.

— Je suppose que je suis arrivée la première.

— Lorsque vous dites que vous soupçonnez le « concepteur » de ce jeu de travailler chez TriBro, incluez-vous mes frères et moi dans votre liste de suspects ?

En fait, je n'avais pas envisagé l'implication éventuelle d'Andrew ou de Clyde, mais, après tout, pourquoi ne pas ratisser large, hum ? Je pris mon courage à deux mains et mis les pieds dans le plat.

— Oui, bien sûr.

Tout en disant cela, je pensais que je ne manquais pas de culot de proférer une telle accusation. Il y avait de fortes chances que le Webmaster soit Bart Cone. Une chance que ce soit quelqu'un de totalement étranger à TriBro. Et une chance infime qu'il s'agisse d'Andrew ou de Clyde.

— Alooooors ? dis-je en faisant craquer mes articulations – mentalement, cela va sans dire. Ce n'est pas vous, n'est-ce pas ?

Il était retourné s'asseoir, sonné, bouche bée, les yeux écarquillés et inexpressifs, et le rouge lui monta du cou aux joues.

— Vous êtes cinglée ? cria-t-il. Est-ce que j'ai une tête d'assassin ?

J'eus la vision de celle de Ranger en train d'écouter notre conversation, dans sa Porsche, et se marrant comme une baleine.

— Je demandais, c'est tout. Pas de quoi monter sur vos grands chevaux.

— Sortez. Sortez im-mé-dia-te-ment !

Je bondis de mon fauteuil.

— D'accord, d'accord, mais vous avez ma carte, n'hésitez pas à m'appeler si vous avez envie de papoter, d'accord ?

J'abandonnai Andrew à son humeur massacrate, et filai dans le couloir vers le bureau de Bart. La porte était ouverte. Je risquai un coup d'œil à l'intérieur. Il était là. Il déjeunait d'un sandwich, de chips et d'un Coca.

— On peut parler ?

— C'est important ? demanda-t-il.

— Une question de vie ou de mort.

— Alors ?

Je lui servis le même baratin qu'à son frère.

— Je suis au courant pour Lillian Paressi, dis-je de ma voix la plus suave. Je sais qu'elle participait à un jeu meurtrier.

— Vous avez des preuves ?

— Oui.

Plus ou moins.

— Je suis aussi au courant du Jeu actuel, poursuivis-je. Et j'ai toutes les raisons de penser que le concepteur de ce jeu travaille ici.

Bart ne réagit pas. Il demeura parfaitement impassible. Il prit une autre chips et la grignota, l'air songeur.

— C'est une accusation très grave, finit-il par dire.

— C'est vous, n'est-ce pas ? Le Webmaster, c'est vous ?

— Navré de vous décevoir. Je ne suis au courant de rien. Je ne suis pas un Webmaster, et je ne suis impliqué dans aucun jeu. Maintenant, je vous prie de bien vouloir me laisser. N'hésitez pas à contacter mon avocat si vous désirez poursuivre cette conversation.

— D'accord ! Vous avez ma carte ?

— Oui, oui.

Je quittai le bureau de Bart, et Clyde me bouscula de plein fouet. Je faillis tomber.

— Hou là, dit-il en me rattrapant par le poignet. J'ai appris que vous étiez là, je vous cherchais. Excusez-moi, je ne regardais pas devant moi. Partez !

Il porta la main à sa bouche.

— Oh, pardon. Je voulais dire : parlez !

Je reculai d'un pas.

— Pas de problème. Ça va.

— Vous avez déjeuné ? Ça vous dit qu'on déjeune ensemble ? Je vous invite. C'est moi qui régale !

— Wouah, merci, mais mon coéquipier m'attend.

— Une autre fois, alors, insista Clyde, pas découragé le moins du monde.

— Ouais, une autre fois.

Je me dépêchai de sortir de chez TriBro, en me retenant de courir pour traverser le parking jusqu'à la Porsche.

— Très subtil, me dit Ranger en souriant.

J'arrachai le micro-cravate et le jetai sur le tableau de bord.

— Plus jamais je ne te laisserai me harnacher d'un truc pareil ! Ça me rend nerveuse !

— Je voulais être sûr qu'on ne t'enferme pas dans le placard à balais avec une brosse à chiottes enfoncée dans la bouche. Un de ces jours, il faudra qu'on parle de tes méthodes d'interrogatoire, *baby*.

— Ça s'est mal goupillé, je ne sais pas pourquoi.

Je m'enfonçai dans le siège.

— J'ai faim ! gémis-je. Un sachet de beignets me ferait le plus grand bien.

— Tu te contenterais d'une pizza ?

— Non ! La dernière fois que tu m'as emmenée manger une pizza dans le quartier, il y avait des traces de sang sur la table.

Ranger mit le contact et roula hors du parking.

— Tu n'as pas parlé avec Clyde ?

— Plus que je ne l'aurais voulu. J'ai peur d'ouvrir ma porte et de le trouver couché sur mon paillason, un de ces jours.

Après discussion, nous allâmes chez Pino pour une pizza. En chemin, mon mobile sonna.

— J'ai un problème, là, me dit Connie. Ce week-end, la police a annoncé la mort de Singh aux Apunseja, et je les ai toutes les deux ici, dans le bureau. Elles voudraient te parler.

— Pourquoi à moi ? Tu étais à Vegas, toi aussi. Elles n'ont qu'à te dire ce qu'elles ont à dire.

— Mme Apusenja ne veut pas me parler.

— Dis-leur que je ne suis pas en ville. Non, encore mieux : que je suis morte. Une fin tragique. Un accident de la route. Non, attends, les journaux en auraient parlé. Dis-leur que j'ai attrapé le virus Ebola. Ça marche toujours, ça.

— Tu peux être là dans combien de temps ?

— Quelques minutes. On est devant chez Pino.

Cinq minutes plus tard, Ranger se garait devant l'agence.

— Je te laisse te débrouiller seule sur ce coup, *baby*.

— Lâche.

— Ce n'est pas en m'insultant que tu me convaincras d'entrer.

Je regardai à travers la vitre. Mme Apusenja et Nonnie étaient assises sur le canapé, raides comme la justice.

— Qu'est-ce qui te persuaderait d'entrer ?

Ranger s'accouda au volant, tourna le visage vers moi et... vlan, c'était là : l'œil du tigre qui se plantait en moi.

Je soupirai et ouvris la portière.

— Bon, ça va, j'ai compris.

À mon arrivée, mère et fille se levèrent.

— Je suis vraiment désolée, leur dis-je.

— Je veux tout savoir ! s'écria Mme Apusenja. Je l'exige !

Connie leva les yeux au ciel et j'entendis la clé tourner du côté intérieur dans le sanctuaire de Vinnie.

Je me dis que le mieux, ce serait encore de donner à tout le monde la version Reader's Digest.

— On a eu l'info que Singh se trouvait à Vegas. Alors, on y est allées, Lula, Connie et moi.

— Qui vous a donné cette information ? exigea de savoir Mme Apusenja.

— Il a postulé pour un emploi et cité son ancien employeur comme référence.

— Ça ne tient pas debout, commenta Mme Apusenja.

— Il vivait avec une femme qu'il avait connue lors d'un précédent déplacement professionnel, dis-je. Je l'ai rencontrée, mais je n'ai pas vu Samuel.

Les Apusenja se figèrent.

— Il vivait avec une femme ? dit Nonnie. Comment ça ?

— Il a déclaré habiter à cette adresse. Elle nous l'a confirmé. Je ne peux rien vous dire de plus.

— Il ne m'a jamais plu, ce garçon, dit Mme Apusenja, en plissant les yeux. J'ai toujours pensé que c'était un fouteur de merde.

Nonnie se tourna vers sa mère.

— C'est toi qui le trouvais formidable ! C'est toi qui voulais me forcer à l'épouser ! Ces choses-là ne se font pas dans ce pays ! Ici, les jeunes filles choisissent librement leur futur époux !

— À ton âge, tu n'as plus les moyens de faire la difficile, rétorqua Mme Apusenja. Tu pouvais t'estimer heureuse de faire un mariage arrangé.

Nonnie me décocha un regard de ses yeux baissés.

— Je peux m'estimer heureuse qu'il ait disparu et qu'il soit mort,

murmura-t-elle.

Houla !

— Bon, dis-je, pour le reste : nous avons appris par la police que Samuel avait été tué par balle sur le parking de l'aéroport, alors nous sommes retournées chez lui pour récupérer Bouh.

Oui, je sais, j'enjolivais un peu, mais c'était plus facile à raconter.

— Bouh ! s'écria Nonnie. Où est-il ?

— On n'a pas pu se résoudre à le faire voyager dans la soute à bagages de l'avion, dis-je. Lula le ramène en voiture. Je pense qu'ils devraient arriver demain, ou jeudi au plus tard.

— Que Samuel Singh aille pourrir en enfer ! prophétisa Mme Apusenja. C'est un voleur de chiens et un coureur de jupons. Après tout ce qu'on a fait pour lui ! Quelle ingratitude, vous vous rendez compte ?

Je lançai un coup d'œil par la vitre. Ranger, toujours dans sa voiture, observait la scène d'un air amusé. Je le faisais rire. Il profitait du One Woman Show de Stéphanie Plum. D'habitude, ça ne me gêne pas. Je considère que son intérêt pour moi est un mélange de désir sauvage, de curiosité, d'incrédulité et d'affection. Ça me convient parfaitement. C'est réciproque. N'empêche que, par moments, j'ai envie de lui faire payer le spectacle. Et c'était un de ces moments-là. Si je devais me coltiner Mme Apusenja, alors lui aussi. Oui, je sais, je faisais monter la mise, et je ne doutais pas que Ranger le prenne comme un défi, mais moi aussi, je méritais bien de m'amuser un peu, non ?

— Vous voyez cet homme dans la Porsche noire ? Les deux femmes scrutèrent à travers la vitre.

— Oui, répondirent-elles. C'est votre coéquipier.

— Il n'a pas de logement, et je suis sûre que louer l'ancienne chambre de Singh pourrait l'intéresser.

Le regard de Mme Apusenja s'éclaira.

— Ce complément de revenus ne serait pas de refus, dit-elle.

Son regard passait de sa fille à Ranger.

— Il est marié ? me demanda-t-elle.

— Non. Il est célibataire. Et c'est un très bon parti.

Connie étouffa un hoquet ou un rire, et cacha son visage derrière l'écran de son ordinateur.

— Merci pour tout, dit Mme Apusenja. Finalement, vous n'êtes pas une si mauvaise fille que ça. Je m'en vais de ce pas parler à votre coéquipier.

— Ôbondieu ! s'écria Connie dès que la porte se fut refermée derrière les Apusenja. Ranger va te tuer !

La mère et la fille s'arrêtèrent à hauteur de la Porsche et abordèrent Ranger, lui parlant pendant de longues minutes, lui

servant le Grand Argumentaire de Vente. Au final, Ranger leur répondit, et Mme Apusenja parut très déçue. Les deux femmes traversèrent la rue, montèrent dans leur Escort bordeaux et s'en allèrent.

Ranger tourna la tête dans ma direction et nos regards se croisèrent. Il avait toujours l'air de s'amuser, mais, cette fois, plutôt comme un gamin sur le point d'arracher les ailes d'un papillon.

— Ho, ho ! dit Connie.

Je fis volte-face.

— Vite ! dis-je à Connie. Donne-moi un DDC. Tu en as à la pelle, hein ? Pour l'amour du ciel, donne-m'en un, vite ! Il faut que j'aie une bonne raison de rester ici jusqu'à ce qu'il se calme !

Connie poussa une pile de dossiers vers moi.

— Prends celui que tu veux, n'importe lequel ! Oh, zut, il descend de voiture.

Connie donnait des signes de vouloir courir aux toilettes.

— Si tu soulèves tes fesses de ce fauteuil, je te flingue ! lui dis-je.

— C'est du bluff, répondit-elle. Ton revolver est resté dans la boîte à biscuits de Morelli.

— Morelli n'a pas de boîte à biscuits. Bon, d'accord, je ne te flinguerai peut-être pas, mais... je dirai à tout le monde que tu te rases la moustache.

Connie porta la main à sa lèvre supérieure.

— Des fois, je me l'épile à la cire, je te signale. Oh, et puis, ne me cherche pas. Je suis italienne, que veux-tu que j'y fasse ?

J'entendis la porte de l'agence et mon cœur se mit à jouer des castagnettes. Ce n'est pas que j'avais réellement peur de Ranger. Bon, peut-être, « quelque part », un peu, oui. Mais je n'avais pas peur qu'il me fasse mal. J'avais peur qu'il prenne sa revanche. J'étais bien placée pour savoir qu'à ce petit jeu-là il était plus fort que moi.

J'attrapai un dossier d'accord de caution et essayai de m'obliger à le lire. J'avais beau faire, je n'arrivais pas à donner du sens aux mots que j'avais sous les yeux, et ce n'était qu'un pur hasard si je ne tenais pas le document à l'envers. Soudain, je sentis les doigts de Ranger se poser sur ma nuque, légers, tièdes. J'avais prévu le coup. Je m'étais blindée pour éviter toute réaction. Mais je poussai un petit cri et sursautai quand même.

Il se pencha tout contre moi, et ses lèvres effleurèrent le lobe de mon oreille.

— Tu trouves ça drôle ? demanda-t-il.

— Je ne vois pas de quoi tu parles.

— Surveillance tes arrières, *baby*. Je te revaudrai ça.

Ranger passa le bras autour de moi et me prit l'accord de caution des mains.

— Roger Pitch, lut-il. Accusé d'agression à main armée et de tentative de vol. A essayé de dévaliser une petite épicerie. A tiré sur le commerçant. Heureusement pour lui, son revolver s'est enrayé et Pitch s'est sectionné le pouce.

Je sentais Ranger rire dans mon dos alors qu'il tournait la page. Connie et moi souriions. Nous connaissions tous Roger Pitch. Il méritait bien d'avoir un pouce en moins.

— Vinnie a signé un accord de caution à cinq chiffres sans dépôt de garantie car le risque de fuite était quasiment nul, dit Ranger.

— Pitch est un gars du quartier à qui il ne reste qu'un seul pouce, que voulais-tu qu'il arrive ? cria Vinnie de l'intérieur de son bureau dont la porte close étouffait les paroles.

— Oh, bon Dieu ! pesta Connie en ouvrant un à un les tiroirs de son bureau. Il m'a encore mise sur écoute ! Je ne supporte pas ça !

Elle finit par trouver le micro et le fit tomber au fond d'une tasse de café.

— Pitch ne s'est pas enfui, dit-elle. C'est juste qu'il ne s'est pas présenté au tribunal. Il est chez lui, il regarde la télé et, pour tromper son ennui, il frappe sa femme.

— Il habite à seulement deux blocs d'immeubles d'ici, fit remarquer Ranger. On peut aller l'arrêter et je ferai venir quelqu'un pour l'amener au poste.

Roger Pitch était mauvais comme un serpent et deux fois plus bête. Pas quelqu'un avec qui j'avais envie de frayer.

— Ouais, dis-je, mais Connie a d'autres dossiers en attente. Il y a peut-être quelque chose de plus amusant.

— C'est un marrant, Pitch, rétorqua Ranger.

— C'est un dingue de la gâchette.

— C'était, rectifia Connie. Il a envoyé son pouce voler jusque dans le Connecticut. Il aura la main bandée.

Connie avait vu juste au sujet de la main de Pitch. L'accident datait de trois semaines, et sa main était toujours enveloppée dans plusieurs

épaisseurs de bandes de gaze.

Il nous ouvrit tout de suite et ne prit pas ombrage du fait que nous travaillions pour une agence de cautionnement.

— J'ai dû oublier la date, nous expliqua-t-il calmement. C'est à cause de tous ces calmants qu'on m'oblige à prendre. J'oublie tout. Encore une chance que, le matin, je ne mette pas mon slip sur la tête.

Pour cette visite, Ranger et moi portions tous deux notre panoplie de Super-Héros. Armes de poing plaquées contre la cuisse, menottes dans le ceinturon, bombe lacrymogène et pistolet paralysant à portée de main. Ranger avait aussi une Maglite de un kilo, juste au cas où nous aurions besoin d'y voir clair dans le noir – lampe torche qui, accessoirement, pouvait ouvrir un crâne en deux comme une noix, sauf que s'en servir comme casse-crâne était légèrement illégal, aussi Ranger réservait-il cela pour les occasions spéciales.

— Juste le temps d'éteindre la télé, et je suis à vous, dit Pitch.

Sur ce, il nous claqua la porte au nez et tourna le verrou.

— Putain, dit Ranger.

Ranger disait rarement des jurons et n'élevait pas souvent la voix. Il avait dit ce « putain » sur le ton de la conversation, comme si ce contretemps ne le contrariait pas tant que ça. Il appuya sa botte Caterpillar contre la porte... qui céda pour révéler à nos yeux Pitch à l'autre bout du couloir braquant sur nous un revolver qu'il tenait dans la main *gauche*.

— Vous n'êtes que deux petits rigolos ! nous cria-t-il.

Ranger me donna un coup d'épaule, si fort que j'atterris au bas de la petite véranda dans un épais massif d'hortensias. Puis il se plaqua d'un côté de la porte et dégaina son pistolet.

Pitch fit feu. Comme il tirait de la main gauche et, manifestement, n'était pas ambidextre, la balle se logea dans le plafond du couloir. La deuxième se ficha dans le mur.

— Fait chier ! brailla Pitch. Quel flingue de merde !

Pitch s'était arraché le pouce avec un semi-automatique ; ç'avait dû lui suffire car il tirait à présent avec un revolver à six coups. Il vida son arme sur nous.

Ranger et moi comptons les balles. Moi, je m'efforçais de ne pas perdre le compte tout en essayant de me dégager du massif d'hortensias. Le silence retomba après le sixième coup de feu. Ranger franchit le seuil, pistolet au poing, et demanda à Pitch de jeter son arme. Je montai sur la véranda et vis que Pitch essayait de mettre une autre balle dans le barillet. Le problème, c'est que, avec sa main bandée, il n'y arrivait pas. Il avait coincé son arme entre ses cuisses et bataillait avec les balles.

Ranger hochait imperceptiblement la tête, l'air incrédule. Comme si Pitch était si pitoyable qu'il faisait honte à tous les criminels de la

planète.

Pitch finit par laisser tomber, il lança son revolver à la tête de Ranger et s'enfuit dans la cuisine.

Ranger se tourna vers moi.

— Toi qui disais que ça n'allait pas être drôle, me dit-il.

— Tu devrais peut-être lui tirer dessus aussi, non ?

Ranger gagna la cuisine sans se presser. Pitch fouillait dans un tiroir, à la recherche d'un objet contondant sans doute. Il se rabattit sur un tournevis et s'élança sur Ranger... qui l'empoigna par le col de sa chemise, le souleva de terre et l'envoya valdinguer à l'autre bout de la pièce. Pitch se fracassa contre le mur et dégoulina sur le sol comme de la bave.

Ranger le menotta au réfrigérateur et appela Tank.

— Envoie-moi quelqu'un, lui dit-il. C'est pour une livraison.

Un peu plus tard, Pitch fut emmené sous nos yeux par un autre Joyeux Compagnon. Puis, fermeture de la porte et retour à la voiture.

— Tu aurais pu me demander de me pousser au lieu de me jeter dans le massif de fleurs, fis-je remarquer à Ranger.

— Réaction instinctive. Te mettre hors de danger.

— Ouais, c'est ça. Ou, peut-être, te venger de la petite blague que je t'ai faite en t'envoyant les Apusenja.

Ranger ouvrit la portière passager à mon intention.

— Le jour où je prendrai ma revanche, je choisirai un moyen qui vaudra plus le coup que de t'envoyer sur les hortensias...

J'attachai ma ceinture et consultai ma montre.

— Ma sœur rentre à la maison aujourd'hui avec le bébé. Il faut quand même que je passe voir comment elle va.

— Tank va être ravi de s'être cassé la jambe quand il va savoir à quoi j'ai passé mon après-midi.

— Tu as quelque chose contre les bébés ?

— Je viens d'une famille nombreuse. Les bébés, ça me connaît.

— Alors ?

— Ma grand-mère est une petite Cubaine qui passe son temps à cuisiner et parle espagnol. Ta grand-mère, elle regarde des films pornos sur des chaînes payantes.

— Elle regardait la chaîne météo, mais elle trouvait que ça manquait d'action.

— Tu devrais peut-être vérifier son dosage hormonal de substitution. La dernière fois que je l'ai vue, elle essayait d'imaginer ce que je donnais à poil.

J'éclatai de rire.

— C'est la rançon de ton sex-appeal, lui dis-je. Les femmes imaginent ce que ça donnerait de te voir nu. Lula, Connie, Mme Bestler qui a deux cents ans, toutes, elles ont envie de te voir nu.

— Et toi ?

— Moi ? Je n'ai pas besoin d'imaginer. Je sais. Ta nudité est gravée au fer rouge dans mon esprit.

Ranger tourna dans la rue de mes parents.

— Je t'attends dans la voiture, me dit-il. Et si jamais tu envoies ta grand-mère me harceler, je te jure que...

— Que quoi ?

— Je ne sais pas, mais je te le jure. Je n'ai pas encore trouvé ce que je pourrais te faire d'affreux qui ne te laisserait aucune séquelle physique ou psychologique.

— Ravie tout de même de savoir que tu t'imposes des limites.

Ranger se gara devant chez mes parents et descendit de voiture.

— Je croyais que tu ne venais pas ?

— Je ne viens pas, je vais t'attendre ici, dehors. Je ne peux pas surveiller toute la rue si je reste dans la bagnole.

Ce fut Mamie Mazur qui vint m'ouvrir.

— Ce n'est pas Ranger, là, avec toi ? Il n'entre pas ?

— Il a chopé la crève. Il ne voudrait pas la refiler à tout le monde.

— Oh, comme c'est gentil de sa part ! Quel charmant jeune homme ! Souvent, les hommes ne sont pas aussi prévenants, ceux qui sont séduisants, je veux dire. Je vais peut-être lui apporter un petit quelque chose de la cuisine.

— Non ! Il vient de manger. Il n'a pas faim. Et puis, tu ne vas pas prendre le risque d'attraper sa crève. Imagine que tu la transmettes au bébé.

— Ah ? Oui. Bon, tu lui donneras le bonjour de ma part, alors ?

— Tu peux compter sur moi.

Valérie était assise sur le canapé et allaitait son bébé. Les filles la regardaient. Mon père, enfoncé dans son fauteuil, se concentrait sur CNN.

Ma mère émergea de la cuisine, accusa le coup en me voyant et se signa.

— Tu as le bras bandé, des traces de terre sur ton pantalon et des brindilles de je ne sais quoi dans les cheveux. Ranger est devant chez nous, et il a un gros revolver.

Elle me regarda de plus près.

— Tu portes une perruque ?

— Non. Je me suis fait couper les cheveux.

À l'exception du bébé, tout le monde cessa son activité et se tourna vers moi.

— Des fois, c'est sympa de changer un peu, dis-je. Pas vrai ? Qu'en pensez-vous ?

— Tu es... mignonne, dit Valérie.

— Moi, j'aimerais bien être coiffée comme ça, dit Mamie. Je te

parie que ça en jetterait si tu les faisais teindre en rose.

Le téléphone sonna.

— C'est Lois Kelner, la voisine d'en face, annonça Mamie Mazur. Elle demande si on a été envahis. Elle dit qu'elle a cru voir un terroriste dans notre allée.

— Ce n'est que Ranger, soupirai-je.

— Oui, je sais bien, dit Mamie, mais, en tout cas, elle appelle l'armée.

Ma mère se signa de plus belle.

— Tu devrais peut-être dire à Ranger de s'éloigner un peu, conseilla Valérie. Des parachutistes atterrissant sur le toit de la maison, ça perturberait le bébé.

Le regard de Mamie Mazur s'éclaira.

— Des parachutistes ! Oh, là, ce serait le pompon !

— Je repasserai plus tard, annonçai-je à tout le monde.

Dans le hall, je m'arrêtai devant le miroir pour retirer les brindilles de mes cheveux et examiner ma nouvelle coupe. Je ne me suis jamais considérée comme « mignonne ». Il y a des jours où je me sens sexy. Et il y a des jours où je me sens carrément grosse et bête. Mignonne, voilà qui est nouveau.

J'ouvris la porte et fis signe à Ranger.

— Fin de la visite !

— Déjà ?

— La voisine d'en face t'a pris pour un terroriste, elle a dit qu'elle allait prévenir l'armée.

— Tu as tout ton temps, alors. L'armée, il va lui falloir un moment pour se mobiliser.

Ranger me conduisit chez Morelli. Clic ! je passai la laisse à Bob, je fourrai deux ou trois sachets en plastique dans la poche de mon jean et nous partîmes tous les trois dans la rue, Bob en tête, nous imposant son allure. Le terroriste et moi sortions toutou !

— Je devrais quand même faire quelque chose pour essayer de trouver le Tueur aux Œillets, tu ne crois pas ? demandai-je.

— La police locale et les fédés y travaillent. Ils ont beaucoup de moyens et de bons indices pour remonter jusqu'à lui. Les photos, les mails, les fleurs, et maintenant le lien entre tous ces meurtres. Ils vont les réexaminer en recherchant les points communs et explorer les archives pour voir s'ils trouvent d'autres victimes de ce jeu. Ta mission, pour le moment, c'est de rester en vie.

Je lui lançai un regard en coin. Il avait fouillé l'appartement de trois des victimes, plus le pavillon de Bart Cone.

— Tu as « visité » la maison de Klein ?

— Hier soir. Pendant que la police était sur les lieux.

- On t'a permis d'y accéder ?
- J'ai des amis dans la police.
- Morelli ?
- Juniak.

Joe Juniak est notre ancien commissaire principal. Il a été élu maire de Trenton et brigue le poste de gouverneur.

— Klein habitait chez ses parents, dit Ranger. Sa chambre, c'était la chambre typique d'un jeune. Le foutoir, des posters de groupes de rock, un petit arsenal sous son lit et une réserve pour sa consommation personnelle de hasch dans son tiroir à sous-vêtements.

— Tu trouves que c'est la chambre typique d'un jeune ?

— Ça l'était dans le quartier d'où je viens.

— Et côté ordinateur ?

— Un portable. Ses parents ont déclaré qu'il l'emmenait partout. Il n'était ni dans sa chambre ni dans son pick-up. Le Webmaster l'aura sans doute pris après l'avoir tué. Celui de Paressi avait disparu également. Celui de Rosen, idem. Quand la police est arrivée chez Howie, son ordi aussi était introuvable.

— Klein a tué Singh au mauvais moment. Il n'avait pas son ordinateur avec lui, dis-je.

— Il attendait sans doute que Susan Lu sorte de chez elle pour aller le récupérer, mais Connie, Lula et toi étiez déjà sur place.

Bob stoppa net, s'accroupit devant la maison de M. Gallucci et notre conversation s'arrêta momentanément. J'étais gênée ! Je me sentais mal à l'aise de partager un tel moment avec Ranger. Je n'aurais été à l'aise avec personne, d'ailleurs. Déjà que, dans ces moments-là, je suis embarrassée quand je suis toute seule !

Une fois que Bob en eut terminé, je m'accroupis et fis tout disparaître dans un sachet en plastique. Et maintenant, le cauchemar continuait car j'avais un sachet de crottes de chien dans la main et nulle part où m'en débarrasser.

— *Baby*, soupira Ranger.

Je n'aurais su dire s'il était dégoûté ou impressionné par ma dextérité de ramasse-crottes.

— Je suppose que tu n'as pas de chien dans ta grotte de Batman ?

— La seule bête, dans ma grotte, c'est moi.

Bob tirait sur la laisse, impatient de continuer la balade.

— Toutes les personnes impliquées possédaient un ordinateur portable, dis-je. Elles avaient d'autres points communs ?

— Singh, Howie, Rosen et Klein étaient tous des accros de l'informatique en solitaire. Paressi ne cadre pas tout à fait avec ce profil, mais elle était devenue une fana du Net après sa séparation avec Scrugs. Il y a sans doute un lien entre elle et Rosen. Peut-être qu'elle lui avait parlé du Jeu, et que Rosen y a participé après le

meurtre de Paressi. Ils avaient tous entre dix-neuf et vingt-sept ans. Rosen était le plus âgé. Aucun n'avait spécialement réussi dans la vie.

— Bart Cone ne correspond pas à ce profil, non ?

Ranger regardait les maisons et les voitures devant nous.

— Pas tout à fait, répondit-il, mais toujours plus qu'Andrew.

Il se retourna au bruit d'une voiture qui pila juste derrière nous, main posée sur son revolver, yeux braqués sur le véhicule. La voiture redémarra et nous dépassa sans incident. Ranger laissa retomber sa main le long de sa cuisse.

— Andrew et sa femme habitent dans un joli petit pavillon, dis-je. Couple stable. Aiment cuisiner. Passent toutes leurs vacances sur les plages du New Jersey. Deux enfants.

— Clyde loue une maison dans State Street. Il cohabite avec deux copains à lui. Je suppose qu'il les connaît depuis sa plus tendre enfance. J'ai trouvé une photo d'eux trois au lycée. La maison est délabrée, à l'intérieur comme à l'extérieur. Meubles d'occasion, stores déglingués, frigo plein de bière et d'emballages de plats à emporter.

— Donc, Andrew et Clyde ne sont pas des accros de l'informatique en solitaire.

— Ils ne vivent pas seuls, mais je ne sais pas combien de temps ils passent devant leur ordi.

Nous tournâmes dans la rue transversale et reprîmes le chemin de la maison.

— Tu as passé pas mal de temps à tirer profit de ton talent pour pénétrer chez les autres en forçant la serrure.

— Je ne fais que pénétrer. En général, je ne force pas.

— Tu as défoncé la porte de Pitch.

— Je me suis énervé.

Nouvelle flexion de l'arrière-train de Bob.

— Oh noooooooooon ! gémis-je.

À notre retour, nous trouvâmes Morelli assis sur le seuil de chez lui.

— Tu en as de la chance, me dit-il. Jour à deux sachets !

— Je crois qu'on devrait arrêter de lui donner à manger.

— Ouais, dit Morelli. Ça pourrait marcher.

Il se leva, prit Bob par sa laisse et lança un coup d'œil interrogatif à Ranger.

— C'est calme, constata Ranger. Pas de coup de feu. Pas d'individu suspect qui nous ait suivis. Pas de menaces de mort ni de fléchettes empoisonnées.

Hochement de tête morellien.

— À ton tour, lui lança Ranger.

Et il partit.

— Cette histoire de gardes du corps, ça devient pesant, dis-je.

— Tu l'as dit à Ranger ?

— Ça aurait servi à quoi ?

Morelli me suivit à l'intérieur.

— J'ai deux nouvelles pour toi, m'annonça-t-il. Une mauvaise et une mauvaise.

— Commençons par la mauvaise.

— J'ai interrogé tes mails cet après-midi avant de quitter le boulot. Tu as reçu un autre message du Tueur aux Œillets. Il est sur le buffet. Je te l'ai imprimé.

Je lus le mail.

Ça ne va plus tarder. Rien ne pourra l'empêcher. Alors, ça t'excite ?

— Ce type commence vraiment à me courir sur le haricot, dis-je. Bon, et la mauvaise nouvelle ?

— Mamie Bella arrive.

— Qoâ ?

— Elle a téléphoné juste avant que vous rentriez. Elle m'a avoué avoir eu une autre vision, elle veut t'en parler.

— Tu plaisantes, j'espère ?

— Non.

— Pourquoi tu l'as invitée à venir ? Pourquoi tu ne lui as pas dit que je n'étais pas là ?

Oui, je sais, ça fait un peu grande geignarde, mais, mince, c'était Mamie Bella qu'on attendait ! Et geindre, c'est toujours mieux que de piquer une crise d'hystérie, non ?

— Elle m'apporte des manicotti faits par ma mère. Tu as déjà goûté aux manicotti de ma mère ?

— Tu m'as trahie pour un plat de pâtes ?

Morelli sourit jusqu'aux oreilles et m'embrassa sur le front.

— Tu pourras en manger aussi, me dit-il. Et, au fait, t'es mignonne coiffée comme ça.

Je le foudroyai du regard. Je ne me sentais pas mignonne du tout. Non, non, non. En fait, je venais tout juste de décider que mignonne était un mot que je n'aimais pas. Personne ne disait de Morelli ou de Ranger qu'ils étaient mignons. Mignon, ça implique une certaine fragilité. Un chaton, c'est mignon.

Une voiture se gara devant la maison. J'inspirai à fond.

Calme-toi, Stéph, me dis-je. Ne sois pas agressive. Ne leur montre pas ta peur.

On frappa à la porte. Joe tendit le bras vers la poignée.

— Tu ne TOUCHES pas à cette poignée ! hurlai-je. Elle est venue me voir, c'est moi qui vais la recevoir.

Sourire morellien, le retour.

— Je te laisse les commandes, dit-il.

J'ouvris la porte et souris aux deux femmes.

— Quel plaisir de vous revoir ! Entrez.

— On ne va pas rester longtemps, dit la mère de Joe. On va à la messe. On voulait juste déposer ces manicottis.

Je pris le plat, et Mamie Bella planta dans mes yeux son regard effrayant.

— J'ai eu une vision, m'annonça-t-elle.

Je baissai les yeux sur elle en prenant une expression qui, je l'espérais, véhiculait un intérêt très modéré.

— Ah oui ?

— C'était toi. Tu étais morte. Exactement comme la dernière fois. On te descendait en terre.

— Hum hum.

— Je t'ai vue dans la boîte !

— En acajou, au moins ? Le modèle en bois sculpté ?

— Le haut de gamme, oui.

Je me tournai vers Joe.

— Ravie de l'apprendre, dis-je.

— Ça rassure, renchérit-il.

— Alors, il n'y avait pas un petit quelque chose de différent d'avec votre vision précédente, cette fois ?

— C'était exactement la même, me répondit Bella. Mais la dernière fois, j'avais oublié de te dire... dans ma vision, tu es vieille.

— Vieille comment ?

— Très vieille.

— Il faut qu'on y aille maintenant, dit la mère de Joe. Ça ne te ferait pas de mal de venir à l'église une fois de temps en temps, Joseph.

Joe sourit, puis embrassa sa mère et sa grand-mère.

— Faites attention à vous, leur dit-il.

Il referma la porte derrière elles et me prit les manicotti des mains.

— Bien joué ! Tu m'as impressionné.

— Je suis sans peur.

— Tu n'es pas sans peur, ma jolie. Mais tu pourrais bluffer tout un régiment.

— Qu'est-ce qui m'a trahie ?

— Ta façon de serrer le plat. Tes phalanges en étaient blêmes.

Bob suivit Morelli à la cuisine. Je suivis Bob.

— Je suis vieille dans la vision de Bella. Alors, je peux arrêter de m'en faire au sujet du Tueur aux Œilletons, je suppose. Et je n'ai vraiment plus besoin d'un garde du corps.

— Il me tarde de t'entendre expliquer tout ça à Ranger.

Je me réveillai sous un soleil qui entrait à flots dans la chambre de

Joe. Il était parti depuis longtemps déjà, et Bob somnolait à sa place, la tête sur l'oreiller, un œil ouvert fixé sur moi.

Je me levai et allai à la fenêtre pour regarder dehors. Un Explorer noir rutilant était garé deux maisons plus loin, de l'autre côté de la rue. Pas Ranger. Il ne conduisait jamais l'Explorer. Pas Tank. Lui, il était assis quelque part dans la Cave de Batman, sa jambe plâtrée en l'air. Cal, sans doute. Difficile à dire de loin.

Je pris une douche, enfilai un débardeur, un jean, des baskets et je fis la moue en voyant mes cheveux. J'avais un tube de truc gluant pour cheveux, une sorte d'hybride entre la colle à papier peint et la cire à moustache. J'en fis cracher une grosse quantité sur ma tête, la répandis dans mes cheveux du bout des doigts et mes boucles se mirent au garde-à-vous. J'avais gagné quelques centimètres et, même si je n'étais pas très bon juge, je présumais que je n'étais plus mignonne.

Une demi-heure plus tard, je déboulai dans l'agence.

— Waouh ! s'exclama Connie en avisant mes cheveux. Qu'est-ce qu'il t'est arrivé ?

— Je suis allée chez le coiffeur.

— J'espère que tu ne lui as pas laissé de pourboire.

— Tu me trouves mignonne ?

— Ce n'est pas le premier qualificatif qui me vienne naturellement à l'esprit.

Vinnie passa la tête dans le couloir, me regarda et fit la grimace.

— Oh, la vache ! Qu'est-ce que tu as fait, tu t'es donné un coup de pistolet paralysant ? Si j'étais toi, j'évitais de montrer cette coupe de cheveux à ta mère.

Il disparut dans son bureau.

— Je ne pensais pas que c'était à ce point-là ! dis-je à Connie.

— On dirait que tu as plongé la tête dans une bassine d'amidon liquide, puis que tu t'es séché les cheveux dans une soufflerie.

Vinnie bondit hors de son bureau.

— Ça y est ! cria-t-il. Je sais à qui tu me fais penser... à Don King !

Il retourna aussi sec dans son bureau et verrouilla la porte. Je tâtai mes cheveux. Ils étaient très raides. Côté gel, j'avais peut-être eu la main un peu lourde.

— Ôbondieu ! pépia Connie qui regardait la rue par la vitrine. Voilà Lula !

En effet, la Firebird rouge était garée le long du trottoir et Lula arrivait à la porte, Bouh sous le bras.

— Alors ? demanda-t-elle en allant s'asseoir sur le coin du bureau. On en est où ? J'ai raté quelque chose ?

Je ne savais pas par où commencer. Entre une mort, une naissance, le sexe et un vol capillaire.

Lula cala Bouh contre sa hanche.

— T'es toujours à la recherche du mec aux œillets ?

— Ouais, répondis-je. Je ne l'ai pas encore trouvé. J'ai essayé de te joindre, mais ton téléphone ne sonnait pas.

— Je me suis arrêtée pour me reposer, je suis descendue de bagnole, mon portable est tombé par terre et le chien a pissé dessus.

— Tu en as mis du temps, dit Connie.

— Super long, cet enfoiré de trajet ! Il m'a fallu huit heures pour arriver à Little Rock, je sentais plus mes fesses, je me disais « ça y est, on peut me découper, je suis cuite ». Du coup, j'ai rendu la voiture de location, et j'ai été prise en stop par deux routiers qui roulaient le jour et la nuit. Et me voilà. Ils m'ont déposée hier soir tard.

Connie la regarda de plus près.

— Tu n'aurais pas perdu du poids ?

— Cinq kilos ! annonça Lula. Vous vous rendez compte ? Et pour ça, il suffit de manger de la viande toute la journée. J'en ai tellement dévoré depuis cinq jours que je me souviens même pas avoir avalé autre chose. La viande, j'ai l'impression qu'il m'en sort par les trous de nez ! Pour vous dire la vérité, ça commence à me faire bizarre toute cette viande. Vous croyez pas que je vais me transformer en sorte de vampire cannibale ou autre chose dans ce genre-là, hein ?

— Je n'ai jamais entendu parler de vampires cannibales.

— Depuis quelques jours, j'ai une impression bizarre dans les dents. Comme si... comme si elles poussaient, voyez. Surtout les deux de devant, là, les... ah, comme ça s'appelle déjà ?... les canines ! Ce matin, je me les brossais devant le miroir, et je trouvais qu'elles paraissaient plus longues. Comme des dents de vampire. Comme si je mangeais tant de viande que j'allais devenir cannibale. Qu'il va me pousser des crocs !

Connie et moi en restions sans voix.

— Mais toi ? reprit Lula. Qu'est-ce qui est arrivé à tes cheveux ? Tu ressembles à Don King.

— Peut-être, mais au moins je ne suis plus « mignonne ».

— Ça, tu l'as dit ! s'écria Lula.

Quelques instants plus tard, Lula et moi prenions ma voiture pour aller chez les Apusenja. Bouh était assis sur les genoux de Lula, les oreilles dressées, les yeux brillants.

— Regarde-le, dit Lula. Il sait qu'il rentre chez lui. C'est dingue, quand même, comme les chiens sentent ces choses-là. Je vais te dire, il va me manquer, ce petit mec.

Elle jeta un coup d'œil dans le rétroviseur.

— T'as toujours ton garde du corps, à ce que je vois.

Je tournai la tête pour mieux voir l'Explorer. Cal était au volant. Quelqu'un était assis à côté de lui. Super. J'avais deux baby-sitters

pour le prix d'un.

D'un geste vif, je sortis mon téléphone portable et appelai Ranger.

— Lula est revenue, lui dis-je. Alors, merci quand même, mais je n'ai plus besoin de Cal.

— Il reste.

— Je peux prendre soin de moi. Je veux que tu dises à Cal d'arrêter de me suivre.

— Le Tueur aux Œillets ne tentera rien contre toi tant que tu seras si visiblement protégée. Il ne veut pas te tirer dans la tête de loin. Il veut jouer avec toi.

— Ouais, mais ça devient vraiment ennuyeux et ça peut durer éternellement.

— Pas éternellement, non. Juste le temps de laisser la police faire son travail. Ils ont des pistes. La présence de Cal leur fait gagner du temps.

— Je te signale que Mamie Bella m'a dit que je mourrais très vieille.

— Félicitations, dit Ranger.

Et il raccrocha.

Je me garai devant la maison des Apusenja. Lula se pencha, orienta le rétroviseur vers elle et vérifia ses dents.

— Tu commences à me faire flipper avec ça, lui dis-je.

— Et moi, alors, tu imagines ce que je ressens ? C'est moi qui me transforme en... en créature. Je me fais l'effet d'être Michael J. Fox dans *Teen Wolf*. Tu sais, quand il lui pousse des poils partout ? Comme s'il se transformait en Connie.

Lula oublia ses dents et se tourna vers la maison.

— Je leur rends ce chien parce que c'est la meilleure chose à faire, dit-elle. Mais la fiancée de Frankenstein, elle a intérêt à pas me chercher, sinon elle va me trouver.

— La fiancée de Frankenstein nous aime bien maintenant. Elle m'a dit que, finalement, je n'étais pas une mauvaise fille.

— Pas de quoi avoir la grosse tête, dit Lula en s'extirpant de l'Escape.

Elle posa Bouh sur le trottoir, et il courut à fond de train en aboyant à tue-tête jusque sur le perron des Apusenja.

Mme Apusenja ouvrit la porte et poussa un cri de joie. Elle prit Bouh dans ses bras et le serra contre son cœur tandis qu'il la couvrait de baisers mouillés signés Bouh.

— C'est-y pas mignon ? soupira Lula. Une famille se retrouve. Ça me donnerait presque envie d'avoir un chien... s'il fallait pas le sortir pour qu'il fasse ses besoins.

À qui le dis-tu !

Alors que nous retournions à l'agence, je reçus un appel de Mamie Mazur.

— On a un petit souci, là, me dit-elle. Je suppose que tu n'es pas dans le quartier ?

— Quel genre de petit souci ?

— Valérie a décidé d'épouser Albert.

— C'est génial.

— Ouais, sauf qu'Albert vit chez sa mère, qu'elle lui reproche de ne pas épouser une Juive et qu'elle l'a mis dehors. Du coup, tout le monde va habiter ici. Albert vient d'arriver avec deux ou trois cartons qui contiennent toutes ses affaires, il s'installe en haut, dans la petite chambre, avec Valérie et les filles.

— Aïe, aïe, aïe.

— Je ne te le fais pas dire. Il faudra bientôt mettre des murs en caoutchouc dans cette maison. Il n'y a plus assez de place pour nous tous. Ton père dit qu'il va aller habiter avec Harry Farnsworth. Il est en haut, il fait ses valises et ta mère est dans tous ses états.

— Papa déménage ?

— Remarque, je le comprends un peu. Ce matin, pour aller aux toilettes, il a dû se rendre en voiture à la station-service de Hamilton Avenue. Alors, je ne lui en veux pas, mais qu'est-ce que ta mère va devenir si ton père s'en va définitivement ? Comment va-t-elle se trouver un autre mari ? On ne peut pas dire qu'elle pète le feu !

Je poussai un mégasoupir mental.

— J'arrive.

— Surtout, ne dis à personne que je t'ai appelée, ajouta ma grand-mère avant de raccrocher.

Je fis demi-tour dans Hamilton Avenue, en souriant car je voyais que Cal se démenait comme un beau diable pour me suivre avec son gros Ford Explorer.

Lula se pencha par-dessus le siège pour mieux le voir.

— Sympa de mettre un mec sur les charbons ardents, dit-elle. Je te parie qu'il est hyperinquiet, qu'il te traite de tous les noms d'oiseaux qu'il connaît. Il arrive pas à trouver un endroit où faire faire demi-tour à son SUV. Ho, ho ! il vient de monter sur le trottoir et de foutre une

poubelle en l'air. Ranger va pas être jouasse de voir que sa bagnole toute neuve a déjà des égratignures.

Je me garai dans l'allée de chez mes parents, bloquant la voiture de mon père de façon à lui couper toute tentative de fuite. Puis je courus jusqu'à Cal qui se garait devant la maison. Il était écarlate, un filet de sueur coulait sur sa tempe.

— Vous pouvez vous garer là, dis-je à Cal et à Junior, mais ne descendez pas de voiture. Restez ici tous les deux et essayez de paraître normaux.

À peine eus-je dit cela que je sus que c'était demander la lune.

— Et ne vous en faites pas pour le gros pète sur l'avant de l'aile droite, ajoutai-je. Ça aurait pu être pire.

Lula m'attendait sur le perron.

— Oh, ce que t'es vache, dit-elle quand je la rejoignis. Elle a rien, son aile droite.

— Quelle surprise ! cria très fort Mamie Mazur en ouvrant la porte. Mais regardez qui est là ! C'est Stéphanie !

Mary Alice, redevenue cheval, galopait aux quatre coins de la maison en hennissant, en s'ébrouant, en renâclant. Le bébé criait étonnamment fort pour un nouveau-né. Valérie le berçait dans sa chaise à bascule comme une forcenée. Angie, dans la salle à manger, dessinait sur un bloc. Elle s'était enfoncé des bouts de coton dans les oreilles et chantait à tue-tête, essayant de couvrir le vacarme ambiant. Albert Khloune faisait les cent pas devant ma sœur.

— Elle a peut-être quelque chose, lui dit-il. On ferait peut-être mieux de la ramener à l'hôpital. Elle a peut-être faim. Elle est peut-être mouillée.

— Elle a peut-être des gaz, dit Mamie Mazur. Moi, oui, en tout cas. Cette famille commence à me taper sur le système. Je ne supporte plus ni ce bruit ni cette agitation. Ça me donne des ballonnements. Je vais acheter du Maalox.

— Moi, je me barre, décréta Lula. J'ai été ravie de vous voir, vous tous, mais, tout compte fait, je préfère attendre dans la bagnole. Les bébés qui pleurent, c'est pas mon truc. J'ai été enfermée pendant deux jours dans une cabine de poids lourd avec un clebs et deux routiers en chaleur, et, pour couronner le tout, je me demande si je deviens pas cannibale.

— Deux routiers en chaleur ? dit Mamie Mazur. Racontez-moi ça, ça m'intéresse...

J'allai à la cuisine où ma mère faisait du repassage – comme toujours quand elle est sur les nerfs. Normalement, personne ne l'approche quand elle a son fer à la main, mais je pensais qu'il fallait bien que je dise quelque chose.

— Quelle maison de fous !

— J'ai acheté un beau savarin aux amandes à la boulangerie, dit-elle. Sers-toi. Oh, j'ai fait du café aussi.

Même dans tous ses états, une mère reste une mère.

— Qu'est-ce que tu penses de ma nouvelle coiffure ? lui demandai-je.

Elle me regarda. Elle se signa.

— Sainte Marie Mère de Dieu ! soupira-t-elle. Ah, on peut toujours compter sur toi pour faire mieux que tout le monde !

— J'ai appris que Val allait se marier ?

— Dieu merci.

— Et que tout ce petit monde s'installait ici ?

— Que veux-tu que j'y fasse ? Il faut bien qu'ils habitent quelque part. Tu ne veux tout de même pas que je mette ma propre fille dehors ? Ils achèteront une maison dès que la situation d'Albert sera un peu plus stable.

Des pas résonnèrent lourdement dans l'escalier.

— Ton père, me dit ma mère. Il déménage. Nous sommes mariés depuis plus de trente ans, et aujourd'hui, il déménage.

Seulement s'il réussit à pousser ma voiture hors de l'allée.

Je rejoignis Valérie au salon.

— J'habite chez Morelli en ce moment ! criai-je pour dominer les vagissements du bébé. Albert, toi et les enfants, vous pourriez vous installer chez moi ?

C'était comme si je m'enfonçais des brandons dans les yeux. Dans le fond, je n'avais pas du tout envie de prêter mon appartement à ma sœur, mais c'était le seul moyen de lui faire quitter au plus vite la maison de nos parents.

— Ce ne serait que provisoire, dit Khloune. Jusqu'à ce qu'on trouve un endroit à nous. Oh là là, c'est vraiment très sympa de ta part. Valérie, tu ne trouves pas que c'est sympa de la part de Stéphanie ?

— Oui, dit Valérie en changeant le bébé de position afin de lui donner le sein.

Lisa cessa de pleurer et ma sœur parut se métamorphoser de nouveau en sainte Valérie. Je me dis qu'elle tenait beaucoup de ma mère, finalement.

— Rien de tel qu'un bébé, commenta ma grand-mère. Mary Alice arriva au galop et s'arrêta pour regarder.

— Je préférerais avoir un poulain, dit-elle.

— Quand elle sera plus grande, tu pourras la faire manger, lui promit Valérie. Et elle sera aussi drôle qu'un poulain.

— Les chevaux, ils ont de jolies crinières soyeuses, eux, répliqua Mary Alice.

— Plus tard, Lisa se laissera pousser les cheveux et on pourra lui faire une queue-de-cheval, dit Valérie. Tu veux lui retirer sa casquette

pour voir ses cheveux ?

Mary Alice ôta la casquette de la tête de sa petite sœur. Nous fîmes tous fascinés par les fines mèches brunes qui ondoyaient sur son crâne et encadraient son visage. Lisa serrait ses petits poings minuscules en fixant Valérie.

Et, d'un coup, comme ça, j'eus subitement envie d'avoir un bébé. Et je me fichais pas mal qu'il doive sortir de moi.

— Je vais prévenir votre père de notre arrangement, dit Albert. Je ne pense pas qu'il ait réellement envie de s'installer chez Harry Farnsworth.

— Je vais passer chez moi pour vous faire de la place dans la penderie, enchaînai-je. Vous pouvez vous installer quand vous voulez. La seule chose, c'est que, si jamais on vous livre des fleurs, prévenez-moi tout de suite.

— Je te remercie, me dit Valérie. Tu es une vraie sœur. Je te revaudrai ça. On va tout de suite commencer à chercher un logement.

Je retrouvai Lula dans la voiture, elle paraissait nerveuse.

— Je ne sais pas ce que j'ai, dit-elle. Je ne tiens pas en place. Je ne suis plus moi-même.

— Ce ne sont pas encore tes canines qui t'inquiètent, dis ?

— Je suis sûre qu'elles poussent, je le sens ! C'est pas normal. Et puis, j'ai une de ces fringales ! J'ai envie de mordre. De sentir quelque chose me craquer dans la bouche.

— Pffff. Un os, tu veux dire ?

— Plutôt une pomme. Ou une chips. Je mange pas assez de trucs qui croquent avec ce régime. La viande, ça se croque pas. Je suis en manque de crrr crrr.

Au lycée, j'étais majorette. Et voilà que j'avais de nouveau l'impression de... mener une parade. Je démarrai et quittai le bord du trottoir. Cal démarra et quitta le bord du trottoir. Je roulai jusqu'à mon immeuble, et Cal roula jusqu'à mon immeuble. Nous nous garâmes tous sur le parking, nous descendîmes tous de voiture, nous prîmes tous l'ascenseur jusqu'au premier étage et nous marchâmes tous dans le couloir jusqu'à mon appartement : moi en tête, puis Lula, puis Cal, puis Junior. Junior était un clone de Cal, à l'exception du tatouage. Junior n'était pas un tatoué. Du moins, à ce que je voyais de sa personne, ce qui était plus qu'assez.

Cal ouvrit la porte de mon appartement et inspecta les lieux. Rien que de très ordinaire. Du coup, notre petite troupe entra comme un seul homme. J'empilai des vêtements, des objets personnels dans une panier à linge, et réorganisai mon rangement pour faire de la place pour Valérie. J'entendais Lula qui essayait d'engager la conversation avec Cal.

— Alors, quoi de neuf ?

— Tu penses à quoi, là ? demanda-t-il.

— À rien de spécial. C'est juste pour faire connaissance. Pour entamer le dialogue.

— Oh !

— J'ai appris que tu t'étais cogné la tête quand t'es tombé dans les pommes à l'hosto ?

— Affirmatif.

— Ça va maintenant ?

— Affirmatif.

— Je peux me tromper, hein, mais j'ai comme l'impression que t'es bouché à l'émeri.

— C'est celui qui dit qui y est.

Il y eut un moment de silence durant lequel j'imaginai Lula accusant le coup.

— À part ça, finit-elle par dire. T'es marié ?

Il ne me fallut pas plus de dix minutes pour rassembler mes affaires. Depuis deux jours, j'emportais mes vêtements un à un chez Morelli, et il n'en restait plus beaucoup chez moi. Je tendis la panière à Junior, puis tout le monde sortit dans le hall et attendit que j'aie fermé à clé. Je regardai une dernière fois ma porte close et je dus réprimer une montée d'angoisse. J'abandonnais mon appartement à ma sœur ! Je devenais une SDF ! Qu'arriverait-il si jamais je me disputais avec Morelli ? Hein ?

Junior chargea la panière à linge à l'arrière de l'Escape, et nous remontâmes en voiture.

— On va où ? voulut savoir Lula.

— Chez TriBro. Ne me demande pas ce que je vais faire une fois là-bas. J'improviserai.

Je traversai la ville et pris la Route 1. On était en milieu de journée, la circulation était fluide. Cal me suivait sans difficulté aucune. Je m'engageai sur la bretelle de sortie qui menait à la zone industrielle que je négociai jusque chez TriBro. Je me garai au fond du parking, et, là, je m'accordai un moment pour observer le site.

— Le tueur se trouve dans ce bâtiment, dis-je à Lula.

— Tu crois que c'est Bart ?

— Je n'en sais rien. La seule chose dont je sois sûre, c'est que c'est quelqu'un de chez TriBro.

Au bout d'une demi-heure, Lula commença à s'agiter.

— Faut que je mange un truc, dit-elle. J'ai des fourmis dans les jambes. Ce qu'on est à l'étroit dans cette caisse !

Moi aussi, j'avais faim. De toute façon, je ne voyais pas trop ce que j'étais venue faire dans ce parking. Attendre une intervention divine, peut-être ? Un message de Dieu ? Un signe ? Un indice !

Je mis le contact et ressortis du parking, talonnée de près par les

Stéroïdosaures. Je suivis la Route 1 sur deux ou trois kilomètres, puis pris la sortie du centre commercial et me garai devant l'entrée de Chez Macy. C'est toujours bien de se garer là, ainsi, on passe tout de suite par le rayon « chaussures » alors qu'on est encore pleine d'énergie.

Lula poussa la double porte et stoppa net au milieu de l'allée.

— Han ! Y a des soldes ! cria-t-elle. T'as vu toutes ces pompes en solde ?

Je contemplai les rayonnages et, pour la première fois dans toute l'histoire de Stéphanie Plum, je n'eus pas envie de faire du shopping. Je n'arrivais pas à m'enlever de la tête le Tueur aux Œillets. Je pensais à Lillian Paressi, à Ours Moufette, à Singh et à Howie.

Et je me disais qu'il devait y en avoir eu beaucoup d'autres. J'étais au courant de deux Jeux, mais peut-être y en avait-il eu davantage ? Je pensais aussi au bébé de ma sœur et au fait que, moi, je n'avais pas d'enfant. Et que je n'en aurais peut-être jamais.

— Regarde-moi ces sandales à talons hauts, les pailletées. Ça va avec tout, ces paillettes. Des talons comme ça, ça donne un de ces galbes à la jambe. Je t'assure, je l'ai lu dans un magazine.

Lula avait déjà ôté ses chaussures et cherchait une paire de sandales à sa pointure. Elle portait un petit débardeur vert poison en spandex et un pantalon corsaire en stretch jaune assorti à ma voiture. Elle trouva les sandales, les enfila et parada devant le miroir.

Cal et Junior étaient plantés à l'entrée du rayon, l'air mal à l'aise. Lorsqu'ils avaient reçu les consignes de Ranger, ils s'attendaient sans doute, en me suivant, à choper quelques délinquants. Et voilà qu'ils étaient chez Macy en train d'admirer Lula tout en gros lolos et faux diams dans des chaussures à paillettes.

— Qu'est-ce que t'en penses ? me demanda-t-elle. Tu crois que je dois les acheter ?

— Bien sûr, elles iront très bien avec l'ensemble rose que tu portais à Vegas.

Et si Ranger se trompait ? songai-je. Si le Tueur aux Œillets s'était lassé de jouer avec moi ? S'il voulait juste me tuer ? Il était peut-être en train de me regarder. Et de régler sa ligne de visée.

Lula paya les chaussures, puis nous gagnâmes l'allée Restauration Rapide. Lula prit un chickenburger, moi un cheeseburger, Cal et Junior, rien. Je suppose qu'ils ne mangent jamais pendant le service. Ils ne veulent pas avoir les mains prises par un hamburger au cas où ils devraient dégainer leur arme. Ça me convenait parfaitement. Je scannai la galerie marchande du regard. Mes yeux tournaient dans tous les sens au point de me donner la migraine.

J'observais Lula qui déchiquetait son burger, et il me vint la pensée terrible qu'elle avait peut-être raison au sujet de ses dents. Elle ne ferait qu'une bouchée d'un poulet.

— Qu'est-ce que tu regardes comme ça ? demanda-t-elle. Mes dents ?

— Non ! Je te jure. Je... rêvassais.

Après avoir mangé, nous retournâmes aux voitures. Nous avons parcouru deux ou trois kilomètres sur la Route 1 quand le Motel Morelli & Gilman se dressa devant nous, sur notre droite.

— Tu sais, j'ai sans doute pas vraiment vu ce que je pensais avoir vu l'autre jour, dit Lula. J'ai dû croire voir...

Elle s'interrompit en avisant le pick-up de Morelli garé devant.

— Ho, ho ! fit-elle.

Je roulais à près de cent trente et j'avais dépassé le motel de cinq cents mètres quand je freinai et m'arrêtai dans un crissement de pneus. Cal et Junior me doublèrent, les traits déformés par leur air surpris et horrifié. J'enclenchai la marche arrière et reculai jusqu'à la bretelle de sortie précédente en me maintenant raisonnablement à quatre-vingts à l'heure. Je sortis de la Route 1 et allai me garer au parking du motel. Plus aucun signe de Cal et de Junior.

— Et s'ils sont là en tant que flics ? dit Lula. Si ça se trouve, ils sont en planque.

— Joe ne travaille plus pour les Mœurs. Et on n'est même pas à Trenton ici.

— Tu ne vas pas faire une bêtise, comme... défoncer la porte, hein ?

Je me garai au fond du parking, derrière une camionnette.

— Tu as une meilleure idée ?

— On pourrait passer par-derrière et écouter. Si on les entend faire tu sais quoi, alors là, oui, on défonce la porte.

Moi, j'aimerais autant frapper et que Morelli vienne m'ouvrir à moitié nu plutôt que de les prendre sur le fait. Je ne voyais pas ce qui pourrait me déprimer davantage que d'entendre ou de voir Morelli en train de jouer à cache-saucisse avec une autre que moi. D'un autre côté, je ne voulais pas risquer de l'accuser à tort.

— Bon, d'accord, dis-je. On fait le tour.

Nous contournâmes le motel en comptant les chambres : douze au rez-de-chaussée du premier bâtiment. Chacune avait deux fenêtres, dont une, sans doute, pour la salle de bains. Elles donnaient sur une bande de gazon et, au-delà, sur des fourrés pleins de rebuts. Un cageot en plastique. Des cannettes de soda. Un matelas déchiré. Je n'avais pas la moindre idée de ce qu'il pouvait bien y avoir de l'autre côté.

Tous les rideaux étaient tirés. Nous écoutâmes à chaque fenêtre, sans rien entendre. À la septième chambre : des voix étouffées, difficiles à distinguer. Lula et moi tendîmes l'oreille. La climatisation ronronnait du côté opposé. La fenêtre était fermée, mais le rideau s'entrouvrait à mi-hauteur. Lula, sur la pointe des pieds, alla chercher

le cageot, le posa sous la fenêtre et me fit signe de monter dessus pour jeter un œil à l'intérieur.

Pas question ! Je ne voulais surtout pas voir ce qui s'y passait. Je lui dis tout bas de regarder elle-même.

Elle grimpa sur le cageot, colla son nez contre la vitre et... son téléphone sonna. Elle saisit l'appareil attaché à la ceinture de son pantalon en stretch et coupa la sonnerie. Trop tard. Tout le monde avait entendu.

Des cris retentirent à l'intérieur, suivis d'un coup de pistolet. Un grand mec en costume marron passa à travers la fenêtre et fit dégringoler Lula.

— Merde, qu'est-ce qui... ? bredouilla-t-elle, étalée par terre dans un enchevêtrement de rideau saupoudré d'éclats de verre.

Je ne comprenais pas trop de quoi il retournait, mais ce qui était sûr c'est que j'avais entendu le coup de feu et que ce type n'était pas Joe. Je lui collai un bon revers de sac à main qui le fit tomber à quatre pattes. Je lui pointais déjà mon arme sous le nez quand Morelli apparut à ce qu'il restait de la fenêtre.

— C'est pas vrai ! dit Morelli en voyant que c'était moi.

Et il disparut aussi sec.

Des types accoururent de partout. Des flics, manifestement, mais je n'en connaissais aucun. Deux d'entre eux portaient un tee-shirt du FBI. Morelli les rejoignit. Pas la moindre Terry Gilman à l'horizon.

— Qu'est-ce que tu fous là ? me demanda Morelli en m'attirant à l'écart.

— J'ai vu ton pick-up.

— Et alors ?

— Rien, je passais juste te dire bonjour.

— Je bosse, je te signale !

Il commençait à m'agacer. Tout juste s'il ne me criait pas après.

— Comment voulais-tu que je le sache ? On n'est pas à Trenton ici. T'as pas sorti ton tas de ferraille de flic. Et il y a quinze jours, Lula t'a vu sortir d'ici en compagnie de Terry Gilman.

— Tu es venue ici pour nous espionner, Gilman et moi ? demanda Morelli, furax.

— Non, c'est Lula qui devait s'en charger. Moi, je ne voulais pas regarder.

Le mec en costume se faisait embarquer, menottes aux poignets.

— Ce ne serait pas Tommy Galucci ? demandai-je.

Au Bourg, tout le monde connaissait Tommy Galucci. On savait très bien que c'était un ponte de la mafia, mais la police n'avait jamais réussi à le coincer. Peut-être parce que, jusque-là, ils s'en étaient un peu fichus. Être un ponte de la mafia à Trenton, ça ne fait pas de vous l'ennemi public numéro un. Trenton n'est rien qu'un trou dans

l'asphalte de l'autoroute du crime organisé. Et Galucci était bien sous tous rapports. Il donnait aux bonnes œuvres. Il bichonnait son jardin. Il prenait la peine de changer de ville pour tromper sa femme. Mais depuis peu la rumeur courait que Galucci faisait sa crise de la cinquantaine et qu'il voulait enfin gagner ses titres de noblesse quitte à mécontenter ses associés.

— Oui, c'est bien lui, répondit Morelli. Certains de ses « partenaires commerciaux » lui en veulent et aimeraient bien se débarrasser de lui sans avoir à lui prendre un aller simple pour la décharge. Ils estiment que tout irait mieux pour tout le monde si ce bon vieux Tommy se mettait au vert pendant quelques années.

— À l'ombre d'un mirador et entouré de barbelés, par exemple ?

— Ouais, un truc du genre. Les « partenaires commerciaux » m'ont désigné pour mener l'opération. Une idée de l'oncle Spud, probablement. Gilman servait d'intermédiaire. Quand on nous voit ensemble, on ne risque pas de se dire que ça pourrait être un traquenard.

— Je te le confirme. Pourquoi ce motel ?

— Il appartient au beau-frère de Galucci qui a fait beaucoup d'affaires ici. Il se sentait en sécurité.

— J'ai tout gâché, alors ?

— Je ne sais pas pourquoi, mais tu as le chic, quand tu tombes dans un trou plein de merde, pour en ressortir en sentant la rose. Galucci refusait de coopérer. Je n'arrivais à rien avec lui. Quand il a entendu le téléphone sonner, il a flippé, pensant que c'était un guet-apens. Il a tiré sur le fédé qui était dans la pièce avec moi, puis il a tenté de s'enfuir par la fenêtre. Le fédé n'a qu'une blessure superficielle, mais, maintenant, on tient Galucci pour agression avec une arme à feu.

Je portai le regard au-delà de Morelli et vis que deux flics en civil cuisinaient Lula.

— Tu ferais mieux d'aller à la rescousse de Lula, dis-je. Autant qu'ils ne regardent pas ce que contient son sac.

Morelli négocia un moment avec les fédés impliqués dans cette descente, et ils finirent par nous suggérer, à Lula et à moi, de quitter les lieux immédiatement et de ne plus y remettre les pieds. Nous fûmes ravies d'accéder à leur demande.

Cal et Junior avaient rebroussé chemin et retrouvé ma trace. Ils s'étaient garés à deux voitures de la mienne sur le parking du motel. Ils avaient le visage congestionné et grand besoin de déodorant. Ranger n'aurait pas été content s'ils m'avaient perdue pour de bon.

— Alors ? fit Lula une fois que nous roulions de nouveau tous vers le sud sur la Route 1. Tu vois ? Je t'avais dit que Morelli était là pour

son boulot. Tu devrais lui faire plus confiance.

— Si tu avais été à ma place, tu lui aurais fait confiance ?

— Ça risque pas !

En vérité, j'avais confiance en lui, mais... jusqu'à un certain point. N'importe quelle fille voyant le pick-up de son petit copain garé devant un motel en pleine journée, *pour la deuxième fois*, se poserait des questions, non ? Il y a une différence entre faire confiance et être poire.

Le trafic était dense et ça bouchonnait autour de Trenton. L'heure de pointe sonnait. Les automobilistes transpiraient et s'impatientaient. Les hommes pianotaient sur leur volant, les femmes se mordaient l'intérieur des joues.

J'éprouvais toujours le besoin de retourner chez TriBro. Je quittai la Route 1 et gagnai la zone industrielle jusqu'à l'entreprise des frères Cone.

— Je pige pas, dit Lula comme je me garais sur le parking. Qu'est-ce que tu viens encore faire sur ce parking ? Qu'est-ce que tu espères ?

Si je le savais ! Mon instinct m'y ramenait inlassablement aujourd'hui. Je m'attendais presque à voir de gros nuages noirs de mauvais augure s'amonceler au-dessus du bâtiment. Des nuages maléfiques. De mauvais présages.

Du temps passa. Les employés commencèrent à partir. Bientôt, le parking fut presque désert. Mon portable sonna.

C'était Clyde.

— Salut, Stéphanie Plum. C'est bien vous, sur le parking ? Je vois une voiture jaune de la fenêtre de mon bureau, et j'ai bien l'impression de vous reconnaître. Je vous regarde à la jumelle. Faites-moi signe si c'est vous.

Je lui fis signe de la main.

— Qu'est-ce que vous faites ici ? demanda-t-il.

— Rien. J'observe.

— C'est votre coéquipière avec vous ?

— Ouais, c'est Lula.

— Ma journée est finie. Ça vous dit qu'on dîne ensemble tous les trois ? On pourrait aller manger un burger quelque part.

— Bof !

— Bon, d'accord. Appelez-moi si vous changez d'avis.

Il raccrocha.

— Il y aura bientôt plus que nous sur ce parking, dit Lula. Toi, moi et Crétin et Krétin, là. Tu ne comptes pas t'introduire dans ce bâtiment par effraction, hum ? Remarque, Bart Cone a peut-être laissé son ordinateur allumé.

— Il n'est pas si bête, il ne laisse rien de compromettant sur son ordi. Quand bien même, je n'y connais rien en informatique et je

serais incapable de le trouver. Et je suis sûre que TriBro a un système d'alarme.

Pourtant, l'idée était tentante. Mais pas réalisable. Et ça n'entrait pas dans le cadre de mes compétences. C'était une virée pour Ranger, ça.

— D'accord, dit Lula. Et le type qui vient de t'appeler, alors ? Le frère Cone un peu dingo qui fiche rien et se prend pour un agent du FBI ? Il veut toujours t'inviter à sortir, hein ? Peut-être que, pour une fois, il pourrait t'inviter à entrer ? Je te parie qu'il aime pas son frère, en plus.

— Non ! Après, il ne me lâcherait plus. Ce serait comme nourrir un chat errant. Une fois qu'on lui donne à manger, on est bon pour le garder à vie. Je ne veux même pas lui parler.

— Dommage, parce que je te parie qu'il te laisserait entrer et que tu pourrais fouiller dans les dossiers de Bart, dans ses tiroirs et tout. Peut-être pas accéder à ses mails, mais au moins fureter dans son bureau.

En vérité, je n'avais pas envie d'entrer dans le bâtiment. Même avec Cal et Junior en renfort. Ce bâtiment dégageait quelque chose de funeste. Le monstre était là. Il n'attendait plus que moi.

Je reçus un appel de Morelli qui se demandait où j'étais. Je ne sus que lui répondre. J'étais assise dans ma voiture sur un parking désert. Attendant qu'un mystère se résolve de lui-même.

— Je rentre, répondis-je. Ne t'inquiète pas.

Ma tranquillité d'esprit était feinte. J'étais inquiète, moi. J'étais très inquiète. Très très inquiète.

— Stéph, dit Lula. Je crois qu'on devrait rentrer.

Elle avait raison, bien sûr. Je mis le contact et sortis l'Escape jaune du parking. Je déposai Lula à l'agence pour qu'elle récupère sa voiture, puis je rentrai à la maison, chez Morelli.

En guise de dîner, je préparai des sandwichs au beurre de cacahuètes et aux olives que nous mangeâmes en silence devant la télévision. Nous aurions dû sans doute faire le point sur cette histoire de motel, mais ni lui ni moi ne savions par où commencer. Ce n'était peut-être pas si important que ça. On s'aimait toujours bien, finalement.

À 21 heures, Morelli était encore scotché devant la télé et, moi, je luttai toujours contre la peur, la terreur, appelez ça comme vous voulez, qui me tenaillait. J'allai chercher une bière à la cuisine et sortis sur la véranda côté jardin. Il faisait doux, et ça sentait l'herbe fraîche et la terre retournée. Joe ne jardine pas beaucoup, mais Mme Lukach, sa voisine, a des parterres de fleurs et un cornouiller. Joe et moi sommes aussi doués pour le jardinage que pour le ménage et la cuisine.

Je finis ma bière et me relevai. Au moment où je me tournais vers la maison, je sentis une sensation de piquûre familière dans mon dos. J'appelai Joe, mais soit il ne m'entendit pas à cause du son de la télévision, soit je ne criai à l'aide que dans ma tête car ce ne fut pas lui qui vint vers moi, mais les ténèbres.

Avant même d'ouvrir les yeux, je sus que j'avais des ennuis. La peur m'habitait tout entière. Elle formait un étau dans ma poitrine. Une boule dans ma gorge. Un nœud dans mon estomac. Je me forçai à regarder autour de moi. J'étais allongée par terre dans l'obscurité. Apparemment, je n'étais pas blessée. Pas ligotée. En remuant la jambe, je me rendis compte qu'une chaîne était cadénassée à ma cheville. Elle était ornée de clochettes. J'en eus le souffle coupé.

Un élancement de douleur puisait derrière mes yeux. Je me dis que ce devait être un effet de l'anesthésiant. Comme la dernière fois, sur le parking, quand j'avais reçu la fléchette.

La seule source de lumière provenait d'une bougie allumée sur le bureau à ma droite. Faible clarté, mais qui me permit de prendre mes repères et de savoir où je me trouvais. J'étais chez TriBro. Dans le bureau de Clyde. Je distinguais ses figurines sur l'étagère à ma gauche.

Je me redressai en position assise et vis alors que quelqu'un, avachi dans un fauteuil, noyé dans l'ombre, m'observait. La silhouette indistincte se pencha vers l'avant et, à la lueur de la bougie, je le reconnus. Clyde.

— Ça y est, tu es réveillée. Et tu as peur, on dirait. Moi, quand j'ai peur, ça m'excite sexuellement. Et toi ? Ça t'excite, là, d'avoir peur ? Ça te donne envie de faire l'amour ?

Ses paroles me glacèrent jusqu'aux os. Je regardai Clyde dans les yeux, et je vis poindre le monstre qui était en lui.

— Debout, m'ordonna-t-il. Fais le tour du bureau et ouvre le tiroir. Une surprise t'attend.

Je me levai en prenant appui sur le bureau, ravalant la nausée causée par l'anesthésiant. Lentement, je contournai le bureau et j'ouvris prudemment le tiroir.

Il contenait une autre mèche de mes cheveux nouée par un fin ruban rose.

Je levai la tête et croisai le regard de Clyde.

— Maintenant, tu sais tout, me dit-il. Ça t'étonne, hein ? Je parie que tu n'avais jamais pensé que ça pouvait être moi.

Tout prenait son sens. Webmaster, ce n'était pas un terme d'informatique, ainsi que nous l'avions tous supposé. C'était un clin d'œil à Spiderman. Le jour où j'avais demandé à Clyde ce qu'il aimerait faire, il m'avait répondu être Spiderman. Or Spiderman est

connu sous le nom de *Webslinger*. Clyde avait donc pris comme pseudonyme de jeu Webmaster.

— Spiderman ne tue pas les innocents, lui rappelai-je. Spiderman n'est pas du côté des méchants.

— Je ne suis pas le *Webslinger*, précisa Clyde, mais le Webmaster. Nuance. Et moi non plus, je ne tue pas les innocents. J'ai conçu un jeu où les gens s'entretuent. C'est pas cool, ça ?

— Et les proies ? Ce sont des innocents, non ?

— Je les sélectionne avec soin, ce ne sont jamais des innocents. Le policier avait tué un type, soi-disant en état de légitime défense. Toi aussi. Dès que je t'ai vue à l'atelier, l'autre jour, j'ai tout de suite su que la prochaine, ce serait toi. Bart a essayé de te mettre en garde, mais tu n'as rien voulu entendre. Ça n'avait aucune importance, de toute façon. Ma décision était prise.

— Bart est au courant pour le Jeu ?

Clyde souriait, se balançant sur ses talons, profitant du moment.

— Bart n'a rien compris au film. J'ai été imprudent, il y a deux ans. Il ne restait plus que Paressi et Ours Moufette en lice, et Bart est tombé sur un mail dans lequel je leur donnais le dernier indice pour le meurtre. Bart ignorait qu'il s'agissait d'un jeu. Il a cru que j'avais une liaison avec Paressi, et il s'est rendu sur les lieux pour m'empêcher de commettre un crime passionnel. Le problème, c'est qu'il est arrivé trop tard. Paressi était déjà morte et Ours Moufette avait disparu.

— Et Bart a été soupçonné de meurtre.

— Ouais. Il s'est pris pour un héros, il a voulu me protéger. Quel crétin ! Puis les résultats des analyses ADN sont arrivés, et il n'a plus rien compris. Ce n'étaient pas le sien, ça, il le savait, mais pas le mien non plus. Pas la même structure. Évidemment, puisque c'était celui d'Ours Moufette.

— Il ne vous a pas posé de questions sur le mail ?

— Si. Je lui ai raconté des salades sur un amour non partagé. Et il a bien voulu y croire. Il ne te mettait pas en garde à cause du Jeu, mais il craignait que tu me rendes dingue et que je t'écrive à toi aussi un mail enflammé.

— Et Andrew, dans tout ça ? Il est au courant pour le Jeu ?

— Andrew ? Tu plaisantes. Andrew, il a son petit bureau, sa petite famille, sa petite maison de merde et tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Andrew ne voit le mal nulle part. Il ne le laisse pas s'immiscer dans sa vie. Il ne pose aucune question dont les réponses pourraient troubler sa tranquillité d'esprit. Andrew vit dans Dénî Land. Tout le monde a toujours pensé de lui qu'il était parfait, tout le monde m'a toujours sous-estimé. Clyde le gros bêta, Clyde le bon à rien. Ce pauvre débile de Clyde...

— Et ?

— Je ne suis pas débile. Je suis plus malin que tout le monde. Demande à ceux qui ont joué avec moi.

— Ils sont tous morts.

— Ah oui, c'est vrai, dit Clyde en pouffant de rire. J'avais oublié.

— Pourquoi Singh s'est-il enfui ?

— Il a pris peur. Il traquait McMan, que tu connais sous le nom de Howie. Il s'est arrangé pour se planter quand il a voulu le tuer, du coup, sa couverture ne tenait plus. Il s'est dégonflé et s'est enfui.

— Bon, et maintenant, on fait quoi ?

— Maintenant, on joue. J'ai inventé un nouveau jeu rien que pour toi. C'est une variante de la chasse au trésor. Dont le grand prix, c'est la mort. Ce sera une très belle mort, en plus. Terrifiante, excitante et sanglante.

Ce type était totalement fou. Il avait laissé sa démente sourdre de lui petit à petit au fil des années, et tout le monde n'y avait vu que du feu. Ou peut-être que ses proches avaient remarqué que quelque chose n'allait pas, mais avaient refusé de regarder la réalité en face.

— Bon, je t'explique les règles du jeu, me dit-il.

Morelli s'était sans doute rendu compte de ma disparition maintenant. Il avait dû appeler Ranger, ils devaient être partis à ma recherche. Si je réussissais à faire traîner les choses en longueur, peut-être me retrouveraient-ils à temps.

— Je n'arrive pas à me concentrer, dis-je. J'ai mal à la tête et envie de vomir à cause de l'anesthésiant.

— Ça devrait s'estomper. Je ne t'ai administré qu'une petite dose. Juste assez pour que tu sois inconsciente le temps de ta capture. Ce que tu ressens est sans doute dû à l'augmentation de ta tension artérielle liée à la peur. Tu as peur, hein ?

Je le regardai sans rien dire.

— Ouais, reprit Clyde. Ouais, tu as la peur de ta vie. Je le sens. Je suis très sensible à ce genre de choses.

J'arquai les sourcils.

— Si je te le dis ! cria Clyde. J'ai des sens surdéveloppés, comme un super-héros ou un loup-garou !

— Je crois savoir que les porcs ont l'odorat particulièrement développé. Vous devez aussi tenir du porc, sans doute.

J'étais heureuse de ne pas avoir bafouillé une seule fois. J'avais tellement peur que j'avais l'impression que ma mâchoire n'était plus rattachée à mon visage.

— Voilà le principe du jeu, dit Clyde. Toutes les portes sont fermées à clé. Tu ne peux pas sortir. Ton seul espoir est de découvrir une arme qui te permettra de m'éliminer avant que je ne me sois lassé de jouer avec toi. Il y a un revolver chargé, un pistolet paralysant et un gros couteau bien aiguisé cachés quelque part dans l'usine. Sans

compter ce qu'on y trouve forcément : de l'acide, des marteaux et autres conneries de ce genre. Oh, il y a aussi deux de tes potes qui attendent que tu les trouves. Si tu meurs, ils meurent aussi. En fait, si tu ne les trouves pas assez vite, ils mourront. Je te donne une demi-heure pour trouver le premier.

— Qui est-ce ?

— À toi de le découvrir. Ah oui, j'allais oublier de te dire... tu feras tout ça dans le noir. Tu peux prendre la bougie, si tu veux. C'est romantique, hein ?

Il souriait de nouveau. Je suppose que c'était là l'idée qu'il se faisait d'un rencart amoureux.

— J'ai débranché l'alarme, ajouta-t-il. Si tu déclenches les détecteurs de fumée, la sirène ne mugira pas. Les asperseurs d'eau se mettront en route, nous serons tous trempés, mais personne ne viendra à ton secours. Remarque, ça pourrait être sympa... de te voir en tee-shirt mouillé.

Clyde était debout, je voyais qu'il était armé.

— J'ai un .22 pour le coup de grâce, dit-il. Un pistolet à billes de peinture et une carabine à plomb pour lapin de stand de tir. Cette fois, le lapin, c'est toi. Ah, j'ai aussi une arme électromagnétique. Un Taser, dernier modèle. J'avais toujours rêvé d'en avoir un.

Il le pointa vers moi.

— Début de la partie, annonça-t-il. Je vais t'accorder un peu d'avance. Je vais compter jusqu'à vingt, puis je vais te tirer dessus avec mon Taser. Cours !

Il commença à compter. Je pris mes jambes à mon cou, oubliant la bougie. Arrivée au milieu du couloir, je dus arrêter de courir. Il faisait noir comme dans un four, et je ne savais pas du tout ce qui se trouvait devant moi. Je posai la main sur le mur et continuai d'avancer à tâtons, faisant un bruit de clochettes à chaque pas. Le couloir menait au hall d'entrée, et j'étais prête à passer à travers la porte vitrée si nécessaire. Il fallait que je sorte de ce bâtiment à tout prix ! Schizo Clyde allait me tuer, et il ne comptait pas épargner ses otages. Peu importait que je les trouve ou pas : nous allions tous mourir à moins que je ne réussisse à m'échapper et à aller chercher de l'aide. Clyde ne laisserait pas de témoins gênants.

J'aperçus la clarté de la veilleuse du hall et me remis à courir. Je tournai à l'angle du couloir, entendis une détonation et ressentis la brûlure de l'impact. Je sentis le sang couler sur mon flanc et ma jambe. Je poussai un cri et pressai ma main contre mon côté. De la peinture. Il m'avait touché avec une bille de peinture.

— Je suis juste derrière toi, dit Clyde. Si tu vas vers la porte, je te tire dessus avec le Taser. J'en ai très envie. J'ai entendu dire que certains s'en servaient comme instrument de torture. Son dard

électrique reste fiché dans la peau et on peut envoyer des décharges à tout-va. C'est pas cool, ça ?

J'étais tétanisée, je respirais avec peine.

— Qu'est-ce que vous attendez de moi ?

— Que tu coures, lapinou, que tu coures loin de cette porte !

Je fis un pas, trébuchai et ployai le genou. J'avais trop peur pour courir. Trop peur pour réfléchir. Mauvais ça, me dis-je. Il fallait que j'essaie de rester calme. Je réussis à me relever et je piquai un sprint, aveuglée par la panique, vers l'autre bout du couloir, vers les bureaux d'Andrew et de Bart.

Devant moi, un fin rai de lumière filtrait sous une porte. Je l'ouvris. C'était le bureau de Bart. Il n'était éclairé que par l'unique bougie posée sur la table. Albert Khloune était assis dans le fauteuil, ligoté avec du gros scotch en travers de la bouche et autour des chevilles. Il écarquillait les yeux, des larmes ruisselaient sur ses joues.

J'arrachai le scotch de sa bouche et m'apprêtais à faire subir le même sort à celui qui lui enserrait le torse quand je vis la bombe.

— Ne me touche pas, bredouilla Khloune. Je suis une b-b-b-bombe humaine.

Je décrochai le téléphone d'un geste vif. Pas de tonalité. Je verrouillai la porte de l'intérieur et farfouillai dans le désordre qui régnait sur le bureau, à la recherche de quelque chose qui pourrait m'aider. J'avais la tremblote, et mon cœur faisait un bruit de tonnerre dans ma poitrine.

— J'ai horreur de ça ! dis-je. J'ai horreur de ce jeu ! Et j'ai horreur de ce minable, là, de l'autre côté de cette porte, qui me harcèle !

— Il faut que tu obtiennes de l'aide, me dit Khloune. Ce type est fou. Il va nous tuer.

— Il n'y a que des écrous et des boulons sur ce bureau ! J'ai besoin de quelque chose qui puisse me servir d'arme.

— Je sais où tu peux en trouver une. Je peux faire pivoter ce fauteuil, et je regardais l'entrepôt par la fenêtre quand ce taré en cachait. Il y a une pièce sur le côté avec une baie vitrée.

— C'est le service de contrôle de la qualité.

— Je n'en sais rien, mais il y a un poste de travail juste à côté de la porte de cette pièce. Il y a caché un revolver. Sur l'établi.

On frappa à la porte.

— Tu n'as pas le droit de t'enfermer dans le bureau de Bart, dit Clyde. De toute façon, ça n'a aucune importance : j'ai la clé. Seulement, maintenant, je vais devoir te punir avant que nous reprenions le cours du Jeu et que je relance le compte à rebours...

J'entendis la clé se glisser dans la serrure. J'empoignai une caisse à moitié pleine de roues dentées et je la lançai de toutes mes forces contre la vitre qui donnait sur l'entrepôt. Le verre vola en éclats et je

plongeai par l'ouverture. Me couper ne serait pas pire que ce qui m'attendait si je tombais entre les mains de Clyde.

Je tombai par terre et roulai sur moi-même plusieurs fois de suite – j'avais vu faire ça dans les films, et ça me paraissait être une bonne idée. Le problème, c'est que, dans les films, en général, on n'atterrit pas sur deux milles roues dentées en métal. Mais je ne m'étais pas décapitée en me jetant par la vitre brisée, c'était déjà ça. Je me relevai tant bien que mal en glissant sur les roues mises au rebut et courus vers le premier poste de travail. Au-delà, la salle était plongée dans le noir, j'allais devoir avancer à tâtons jusqu'à la pièce, sur le côté, où travaillaient les contrôleurs de la qualité.

Au moment où j'atteignais le poste de travail, je fus touchée par une autre bille de peinture. Dieu merci, je devais être hors de portée du Taser. La bille m'atteignit à l'omoplate. Si je tenais jusqu'à l'aube, j'aurais un méchant bleu. Je m'aplatis au sol, en prenant soin de mettre l'ordinateur entre Clyde et moi. J'entendis Khloune pousser un cri inhumain à glacer le sang, la bougie s'éteignit, et le silence reprit ses droits.

Je supposais que Clyde ne voudrait pas courir le risque de passer par la fenêtre brisée. Il allait devoir retourner dans le hall d'accueil et pénétrer dans l'entrepôt par la porte au bout du couloir de communication. Ça me laissait un peu de répit.

Je traversai la pièce le plus rapidement possible, en restant accroupie, les mains tendues devant moi pour éviter de me cogner contre un poste de travail. Je trouvai la baie vitrée, et sus que j'étais au bon endroit. Je la longeai jusqu'à la porte, puis m'en écartai et m'approchai de l'autre poste de travail. Effectivement, ainsi que Khloune me l'avait dit, il y avait bien un revolver posé dessus. Je ne voyais pas sa marque, même en le tenant tout près de mon visage, mais, au toucher, je sus qu'il s'agissait d'un six coups et qu'il était chargé.

Je reculai dans la salle de contrôle de la qualité et en fermai la porte. Je pris position derrière le bureau, à genoux, les coudes appuyés sur le plateau, braquant le revolver à deux mains pour l'empêcher de trembler. J'inspirai et soufflai profondément pour ne pas perdre le contrôle de moi-même, en m'intimant de rester concentrée, d'être pro.

J'entendis la porte s'ouvrir et je criai à Clyde de ne plus bouger. Un coup de feu retentit, et je sentis la balle siffler pas loin de mon épaule. Là, je fis feu en vidant le barillet. Je tirai les six coups, à l'aveuglette. Puis, ce fut le silence. Il faisait tout noir dans le bureau. Je ne voyais même pas ma main devant mon visage. Soit Clyde était mort, soit il avait battu en retraite. C'était le bureau de Dolly Freedman. J'ouvris le tiroir du haut et y pris sa bombe lacrymogène.

J'entendis un grincement aux alentours de la porte, et mon cœur cessa de battre. Il n'était pas mort ! Le monstre vivait toujours ! Un sanglot se coinça dans ma gorge, je battis des paupières pour refouler mes larmes.

Je perçus un bruissement d'étoffe juste devant moi. Je protégeai mon visage dans le creux de mon bras, et appuyai sur le bouton de la bombe lacrymogène.

— Oh, merde ! Putain !

Une voix d'homme.

Pas celle de Clyde.

Un coup éjecta la bombe lacrymogène de ma main, des doigts m'empoignèrent par le col de mon tee-shirt, on me tira de sous le bureau, on me força à me mettre debout et on m'entraîna hors de la pièce, loin des retombées du gaz.

On me dit de ne plus bouger. Je connaissais cette voix. Je me blottis contre Ranger. Il me mit des lunettes infrarouges, et je pus enfin voir dans le noir. Deux types accompagnaient Ranger. Cal et Junior. Junior, plié en deux, hoquetait. C'était lui que le spray avait touché.

— Excuse, lui dis-je.

Il me fit signe de laisser tomber.

Je me tournai vers la porte et vis deux pieds. Les pieds de Clyde. Des pieds qui ne bougeaient pas. Clyde n'avait pas bondi sur le côté assez vite. Apparemment, il n'était pas aussi invisible qu'il le croyait.

— Mort ? demandai-je.

— On le dirait bien. À ce que je vois, il en a pris trois dans le torse.

— J'ai tiré au hasard dans le noir, dis-je. Je ne savais pas que je l'avais touché.

— Il y a d'autres personnes dans les locaux ?

— Albert Khloune est ligoté dans un bureau, une bombe attachée contre sa poitrine. Clyde m'a dit qu'il avait un deuxième otage. J'ignore qui. Je ne l'ai pas trouvé.

Mes jambes se dérochèrent sous moi, je m'effondrai contre Ranger et fondis en larmes. Il me prit entre ses bras et me serra très fort en me plaquant contre lui. Il envoya Junior à la recherche de la salle du disjoncteur pour remettre de la lumière, et Cal à la recherche de l'otage numéro deux. Puis, il appela Morelli.

— J'ai récupéré Stéphanie, lui dit-il. Elle est saine et sauve, mais il reste un otage introuvable et un autre harnaché en kamikaze malgré lui. Je n'ai pas vu la bombe. J'y vais de ce pas.

— Où est Joe ? demandai-je en m'essuyant le nez d'un revers de main tout en m'efforçant de me ressaisir.

— On s'est séparés. J'ai pris l'usine, lui est allé chez Clyde.

— Comment avez-vous su que c'était lui ?

— Cal a vu son pick-up passer en trombe. Il ne savait pas ce que le conducteur avait en tête, mais il a trouvé ça suspect et a préféré prévenir Morelli. Il avait eu le temps de relever la moitié du numéro d'immatriculation. Morelli a fait une recherche et découvert l'identité du propriétaire.

Les néons clignotèrent puis s'allumèrent plein pot. Nous ôtâmes nos lunettes et pûmes examiner Clyde. Il gisait sur le dos. Le monstre n'était plus. Clyde paraissait très ordinaire dans la mort. En fait, il semblait être étrangement en paix. Peut-être s'était-il senti soulagé d'abandonner le Jeu ?

— Au s'cours ! dit Khloune dans un souffle.

Nous nous retournâmes tous vers lui, ligoté à son fauteuil à l'autre bout de l'entrepôt. Il avait le visage congestionné. À sa tête, on se disait qu'il ne vivrait pas assez longtemps pour entendre la bombe exploser.

Ranger trotтина jusqu'à lui.

— Ne bougez pas ! lui ordonna-t-il. J'arrive, je veux voir ça de près.

Nous suivîmes tous Ranger pour l'observer du couloir tandis qu'il pénétrait dans le bureau.

— Je pense que ce n'est pas une vraie, dit Ranger, mais je ne suis pas un expert.

Il sortit son canif et trancha le gros scotch qui liait les chevilles de Khloune, puis répéta l'opération avec celui qui le maintenait plaqué contre le fauteuil.

— Je préfère ne pas toucher à l'appareil qui est fixé à votre poitrine, expliqua-t-il. Restez assis dans ce fauteuil jusqu'à l'arrivée de la police et des désamorçeurs.

Le talkie-walkie de Ranger se mit à grésiller.

C'était Cal.

— Faut que vous voyiez ça de vos propres yeux, dit-il. J'ai trouvé l'autre otage. Je suis à la cantine.

Nous confiâmes Khloune à la garde de Junior et longeâmes le couloir jusqu'à la cantine. Cal immobile, poings sur les hanches, sourire aux lèvres, levait la tête vers Lula. Elle se balançait telle une piñata géante au bout d'une corde attachée à un ventilateur du plafond. Elle portait toujours son haut vert poison, son pantalon en stretch jaune, et ses pieds foulaient le vide à cinq ou six mètres du sol. Ses bras étaient plaqués contre ses flancs avec du gros scotch dont un autre morceau bâillonnait sa bouche. La corde épaisse qui la saucissonnait, sinuant le long de son corps au-dessus du gros scotch, était nouée au ventilateur. Ses yeux étrécis lançaient des éclairs de rage comme ceux d'un taureau s'apprêtant à charger, elle marmonnait des *mmmmrfnmrf* incompréhensibles, et elle donnait des coups de pied

dans le vide. Des petits morceaux de plâtre se détachaient de la fixation au plafond et pleuvaient sur sa tête.

Un sourire plissa le visage de Ranger.

— J'adore mon métier, dit-il.

— Il a dû la hisser là-haut avec un élévateur à fourche, dit Cal. J'en ai vu un dans le hall. Je vais le chercher ?

— Pas la peine, répondit Ranger en poussant une table sous Lula et en grimpant dessus.

Elle donnait toujours des coups de pied dans le vide.

— Si tu me touches, je te laisse ici, la prévint Ranger.

— Hmmmph, dit Lula sous son bâillon.

Ranger trancha la corde avec son couteau, elle finit par céder et Lula tomba sur la table. Cal s'interposa pour l'aider à se réceptionner, et tous deux roulèrent par terre.

J'arrachai le gros scotch de la bouche de Lula tandis que Ranger coupait celui qui lui liait les bras.

— Il m'a anesthésiée ! glapit-elle. Vous vous rendez compte ? Je sortais la poubelle, et il m'a tiré une fléchette dans les fesses ! Ce petit merdeux de Clyde ! Quand je reviens à moi, je me balance accrochée au plafond ! Je ne sais pas quoi penser, j'ai vu pas mal de trucs tordus quand je tapinais, mais ça, on me l'avait encore jamais fait !

Elle regarda autour d'elle en roulant des yeux.

— Faut que je mange, décréta-t-elle. C'est une situation d'urgence alimentaire, là.

Elle repéra le distributeur automatique et fonça à l'autre bout de la pièce.

— Il me faut de l'argent. Il me faut des pièces de monnaie, vite ! Ôbondieu, y a des Twinkies. Il me faut un Twinkies sinon je vais craquer !

— Et ton régime pour devenir super top model ? lui rappelai-je.

— Me fais pas chier avec ça ! De toute façon, j'aime pas ces top models qui ont que la peau sur les os, répondit Lula en secouant le distributeur. Quelqu'un a un marteau ? Aidez-moi !

Ranger glissa une pièce de un dollar dans la fente et pressa un bouton.

— Bonjour, Twinkie, dit Lula en récupérant le petit gâteau fourré. C'est moi ! Lula est revenue !

Il était plus de minuit quand Morelli et moi rentrâmes à la maison. Il m'entraîna à l'étage, me déshabilla et me poussa sous la douche. J'étais couverte de peinture. Jaune, rouge, bleu.

— Tu fais peur à voir, dit Morelli qui, resté sur le côté, me regardait.

— Tu dis ça à cause de mes cheveux ?

— Et aussi de la traînée bleue apparemment indélébile qui part de ta nuque. Tu ne vas pas me croire, mais je n'ai pas envie de faire l'amour. Je suis trop crevé. H.S. J'ai moins de quarante ans, et tu m'as usé. Je suis là, je te regarde, tu es nue sous la douche et... rien !

Le savon m'échappa des mains. Comme je me penchais pour le ramasser, Morelli parut revenir sur son opinion.

— Pousse-toi, dit-il en se dévêtant. Je vois que tu as encore besoin de mon aide.

À mon réveil, je me sentais super bien ! J'ouvris les yeux et je sus que tout était terminé. Fini les roses rouges et les œillets blancs. Le soleil brillait. Les oiseaux gazouillaient. Albert Khloune n'avait pas explosé avec la bombe. Morelli dormait à mes côtés. La vie était belle. Bon, d'accord, j'étais plus ou moins sans domicile fixe, et une vilaine tache bleue déparait ma nuque. Ranger, quelque part, attendait le moment propice pour se venger du coup des Apusenja, mais ce serait pour plus tard. Ça pourrait être pire. Je finirais bien par récupérer mon appartement. Et, dans l'intervalle, j'avais Morelli tout à moi. Qui sait, je resterai peut-être ici, tout simplement...

On sonna à la porte. Je me redressai sur un coude et tournai le regard vers le réveil. 8 h 30.

Joe porta la main à son visage en gémissant.

— C'était la sonnette ? demanda-t-il.

Je me levai et allai regarder par la fenêtre. La mère de Joe et Mamie Bella se tenaient côte à côte sur le seuil. Elles levèrent la tête vers moi et me sourirent.

Et merde.

— C'est ta mère et Bella. Tu ferais mieux d'aller voir ce qu'elles veulent.

— Je ne peux pas. Ma mère va tomber à la renverse si elle me voit comme ça.

Je risquai un coup d'œil sous les draps.

Oui, effectivement...

— Bon, très bien ! dis-je en levant les yeux au ciel. J'y vais. Mais je te conseille de t'asperger d'eau froide et de venir à ma rescousse.

Je me drapai dans un peignoir et descendis l'escalier en arrangeant mes cheveux avec la main. J'ouvris la porte et m'efforçai d'afficher mon plus joli sourire, mais ma bouche refusa partiellement de coopérer.

— Moka au café ! claironna la mère de Joe en me tendant le paquet de la boulangerie. Fait aujourd'hui. Et Bella a quelque chose à te dire.

— C'est au sujet de ma vision. Je me suis trompée sur l'épouse blonde et les bébés morts. Ce n'était pas Joseph dans ma vision. C'était

Bobby Bartalucci.

— Ouf ! soupirai-je. Mais pauvre Mme Bartalucci.

— Pour sa mort, je me suis peut-être trompée aussi. Peut-être qu'elle était tout juste endormie.

J'entendis Joe descendre les marches dans mon dos. Puis je sentis sa main se poser sur mon épaule.

— Bonjour, dit-il à sa mère et à sa grand-mère.

— Autre chose, me dit Bella. C'est au sujet de ta voiture. Elle explosera. Bouuuuum ! Il n'en restera rien. Mais ne t'en fais pas, tu ne seras pas dedans. Je l'ai vu, j'ai eu une vision.

Bella et la mère de Joe repartirent dans leur voiture tandis que Joe et moi contemplions la mienne.

— J'ai hâte de voir ça, dit Joe.

Sur ce, il m'embrassa, me prit le paquet des mains et le porta à la cuisine.

JANET EVANOVICH

Américaine, Janet Evanovich est originaire du New Jersey. Au terme de quatre années d'études en arts plastiques, elle renonce à la peinture et commence à écrire, tout en travaillant comme secrétaire intérimaire.

En 1996, elle publie son premier roman policier, *La prime*, qui est immédiatement salué par la critique et plébiscité par le public. On retrouve son personnage de chasseuse de primes, Stéphanie Plum, dans *Deux fois n'est pas coutume* (1997), *À la une, à la deux, à la mort* (2000), *Quatre ou double* (2001), *Cinq à sexe* (2002), *Six appeal* (2003), *Septième ciel* (2004), *Le grand huit* (2005) et plus récemment, *Flambant neuf* (Payot, 2006). Traduite en une douzaine de langues, la série connaît un succès mondial.

En dehors de Stéphanie Plum, Janet Evanovich a donné naissance à une nouvelle héroïne, Alex Barnaby et a publié sa première aventure en 2006, *Mécano girl*, aux éditions Fleuve Noir.

QUATRIÈME DE COUVERTURE

Une aventure de Stéphanie Plum

Encore une enquête haute en couleur pour la chasseuse de primes Stéphanie Plum, cette fois-ci lancée sur les traces d'un jeune Indien : récemment arrivé aux États-Unis, Singh s'est volatilisé après règlement de la caution d'obtention de son visa par Vinnie.

Stéphanie n'ayant aucune envie de voir son cousin Vinnie réduit à vendre des voitures d'occasion au fin fond de l'Arizona à cause de sa situation financière, la voici partie à la recherche de Singh. Mais Joe Morelli, le séducteur, est dans les parages, elle doit faire équipe avec le sulfureux – et accessoirement ex-amant – Ranger, son hamster est un brin envahissant et une bande de tueurs semble s'intéresser de très près à son cas. De prédatrice, la demoiselle ne va pas tarder à devenir proie... Fort jolie, de surcroît.

« Le style coloré et l'humour ravageur de Janet Evanovich confèrent à cette série un intérêt toujours renouvelé. »

Le Courrier de l'Ouest

Cet ouvrage est paru sous le titre :
TO THE NINES

© 2003 by Evanovich Inc.
© 2006, Éditions Payot & Rivages
pour la traduction en langue française.

Photos © Corbis et Getty Images.

ISBN : 978-2-266-16957-8

POCKET
12, avenue d'Italie
75627 Paris Cedex 13
www.pocket.fr

N° d'imp. : 81067.
Dépôt légal : juin 2007.
Suite du premier tirage : juin 2008.

1) *Meilleur papa du monde. (N.d.T.)* 4

2) Emblème publicitaire de cette marque de farine. (N.d.T.) ↵

3) Institut de Technologie du Massachusetts. (N.d.T.) ↵

4) Personnage gaffeur incarné par Lucille Bail dans la sitcom américaine culte des années 1950-1960 *I Love Lucy*. (N.d.T.) ↵

5) Région comprenant les États du Connecticut, du New Jersey et de New York.
(N.d.T.) ⁴

6) Équipe de base-ball de ligue mineure du New Jersey. (*N.d.T.*) ↵

7) Spécial Weapons And Tactics : unité d'élite de la police américaine. (N.d.T.) ↵